DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

V

7.5

R. P. G. LONGHAYE

de la Compagnie de Jésus.

DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

ESQUISSES LITTÉRAIRES ET MORALES

— TOME CINQUIÈME —

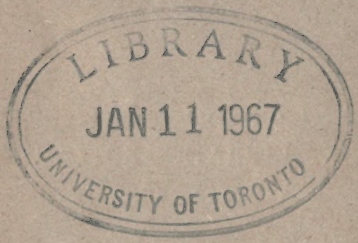
Écrivains catholiques après 1830
(*suite*).

Quelques grands évêques. — Mgr Dupanloup.
Le Cardinal Pie, Mgr Gay.
Le P. Gratry. — Deux orateurs politiques
(Mgr Freppel, comte de Mun).
Ozanam et les historiens. — V. de Laprade.

PARIS — 6e
VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1908
Tous droits de reproduction et de traduction réservés.

PQ
282
L6
t.5
Cop. 2



AVANT-PROPOS

J'ai dit ailleurs pourquoi il me semblait convenable d'isoler, à partir de 1830, les écrivains et orateurs catholiques (1). *Trois des plus grands ont passé devant nos yeux ; d'autres vont suivre, mais non pas tous. Dans ce musée restreint et modeste, ne pouvant donner place à toutes les célébrités profanes, on ne pouvait songer à introduire tous les talents chrétiens. De là, bien des omissions imposées par une sorte d'équité proportionnelle, quand même tout ne commanderait pas de se hâter et de finir.*

Combien je les regrette, l'occasion de l'avouer se présentera plus d'une fois au cours du volume. Qu'on me permette de compléter ici l'aveu.

Ainsi, par exemple, après avoir amplement étudié Sainte-Beuve critique, il en coûte de n'accorder

(1) T. II, Avant-propos, p. VII ; — t. IV, p. 155, 156.

*

qu'une mention brève à Pontmartin. Moins grand écrivain que le lundiste, *mais bien plus causeur et, sans comparaison, plus aimable, ses quarante volumes forment un vaste répertoire des lettres contemporaines. Que ses jugements n'aient pas tous une valeur d'oracle; qu'il lui arrive de rester trop fidèle à certains enthousiasmes de jeunesse; que sa religion constante et sincère prenne parfois je ne sais quelle teinte un peu bien libérale et mondaine : tout cela ne nous ôterait pas le plaisir d'estimer cordialement l'homme d'esprit et de goût, le gentilhomme, le chrétien* (1).

Et quelles belles études ne ferait-on pas sur Ferdinand Brunetière! Puissant esprit, caractère énergique, âme généreuse, ramenée à Dieu par là même, et dont le moindre honneur sera d'avoir imposé tout de nouveau la critique de principes à une génération éprise de scepticisme et de fantaisie. Il y aurait grand profit à l'entendre, à le discuter avec le sérieux qu'il mérite, car enfin ni le lettré ni le converti ne furent infaillibles de tout point. Mais eussions-nous l'espace libre, où mettre cette sévère figure? C'est aux confins du vingtième siècle que Brunetière se range parmi les croyants, et depuis, le critique disparaît presque sous le militant, sous l'apôtre, pourrait-on dire. Laissons donc à de plus heureux la belle tâche de l'apprécier comme il convient.

Selon L. Veuillot, la vie chrétienne est peu romanesque et le métier de romancier chrétien peu facile. Que pourtant la difficulté se puisse vaincre, Veuillot

(1) Voir l'intéressant ouvrage d'Edmond Biré : *Armand de Pontmartin, sa vie et ses œuvres*, 1904, in-8°.

l'a prouvé lui-même, et ce serait plaisir d'invoquer, après son exemple, celui de M. René Bazin, comme aussi les dernières études de M. P. Bourget. Mais celles-ci appartiennent au siècle actuel, et, Dieu merci, la carrière des deux maîtres n'est pas close. Voilà pour nous consoler un peu de ne faire que les saluer en passant.

Bien difficile encore le rôle de femme auteur! De nobles croyantes l'ont cependant fort bien tenu à notre époque, et, le plus souvent, d'autant mieux qu'elles n'y prétendaient pas. On aimerait à crayonner au moins la silhouette vénérable de madame Swetchine, cette grande dame russe, arrivée au catholicisme par l'étude, malgré les craintes et les défis de son ami Joseph de Maistre; cette Parisienne d'adoption, devenue comme l'Egérie chrétienne des Lacordaire, des Montalembert, des Falloux; cette causeuse fine et bonne dont le salon attirait Sainte-Beuve et l'effrayait tout ensemble, parce qu'il ouvrait sur une chapelle intime et que la soirée risquait de s'achever à l'improviste par une bénédiction du Saint-Sacrement. Dans les lettres de la maîtresse du lieu, dans ses pensées, dans ses gracieuses Airelles, *on jouirait de converser avec une âme charmante, avec un esprit infiniment délié, quelque peu subtil et qui rappelle par endroits celui de Joubert. — De même, entre l'enthousiasme, peut-être excessif, de quelques-uns et le chagrin réactionnaire de quelques autres, on aimerait apprécier au vrai Eugénie de Guérin, dont le* Journal *n'était point destiné au public et demeure cependant une des perles de notre écrin littéraire. Nature élevée, poétique et*

tendre, assez simple d'ailleurs pour vaquer bonnement au ménage d'une pauvre gentilhommière de province; mais surtout maternellement dévouée à ce frère pour lequel elle écrivait et qui, semble-t-il, ne l'égalait pas. — Il faudrait encore s'arrêter quelques moments au Récit d'une Sœur, *entrer, avec madame Craven, chez ces La Ferronays dont elle était fille, dans cette famille d'élite où tout est noblesse, piété, sainteté même. Après ce livre touchant et sacré, aurions-nous approuvé la narratrice de donner, comme elle l'a fait, quelques romans? Non, peut-être, encore bien qu'ils aient leur mérite et que l'un d'eux, au moins, ait charmé Veuillot lui-même. Serais-je donc ennemi des belles choses? En tout cas, je ne puis me défendre d'estimer que l'on aurait eu bonne grâce à briser la plume qui venait d'écrire ce* Récit *tout fait de documents authentiques, chastement romanesque au début, austère et saint dans la seconde moitié. Venant à la suite, une œuvre d'imagination risquait trop de pâlir, et l'auteur perdait, selon moi, quelque chose de son prestige, à devenir le moins du monde femme auteur. — Telle est bien pourtant une autre personne à laquelle j'aurais volontiers consacré quelques pages, Marie Jenna, de son vrai nom mademoiselle Cécile Renard. Et j'aurais moins loué ses poésies, élégantes cependant, pures et pieuses, que ses opuscules en prose et, plus que le reste, un tout petit livre intitulé* Paroles d'une croyante, *moins puissant — qui en doute? — mais bien autrement vrai, sain et agréable que les trop fameuses* Paroles d'un croyant.

Autant de sacrifices à faire; il y en a d'autres en-

core. Nous n'étudierons qu'un poète, Victor de Laprade; et certes, qui pourrait dresser l'inventaire exact de nos richesses en ce genre devrait enregistrer d'autres noms, saluer d'autres muses, muses modestes, muses de province, mais qui valent ou dépassent nombre de leurs sœurs parisiennes. — Ce serait le boulanger de Nîmes, Jean Reboul, dont on ne cite plus qu'une élégie, assez ordinaire du reste, oubliant ses œuvres, imparfaites çà et là mais nobles et fortes. Là viendraient encore le poète de Rennes, Edouard Turquéty, moins pâle qu'on n'aime à le dire, partout religieux et pur; — le poète de Marseille, Joseph Autran, chrétien dans l'ensemble et malgré quelques légèretés d'accent; — le poète de Nantes, Emile Grimaud, catholique et vendéen d'esprit comme de cœur; — le poète de Rochefort, M. Georges Gourdon, un peu court de souffle, et d'abord, lui aussi, un peu juvénile (Les Villageoises), *mais dont le talent, plutôt gracieux, s'élève et s'affermit quand il s'agit du* Sang de France *versé à toutes les époques, sous tous les cieux et pour toutes les nobles causes. — On souffre de laisser dans le vestibule tant de figures qui mériteraient les honneurs de la galerie; on en a même quelque honte, alors que, pour faire imaginer au moins un peu les égarements de la poésie moderne, il a fallu donner place à la physionomie répugnante d'un Baudelaire et à la grimace folle d'un Mallarmé.*

D'ailleurs l'historien que je n'ai jamais prétendu être, le critique plus libre que moi de s'espacer, n'échapperaient pas eux-mêmes au risque de commettre quelques injustices matérielles. Combien les réputations

sont chose étrange et capricieuse! Comment marquer le degré précis où un poète devient digne de survivre? Comment garantir la survivance au plus digne, s'il a surtout, devant l'opinion courante, le tort d'être religieux et chaste? J'en sais de tels qui n'obtiendront jamais qu'une publicité mesquine ; j'en sais d'autres, et nullement méprisables, qui ne trouveront jamais un éditeur. Il faut se résigner à l'inévitable, et voici pour nous en consoler peut-être. L'art étant une si noble créature de Dieu, on ne voit guère pourquoi il périrait avec le monde, pourquoi il n'y aurait pas, à la sanction près, une sorte de Jugement dernier pour les écrits comme pour les actes, pour les talents comme pour les consciences. Ne convient-il pas que, même dans cet ordre de choses, les erreurs soient finalement confondues et les torts redressés?

Le lecteur m'excusera, je l'espère, de donner pour avant-propos à ce dernier volume une liste de mes omissions forcées. M'en reprochera-t-il encore une? Se plaindra-t-il de ne pas trouver, ici même ou sur la fin, une manière d'épilogue à l'ouvrage entier, un tableau abrégé « du mouvement littéraire » pendant le dix-neuvième siècle? Je prendrais la liberté de répondre : à quoi bon? Ce tableau existe déjà, en trois ou quatre fragments que chacun est maître de revoir et d'assembler (1). *Que servirait d'en donner le raccourci, la miniature? Y pourrions-nous ajouter quelques traits neufs?*

Un seul peut-être, et consolant. S'il n'est pas mort,

(1) Voir t. I, p. 35 et suiv. ; — t. II, p. 1 et suiv. ; — t. III, p. 1 et suiv. ; — t. IV, p. 155 et suiv.

ce romantisme qui a mis à mal notre littérature d'imagination; s'il dérange encore un certain nombre de jeunes têtes ; s'il nous laisse à tous plus ou moins des habitudes fâcheuses de goût et de style ; voici d'ailleurs que l'on commence à lui dire péremptoirement son fait. Déjà le drame de Victor Hugo, par exemple, était assez malmené par MM. Lanson, Doumic et autres. Aujourd'hui c'est tout le système qui s'entend juger de très haut, et jusque dans ses origines, par M. Pierre Lasserre. Cet universitaire ose bien le définir « la désorganisation enthousiaste de la nature humaine civilisée », et justifier la définition en cinq cents pages (1). *Un autre esprit, fort libre, beaucoup trop libre à ses heures, avec de merveilleux restes de sagesse, voire de sens chrétien, M. Jules Lemaître, applaudit à ce réquisitoire, et conclut ainsi une série d'entretiens sur Rousseau, le patriarche de l'école : « J'ai adoré le romantisme et j'ai cru à la Révolution. Et maintenant je songe avec inquiétude que l'homme qui, non tout seul assurément, mais plus que personne, je crois, se trouve avoir fait chez nous ou préparé la Révolution et le romantisme, fut un étranger, un perpétuel malade et finalement un fou* (2). »

Heureux présage que ce réveil de l'opinion sérieuse! Et pourtant nous restons encore bien loin du but. La littérature, c'est l'âme, — et la littérature française ne se relèvera qu'avec l'âme française, — et l'âme fran-

(1) Pierre Lasserre : *Le Romantisme Français*, essai sur la révolution dans les sentiments et dans les idées au dix-neuvième siècle. 1907. — Le texte cité est à la page 18.

(2) J. Lemaître : *Jean-Jacques Rousseau*, dixième conférence. — In-18, 17e édition, p. 356.

çaise, logique, mobile et passionnée comme elle est, ne se relèvera jamais bien qu'en se rapprochant des grandes certitudes naturelles et surnaturelles qui firent longtemps sa force et sa paix. Travailler de près ou de loin à ce retour, voilà l'ambition et la tâche du croyant même le plus humble. Après tout, le manœuvre fait son devoir s'il apporte sa pierre à la restauration d'un grand édifice, et le soldat s'il tiraille de son mieux en quelque coin d'un vaste champ de combat.

Canterbury, Angleterre, saint jour de Pâques,
19 avril 1908.

QUELQUES GRANDS ÉVÊQUES

« Un Père de l'Eglise, un Docteur de l'Eglise, quels noms ! quelle tristesse dans leurs écrits ! quelle sécheresse ! quelle froide dévotion, et peut-être quelle scolastique ! disent ceux qui ne les ont jamais lus. Mais plutôt quel étonnement... s'ils voyaient dans leurs ouvrages plus de tour et de délicatesse, plus de politesse et d'esprit, plus de richesse d'expression et plus de force de raisonnement, des traits plus vifs et des grâces plus naturelles qu'on n'en remarque dans la plupart des livres de ce temps qui sont lus avec goût, qui donnent du nom et de la vanité à leurs auteurs ! »

Ainsi parlait La Bruyère, au déclin d'un siècle religieux et grave (1). Ces paroles auraient-elles aujourd'hui moins d'à-propos ? Les mandements d'un évêque ! Pour le croyant tiède ou quelque peu

(1) *Des Esprits forts.*

frivole, cela n'exhale-t-il point tout d'abord je ne sais quel relent de sacristie, de cierges éteints et d'encens évaporé?

Ce serait pourtant un bien beau livre que l'histoire littéraire de l'épiscopat français au dix-neuvième siècle, depuis 1830 surtout. Je n'entreprends ni de l'écrire ni d'en donner au moins le précis complet; j'oublierais trop le but pratique de ces études, leurs modestes proportions, leur nature même.

La littérature catholique de cette époque, notamment la littérature épiscopale, est trop vaste et trop riche pour survivre tout entière dans la mémoire des générations actuelles. Reste de leur en conserver la fleur, et moins encore pour leur agrément, que pour la force et la fierté de leur foi.

Voilà qui nous consolera de laisser dans l'ombre bien des figures intéressantes, ou de nous borner à une miniature, faute de temps et de place pour un portrait d'ailleurs mérité; de n'arrêter un peu longuement la vue que sur les prélats les plus éminents par l'action, par la pensée, par le style tout ensemble, sur ceux qui nous ont légué le plus ample trésor littéraire, apostolique, doctrinal.

Parmi ceux-là même, dans cette élite de l'élite, nous mettrons au premier rang les plus irréprochables serviteurs de l'Eglise, ses interprètes les plus constamment fidèles, les plus infaillibles, oserions-nous dire, autant du moins qu'on peut l'être quand on n'a pas, avec la mission de confirmer tous ses frères, la promesse d'une assistance divine. N'est-ce point justice d'orienter ainsi nos préférences? Et qui en pourrait prendre quelque ombrage, si, comme nous osons l'espérer, Dieu nous aide à ne nous départir jamais de l'équité, du respect?

I

Mgr Parisis. — Sa vocation de polémiste. — Ses brochures (*Examens*, *Cas de conscience*) pour la liberté de l'Eglise, de l'enseignement. — Largeur pratique et orthodoxie scrupuleuse. — Grande autorité. — Sa réserve discrète à l'égard de la loi Falloux. — Son effacement relatif sur la fin. — Ses qualités littéraires bien appropriées à son rôle.

Parmi les prélats qu'il faut nous résigner à ne pas étudier de près, il y aurait des prédicateurs distingués, le cardinal Giraud (Cambrai) par exemple, Mgr Cœur (Troyes), et un autre dont le genre tranche vivement sur la sobre élégance des deux premiers : Mgr Berteaud (Tulle), cet « évêque d'autrefois », comme on l'a nommé, l'orateur-poète, chantre passionné de l'Incarnation du Verbe, parfois abrupt, étrange, souvent sublime, toujours enthousiaste et entraînant. Il y aurait des conférenciers de mérite : Mgr Besson (Nîmes) ou Mgr Bougaud (Laval) que nous retrouverons ailleurs comme hagiographe. — On ne serait que juste de citer, à titre d'écrivains, Mgr Landriot (Reims) enveloppant de formes très suffisamment littéraires une vaste érudition patristique ; — le cardinal Lavigerie (Alger, Carthage), connu surtout par ses grandes œuvres, mais fort capable de parler et d'écrire en fin lettré ; — Mgr Darboy (Paris), l'homme de la correction ferme, brillante, un peu froide, et qui, s'il faut tout dire, laisse parfois le prêtre s'effacer outre mesure derrière le philosophe et le moraliste humain. D'autres noms viendraient encore ; mais il nous faut courir.

Saluons du moins en passant quelques personnalités de haute valeur et pour lesquelles ce sera bien peu de ce bref hommage.

Tout Français qui se pique de lire sait-il encore aujourd'hui qu'entre 1843 et 1850, pendant ces laborieuses et fécondes années où les catholiques bataillaient contre le monopole universitaire, Pierre-Louis Parisis (Langres) (1) fut l'oracle des plus intrépides, « le premier des évêques » du temps (2) ? Il se peut que son nom même ne dise plus rien à beaucoup d'incroyants modernes. Ainsi ne le cherchez pas dans la *Grande Encyclopédie* du dix-neuvième siècle : il y manque, tout comme celui du cardinal Pie. Qu'est-ce qu'un grand évêque pour ce monde-là? Mais voici le plus étrange. Nous avons écrit, nous chrétiens, nombre de biographies épiscopales, et qui, peut-être, ne s'imposaient pas toutes comme nécessaires. Où est celle du grand polémiste, du grand casuiste, du grand et sage *leader* ecclésiastique d'alors ? Je n'en sais qu'un fragment, excellent d'ailleurs (3) : le reste puisse-t-il venir !

Car si la notoriété doit se mesurer à l'action et aux services, qui mérite une plus ample étude que ce modeste prêtre orléanais, ancien professeur de séminaire et surpris un jour (1834), dans sa cure de Gien, par une promotion qui, vingt ans après, l'étonnera encore (4) ? Tout entier à son étroit diocèse, il pro-

(1) Il mourut évêque d'Arras (1866).

(2) Le mot est de M. Foisset, mais adopté par d'autres, M. Thureau-Dangin par exemple : *L'Eglise et l'Etat sous la monarchie de Juillet*, in-18, p. 183.

(3) L'abbé L. Follioley : *Montalembert et Mgr Parisis*, d'après des documents inédits.

(4) « ... Aujourd'hui encore, il m'est impossible de m'expli-

teste bien, en 1841, contre le premier projet Villemain funeste à l'indépendance des petits séminaires; mais il proteste à la manière d'alors, par une de ces doléances confidentielles bonnes à dormir dans les cartons du ministère ou à périr dans la cheminée du cabinet royal. En 1843, tout change. Il a vu Rome, il a visité à Liège Mgr Van Bommel, célèbre, sous la domination hollandaise, par ses luttes en faveur de l'enseignement catholique. Le voilà résolu à descendre, lui aussi, dans l'arène de la publicité. Mgr Affre l'en dissuade, mais Veuillot l'y encourage, mais surtout sa conscience l'y détermine. « Quelque chose, écrira-t-il, m'y poussait invinciblement. » Impulsion toute providentielle et surnaturelle : on peut croire l'humble et pieux prélat quand il déclare ne s'être engagé dans cette voie qu'après de longs combats contre l'esprit qui le pressait et d'incroyables souffrances intérieures (1); ou quand, repassant sa vie près de finir, il dit avec une sincérité pénétrante : « Voici la vérité, que je livre à l'appréciation de chacun et que je dépose humblement aux pieds du Juge suprême. Je n'ai jamais commencé un seul de mes ouvrages sans y avoir été poussé intérieurement par une force souveraine que j'ai toujours regardée comme la voix de Dieu. » Non qu'il prétende « à une inspiration même indirecte » ; mais il expose comment, cette voix ayant parlé, les idées venaient, s'élucidaient, s'agençaient quasi d'elles-mêmes, ne lui accordant ni repos ni trêve; puis, une fois la pu-

quer comment on a pu penser à moi et me préférer à tant d'autres prêtres qui m'étaient incomparablement supérieurs... » (*Soixante ans d'expérience.* Notes autobiographiques commencées en 1856.)

(1) Lettre à Montalembert, 6 octobre 1846.

blication faite, le laissant calme, indifférent, presque oublieux de ce qu'il venait d'écrire (1). C'était bien l'homme du devoir, l'homme d'une haute mission.

Il la remplit sans défaillance ni lassitude ; les brochures succédèrent aux brochures, suivant pied à pied les ennemis de la liberté religieuse. Pour le seul projet Villemain (1844-1845), nous avons au moins huit factums de titres variés, mais d'inspiration commune (2). Mgr Parisis y examine le projet lui-même, les rapports du duc de Broglie au Luxembourg et de Thiers au Palais-Bourbon ; il justifie le rôle militant du clergé, le « concert » des évêques, où les légistes régaliens voient une conspiration, et le bon sens religieux un droit naturel et surnaturel tout ensemble. A l'usage des catholiques, des évêques même que le bruit effraie, il marque les avantages, les conditions pratiques du silence et de la publicité. Par ailleurs, il démasque les tendances oppressives trop naïvement étalées par Dupin dans son *Manuel de droit ecclésiastique ;* il dénonce les continuels empiétements de l'Etat sur l'Eglise ; il établit qu'entre un Etat rationaliste et la Religion révélée, l'accord n'est possible que dans une liberté très franche et très large.

Car voici bien l'un de ses mérites singuliers. Ce militant est un sage également capable d'entraîner et de conduire ; cet homme de doctrine et de principes a le sens vrai du temps et des choses ; intraitable sur les droits de l'Eglise et tout ensemble assez pratique pour la convier à se réclamer hardiment du

(1) *Soixante ans d'expérience.* Il appelle ainsi une sorte de testament intime écrit pour lui-même et terminé en 1865, quelques mois avant sa mort.

(2) Quatre, sur les huit, ont le titre d'*Examens.*

droit commun. Par la parole et l'exemple, il a montré qu'un évêque ne déroge pas à se faire journaliste et brochurier. Dans ses célèbres *Cas de conscience* (1847), il fait voir que les catholiques peuvent, sans déchoir, accepter, comme autant de faits, et exploiter au bénéfice de leur cause, la liberté des cultes, de l'enseignement, de la presse et les autres institutions modernes, si opposées qu'elles paraissent à la royauté légitime du vrai. N'était-ce point là dégager et consacrer les résultats utiles de la campagne de l'*Avenir*, interpréter avec une orthodoxie généreuse mais ferme, et l'Encyclique *Mirari vos* et, par avance, le *Syllabus?* Mgr Parisis vivait encore lorsque parut ce document (1864). Alors il s'interrogea devant Dieu. « N'ai-je jamais exagéré pour le besoin de ma cause certaines concessions?... Cette liberté civile des cultes, qui, pour un chrétien et plus encore pour un évêque, ne peut jamais être qu'une nécessité de circonstance et un moindre mal, n'ai-je pas eu l'air de la louer comme un bien? Ce n'a jamais été mon intention; mais en relisant mes publications d'alors j'ai craint qu'on ne pût le soupçonner... » Là-dessus, ne pouvant se convaincre d'inexactitude formelle, d'ailleurs jaloux de tranquilliser sa conscience et d'écarter jusqu'à l'ombre d'un scandale, il rétractait tout ce qui, dans ses écrits antérieurs, ne serait pas absolument conforme aux derniers enseignements de l'Église (1). On voit sa délicatesse d'âme, avec ce tempérament de force et de mesure auquel il devait sa singulière autorité.

De fait, entre 1841 et 1850, parmi les contradic-

(1) *Soixante ans d'expérience*, cité dans Follioley, *op. cit.* p. 377, 378.

tions inévitables, elle n'avait cessé de grandir. A cette heure, la plus belle de l'histoire religieuse du siècle, il fut bien « le véritable général des catholiques » (1), donnant le branle à ses vénérables collègues, éclairant, soutenant les deux grands champions laïques de la cause : Louis Veuillot et Montalembert, affligé de leurs premières mésintelligences que, par la suite, il verrait aller à l'extrême. On devine la peine qu'il en ressentit, mais aussi le côté où le porteront ses préférences. Un évêque et surtout un évêque de cette trempe, ne s'inféode pas à un journal. Entre Mgr Parisis et l'*Univers*, il y avait eu çà et là des dissidences, des froissements. Qu'importe? Cette feuille restait, aux yeux du prélat, l'organe le plus redoutable du plus pur catholicisme. Par deux fois, il la verra en péril, et il interviendra avec une décision souveraine, disant bien haut que la suppression, désirée de quelques-uns, serait un malheur public (2), attestant qu'il défend, non pas en avocat, mais en évêque, « une grande institution catholique », la presse religieuse et militante, que l'on frapperait en frappant ce journal. Aussi bien, n'était-ce pas son humeur d'abandonner les opprimés. Les Jésuites en avaient su quelque chose en 1845, lors des interpellations Thiers et de la mission Rossi. Mgr Parisis les avait publiquement adjurés de se défendre, de ne consentir spontanément aucun sacrifice de leur droit qui était, à son gré, celui de l'Église. « Plutôt cent ans de guerre, écrivait-il, que la paix à ce prix. » En 1850, lorsqu'on discutait la

(1) L. Veuillot : *Mélanges*. troisième série, t. I, p. 235.

(2) En 1850, lorsque le journal fut interdit aux prêtres de Paris par Mgr Sibour; en 1856 à propos du pamphlet l'*Univers jugé par lui-même*. Voir le tome IV de ces *Esquisses*, p. 330.

loi Falloux, il déclara noblement que le clergé séculier n'accepterait jamais la liberté d'enseignement pour lui seul, à l'exclusion des religieux. Son habileté politique n'allait pas jusqu'à livrer des otages, des victimes.

Du moins cette discussion fit-elle voir qu'il savait transiger quand il n'avait à sacrifier que lui-même. Évêque et député, il lui incombait deux fois de se prononcer officiellement sur la loi. Or, il l'estimait défectueuse, périlleuse, blâmable dans la rigueur des principes, comme reconnaissant des droits égaux à l'erreur et à la vérité. D'autre part, « sa conscience pratique » — le mot est de L. Veuillot — la lui montrait comme le maximum actuel du possible. Que faire donc? « Si le projet, dit-il à la Chambre, nous est présenté comme une faveur, je le repousse; s'il nous est présenté comme une occasion de dévouement, je l'accepte. » En conséquence, il travailla, non sans fruit, à l'améliorer sur quelques points; mais, l'heure du scrutin venue, il préféra s'abstenir, tout en demandant à ses amis un vote affirmatif. Contradiction apparente qu'il expliquait ainsi lui-même. A ses yeux, la loi marquait un progrès, une défaite partielle du monopole. D'autre part, son suffrage officiel eût risqué de paraître un blâme indirect à l'adresse de plusieurs autres prélats fort nettement opposés En outre, comme il l'avait dit lui-même à Mgr Pie, la loi Falloux, c'était, en somme, « l'État enseignant mis au-dessus de l'Église enseignante » (1). A ce compte, il jugeait nécessaire « de n'y pas attacher le nom du seul évêque, c'est-

(1) Cité par Mgr Baunard : *Histoire du cardinal Pie*, t. I, p. 201.

à-dire du seul membre de l'Église enseignante, qui fût dans l'Assemblée » (1). Mais n'allait-il pas froisser du même coup les zélateurs du projet, comme Montalembert, et les adversaires, comme Veuillot? « Cette attitude lui nuisit des deux côtés du parti catholique ; il y perdit sa popularité. Il le vit et resta ferme dans sa voie (2). » Fermeté méritoire, honneur de son caractère et de son esprit. Depuis dix ans bientôt, Mgr Parisis avait commandé l'admiration à deux titres : homme pratique et homme de principes, joignant au sens vrai de l'actuel et du possible une intraitable jalousie des droits du vrai qui ne change pas. Si sa conduite en 1850 devait marquer le terme de ce grand et double rôle, elle en était la consécration dernière et le couronnement très glorieux. Quelle fin plus belle que le sacrifice connu et accepté pour concilier tous les devoirs?

Ne suivons pas Mgr Parisis dans l'ombre toute relative où s'enveloppe son second épiscopat, celui d'Arras. Neuf années de lutte éclatante l'ont fait assez vénérable et assez grand. Que s'il faut condescendre à parler de sa valeur littéraire, disons seulement qu'il eut bien le style de son rôle, pur de toute prétention, sobre d'ornements, mais précis, clair, vigoureux, incisif et mesuré comme sa pensée même. Or, une des premières lois de l'art d'écrire n'est-elle pas la juste proportion de la parole aux objets? On apprendrait de lui, non seulement bien des vérités plus que jamais pratiques, mais encore la littérature qui sied à la discussion publique des intérêts les plus graves, ceux de la religion. Lui-même, d'ail-

(1) Mgr Parisis : *Soixante ans d'expérience.*
(2) Eugène Veuillot : *Louis Veuillot*, t. II, p. 366.

leurs, s'est jugé là-dessus avec une fermeté modeste. mais simple, je dirais, si je l'osais, candide. « On trouve généralement mes écrits calmes, clairs, d'un style pur et d'une démonstration rigoureuse... Ils me firent, pendant cinq ou six ans, une position influente que j'ai perdue. » — Nous savons pourquoi. — « J'ai pu goûter alors, aussi complètement que possible, cet encens de la renommée que plusieurs ambitionnent; et tout en craignant devant Dieu d'y avoir été trop sensible, je déclare en sa présence, que cette satisfaction est vaine, qu'elle est incapable de remplir le cœur, qu'elle n'a rien de comparable aux délices de la conscience après une confession bien faite (1). »

Et voilà, dans les traits saillants de sa physionomie, l'éminent prélat dont nous attendons encore la biographie complète, dont je ne sache pas qu'on ait recueilli les œuvres éparses, dont quelques faiseurs d'encyclopédies ne savent pas même le nom.

II

Mgr Gerbet, l'un des grands écrivains du siècle, — le premier lieutenant de Lamennais et sa bonne grâce vivante (1824-1832). — Soumission à l'Eglise. — Gerbet à Juilly, à Thieux. — Nombreux écrits dispersés. — Deux opuscules de maître : *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique* (1829); — *Vues sur le dogme catholique de la pénitence* (1836). — Dix ans à Rome (1839-1848). *Esquisse de Rome chrétienne.* — Gerbet grand vicaire d'Amiens, — évêque de Perpignan (1854-1865).

Si Mgr Gerbet a l'honneur de ne leur être pas aussi complètement inconnu, je suppose qu'il le

(1) *Soixante ans d'expérience.*

doit tout d'abord à ses mérites littéraires. — « L'un de nos meilleurs écrivains, » disait de lui Sainte-Beuve, et il le voyait porté au fauteuil académique par les suffrages conjurés de la religion, de la poésie, de la philosophie, de Montalembert, de Lamartine, de Cousin (1). — « Peut-être le premier prosateur de ce temps, avait déjà dit L. Veuillot, et que, pour mon compte, je préfère à M. de Chateaubriand » (2). Voilà des éloges.

D'autre part, comment ignorer Lamennais? Mais comment évoquer cette grande et lamentable figure, sans placer tout auprès le noble, gracieux et doux visage de l'homme qui s'était si complètement donné au maître, qui le servait si bien en le complétant, qui, plus que beaucoup d'autres sans doute, aurait eu chance de le sauver?

Philippe Gerbet appartenait par sa famille à la bonne bourgeoisie comtoise (3). Né à Poligny (5 février 1798), il avait fréquenté le petit collège local, puis commencé à Besançon les études ecclésiastiques, pour les achever à Paris. Prêtre en 1822, il alla bientôt seconder, à l'aumônerie du collège Henri IV, son ami de la veille et qui ne devait pas cesser de l'être, M. de Salinis (4). Le premier aumônier fréquentait beaucoup chez Lamennais; le second ne tarda pas à l'y suivre et tomba vite sous le

(1) *Causeries du lundi*, 1852, t. VI, p. 378.

(2) A Hippolyte Violeau, 18 mai 1846. *Correspondance* t. VIII, p. 103. *Mélanges*, troisième série, t. I, p. 241.

(3) Sa vie a été écrite en trois volumes par l'abbé de Ladoue, mort évêque de Nevers. — Cf. Henri Bremond : *La pensée chrétienne*; *Gerbet* (in-18). Je cite ce dernier ouvrage sans accepter indistinctement toutes les idées ou interprétations de l'auteur.

(4) Plus tard, supérieur de Juilly, — évêque d'Amiens, — mort archevêque d'Auch.

charme ; dès lors l'école mennaisienne était virtuellement fondée (1824). Elle eut bientôt une revue, le *Mémorial catholique;* l'année suivante, elle établit son quartier général dans cette gentilhommière bretonne dont le monde allait apprendre le nom. Au *Mémorial*, l'abbé Gerbet donna de ses talents une première et très brillante idée ; à la Chesnaie, il fut en tout le second du maître, l'aîné de la famille. En attendant les tempêtes, le maître avait déjà ses vives inégalités d'humeur. Alors Gerbet se faisait aimable pour deux ; dans ce milieu ardent, chevaleresque, dans cette atmosphère enflammée, orageuse sur la fin, il sera toujours la mesure, la douceur, la grâce engageante, le sourire et comme l'arc-en-ciel.

Non qu'il n'eût pris fort à cœur la philosophie du lieu, le traditionnalisme de *l'Essai sur l'indifférence.* Lui-même le développa, en 1826, dans son livre *Des doctrines philosophiques sur la certitude dans leurs rapports avec les bases de la théologie*. Combattu par un Jésuite éminent, le P. de Rozaven, Lamennais le pressa d'abord de répondre, puis, tout au contraire, de garder le silence pour ne pas mettre le Jésuite en relief. Gerbet se tut. Du moins n'entrait-il pas dans son caractère de ne pardonner jamais à l'Ordre entier la courtoise mais pressante polémique d'un de ses membres. Aussi bien lui-même devait-il s'honorer plus tard, en répudiant, à la voix de l'Eglise, les illusions philosophiques de l'école, du jeune temps.

Temps plein de vie et de charme, à vrai dire; école admirable en son ensemble et séduisante au premier chef ; deux fois glorieuse, et pour avoir lancé dans presque toutes les directions le mouvement catholique du siècle, et surtout pour avoir

obéi en masse à l'autorité qui la redressa un jour et la contint. On a pu écrire en 1836 : « Ces dernières années ont vu un fait bien rare dans les annales de l'Eglise. En s'exilant loin d'elle, M. de Lamennais n'a été accompagné par aucun de ceux qui avaient partagé ses travaux. Tous se sont rangés à la droite du Vicaire de Dieu, et ils n'ont suivi que de leurs regards tristes celui qui s'engageait à gauche dans une route qui conduit on ne peut dire où. Est-ce là comme une scène du jugement dernier? Nous devons garder, nous gardons avec amour une espérance meilleure. Dieu voit, dans le passé, des mérites qui montent vers lui comme une prière, et la mémoire de Dieu est miséricordieuse. Rien ne nous est aussi consolant que cette pensée ; rien, si ce n'est le désir, que Dieu lit aussi dans le fond de notre âme, de donner, s'il le fallait, tout notre sang pour obtenir à Tertullien tombé la grâce d'une seule larme. » Elle est de Gerbet, cette noble page (1). Qu'elle nous suffise à clore ce bref rappel d'événements, déjà rencontrés ailleurs (2). Depuis quelques années, voici qu'on les presse et les tourmente à nouveau, pour en faire sortir, quoi donc? — une réhabilitation, sinon une apothéose, de l'illustre et malheureux déchu? — un regain d'impopularité pour les adversaires de son libéralisme final? Le second résultat est toujours facile ; on n'atteindra jamais le premier.

Au reste, sur la question des légitimes rapports de la religion et de la politique, de l'Eglise et de

(1) *Université catholique*. La suite de ces réflexions sur la chute de Lamennais se lit dans l'abbé H. Bremond, p. 92 et suivantes.

(2) Esquisse sur Lamennais au t. I de cet ouvrage.

l'État, le retour de l'abbé Gerbet ne fut ni moins loyal ni moins explicite. La plume qui, en 1830, avait écrit pour l'*Avenir* un prospectus hardiment séparatiste, allait dresser en 1860, quatre ans avant Pie IX, un catalogue raisonné des principales erreurs modernes, *Syllabus* véritable, où se retrouve, condamné sous plus d'une forme, ce même séparatisme que l'on préconisait trente ans plus tôt.

La conversion du Mennaisien était donc aussi complète qu'elle avait besoin de l'être. Nul doute qu'elle n'ait coûté à son cœur. Elle le séparait d'un homme longtemps admiré, chéri même et qui, un jour (1827), avait pensé mourir saintement entre ses bras. Mais quant à l'esprit, on ne voit pas que les condamnations pontificales y aient tout d'abord soulevé la tempête. Sainte-Beuve l'a très joliment dit : « Il suffit d'une parole, d'un souffle émané du Vatican, pour dissiper ce qui pouvait sembler nuageux et obscur dans les doctrines de l'abbé Gerbet. Ses douces nuées, à lui, ne renferment pas d'orage, et en s'écartant, elles ont laissé voir un fond de ciel serein, à peine voilé par places, mais pur et délicieux (1). »

De fait, la dispersion de l'école le rendait à son tempérament véritable. En désarmant le polémiste, elle affranchissait le philosophe poète, le Platon chrétien, et c'est bien comme tel avant tout qu'il continuera de vivre et de servir.

Désormais et jusqu'à l'épiscopat (1833-1853), rien de plus doucement heureux que son existence. Tout d'abord l'abbé de Salinis l'accueille à Juilly, sur la recommandation de Lamennais en personne. Re-

(1) *Causeries du lundi*. t. VI, p. 385.

commandation superflue peut-être, étant donnée l'amitié du supérieur pour son ancien collègue à Henri IV. Du moins fait-elle honneur à Lamennais parmi les tristesses et les amertumes du grand naufrage; et voilà pourquoi il convenait de la noter. A Juilly même ou près de là, dans la maison des hautes études installée à Thieux, Gerbet paye de sa personne en bien des manières, il enseigne un peu, il écrit surtout. C'est, pour l'œuvre locale, un *Précis de l'histoire de la philosophie*, manuel de haute valeur et qu'il ne daigne pas même signer. C'est, au dehors, une active collaboration au *Mémorial catholique* toujours subsistant, au premier *Correspondant* créé en 1829, à l'*Univers* inauguré en 1833, mais surtout à l'*Université catholique*, université d'écrivains que les anciens disciples de Lamennais imaginent en 1836, pour suppléer, comme ils peuvent, à la liberté de l'enseignement supérieur.

A travers ces recueils Gerbert disperse nombre de morceaux, on pourrait dire, il sème à pleines mains les perles. En même temps, les hautes relations lui viennent avec l'illustration méritée. A Trélon, il est l'hôte des Mérode, il bénit le mariage de Montalembert (1836). Six semaines plus tôt, il a célébré à Paris, entre Albert de la Ferronays agonisant et sa jeune femme convertie du protestantisme, cette messe nocturne que nous retrouverons tout à l'heure immortalisée par lui dans une des plus belles pages de la langue moderne. Premier consolateur de la veuve, il apporte à ce douloureux ministère les infinies ressources d'une âme délicate et gracieuse à miracle, usant de tout, appelant à l'aide jusqu'à son aimable talent de poète, par exemple métamorphosant en cantique d'espérance, presque de joie, cette mélodie

familière qu'Alexandrine aurait autrement frémi d'entendre, parce qu'Albert n'est plus là, qui aimait à la chanter. Dieu a ses moments et ses hommes, Un peu plus tard, le P. de Ravignan poussera l'âme convalescente aux plus âpres cimes de l'héroïsme ; sous le coup et lorsque la plaie est encore saignante rien ne vaudrait, sans doute, l'abbé Gerbet, sa main légère, caressante et comme veloutée. Aussi bien ne la croyons point molle : grâce et mollesse ne vont point nécessairement de pair.

Ne nous figurons pas davantage que la religion, que la piété même, perdent nécessairement en sérieux et en vigueur ce qu'elles peuvent gagner en beauté spéculative ou poétique ; ni qu'on ôte au surnaturel quelque chose de sa divine transcendance, quand on le montre comblant, en même temps qu'il les dépasse, les meilleures aspirations de la nature. Ce jansénisme inconscient ne tiendrait pas devant les deux opuscules que l'abbé Gerbet consacrait, vers ce temps là, aux deux sacrements dont l'usage fait éminemment la pratique religieuse : Eucharistie et pénitence. Les *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique* (1829), et les *Vues sur le dogme catholique de la pénitence* (1836) (1), sont les deux perles de son écrin littéraire ; mais encore offrent-elles, selon nous, un intérêt bien supérieur.

En rattachant toute la piété à la doctrine de l'Eucharistie, l'auteur n'a fait ni un traité dogmatique ni un livre de dévotion (2) ; il a fait l'un et l'autre, en quoi il servait très bien et la dévotion et la foi du même coup. En religion comme ailleurs, plus

(1) Le second de ces deux écrits parut d'abord dans l'*Université catholique*.

(2) *Dogme générateur*. Préface.

qu'ailleurs peut-être, quel sentiment vaut, agit et dure, s'il ne fleurit d'une conception précise et d'une conviction assurée ? Par contre, il y a pour la foi même une force et une gloire à se sentir en parfait et profond accord avec tout ce que l'âme a de plus haut et de meilleur, à expérimenter doucement et l'admirable cohésion des vérités révélées et leur correspondance avec le naturel développement de l'amour (1). Or, l'Eucharistie est bien, ici-bas, le dernier effort, le dernier mot de l'amour de Dieu pour l'homme; elle n'est pas moins le dernier terme où allait très confusément, très inconsciemment, l'amour de l'homme pour Dieu. Dans la partie systématique de l'*Essai sur l'Indifférence*, Lamennais, poussant à outrance le fait de la révélation primitive, s'était donné l'illusion de retrouver sous les paganismes antiques tous nos dogmes déjà présents et presque formels. Gerbet, plus mesuré, dégage ce qu'il y a là de vrai, d'utile. Partout il prend sur le fait le désir, l'espérance d'une étroite union entre l'homme et Dieu, d'une « présence humaine de la Divinité. » Voilà qui apparaît implicite dans tous les grands actes des liturgies connues, dans la prière, dans le sacrifice, dans la *communion*, presque partout traditionnelle, c'est-à-dire dans le fait de participer plus ou moins aux victimes immolées. Autant de rites moralement universels; autant de phénomènes d'âme, fort incapables de suppléer la révélation chrétienne ou même de l'introduire, mais recevant d'elle leur pleine lumière, et, du même coup, lui rendant l'hommage d'une analogie vérifiée, d'un pressentiment qui s'é-

(1) *Dogme générateur*. Préface.

claire et se relève à l'infini, en se réalisant d'une façon transcendante, incomparable. C'est l'œuvre du Christianisme, de l'Incarnation continuée et comme universalisée dans l'Eucharistie. L'Eucharistie nous illumine, en les comblant, tous ces vagues instincts d'union à Dieu, honneur et tourment de notre nature; en même temps, elle présage, commence, inaugure, l'union parfaite du ciel.

Rien d'étrange, dès lors, si elle est le centre, l'âme, le tout moral de la vie chrétienne. Vie pratique ou du dehors, et vie mystique ou intérieure : l'Eucharistie nous anime à l'une en nous établissant dans l'autre. Vie sociale encore : l'Eucharistie est la source intarissable de cette charité catholique où l'on ne donne plus seulement du sien, à l'exemple et pour la gloire du Dieu créateur, mais où l'on se donne soi-même, à l'exemple et pour l'amour du Verbe fait chair et aliment. Ici, revenant à la vie intérieure, à cet universel appétit d'union à Dieu qui lui a servi de point de départ, l'auteur écrit son merveilleux chapitre huitième, que Sainte-Beuve, en 1851, savait encore admirer. Dans le catholicisme, dans l'Eucharistie, pas d'union illusoire, panthéiste, quiétiste, où se perde, soit la majesté divine, soit la personnalité humaine. Les deux natures demeurent elles mêmes, les deux termes extrêmes gardent leur distance infinie; ils viennent cependant à se toucher jusqu'à s'unir. Sans métamorphose ni déchéance, le Verbe a fait personnellement sienne une nature humaine individuelle; sans nous tirer de notre condition native, par sa parole, par sa grâce, par son Eucharistie avant tout, il nous fait déjà participants de la nature divine. Et qui opère cette conjonction, cette ren-

contre, cet embrassement du fini et de l'Infini, rêve des philosophes et leur désespoir ou leur écueil? (1) L'amour, des deux parts. — En Dieu tout d'abord, l'amour parfait, seul absolument désintéressé parce qu'il se suffit à lui-même, souverainement libre de suivre sa pente, sa loi, de s'incliner, de se pencher pour se répandre, de condescendre pour prévenir et provoquer. — Dans l'homme aussi, l'amour éveillé, soulevé, attiré, déifié par les avances divines, et rendu capable de rivaliser avec Dieu même par le don libre et intégral de soi.

Avec moins de compétence que de bon vouloir, Chateaubriand avait pensé nous dévoiler à nouveau le génie du Christianisme. Eh! quoi! n'est-ce pas ici plutôt qu'il se trouve? Oui, le génie véritable, l'âme, le cœur, et tout cela si beau en soi, si digne de Dieu, si glorieux et si doux à l'homme, si accablant, par comparaison, pour toutes les religions fausses et les philosophies naturalistes, que l'esprit juste et le cœur droit inclineront dès l'abord à juger que ce n'est point là invention humaine. Pascal voulait qu'avant de démontrer la religion on la rendît aimable jusqu'à faire souhaiter qu'elle fût vraie. Lui-même était trop janséniste pour y réussir : lisez Gerbet, et vous le trouverez plus heureux. Vous le louerez d'avoir écrit là quelques pages absolument belles et qui devraient nous être classiques; mais voici un fruit meilleur. Vous sentirez la puissance pénétrante, j'allais dire la sainte magie d'une exposition pure et simple, quand elle se fait du concert de toutes les énergies naturelles, science, poésie, et cœur.

(1) Sur ce point spécial, voir le chapitre neuvième et dernier de l'opuscule.

Et l'effet sera le même des *Vues sur le dogme catholique de la Pénitence*, parce que, entre ces deux opuscules, ni l'inspiration ne varie ni le procédé ; c'est toujours la tradition et l'âme rendant témoignage aux révélations et institutions définitives. Oui, « l'homme aussi est une ruine (1), un être violemment divisé en lui-même, chez qui les instincts mauvais ne coexistent pas seulement avec les bons, mais tendent visiblement à prévaloir. » Instincts mauvais, orgueil, sensualisme, double convoitise impliquée dans le péché primitif, s'y engendrant, pour ainsi dire, par son premier exercice ; entendez que, de simple possibilité qu'elle était pour notre nature finie, elle passe dès lors à l'état d'habitude innée, de vice héréditaire. Déjà, du reste, apparaît la double réaction essentielle, le double remède proportionné au double mal : l'aveu, la peine, l'orgueil qui se dément, le sensualisme qui se punit. Visibles dès le récit de la chute, plus visibles dans les grands rites juifs et les Psaumes de David, l'aveu et la peine, la confession et la souffrance expiatoire sont consacrés par Jésus-Christ, le grand pénitent, le juste dont une mystérieuse fiction juridique fait pour nous le pécheur type, le péché même. Le sacrement est créé qui donne à l'aveu et à la souffrance le pouvoir d'agir infailliblement sur Dieu. L'aveu, la peine : dans une analyse souvent profonde, parfois un peu subtile et abstruse, Gerbet fait saillir la haute convenance de l'un, le caractère miséricordieux, médicinal de l'autre. Il dit encore l'efficacité merveilleuse de ce for intérieur créé par Dieu, de cette civilisation, de cette police transcendante qui

(1) Chap. II.

atteint l'âme en son fond, qui chasse la barbarie du suprême asile où elle pourrait se retrancher à l'abri des tribunaux et des lois.

Ou plutôt non, ce n'est plus l'abbé Gerbet qui nous dit ces merveilles ; c'est Fénelon qui les révèle à Platon. — Etrange fantaisie pent-être, que ce dialogue des morts, amusement littéraire, pastiche, agréable, séduisant, joliment réussi du reste. — Si vous étiez tenté de le croire ainsi, prenez garde. Il y a là tout autre chose qu'un artifice d'écrivain rhéteur. « Pour bien comprendre les richesses morales dont le christianisme a doté le monde, il ferait bon les regarder un moment avec les yeux d'un sage de l'antiquité païenne, et ressentir quelque chose de l'admiration qu'il éprouverait, si, revenu tout à coup sur notre terre, il voyait se déployer les merveilleuses créations que la parole du Verbe a enfantées. » (1) Rien de plus vrai. A moins que nous n'ayons décidément trop idéalisé Platon sur la foi de quelques traits de génie, ramenons-le en idée parmi les vivants ; à ce génie, que rien sans doute n'a pu amoindrir, offrons comme aliment le dogme chrétien, l'Incarnation, la Rédemption, la Pénitence, l'Eucharistie ; aux yeux du grand artiste mettons, déployons le tableau de ce rite à la fois joyeux et funèbre, de cette communion, la première pour l'épouse convertie, presque la dernière pour l'époux mourant Qu'en pensez-vous ? Platon n'en sera-t-il pas plus ravi que nous-mêmes et jusqu'à nous faire quelque honte ? Hélas ! oui, l'accoutumance risque toujours de nous désenchanter l'atmosphère et la

(1) *Vues sur le dogme catholique de la Pénitence*, chap. x, début.

lumière surnaturelles où nous vivons. Pour nous en rendre l'impression toute jeune et toute vive, que n'essayons-nous ça et là d'en sortir un moment par l'imagination, puis d'y rentrer avec une âme toute neuve, une âme d'étranger, de prosélyte? Procédé loyal, sans illusion ni péril. Il nous aiderait à mieux comprendre nos avantages et tout d'abord à rougir de les comprendre si peu.

L'idée de l'abbé Gerbet est donc solide autant qu'ingénieuse. On pourrait estimer, d'ailleurs, qu'elle le résume, lui, et le représente au complet; qu'elle met aux prises, dans cet éloquent dialogisme, les deux éléments de son génie à lui, les deux hommes qui ne font qu'un en sa personne : le prêtre docte et pieux, le philosophe poète.

Et quant aux deux opuscules où nous avons quelque peu insisté, ils n'étaient, dans sa pensée, que les premiers fragments d'un projet plus étendu. Sans ordre arrêté d'avance, il voulait faire « un travail analogue sur chacune des principales parties du Christianisme. » Il ne le fit pas : c'est grand dommage. Du moins les deux fragments réalisés vivront comme échantillons magnifiques de cette apologétique à la fois doctrinale, esthétique, morale surtout, qui saisit l'âme tout entière, qui apporte à la vérité tous les genres de tribut.

En 1838, l'abbé Gerbet fut envoyé à Rome pour sa santé; il comptait y rester peu; 1848 l'y trouva encore. Hôte des la Ferronnays, il vit la conversion miraculeuse d'Alphonse Ratisbonne, trois jours après la mort du chef de cette tribu sainte que le *Récit d'une sœur* a fait aimer (1). Les dix années

(1) *Récit d'une sœur*, 34e édition, t. II, p. 302 et suivantes.

romaines s'achevèrent dans une noble famille polonaise, celle des Volkonski. Années paisibles par excellence dont nous avons, dans l'*Esquisse de Rome chrétienne*, le souvenir, le fruit, encore dirait-on volontiers, l'image. Rien de plus calme, de plus suave, de plus reposant, que cette promenade, ce pèlerinage en trois volumes, à travers les monuments, traditions, institutions, symboles de vie surnaturelle, dont Rome est le chef-lieu, le musée, le reliquaire incomparable, unique. Notre guide ne nous prend pas pour des touristes frivoles qui entendent passer vite, contents de pouvoir dire : « J'ai vu. » Il nous suppose une âme sœur de la sienne, il nous la donne presque, à force d'émotion contenue mais pénétrante. Ame de savant, de philosophe, de poète, âme passionnée pour les trésors infinis du Christianisme, jalouse d'en compléter, s'il se pouvait, l'inventaire ; deux fois heureuse de les revoir sans fin et de nous en communiquer le sens, le goût, l'enthousiasme profond, paisible. Loin d'ici, — mais faut-il le dire? — la curiosité vaine, le dilettantisme! « La pensée fondamentale de ce livre est de recueillir, dans les réalités visibles de Rome chrétienne, l'empreinte et, pour ainsi dire, le portrait de son essence spirituelle, les vérités enveloppées dans les monuments de Rome,... les caractères et les attributs qui constituent le centre divin de la religion » (1). Catacombes, basiliques, oratoires, cérémonies, usages pieux, parures sacrées, tout ce qui parle aux yeux

Le comte de la Ferronnays mourut le 17 janvier 1842. — Ratisbonne fut converti le 20 par une apparition de la très sainte Vierge et attribua ce miracle aux prières du mort, auquel un ami l'avait recommandé.

(1) Préface.

parle d'autant plus à l'âme ; tout se tient et s'harmonise jusqu'à recomposer lentement, avec l'histoire de dix-huit siècles, une théologie moralement complète, une apologétique libre et souple, bien que non pas sans méthode ; par là même, tout reste utile à réjouir et à fortifier la foi, à la préparer même et à l'introduire.

Rapprochez, si vous le voulez, de cette longue causerie le beau livre de M. Pératé sur le *Vatican*, lequel est comme une station du pèlerinage total. Comparez-y surtout le *Parfum de Rome*, tel que nous l'a fait respirer L. Veuillot (1). Même foi, même cœur de part et d'autre ; mais deux natures bien tranchées, deux situations, deux époques. Veuillot est le militant, le capitaine fidèle qui vient, entre deux batailles, reprendre haleine et courage au berceau de sa race et de ses traditions. Hélas ! la capitale des âmes est menacée, des bruits de guerre passent à travers l'hymne filial. Gerbet est plutôt le pèlerin à demeure, l'hôte naturalisé d'une Rome paisible, qui n'aspire pas encore à descendre, qui n'ambitionne pas encore, si elle l'ambitionna jamais, le pauvre

(1) Voir le t. IV de ces *Esquisses*, page 366 et suivantes. Veuillot a bien loué l'œuvre de Gerbet : « Rome, notre Rome est vivante dans ces pages toutes vibrantes de ses profondes et majestueuses harmonies. L'auteur ne possède pas seulement les connaissances variées de l'historien et les sûres lumières du docteur catholique ; il a encore, au degré le plus éminent, le don de l'artiste, ce sens exquis et rare qui pénètre les choses, qui en saisit les secrètes beautés et qui les livre à nos regards. Il nous rend compte du charme mystérieux de Rome, il l'accroît en le divulguant. Sa langue est digne des majestueuses douceurs de la ville sainte ; c'est une langue sereine, mélodieuse, admirablement pure, dont le caractère fondamental est la grâce, mais qui atteint sans effort et comme naturellement à toutes les hauteurs. » (*Parfum de Rome*, t. II, p. 370.)

honneur de n'être qu'une capitale comme les autres. Il contemple, il aime, il jouit, il chante à son aise, mais qu'il se hâte, lui aussi, car l'orage vient!

De fait, il vit Pie IX obligé de fuir, il le rejoignit un moment à Gaëte, puis retourna en France; les honneurs l'y attendaient. A Bordeaux, on lui offrait une chaire dans la faculté officielle de théologie; à Paris, même proposition, suivie d'une autre un peu plus étrange. Mgr Sibour et son grand vicaire l'abbé Darboy songeaient à lui pour diriger, à l'encontre de l'*Univers*, un *Moniteur catholique*. Mais Gerbet n'avait gardé de l'école mennaisienne que la tradition première et pure, l'ultramontanisme des beaux jours. Dix ans passés à Rome n'étaient pas pour amoindrir ses convictions, et on ne le voit guère faisant campagne contre L. Veuillot avec les semi-gallicans d'alors. Sa place était marquée par la Providence aux côtés de son vieil ami Mgr de Salinis, devenu évêque d'Amiens. C'est là qu'ils apprirent la mort de La Mennais. A la nouvelle, Gerbet n'eut qu'un cri : « Seigneur, grâce et miséricorde! » Et que pouvait-il bien dire de plus?

Cependant ses beaux écrits, ses hautes relations, son grand rôle dans plusieurs conciles provinciaux (1), le désignaient comme nécessairement pour l'épiscopat. En 1854, il fut nommé à Perpignan. Comment ne pas rappeler ici un incident pénible? Montalembert déclina l'invitation de paraître au sacre du prêtre illustre qui avait, dix-huit ans plus tôt, béni son mariage. Entre les deux compagnons d'armes, la politique avait, sinon creusé un abîme, du moins élevé une barrière qui ne s'abaissa plus.

(1) Ceux de Paris, de Soissons, d'Amiens.

Comme Salinis, Gerbet avait accepté, avec une chaleur de confiance peut-être excessive, le coup d'État et l'Empire; en 1854, ni l'un ni l'autre n'étaient encore désabusés.

Ils le furent à leur tour; la « question romaine » les jeta dans une opposition, non point d'intérêt ou d'humeur, mais toute religieuse et de conscience. Tandis que Salinis, un des favoris de la première heure, se voyait honorablement relégué dans la lointaine métropole d'Auch; à Perpignan, Gerbet combattit le bon combat contre le Charlemagne de ses espérances, devenu, par utopie et faiblesse, le complice des Astolphe et des Didier. Comme les évêques d'Orléans, de Poitiers, de Nîmes, il prit un rang d'honneur parmi les champions de la royauté pontificale et les vigilants dénonciateurs de l'irréligion croissante. Avec les deux derniers surtout, il fit bonne guerre au semi-naturalisme qui obscurcissait pour quelques nobles esprits les relations normales de l'Église et de l'État. Nous savons déjà que, dès 1860, il avait formulé et censuré, comme juge de la foi, 85 propositions qui forment son *Syllabus* épiscopal (1).

Mais le temps nous manque pour appuyer sur les écrits de l'Evêque. On a dit d'ailleurs, et, selon nous, c'est justice, que, malgré leur haute valeur, ils ne font pas son plus beau titre (2). Aussi bien allons-nous rencontrer les mêmes questions traitées par d'autres avec plus d'éclat encore et de puissance. Quant à lui, qu'il reste et brille dans la littérature

(1) *Instruction pastorale sur diverses erreurs du temps présent.* 23 juillet 1860. Œuvres de Mgr Gerbet, évêque de Perpignan, première série, t. II, p. 73 et suivantes.

(2) H. Bremond : *La Pensée chrétienne. Gerbet*, p. 153.

catholique du siècle, comme auteur de *Rome Chrétienne*, des *Vues sur la Pénitence* et du *Dogme générateur*. Avec un moindre nombre de pages exquises plus d'un nom s'est fait immortel. Et faut-il vraiment tant de volumes pour s'affirmer grand écrivain, mais surtout grand serviteur de la vérité ?

Mgr Gerbet ne vit ni la spoliation du Pape ni les désastres de la France. Il mourut en 1865.

III

Mgr Plantier (1813-1875). — Du semi-gallicanisme au très pur sens catholique. — L'enseignement de l'Écriture Sainte à Lyon — *Les Poètes bibliques*. — Les conférences à Notre-Dame de Paris (1847-1849). — L'épiscopat (Nîmes 1855). — Défense du pouvoir temporel, de l'Infaillibilité pontificale. — Longue guerre aux erreurs courantes. — Mgr Plantier et le cardinal Pie.

Dans la belle vie de Mgr Plantier, évêque de Nîmes (1855-1875), il y a lieu, ce semble, de remarquer avant tout, sinon la conversion, du moins le mouvement progressif qui l'élève au sens catholique le plus pur, le plus intransigeant, le plus intrépide. Son éducation théologique aux Chartreux de Lyon et — nous le savons de lui-même — sa passion juvénile pour Bossuet l avaient quelque peu attaché au préjugé gallican. L'étude et la réflexion lui montrèrent que les *Quatre Articles* ne sont pas même l'écho fidèle de la tradition française En même temps, l'attrait personnel de Pie IX et les malheurs de la Papauté contemporaine gagnèrent son cœur. Ainsi le Prélat qui, tout d'abord, avait inquiété les

Nîmois par son renom de semi-gallicanisme, se fit bientôt, non seulement l'un des chevaliers du pouvoir temporel, mais l'un des plus hardis promoteurs de la définition vaticane. Par suite, ce modéré de tempérament et d'attitude, plus favorable, un temps, au pâle *Ami de la Religion* qu'à l'*Univers*, devint et demeurera un des redoutables polémistes de l'époque, un prélat « fougueux », selon le style officiel du second Empire. Action manifeste de Dieu sur une âme très droite et un éminent esprit.

A part ce mouvement de retour à la vérité toute pure, les analogies sont frappantes entre Mgr Plantier et le plus grand des évêques d'alors, Mgr Pie (1). Si l'opposition mesquine de Thiers n'eût empêché Pie IX de les créer cardinaux ensemble (1873), on aurait vu dans cette promotion simultanée un grand à-propos en même temps qu'une grande justice. Elle eût couronné, par-dessus tout, deux mérites semblables, éminents de part et d'autre : énergie à défendre les droits spirituels et temporels du Saint-Siège, sagacité vigilante à démasquer et à confondre les erreurs doctrinales du temps.

Henri Plantier était né en 1813, aux environs de Belley, dans les dépendances d'un château où son père exerçait les fonctions de jardinier (2). Du petit

(1) On les trouve développées dans l'excellente biographie du premier : *Vie de Mgr Plantier, évêque de Nîmes*, par l'abbé J. Clastron, t. I, p. 513 et suivantes.

(2) D'un esprit fort au dessus de sa fortune, M. Plantier père ne devint pas seulement une quasi célébrité dans son art. Il se montra, dans l'occasion, capable de bien conseiller son fils en matière de littérature, voire même d'administration diocésaine. Ainsi les deux illustres prélats que l'on vient de rapprocher se ressemblent encore par la modestie de leur origine et par la vénération dont ils entourèrent jusqu'à la

séminaire de l'Argentière, il passa aux Chartreux de Lyon où il fit sa théologie et prit, avec le semi-gallicanisme que l'on sait, un goût meilleur, celui de la méthode scolastique. Jeune prêtre, il enseigna l'Écriture Sainte, d'abord dans la maison même, puis à la faculté universitaire de théologie créée jadis par le cardinal Fesch et que l'on reconstituait alors (1838). Talent facile mais travailleur infatigable, il sortit de cet emploi assez bon hébraïsant pour pouvoir un jour, lors de son intronisation épiscopale, tenir tête au grand Rabbin de Nîmes qui le complimentera dans la langue de l'Ancien Testament. Aussi bien nous reste-t-il de son enseignement à Lyon un monument qui a sa valeur : *Les Poètes bibliques*. Œuvre, non pas critique et savante au sens actuel, mais catholique avant tout, selon la promesse du titre et l'intention formelle de l'auteur. « Je les lance sur l'abîme, disait-il de ses *Poètes*, comme des fleurs destinées, si Dieu le veut, à conduire d'autres navigateurs à l'exploration du monde où je les ai cueillies. » Œuvre un peu juvénile de forme, et non sans quelque rhétorique çà et là, mais agréable encore et utile dans ses limites et son degré voulu.

Tout autres sont les Conférences qu'il donna à Notre-Dame (1847-1848), un peu accablé, à vrai dire, par le lourd héritage du P. de Ravignan et le voisinage plus redoutable encore de Lacordaire. En l'appelant, Mgr Affre lui avait donné l'étrange conseil de revenir aux errements de Frayssinous (1).

fin, l'un son père, l'autre sa mère veuve. — Voir plus loin, page 106.

(1) Mgr Baunard : *Un siècle de l'Église de France*. Ed in-8°, p. 90.

L'abbé Plantier ne le suivit que trop, semble-t-il, et l'on peut regretter que le littérateur, si brillant dans les *Poètes bibliques*, disparaisse outre mesure sous le philosophe chrétien. En trois stations, il étudia les *Erreurs du rationalisme*, établit l'*Autorité doctrinale de l'Église* et combattit quelques *objections* inspirées par sa *situation présente* dans le monde, par son incompatibilité prétendue avec les sociétés modernes. Tout cela valait et vaut encore par la doctrine et la dialectique ; mais il y manquait, jusqu'à un certain point, la grande flamme oratoire et ces dons extérieurs auxquels on n'empêchera jamais la foule d'être plus sensible que de raison. Le succès ne fut qu'honorable. En publiant ses conférences, l'abbé Plantier les comparait modestement à ces feux de pâtre qui, allumés sur la côte, ont pu quelquefois acheminer vers le port un navire désemparé. Il ajoutait avec une grâce touchante : « Voilà tout ce que j'implore du Bon Maître. S'il veut que ce bienfait me reste inconnu, j'y consens avec amour. »

De fait, c'est sur le siège de Nîmes qu'il acheva son mérite et donna, comme on dit, sa vraie mesure. Bien mieux que Fléchier son prédécesseur, le prêtre savant, distingué, devint un grand évêque et prit rang parmi les plus éminents de l'époque. Nommé en 1855, il rencontrait, au début, des préventions à la fois religieuses et politiques. Ultramontains et royalistes, les Nîmois le jugeaient trop gallican, trop déclaré en faveur de l'Empire. De fait, il n'avait accepté le nouveau régime qu'avec réserve et sous bénéfice d'inventaire ; quant à son gallicanisme, nous le verrons bientôt fondre comme cire au feu des événements.

Dès 1859, quatre ans à peine après le sacre de

Mgr Plantier, la « question romaine » était ouverte. Question romaine, vocable étrange et périlleux. Qu'on puisse, à un moment donné, remettre en doute le plus séculaire mais surtout le plus sacré de tous les pouvoirs : profond scandale, grave échec à la moralité universelle, grande menace d'ailleurs et pour tous. A ce compte, le sort des faibles ne sera-t-il pas toujours en question devant les forts ? C'est le droit nouveau, disaient alors quelques Français. Non, c'était le paganisme politique envahissant tout de nouveau le monde, et Bismarck allait bientôt en donner, à nos dépens, la formule simple et tranchante : « La force prime le droit. »

Ne refaisons pas, même en courant, l'histoire de la spoliation du Pape ; aussi bien faudra-t-il la recommencer au moins deux fois, à propos de Mgr Dupanloup et de Mgr Pie. On le sait de reste, ces dix années ont couvert de gloire notre épiscopat, je me trompe, une part de notre épiscopat. « Pourquoi si peu ? » écrivait douloureusement un évêque à son collègue de Poitiers. — Mais passons. Notre tâche est de rappeler, et beaucoup trop vite, que, dans ce petit nombre, Mgr Plantier ne le cède à personne pour le zèle, à un seul peut-être pour le talent.

Des premiers, il prévoyait l'orage, et le signalait par deux instructions pastorales, l'une sur la *Puissance spirituelle de la Papauté*, l'autre sur son *Pouvoir temporel*, historien et prophète du même coup, dans la conclusion de la seconde. « On ne touche jamais à ce rocher du Capitole sur lequel repose aujourd'hui le trône pontifical, sans y briser souvent son sceptre, toujours son glaive et l'honneur de son nom. » Oracle indéniable, sage d'ailleurs et mesuré dans

les termes. L'évêque ne présentait pas la conséquence temporelle de l'attentat comme toujours immédiate et foudroyante. Qui peut oublier cependant qu'elle le fut pour la dynastie impériale et pour nous?

Les deux pastorales eurent l'honneur de déplaire, non pas du moins aux Nîmois, qui virent là si leur pasteur était un complaisant du pouvoir. Engagé dans la lutte, il ne s'arrêta plus, marquant d'une protestation chaque pas de l'entreprise, du sacrilège. Avant la fin de cette année 1859, il commente l'allocution *Maximo cum animi dolore;* il réfute la brochure *le Pape et le Congrès.* Dans la seule année 1860, lettre à ses prêtres pour justifier l'Encyclique *Nullis certe verbis*, à propos de la sécession définitive des Romagnes ; — mémoire inédit au ministre Rouland, lequel pressait officiellement les évêques de conseiller à Pie IX une abdication bénévole ; — puis trois pastorales encore : sur l'attitude du clergé national, sur son prétendu servage à l'égard des anciens partis, sur l'invasion piémontaise dans les Marches de l'Ombrie, le guet-apens de Castelfidardo. La plume de l'évêque ne se repose pas plus que ne s'endort sa conscience.

Or, elle ne s'endormira pas durant les années suivantes, alors que la « question romaine » paraît sommeiller et que plus d'une âme catholique se détend par lassitude. En 1862, le sénateur Bonjean, le futur otage de la Commune, magistrat honorable mais aveuglé par ses préjugés de palais, a travesti saint Bernard en adversaire de la royauté pontificale : Mgr Plantier le combat par deux fois. Cependant le gouvernement s'est acculé, par sa malheureuse politique italienne, à la nécessité d'égarer

l'opinion, de pervertir le sens moral des peuples ; la presse officielle et officieuse mène avec entrain cette besogne, et l'évêque dénonce les *Perfidies de langage* dont elle use et abuse dans la « question romaine » (1864). L'année suivante, il présente à ses diocésains le *Syllabus*, mais sans le détourner ni l'affaiblir ; puis il reprend indirectement le même thème dans une belle instruction sur *Pie IX, défenseur et vengeur de la vraie civilisation*. En 1867, à la tribune, Rouher a déclaré ne regretter rien de ce qui s'est fait en Italie : Mgr Plantier s'en explique avec le ministre des cultes, Baroche. Ce personnage a beau répondre que la lettre épiscopale n'existe pas pour lui ; elle n'en est pas moins admirable de vigueur et de dignité. « Ah! si l'épiscopat savait ses forces! » avait récemment écrit à Mgr Plantier un éminent catholique (1). L'évêque de Nîmes savait la sienne et en même temps son devoir. Rome est aujourd'hui dominée par une statue équestre de Garibaldi. Si j'en étais le maître, je voudrais seulement graver à la base le portrait du « héros des deux mondes, » tel que Mgr Plantier l'a buriné dans sa pastorale sur le brigandage de 1859 ; ce serait faire du trophée un pilori. Ainsi l'évêque de Nîmes défendait-il jusqu'au bout ce qu'on voulait détruire. Celui-là du moins avait glorieusement délivré son âme.

Et où était son semi-gallicanisme de 1855? On le vit à propos du Concile. Par avance, il souhaitait hautement la définition de l'infaillibilité pontificale, et s'il ne proposait pas, comme on l'a dit, de la faire par acclamation, du moins osait-il envisager cette

(1) Le comte Werner de Mérode, beau-frère de Montalembert.

hypothèse et demander « où serait le malheur » (1). C'était braver bien des colères. A Rome, il fut un des premiers à presser l'introduction de cette grande cause. Gravement malade, il voulait à tout prix aller la plaider, et passait une nuit à crayonner un projet de discours. S'il ne vit pas de ses yeux le triomphe (2), du moins peu d'hommes avaient-ils autant fait pour le préparer. Au reste, il avait, de son chef, apporté à l'assemblée bien d'autres projets retrouvés plus tard dans ses notes. Il eût voulu, par exemple, une proclamation doctrinale des droits sociaux de Jésus-Christ, de sa royauté, même temporelle, sur les sociétés baptisées. C'eût été en finir avec le faux libéralisme de quelques-uns, couper court à tous les sophismes que, depuis dix ans, on s'efforçait d'appuyer sur la parole même du Maître : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Mgr Plantier était de ceux qui croient bien servir la société moderne par l'affirmation franche et intégrale du vrai dont elle ne veut plus.

Après quarante ans, l'histoire, la grande et complète histoire de la « question romaine » est toujours à faire, et l'on pourrait en dire autant du Concile (3). Mais quels splendides matériaux encore épars! Dans cette richesse, l'apport de l'évêque de Nîmes restera l'un des plus considérables, deux fois précieux du reste, et comme œuvre d'art et comme document.

Rome n'était, à vrai dire, que le point central et comme la clef de la grande bataille contemporaine ;

1) Instruction pastorale sur *les Conciles généraux*, 1869.
2) Il dut se résigner à partir dès le mois d'avril.
3) Mgr Cecconi, archevêque de Florence, en a magistralement conté la préparation, mais son récit finit à l'heure même où s'ouvre l'assemblée.

pour que la Révolution en vînt à forcer cette position maîtresse, il fallait une perversion immense, une apostasie presque entière de l'opinion européenne. Contre ce mal universel, Mgr Plantier combattit de toute sa force, et que ne pouvons-nous le suivre dans cette part de son rôle, admirer en détail, après le champion du Saint-Siège, l'observateur sagace de l'époque, le vaillant défenseur du sens moral, du sens commun!

La prétendue *Vie de Jésus* (1863) eut au moins ce bon résultat de donner l'essor à toute une littérature épiscopale, sacerdotale et même laïque. L'évêque de Nîmes y figure pour trois instructions vigoureuses où il y dissèque l'introduction du roman soi-disant historique, rétablit en bref la véritable vie de Jésus et remet à sa place le professeur Ernest Havet, le panégyriste de Renan, moins hypocrite d'ailleurs que son héros et d'une irréligion plus impudente. Mais, tout comme la spoliation du Pape, la *Vie de Jésus* n'a été possible qu'en vertu d'un état général des esprits. Cet état effrayant, l'évêque le voit, l'analyse, le juge dans quelques pièces magistrales et aussi opportunes aujourd'hui qu'alors. C'est, avant tout, l'*Ignorance en matière de religion* (1862) : ignorance universelle, et même parmi les catholiques, fléau redoutable entre tous et bien fait pour aviver chez le prêtre contemporain le sentiment de sa responsabilité. C'est encore la prétention de s'en tenir à la *Religion naturelle* (1863), « grande erreur du temps », dit l'évêque; mais combien dépassée depuis! Et elle devait l'être. Dans un peuple qui fut chrétien et qui reste logique, le déisme pousse vite à l'athéisme; le refus de la religion positive, à la pure et franche irréligion. J'ai dit franche et peut-être me trompais-

je. Il y a quarante ans, l'irréligion trouvait sage de se déguiser encore, et le vigilant prélat avait ses raisons pour dénoncer l'*Hypocrisie* comme le *caractère distinctif de l'incrédulité contemporaine* (1865). A cette heure aussi, on commençait à parler de *Morale indépendante*. Quelques ultras l'affranchissaient déjà bravement de Dieu, voire de tout principe ou idée métaphysique; ils la fondaient sur le vide. Les plus modérés, les moins sincères peut-être, faisaient état de conserver les préceptes évangéliques; mais en les isolant du dogme, bien entendu. Mgr Plantier s'en prenait surtout à ces derniers et les convainquait sans peine de ruiner ainsi l'efficacité de la morale, son autorité, sa notion même (1866). A tout prendre cependant, *morale indépendante* avait encore un sens, la formule disait à peu près quelque chose. Mais que disait ce mot décevant d'*idées modernes?* Que laissait-il entrevoir, sinon l'orgueil, à la fois immense et vague, d'une époque infatuée? A quoi l'opposait-on, si ce n'est à la croyance séculaire et aux institutions fondées sur elle? L'évêque regarde en face l'idole-fantôme; il retourne contre elle ce prestige même de nouveauté, de modernisme, qui la rend séduisante aux aveugles, aux irréfléchis. Idées modernes! Mais, en matière de religion du moins, ce titre seul les condamne. Depuis Tertullien et même avant lui, le bon sens chrétien a toujours vu jusqu'à l'évidence que, le monde une fois mis en possession de la vérité révélée, immuable, toute innovation religieuse est suspecte, c'est le moins qu'on en puisse dire, et toute nouveauté qui s'oppose à la parole divine se convainc par là même d'erreur.

Aussi bien les *idées modernes* ou soi-disant telles

pouvaient dès lors se juger d'après leurs fruits. En 1866, au lendemain de Sadowa, de cette bataille qu'il estimait perdue surtout par la France, l'observateur, le juge de son temps, s'effrayait de la crise de transformation sociale qui traversait le monde. C'est le titre d'une de ses plus éclatantes pastorales. Parcourant de l'œil tous les États, le grand observateur catholique les voit en proie à un mystérieux travail d'enfantement, mais combien redoutable! Au lieu que l'Esprit divin planait sur le chaos primitif, aujourd'hui c'est l'esprit de la Révolution qui souffle. Et que produit-il, que prépare-t-il? « Des sociétés sans Dieu, des empires sans limites, des gouvernements sans entrailles, des peuples sans liberté, un droit sans fondement et sans précision, une patrie sans souvenirs, une Église sans indépendance : voilà les principaux linéaments de la transformation que la Révolution voudrait accomplir, et dont nous recueillerons l'héritage si Dieu n'arrête pas, dans sa miséricorde, le mouvement désastreux qui nous emporte. »

La miséricorde et la justice ne sont en Lui qu'une seule et même chose. Elles nous apparurent ensemble en 1870; mais la lumière brilla en vain dans les ténèbres, les ténèbres ne voulurent pas la comprendre. Après quelques velléités de résistance et de retour, la France plus que jamais s'abandonna, « le mouvement désastreux » prit une impétuosité nouvelle. Mgr Plantier ne s'épargna pas à l'enrayer pour sa part. Des hauteurs de la foi, il expliqua *la Chute du second Empire*, il fit saillir les *Enseignements et consolations attachés par la Providence à nos désastres* (1871). Deux ans plus tard, voyant la persécution se déclarer en Allemagne et couver

ailleurs, il montrait encore le *Pontificat des Césars païens ressuscité*, avec circonstances aggravantes, par le Césarisme moderne, et ce dernier cri de son âme avait l'honneur d'effaroucher les auteurs du Culturkampf (1). L'évêque de Nîmes était devenu une puissance avec laquelle il fallait compter.

Deux sortes d'hommes le savaient bien : les fermes croyants, pour en jouir, les persécuteurs, pour la craindre. Et que lui manquait-il pour s'imposer à la foule des catholiques avec un égal empire et une égale popularité? Comme le cardinal Pie, dont il fut le glorieux émule, Mgr Plantier parlait de trop loin. Mettez l'un à Chartres par exemple, l'autre à Beauvais ou à Meaux. Donnez à tous deux une clientèle parisienne, et n'en doutez pas : tel les exalterait aujourd'hui, qui les connaît à peine; encore plus s'ils avaient quelque peu flatté, au lieu de les combattre, ces *décevantes idées modernes* qu'on nous avertissait tout à l'heure de ne pas suivre en aveugles et au seul bruit de leur nom.

Mgr Plantier mourut le 25 mai 1875 : il n'avait que soixante-deux ans. Quels services n'en pouvait attendre encore la France! Vivant dix années de plus, l'eût-il, pour sa part, empêchée de se laisser garrotter par les sectes, de jouer à encourir la mort sociale pour crime d'irréligion? Je n'ose le dire. Du moins aurait-il, à coup sûr, affermi bien des esprits, excité bien des courages, soutenu, vengé, consolé de mille façons la conscience catholique. Pourquoi ne le ferait-il pas encore? Ses œuvres sont là, toujours précieuses, et comme document d'histoire religieuse

(1) On réclama de Berlin que l'évêque de Nîmes fût traduit devant le Conseil d'État.

contemporaine, et, à l'occasion, comme promulgation magistrale de vérités immuables. Œuvres fort littéraires du reste, encore bien que l'auteur n'ait guère songé à la question d'art. Mais il était lettré par toutes ses habitudes, orateur dans l'âme; et si, à Notre-Dame il avait, semble-t-il, bridé plus que de raison ses facultés vives et jeunes; évêque, docteur par office, polémiste par la force des circonstances, il rendit l'essor à sa nature tout entière. Aussi trouverez-vous dans ses écrits ou discours tous les tons, toutes les nuances, toutes les énergies légitimes de la parole; vous l'y verrez, selon la variété des objets, grave, serré, pressant, ému, indigné, ironique, toujours mesuré, toujours digne et parlant le vrai français qu'il avait appris à la bonne école. Si, comme on nous le rapporte, il prit surtout Massillon pour maître, avouons qu'il le dépassa en plus d'un point, et cela peut-être parce qu'il songea moins à l'élégance littéraire. Devenu homme de combat, il reçut et rendit, avec une simplicité plus naturelle et plus vigoureuse, l'impression des grandes choses où la Providence le mêlait. Mgr Pie, un juge compétent, reconnaissait à le lire « ce Français sous l'écorce duquel on sent le latiniste et l'helléniste, le maître ès lettres, ès arts et ès sciences; tout cela fondu, amagalmé dans une unité et une originalité devenues rares » (1862). L'année précédente, les ouvriers nîmois lui avaient offert une plume d'or. Heureux ouvriers, que leur foi rendait capables d'apprécier au moins son âme, le meilleur de son talent comme de tous les autres!

IV

Mgr Freppel évêque. — « L'homme fort. » — Aptitudes et formation. — Le professeur de Sorbonne et le chapelain de Sainte-Geneviève. — L'abbé Freppel au Concile. — Sa nomination au siège d'Angers. — Sa littérature épiscopale : l'éloquence de l'enseignement.

Il y a dans Mgr Freppel deux personnages, l'un ecclésiastique, l'autre politique ; nous parlerons ailleurs du second, et cela même nous condamne à passer vite sur le premier. Non certes qu'il ait peu mérité de la religion et des lettres chrétiennes ; mais, à étudier longuement le prélat, nous risquerions bien des redites ; mais son rôle d'évêque député, sa fière façon de le soutenir lui donnent encore mieux que tout le reste l'originalité, le relief.

Charles-Émile Freppel naquit en 1827, dans la petite ville alsacienne d'Obernai, où son père était greffier de la justice de paix. Au collège local, au lycée de Strasbourg, puis au grand séminaire, il montra et développa des facultés heureuses, déjà puissantes ; fit d'excellentes études et prit pour la vie entière une indomptable énergie au travail. On peut dire qu'il était né professeur, qu'il le resta toujours, que telle fut un peu partout sa note dominante, le fort et le faible tout ensemble de sa manière oratoire.

De fait, et sauf un court vicariat qui lui vint presque en façon de disgrâce, jusqu'à sa promotion épiscopale, il n'a guère d'autre emploi. Professeur d'histoire dans un petit séminaire diocésain, puis de

philosophie aux Carmes (1) ; un moment supérieur du Collège libre de Saint-Arbogaste à Strasbourg, enfin et surtout professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne (1855-1869), il enseigne, il régente avec une compétence et une autorité toujours plus sûres d'elles-mêmes. La fonction s'accorde merveilleusement avec les aptitudes et, par ailleurs, elle achève de donner à l'esprit le pli décisif. Un peu par naissance, beaucoup plus par tempérament personnel, à la profondeur et à la ténacité allemandes, il joint la netteté, la prestesse du génie français. Mémoire exceptionnelle, esprit lumineux, logique vigoureuse, caractère ferme, instruction vaste et incessamment élargie : c'est pour faire un maître, et c'est le portrait de l'abbé Freppel. « Celui-là est l'homme fort. Il parle de ce qu'il sait, et il sait énormément et solidement... Il a de magnifiques qualités de méthode, de logique, une dialectique, une puissance indomptable d'argumentation, une rapide facilité d'assimilation, au service d'une synthèse qui ramène toute question au point central où tout s'éclaire. Il sait composer, coordonner, écrire. Il est de l'école de Bossuet (2). »

Voilà de quoi rendre encore aujourd'hui très utiles et vraiment agréables ses leçons professées d'abord en Sorbonne, puis réunies en ouvrages, sur Bossuet lui-même et sur les Pères de l'Église. Œuvres, non d'érudition pure, mais de haute vulgarisation oratoire ; faites plutôt pour la moyenne suffisamment docte et lettrée que pour les savants et critiques de

(1) L'école des hautes études ecclésiastiques à Paris, alors dirigée par l'Abbé Cruice mort évêque de Marseille.

(2) Mgr Baunard : *Un Siècle de l'Eglise de France*, in-8°, p. 403.

profession, où ceux-ci peuvent ajouter, mais sans y contredire en substance, au moins quant à l'analyse des Pères. Le professeur a l'éloquence de son rôle, comme il en a le sérieux, les larges aperçus. Par là, il prend rang parmi les bons apologistes qu'aura comptés le dix-neuvième siècle. Il est polémiste aussi, polémiste redoutable, et le romancier de la *Vie de Jésus* en a su quelque chose. J'ai dit ailleurs à propos de L. Veuillot et d'après lui-même que, pour combattre un Renan, le mieux était encore de raconter au vrai ce qu'il avait si odieusement travesti (1). Mais ne convenait-il pas aussi que le fantaisiste sacrilège passât par les verges? Quelques-uns s'y employèrent, mais surtout il fut exécuté de main de maître en cent cinquante pages de l'abbé Freppel (2).

Or, l'éminent professeur était en même temps chapelain de Sainte-Geneviève, d'abord membre, puis doyen, d'une collégiale de prédicateurs en titre. Il prêchait donc, et beaucoup, mais avec force et solidité, plutôt qu'avec grâce et poésie, — ce qu'on peut regretter, — plutôt même qu'avec onction, ce qui est, en soi, plus regrettable. Si, par certaines habitudes éminentes de l'esprit, il appartenait bien à l'école de Bossuet, il n'avait ni l'éclat de cette imagination royale, ni le sobre lyrisme de ce grand cœur. Mais on peut n'être ni Bossuet ni même Lacordaire, sans laisser pour cela d'être quelqu'un, et si l'éminent professeur de religion ne remplit pas la juste idée que nous avons du prédicateur complet, il en fait du moins la partie principale, indispensable, et

(1) Voir au t. IV de cet ouvrage, p. 380.

(2) *Examen critique de la Vie de Jésus de M. Renan*, par l'abbé Freppel, professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne.

qui va quelquefois jusqu'à suppléer toutes les autres, témoin Bourdaloue. Les *Conférences* de l'abbé Freppel à la jeunesse dans l'église de la Sorbonne, ses *Discours et panégyriques* réunis en trois volumes : encore autant de leçons, pourrait-on dire, mais de leçons pleines, claires, nerveuses, ayant bien l'éloquence du genre, fort capables de nous agréer en nous profitant.

Un tel prêtre était trop manifestement désigné pour les honneurs de l'épiscopat ; ils vinrent le trouver pendant le Concile, à Rome où il avait été appelé d'avance comme théologien consulteur (1). Une note insérée dans un ouvrage récent nous apprend, sans l'en blâmer, qu'il n'était pas de ceux qui les fuient (2). Il y a plus, elle le montre bien en cour, — il avait prêché en 1862 le carême aux Tuileries, — chaudement patronné par M. Troplong (3), et Mgr Darboy, beaucoup moins favorable à l'*Univers* qu'à l'école adverse, écrivant enfin, neuf mois avant l'ouverture du Concile : « Je regarde la définition de l'infaillibilité du Pape comme la mesure la plus inopportune qu'on puisse proposer » (4). Or, moins d'un an plus tard, nous le trouvons parmi les plus chauds *infaillibilistes*, ou plutôt non, c'est *opportunistes* qu'il faudrait dire (5). Au vu et au su de tous,

(1) Nommé à l'évêché d'Angers, le 27 décembre 1869, il fut préconisé le 21 mars 1870, et sacré le 18 avril à Saint-Louis-des-Français.

(2) Le R. P. Lecanuet : *L'Église de France sous la troisième République*, 1870-1878, p. 49.

(3) Alors président du Sénat.

(4) Lettre à Mgr Bécel, évêque de Vannes, 17 février 1869. — Lecanuet, *loc. cit.*

(5) Sur l'infaillibité même, il n'y avait jamais eu dans son esprit ni variation, ni hésitation d'aucune sorte. Au mois de juillet 1869, cinq mois après la lettre à l'évêque de Vannes,

Mgr Freppel inspire, s'il ne le rédige pas, un sévère mandement de Mgr Rœss (Strasbourg) à l'endroit des malencontreuses lettres du P. Gratry. Discours, brochures, démarches de tout genre, il n'épargne rien pour avancer l'heure de la pleine lumière, si bien que les semi-gallicans du Concile, et parmi eux Mgr Darboy, en sont à le reconnaître pour « leur plus redoutable ennemi » (1); si bien qu'il pourra se rendre à lui-même ce témoignage : « L'opposition est en pleine déroute, et l'on prétend que j'y ai un peu contribué (2) ».

Il faudrait donc avouer là un revirement notable, une volte-face complète, et il y aurait deux façons de l'interpréter. L'une serait peu glorieuse; mais, outre qu'elle répugne à tout ce que l'on sait du caractère, nous attendons, pour la discuter, qu'on la formule et qu'on la signe. Reste l'autre : elle n'a rien que de plausible et tout nous enjoint de nous y tenir. Cette volte-face est une conversion, comme il s'en est opéré plusieurs. Si, sur l'opportunité de la définition, le prêtre éminent avait apporté de Paris quelques restes de préjugé local; à Rome, pendant

l'abbé Freppel se brouillait très fort avec son doyen de Sorbonne, Mgr Maret, pour avoir inexorablement couturé de ses critiques le manuscrit du célèbre manifeste gallican en deux tomes, qui parut bientôt avec toutes les faveurs officielles. Et dans son avant-dernier discours à la Chambre, le 12 décembre 1891, dix jours précisément avant sa mort, « le député Freppel » disait à propos des Articles Organiques : « J'ai enseigné l'infaillibilité du Pape en pleine Sorbonne, à une époque où il y avait peut-être quelque péril à le faire, et je l'ai soutenue avec la même décision que j'ai apportée vingt ans après au Concile du Vatican. Vous pouvez consulter le quatrième volume de mon *Cours d'éloquence sacrée*, vingtième leçon. » (*Œuvres polémiques*, dixième série, p. 454.)

(1) Léon Pavie : *Mgr Freppel*, 1906, in-18, p. 41.

(2) A Mgr Rœss, juillet 1870.

de longs mois, il respire la pure et large atmosphère catholique ; il voit ce que pèsent les inquiétudes, les susceptibilités d'un groupe, si brillant et respectable soit-il, contre ces grands mouvements d'opinion, de foi plutôt, qui marquent dans l'Église une première et sûre action du Saint-Esprit. En manière de contraste, il apprécie mieux l'opposition vers laquelle il a pu incliner de sa personne. Il la voit, à certaines heures, singulièrement légère et humaine dans ses motifs, souvent contradictoire au passé des opposants et à leur doctrine bien connue (1). Sur la fin, il la voit s'emporter, par désespoir de vaincre, à des expédients, à des recours plus qu'étranges et que lui-même qualifie avec sa rude franchise (2). En faut-il davantage pour l'amener à juger nécessaire ce que, tout d'abord, il estimait inopportun ?

La définition venait d'avoir lieu, la guerre commençait avec l'Allemagne, quand Mgr Freppel entra pour la première fois dans son beau diocèse d'Angers. Dieu lui donna vingt et un ans pour le gouverner et l'instruire. L'histoire de son gouvernement sort de notre cadre, et, quant au rôle de docteur, les neuf volumes de ses œuvres proprement épiscopales attestent qu'il ne se manqua pas à lui-même. Rien n'échappe à sa vigilance, depuis les questions universelles de dogme, de piété, de morale chrétienne, jusqu'aux questions pédagogiques où il est maître. Fondateur d'une université catholique, premier supé-

(1) Il constate par exemple que plus d'un a professé, dans tel ou tel synode provincial, la doctrine qu'il refuse de proclamer à Rome, etc., etc.

(2) Il les appelle nettement : « Cette infamie. » Lettre à Mgr Rœss, 7 juillet 1870, citée dans L. Pavie : *Mgr Freppel*, p. 47.

rieur de plusieurs collèges, il touche à tout, aux conditions de la haute culture intellectuelle (1), et aux plus humbles détails de la vie scolaire, le thème par exemple, le vers latin, la gymnastique même. Il est d'ailleurs trop juste qu'il s'inspire largement des circonstances : dernière spoliation du Pape, désastres du pays, impuissance des hommes à le guérir, nécessité pour lui du secours divin. La libre pensée toujours plus audacieuse, la question ouvrière, le socialisme, la persécution : autant de thèmes qui s'imposent. Mgr Freppel les traite avec son habituelle vigueur et sûreté de main. Dans ce beau répertoire épiscopal, ni le panégyrique ne manque, ni l'oraison funèbre. Le professeur de Sorbonne, l'éloquent vulgarisateur des Pères de l'Église se retrouve avec tous ses avantages, s'il faut, par exemple, parler de saint Hilaire devant son illustre successeur (2). L'évêque et le patriote se sentent à l'aise quand il s'agit de louer un Lamoricière, un Courbet, un Sonis. Les sujets varient, la vigueur et la clarté restent les mêmes. Elles nous sont déjà connues et nous les verrons bientôt se déployer dans une atmosphère plus orageuse. N'insistons pas.

(1) Notons en particulier une vive et piquante réclamation contre l'invasion de la politique dans l'enseignement secondaire (1881).

(2) En 1873. Il le fit une seconde fois en 1887, mais le grand Cardinal n'était plus là.

V

Le Cardinal Perraud. — Son renom de froideur académique. — L'Ecole normale, la vocation, l'Oratoire, la Sorbonne, premiers ouvrages. — L'année terrible (1870) et l'éloquence qui en jaillit. — Autun (1874). — Les Œuvres pastorales : haute valeur du fond, vraie chaleur de la forme.

Je ne me discréditerai pas, je l'espère du moins, auprès des gens sérieux, en confessant que ma rencontre avec le Cardinal Perraud est assez récente. Allons plus loin. Je le savais infiniment honorable pour sa doctrine, sa gravité sacerdotale, sa piété, son zèle ; mais je ne l'abordais pas sans quelque prévention littéraire, et cela sur la foi même de ses amis. « Talent froid et académique », me disait l'un (1), et un autre, son éminent successeur à l'Académie française, m'inclinait d'avance à lui attribuer « plus de dessin que de couleur et plus d'ordre que de mouvement dans les idées », à me figurer sa parole comme « ces rivières d'Anjou, qui coulent lentement entre des rives uniformément belles et qui font un peu regretter les cours d'eau bruyants et accidentés des hautes Vosges » (2). Or, après une lecture très attentive, très impartiale, je n'ai pu m'en tenir à cette première impression. L'oserai-je dire en tout respect ? On nous a rendus étrangement difficiles en fait de couleur et de chaleur, et quand

(1) R. P. Lecanuet : *L'Église sous la troisième République*, t. I, p. 329.

(2) Son Éminence Mgr le Cardinal Mathieu : discours de réception à l'Académie, 7 février 1907.

nous jugeons un orateur sacré, nous risquons toujours plus ou moins de nous laisser éblouir, sans y prendre garde, par le blanc fantôme du plus éloquent des modernes, de Lacordaire. Ayant assez dit ailleurs ce que je pense du grand Dominicain (1), je rappellerai seulement que son éloquence, parfois merveilleuse, mais exceptionnelle comme sa mission, ne saurait être le type courant de la parole sacerdotale, encore moins peut-être de la parole épiscopale. A tout prendre, il me semble que le Cardinal évêque d'Autun mérite une place éminente dans le souvenir des gens de goût comme des gens de foi. Homme réservé, silencieux, par timidité, dit-on, et jusqu'à une froideur apparente, mais, à partir d'une certaine époque et surtout dans ses œuvres pastorales, une des âmes les plus hautes, les plus chaudes et les plus sympathiques dont se puisse honorer le clergé contemporain.

Louis-Adolphe Perraud était né en 1828 dans la bourgeoisie lyonnaise. Après de brillantes études faites à Paris, il fut admis en 1847 à l'École normale supérieure. Il y apportait — chose rare — une foi, sinon intacte, au moins victorieuse de quelques épreuves passagères. Elle allait croître encore et s'affermir dans ce milieu très libre d'opinions, très ardent à la dispute, mais, au demeurant, fraternel. Après Dieu, elle y eut pour soutien l'éminent aumônier de l'École, l'abbé Gratry (2). A cette influence hors de pair, le normalien allait devoir plus encore. Agrégé d'histoire et deux ans professeur au lycée d'Angers (1850-1852), il céda vite au besoin de dé-

(1) Voir au tome IV de cet ouvrage.
(2) Voir plus loin, p. 182.

vouement total et d'apostolat que son ancien aumônier continuait d'aviver à distance. En 1852, il prenait l'habit ecclésiastique et, du même coup, s'adjoignait, avec deux autres jeunes gens, à MM. Pététot, curé de Saint-Roch, de Valroger et Gratry lui-même, pour restaurer parmi nous la pieuse et brillante société fondée par Bérulle d'après saint Philippe de Néri. Le P. Adolphe Perraud ne tarda pas à donner au public le tableau de l'ancien Oratoire français et le programme du nouveau (1). Si ce livre faisait penser au célèbre Mémoire de Lacordaire pour le rétablissement des Frères Prêcheurs, le rapprochement ne pourrait que mettre en saillie une différence profonde entre les deux situations, les deux esprits, les deux caractères. Cette fois, pas d'hostilité à craindre du côté de l'opinion laïque et du pouvoir ; nul besoin d'en appeler fièrement aux libertés modernes ; tout à souhait pour l'écrivain docte, grave, élégant et mesuré, que nous reconnaîtrons toujours, même quand les désastres, les persécutions ou simplement les préoccupations ordinaires du zèle épiscopal, donneront à sa parole une flamme bien réelle.

C'est encore dans ce ton calme et fort que le P. Adolphe Perraud écrivit, à l'instigation du P. Gratry, ses deux volumes sur l'*Irlande contemporaine*. Où tel autre, un Montalembert peut-être, eût vu matière à d'éloquentes invectives, il se contenta d'un exposé indéniable, provenant le plus ordinairement de sources anglaises. Rien ne valait, en pareil cas, les aveux ou témoignages des oppresseurs.

(1) *L'Oratoire de France au dix-septième et au dix-neuvième siècle*, un volume in 18.

En même temps, il prêchait avec distinction, sinon avec beaucoup d'éclat et de chaleur expansive; il faisait en Sorbonne (1865-1874) des leçons d'histoire ecclésiastique dont rien, par malheur, ne nous a été conservé.

Quand ce paisible enseignement fut interrompu par les malheurs de « l'année terrible », on peut dire que l'étincelle commença de jaillir. Le prêtre professeur se retrouva fils de soldat (1), soldat lui-même dans l'âme. En qualité d'aumônier volontaire, il suivit la marche désastreuse qui conduisait à Sedan la fortune du Second Empire Dès le Camp de Châlons, il avait mesuré les chances de l'armée qu'on y improvisait avec des débris. « Je les ai vus, ces pauvres soldats de toutes armes et de tous uniformes... Non seulement je les ai vus, mais j'ai marché dans leurs rangs,... j'ai été mêlé au plus intime de leurs douleurs. » Après la surprise et le désastre partiel de Beaumont, retenu là, dans son ambulance, pendant toute la journée du surlendemain (1er septembre), il entendit « pour ne l'oublier de sa vie », le tonnerre lointain du dernier combat (2). On deviendrait éloquent à moins. Jusque-là un peu terne

(1) « Fils d'un officier qui avait débuté, comme engagé volontaire, à dix-huit ans, sur le champ de bataille de Waterloo, et dont je garde les vieilles épaulettes avec un religieux et patriotique respect. » Ainsi parlait-il dans une lettre à un général sur les *Séminaristes à la Caserne*. Un peu plus loin, il conte, avec une bonne grâce demi-souriante, demi-sérieuse, que, parmi les troubles de 1848, l'Ecole normale ayant été organisée militairement, les instructeurs lui trouvèrent, à lui, de notables aptitudes, et le firent « commandant d'une compagnie d'élite destinée à servir de modèle au gros de la milice normalienne ».

(2) Eloge funèbre du Maréchal de Mac-Mahon, 22 novembre 1893. *Discours militaires*. Téqui, 1893, in-18, p. 101, 102.

au gré de plusieurs, sa parole ne l'est assurément pas, quand, le dimanche 11 septembre, dans l'église d'Autrecourt, il fait le prône à un auditoire mi-parti de villageois et de blessés encore couchés sur la paille, ou que, le 23, il bénit ensemble, dans le petit cimetière, la tombe d'un colonel et celle d'un simple sergent : deux improvisations qu'il a eu l'heureuse idée de reproduire de mémoire (1). Trois mois après, le jour de Noël, il prêchait, à Sainte-Gudule de Bruxelles, un sermon de charité pour nos prisonniers de guerre : « Je le déclare, disait-il, en abordant un sujet si navrant : il m'est impossible de le traiter d'une manière abstraite », impossible de rester académique, s'entend Et certes, ni ce jour-là, ni dans ses quelques prédications parisiennes au début de la Commune, l'émotion ne fut absente. Mais c'était l'émotion grave, profonde, en tout sincère, incapable de se surfaire par dilettantisme ou étalage ; émotion, non pas du tribun ou de l'artiste, mais de l'homme et, partant, du légitime orateur. Pour mettre en branle cette âme vraiment complète et harmonieuse, plus ne sera-t il besoin d'un Sedan ou d'une Commune ; il y suffira de la sollicitude pastorale, et certes il y aura mainte page émue dans l'œuvre écrite de l'évêque d'Autun.

Ce titre lui vint en 1874. Si Léon XIII devait un jour y ajouter la dignité cardinalice, il y a plaisir, on goûte, si j'ose ainsi parler, une sorte de bienséance providentielle, à voir Pie IX en personne commencer de mettre la lumière sur le candélabre. Au temps du Concile, bien loin de faire campagne

(1) On les trouve dans le même recueil, et dans un autre intitulé *Paroles de l'heure présente*, 1870, 1871, Leclère, 1873, in-18.

contre l'infaillibilité pontificale, le P. Adolphe Perraud avait, pour sa part, conjuré le P. Gratry de garder la même sagesse (1). Mais en 1873, tout le monde n'était pas obligé de le savoir, et sous l'impression encore vive du grand débat conciliaire, la Nonciature parisienne hésitait à recommander pour l'épiscopat le prêtre éminent de toutes façons, mais étroitement lié avec les chefs du groupe alors appelé libéral. Malgré ce léger nuage, le candidat n'eut à faire amende honorable ni pour aucune erreur d'esprit, ni pour aucune fidélité de cœur. Pie IX se montra supérieur à tous les ombrages, et l'on peut dire que bien lui en prit : ce jour-là, il donnait à la France contemporaine un de ses plus dignes évêques, le plus grand de cette fin de siècle à partir du jour où disparut l'illustre Cardinal de Poitiers (1881). Nous sommes réduits à en juger sur des pièces éparses ou incomplètes. Mgr Perraud n'a pas encore la biographie qu'il mérite assurément plus que beaucoup d'autres, et, par une singularité dont le secret nous échappe, la collection régulière de ses écrits pastoraux s'arrête à 1884, au premier tiers d'un épiscopat qui a duré plus de trente ans (2). Mais en attendant le reste, s'il doit jamais venir, ces quatre volumes, joints à quelques autres publications détachées, disent assez amplement son genre personnel, ses traits originaux d'évêque orateur.

Passons vite sur les discours de circonstance et

(1) « Je suis de ceux qui, dès le mois de décembre 1869, avaient supplié le P. Gratry de ne pas engager de discussion publique, etc. » Cardinal Perraud : *Le P. Gratry, sa vie et ses œuvres*, 1900, in 18, p. 305. — Voir plus loin, dans le présent volume, p. 184.

(2) *Œuvres pastorales et oratoires de Mgr Perraud.* — Oudin. 4 vol. in-8°.

qu'on pourrait appeler d'apparat, n'était leur simplicité relative et manifestement voulue. Par exemple, il ne conçoit pas l'oraison funèbre tout à fait à la manière de Bossuet ; j'entends comme un entrelacement de vives peintures morales et de thèses largement déployées. S'il n'oublie pas les leçons d'une grande vie, encore semble-t-il avant tout préoccupé de la conter ; moins orateur et moraliste qu'historien fidèle et jaloux de mettre son héros en pleine lumière. A vrai dire, ses deux coups d'essai rappellent plutôt la manière traditionnelle classique. En louant le P. Captier (3 juillet 1871) et Mgr Darboy quinze jours plus tard, il ne craint pas de s'attarder quelque peu sur la doctrine, et d'ailleurs les faits n'y perdent rien, non plus que l'entrain, parfois lyrique, du discours (1). Dans la suite, l'histoire prendra le dessus ; l'éloge funèbre deviendra une sorte de notice présentée sous forme de causerie animée. Tel est, plus que tous les autres, celui du Cardinal Guibert, archevêque de Paris (1886) ; tel encore, ou à peu près, celui du Cardinal Lavigerie, commencé à Carthage le 19 avril 1893, et terminé le 2 mai dans la cathédrale d'Alger ; tel enfin, le 22 novembre de la même année, celui du Maréchal de Mac-Mahon. En somme, comment balancer les deux éléments essentiels de l'oraison funèbre : la leçon chrétienne par où elle s'élève au-dessus de l'éloge profane, la biographie qui la distingue du pur sermon ? Question d'à-propos, mais aussi de préférence libre et de tour d'esprit. Si Mgr Perraud incline au genre historique, il y reste suffisamment théologien

(1) Ces deux oraisons funèbres se trouvent dans les *Paroles de l'heure présente*, p 242 et 302.

et moraliste ; rien d'ailleurs ne l'empêche d'y être orateur, poète même. Qui ne reconnaîtrait l'un et l'autre jusque dans l'austère éloge du Cardinal Guibert, quand on nous y montre ce grand vieillard accomplissant avec une lenteur grave le devoir suprême de mourir, expirant suivant l'esprit et la lettre du Cérémonial des Évêques, s'acquittant « avec une suave majesté de tout le rituel de la mort ». L'éloquence, la poésie même illustrent encore çà et là ce *fervorino* historique et militaire qu'est l'éloge de Mac-Mahon ; elles éclatent dans la conclusion brève où, sur la foi d'un mot échappé à son délire de la dernière heure, il nous apparaît escaladant le ciel comme jadis Malakoff, et criant : « J'y suis, j'y reste. » Citerai-je encore les deux panégyriques de Jeanne d'Arc (1872, 1887) : — l'un très vivant, très surnaturel, très pratique, finissant par une paraphrase de ce beau mot de l'héroïne : « Travaillons et Dieu travaillera » ; — l'autre tout différent, faisant justice des interprétations naturalistes et démontrant le caractère divin de la mission ; sorte de conférence critique, mais au demeurant très oratoire ? En vérité, ceux qui blâment chez Mgr Perraud une certaine froideur académique, ou sont étrangement difficiles, ou peut-être ont plus fréquenté les quelques écrits du Prélat que ses discours.

Bien moins contestable que cette présomption de froideur est sa renommée d'indulgence aux personnes et de mesure dans les choses. Ouvrez pourtant les quatre volumes des œuvres proprement épiscopales. Dans ces dix ans (1874-1884), voici déjà, en attendant pire, des menaces, des luttes, des ruines. C'est, en 1878, le centenaire de Voltaire, coïncidant toujours avec celui du supplice de Jeanne

d'Arc (30 mai), et se rencontrant cette année avec la fête de l'Ascension. Lisez les quatre dernières pages du discours prononcé à la cathédrale d'Autun (1) ; vous verrez tout ensemble et la force vengeresse de ce modéré et la chaleur de ce talent réputé froid. L'année d'après, la persécution apparaît dans les lois Ferry contre la liberté d'enseignement entraînant à leur suite les *décrets* d'expulsion contre les Congrégations religieuses. Tant que la question restera pendante, Mgr Perraud ne se départira point de son calme qui est aussi une force. Voyez plutôt sa *Lettre à un homme du monde sur les projets de loi Ferry* (26 mars 1879) (2) ; et cette autre à M. de Freycinet, sur les Décrets du 19 mars et les lois existantes (15 avril 1880) (3). Mais une fois les coups portés ; quand l'Évêque s'est fait expulser en personne à la tête des novices Oblats établis dans la ville, de quel ton il écrit aux exilés! Désormais l'âme est libre de se produire, et la tendresse éclate en même temps que la vigueur indignée. Ces deux notes si bien humaines vibrent encore, et presque avec la même intensité, dans le discours du 14 novembre pour la fête de la Dédicace. L'évêque met en regard la *Consécration* qui sanctifie nos églises et la profanation légale qui vient de les insulter par toute la France. Les chapelles des Réguliers ne sont-elles pas aussi des églises, et tout le peuple chrétien n'est-il pas intéressé à leur honneur (4)? Voilà qui

(1) *Œuvres*, t. II, p. 149.
(2) *Œuvres*, t. II.
(3) *Ibidem*.
(4) Il me convient de noter, non sans une fierté reconnaissante, comment, au cours de cette première persécution, l'éminent prélat saisit ou amène l'occasion de se solidariser

pourrait servir d'épilogue à la douloureuse histoire des « Décrets », tout comme le mandement de 1880, où la Providence est, si on l'ose dire, justifiée de permettre tant de scandales.

Et elle continuait de les permettre. Un peu plus tard, en 1881 et 1882, on laïcisait l'enseignement primaire, les crucifix étaient enlevés des classes et jetés au tombereau. Ce fut pour l'Évêque l'occasion d'une belle campagne défensive. Laïcité, neutralité : mots menteurs, voiles transparents de la négation antichrétienne, de l'irréligion moralement obligatoire ; — morale soi-disant civique et purement humaine : code dérisoire, sans base ni sanction ni force intime pour commander l'obéissance. Les parents chrétiens ont le droit d'exiger autre chose et le devoir de le garder contre un gouvernement qui met *Dieu hors la loi*. Quant à l'ouvrier, il crie justement aux docteurs et législateurs d'athéisme : « Tyrans cruels et hypocrites... vous m'avez trompé, vous m'avez tout pris (1). » Je résume ici en courant cinq ou six pièces magistrales, espacées entre 1881 et 1884.

Les circonstances d'exception avivent le talent en échauffant l'âme, et pourtant, si je ne me trompe, l'âme et le talent sont encore plus intéressants, mais surtout plus utiles à étudier dans le cours régulier du ministère ; c'est là surtout qu'un grand évêque s'impose comme maître et modèle en fait de littérature sacrée, aussi bien que de zèle pastoral. Les mandements annuels du Cardinal Perraud accu-

avec les Religieux, voire avec les Jésuites. Ainsi, à la distribution des prix de Juilly (29 juillet 1879 ; t. II, p. 466), et à celle des écoles chrétiennes d'Autun (16 août, p. 503).

(1) *La Laïcisation de l'enseignement*, discours prononcé à Sainte-Clotilde, 30 janvier 1881, t. III, p. 332.

sent et accomplissent un dessein très suivi de porter haut la religion pratique de son peuple. La *Justice*, la *Sagesse*, le *Courage*, la *Tempérance*, les *Bonnes Lectures*, le *Droit et le devoir de se défendre*, de défendre la liberté religieuse, s'entend, en particulier le droit et le devoir d'assurer l'éducation chrétienne de la jeunesse : autant de sujets pris, avec bien d'autres, dans la pure veine de la morale chrétienne, et touchés d'une main ferme autant qu'élégante, paternelle et surnaturelle avant tout. Il va de soi que le clergé ait la première part dans la sollicitude épiscopale. Mgr Perraud ne se contente pas d'annoncer et de préparer les retraites ecclésiastiques ; sa coutume est de les résumer après coup pour en assurer le fruit. Même attention à maintenir et à promouvoir les études cléricales, la philosophie sérieuse, profonde, la méthode scolastique, seule valable, mais à condition de garder l'œil ouvert aux faits, à l'expérience, aux mouvements et procédés actuels de la pensée (1), — la *théologie* avec saint Thomas pour guide, la science privilégiée du prêtre, non moins nécessaire à lui même qu'aux fidèles, à la noblesse et à la joie de son âme qu'à la valeur de son enseignement (2).

Plus on pratiquera l'illustre évêque, plus on s'étonnera de l'entendre présenter comme un fin lettré sans beaucoup d'âme. L'est-il dans la chaire de Saint-Lazare d'Autun ou dans celle de Paray-le-Monial, quand, par exemple, il glorifie l'Apostolat

(1) Instruction pastorale sur l'*Etude de la philosophie* (décembre 1879) hautement louée par Léon XIII et publiée à sa demande. *Œuvres*, t. II.

(2) Instruction pastorale sur l'*Etude de la théologie*, 26 mai 1876. A la fin, un beau tableau de la soirée du prêtre sérieux. T. I, p. 364-366.

(Pentecôte de 1876), ou le Saint Sacrement à propos des processions interdites (15 juin 1884), ou cette dévotion au Sacré-Cœur dont il s'estime le gardien en titre et le zélateur officiel (17 octobre 1874-8 juin 1877) (1)? Normalien, il n'a rien perdu de ses souvenirs d'école, et c'est tant mieux, car il les évoque et les exploite avec beaucoup d'à-propos au bénéfice de son zèle. Académicien et très digne de l'être par la sobre élégance du style, vous ne le prendrez jamais en flagrant délit d'ambition littéraire ou de raffinement. Trop grave d'esprit, trop pieux et surnaturel d'intention pour s'amuser aux enjolivements de pure forme, il se fait le plus aisément du monde simple et populaire avec les simples, comme les forgerons du Creuzot (28 novembre 1874), ou les Petites Sœurs des pauvres (12 et 13 septembre 1877), ou les enfants de sa Maîtrise (2 août 1883).

On nous apprend qu'il avait lu soixante-dix fois la Bible entière (2) et dès lors nous concevons mieux l'usage qu'il en a fait. Usage continuel, et ce devrait être une loi pour tout prédicateur qui se connaît et se respecte. Usage excellent d'ordinaire : interprétation lumineuse, paraphrase juste et sobre, adaptation saisissante et consolante aux choses de notre époque. Ainsi, rien n'est nouveau sous le soleil et la Parole inspirée a réponse à tout (3).

(1) En 1878, il fut question pour lui du siège archiépiscopal de Rennes. Parmi les motifs contraires qu'il fit agréer par Léon XIII, figure son attachement à Paray-le-Monial.

(2) Son Eminence le Cardinal Mathieu : Discours de réception, 7 février 1907.

(3) Indiquons pour exemple une belle application du *Circumveniamus pauperem justum* aux épreuves de Pie IX (3 juin 1877), — du rôle de Néhémias au grand martyr d'Au-

Quant à la parole épiscopale, si sa fonction et sa gloire propres sont d'enseigner avec précision, ampleur et force le pur Christianisme, la foi, la règle des mœurs, de revendiquer la liberté des chrétiens, de les prémunir contre la séduction, de les pousser au bien en toute patience et doctrine ; Mgr Perraud a noblement rempli cette tâche, la plus belle qui soit au monde. Il y a dépensé toutes les ressources d'une intelligence étendue et ferme, grave, discrète, pondérée, mais sans préjudice pour l'énergie, la souplesse, la chaleur vraie du sentiment. Que veut-on de plus d'un pasteur d'âmes ? Et pourquoi lui reprocherait-on des habitudes de mesure, de correction, d'élégance, qui ne laissent en rien voir l'artifice, l'ambition, l'amusement, qui n'ôtent rien à la simplicité, à la probité du style, à l'expansion populaire et paternelle du cœur? L'éloquence de bonne marque n'a-t-elle pas ses nuances comme ses degrés, et pour être orateur, surtout dans une chaire épiscopale, faut-il de nécessité être impétueux, surprenant, brusque d'allure et même quelque peu fébrile? Je ne le crois pas.

Près de finir, le Cardinal évêque d'Autun vit l'État se séparer de l'Eglise. Il mourut au moment où l'on inventoriait le mobilier de sa cathédrale ; quelques mois plus tard, il aurait dû aller mourir hors de son palais. Du moins refusa t-on à ses restes la tombe qu'il leur avait fait préparer « dans sa chère chapelle de Paray-le-Monial ». Qu'importe? L'empê-

tun saint Léger, et, dans une certaine mesure, à nous-mêmes (2 octobre 1878), etc., etc. — La perle en ce genre me paraît être le discours du 22 juillet 1877, prononcé à la messe militaire du 29e de ligne : homélie ingénieuse et d'ailleurs tout apostolique, sur le Centurion, dont Notre-Seigneur a loué la foi.

chait-on d'avoir « adoré passionnément le Cœur tout à la fois divin et humain d'où la miséricorde s'est épanchée sur le monde » (1)? Ces mots, que l'Académie française de 1907 a écoutés sans murmurer, évoquent un souvenir moins heureux. Lorsque M. de Buffon prit séance parmi les Quarante, il n'osa ou ne daigna prononcer même le nom de son prédécesseur Mgr Languet de Gergy. C'était le temps où régnait Voltaire, où le Jansénisme faisait rage contre les *Cordicoles* et les *Alacoquistes*. Le moyen de louer, voire de rappeler seulement, le premier historien de la Bienheureuse Marguerite Marie et des origines de la dévotion au Sacré Cœur? Buffon, je le sais, n'était point Cardinal; mais, à tout prendre, il y a progrès.

(1) Son Eminence le Cardinal Mathieu : Discours de réception à l'Académie.

MONSEIGNEUR DUPANLOUP

Quand on étudie un personnage célèbre, il y a deux manières d'être incomplet. L'une va jusqu'à le dénaturer : Dieu m'en préserve! L'autre s'en tient à marquer de préférence quelques traits choisis et à laisser le reste dans un demi-jour qui ne saurait abuser personne, car on ne cache pas ce reste, on l'indique sans y appuyer. Ainsi ferai-je. C'est mon droit, plus d'une fois rappelé au cours de ce travail, et j'en réclame plus que jamais le bénéfice. Laissons donc aux historiens de l'Église contemporaine et aux biographes de Mgr Dupanloup la tâche de raconter sa longue lutte, j'allais dire son long duel avec Louis Veuillot, mais surtout ses efforts pour écarter la définition de l'infaillibilité pontificale. Après ce que j'ai écrit de Montalembert et de Louis Veuillot lui-même, personne, j'en suis sûr, ne prendra cette réticence pour une adhésion ; per-

sonne, je l'espère du moins, n'y pourra voir une façon détournée d'aggraver le blâme par je ne sais quelle affectation de mystère. Ma pensée est simple et il ne m'en coûte pas de la dire en bref. Que le prêtre ait, dès 1844, jugé sincèrement la polémique de l'*Univers* préjudiciable à la sainte cause ; que l'évêque, en 1869 et 1870, ait redouté la définition comme un épouvantail et un obstacle pour certaines âmes : je n'ai ni envie, ni motif d'y contredire. Que, parti de là, il soit allé loin, très loin, dans l'opposition, voire même dans l'offensive : il y suffisait de la chaleur croissante du combat, de l'ardeur impétueuse et dominatrice qui fut le point saillant, le point vulnérable du caractère. Faiblesse humaine. Par un accident malheureux, le zèle même y peut donner prise, et la piété, la plus incontestable piété, n'en sauve pas toujours. C'est une vérité élémentaire qu'elle n'est pas nécessairement infaillible, qu'il lui reste à se défendre des illusions (1). Je n'en dirai pas davantage.

Omettons de même le rôle purement politique de l'évêque après nos désastres de 1870. Non que j'y

(1) Dans le *Journal intime de Mgr Dupanloup*, publié en extraits par M. l'abbé Branchereau (Téqui, 1902 , les preuves abondent de cette piété par ailleurs si connue. Mais rien d'instructif et de touchant comme les quelques lignes jetées là aux premiers jours du Concile. « Avant tout, désormais, il faut la paix, la prière, la vie intérieure. Jamais je n'ai plus eu besoin de l'esprit de Dieu, de la confiance en Dieu, de l'amour de Dieu. Si l'on ne faisait pas ce qu'on fait par pur amour de Dieu et de l'Eglise, ce serait impossible, etc. » (Rome, 11 décembre 1869, p. 308.) Ni Mgr Pie, ni Mgr Plantier n'eussent écrit autre chose pour leur propre compte. Ainsi l'âme pieuse voit nettement ce qu'il faut faire, et elle veut le faire, et Dieu seul pourrait dire avec quel mélange de lumière divine et d'ombre humaine elle croit le faire jusqu'au bout.

trouve rien à reprendre, mais le rôle tient de près à un problème historique dont la solution m'échappe. Pourquoi la France, lorsqu'elle semblait toucher au port, a-t-elle été repoussée à l'abîme? Qui doit en répondre devant l'histoire? Ici les versions se croisent et les hypothèses et les récriminations. Heureux sommes nous de n'avoir pas à nous jeter dans ce chaos, plus heureux de n'être aucunement obligé à rappeler une troisième fois les divisions entre catholiques. Etudions donc, en Mgr Dupanloup, ce qui lui a mérité, sans conteste, admiration et gratitude, ses services éminents, ses titres littéraires un peu moins éminents, peut-être, mais, à tout prendre, considérables; voyons ce que lui a dû l'Église et surtout ce qu'elle peut lui devoir encore. La nature de ces études ne nous engage à rien au delà.

On sait sa vie (1). Félix Dupanloup naît en Savoie

(1) Elle a été amplement contée par l'abbé Lagrange, mort évêque de Chartres, admirateur passionné, quelquefois même collaborateur littéraire de l'illustre évêque. Accusé d'avoir écrit avec son cœur, le biographe répondait fort justement que cela n'empêche pas d'écrire avec sa conscience. Mais la conscience, nous l'avons dit, n'échappe pas toujours à l'illusion. Aussi inclinerions-nous à chercher la note juste entre l'enthousiasme continu de Mgr Lagrange et les âpres réclamations du chanoine Maynard (*Mgr Dupanloup et M. Lagrange son historien*, in 8°). Quant à la collaboration dont je parlais tout à l'heure, voici ce que me disait à moi-même, en 1877, M. l'abbé Renaudin, supérieur du petit séminaire de Sainte-Croix, à Orléans : « On ne saura jamais combien, dans l'œuvre de Mgr Dupanloup, il y a de pages appartenant à l'abbé Lagrange. » Et le digne prêtre me contait que souvent, quand Monseigneur avait un travail sur le chantier, il en donnait le thème à son commensal, travaillait en concurrence avec lui, puis confrontait les deux rédactions et adoptait la meilleure. Cette collaboration si intime n'a pu du reste avoir lieu que pendant les dernières années, et, si je la note, c'est qu'elle me semble honorer, avec le talent de

(1802). S'il est en partie frustré des joies de la famille, au moins a-t-il une mère qu'il entourera jusqu'à la fin de vénération et de tendresse. Parisien dès l'âge de cinq ans, il devient la gloire du petit séminaire, en attendant de le gouverner un jour. Sa vocation se dessine; son talent, sa piété, sa vive jeunesse ui font, dans l'élite du clergé d'alors, des relations précieuses autant qu'honorables : les Borderies, les Frayssinous, les Quélen, l'abbé duc de Rohan. Prêtre en 1825, il est onze ans vicaire, à la Madeleine d'abord, puis à Saint-Roch. De là, il passe au petit séminaire qu'il dirige pendant huit ans (1837-1845) et qu'il élève à une véritable splendeur. Ecarté de ce poste en raison d'une mésintelligence avec Mgr Affre, il est chanoine de la métropole, grand vicaire de Mgr Sibour, directeur en vogue et méritant de l'être. Mis en vue par tant de travaux et de ministères, notamment par l'assistance donnée à Talleyrand *in extremis* (1838) (1), mais plus encore par son influence dans la commission extraparlementaire où s'élabore la loi Falloux (1849), il est manifestement désigné pour la mitre. Evêque en 1849, il travaille comme un simple missionnaire à la conversion de la bourgeoisie orléanaise et mène les affaires diocésaines avec son activité coutumière, d'ailleurs mêlé à toutes les luttes catholiques et y jouant un fort grand rôle. Député, puis sénateur au commencement de la troisième république, il meurt

l'abbé Lagrange, le désintéressement du prélat qui pouvait bien certainement se passer d'aide.

(1) On a émis des doutes sur la sincérité de cette conversion. De fait, les circonstances en furent singulières, et l'on eût souhaité mieux après une telle vie. L'abbé Dupanloup a-t-il donc été plus ou moins dupe de sa générosité, de son zèle ? Au moins cela n'est-il pas absolument prouvé.

en 1878, à soixante-seize ans, après vingt-neuf ans d'épiscopat.

Dans cette carrière très laborieuse et très féconde, trois points font saillie, trois titres d'honneur : l'enseignement chrétien exercé, affranchi, codifié ; — la royauté pontificale énergiquement défendue ; — le mouvement irréligieux des esprits dénoncé avec une vigilance infatigable.

I

Mgr Dupanloup et l'enseignement chrétien. — Les catéchismes. — Le petit séminaire de Paris. — La liberté d'enseignement : deux *Lettres au duc de Broglie, de la Pacification religieuse*, la loi Falloux. — Théorie pédagogique : *de l'Education, de la Haute éducation intellectuelle :* composition trop hâtive, fond excellent.

L'enseignement chrétien a été, peut-on dire, la plus constante préoccupation de Mgr Dupanloup. Jeune prêtre, il l'exerça tout d'abord sous la forme la plus humble au gré de l'opinion mondaine, la plus considérable aux yeux de la foi : il fut catéchiste de paroisse. Or, il aima son œuvre jusqu'à refuser de la quitter pour suivre à Besançon le duc de Rohan devenu archevêque. Il y réussit d'ailleurs si bien, qu'on peut dater de là cette notoriété précoce qui le fit second aumônier de la duchesse d'Angoulême et lui valut une part dans l'éducation religieuse du duc de Bordeaux, puis des princes d'Orléans. Le catéchisme, œuvre par excellence, pensait-il, et il ne voulut pas d'autre titre au livre qu'il écrivit plus tard

sur la matière, après s'y être engagé par vœu (1). Rien ne fait plus d'honneur à son esprit et à son âme que ce zèle tout pratique pour l'instruction religieuse des enfants. Et la secte aujourd'hui régnante ne confirme-t-elle pas à sa manière les vues du prélat, quand elle s'efforce par tous moyens de rendre cette instruction impossible?

Ce que fut l'abbé Dupanloup à la tête du petit séminaire de Paris, nous n'avons pas à le rappeler en détail. Qu'un mot suffise. A cette nouvelle tâche il mit, comme à ses catéchismes de la Madeleine et de Saint-Roch, son âme tout entière. Payant partout de sa personne, étroitement mêlé à la vie des élèves, à leurs prières, à leur travail, à leurs jeux, il renouvela cette maison, conquit pour elle un très haut rang dans l'estime publique et pour lui-même le renom d'un maître hors de pair. Aussi bien, qui voudra le voir à l'œuvre n'a qu'à parcourir son livre sur l'éducation où nous viendrons tout à l'heure. Il s'y est peint lui-même, avec un peu trop d'abandon peut-être, je n'oserais pas dire de complaisance. Au moins le portrait est-il bien authentique. Voilà ce que l'abbé Dupanloup a voulu faire, et de nombreux témoignages nous garantissent qu'il l'a fait (2).

Dans le temps même où il gouvernait si brillamment une maison d'instruction secondaire, il eut, un moment, sa part dans l'enseignement supérieur. Professeur d'éloquence sacrée en Sorbonne (1841), pourquoi ne fit-il qu'y passer? Parce que le ministre

(1) *L'Œuvre par excellence.* Entretiens sur les catéchismes, in-8°.

(2) Celui d'Ernest Renan, par exemple, malgré plus d'une insinuation venimeuse : nous l'avons dit en étudiant le personnage (t. III de ces *Esquisses*, p. 100, 101).

Villemain n'osa le soutenir contre les colères soulevées par ses libres jugements sur Voltaire et les philosophes du dix-huitième siècle. Il fallait respecter encore ces dieux-là.

Mais après tout ce qui précède, on voit si, en 1844, l'abbé Dupanloup avait compétence et qualité pour élever la voix en faveur de la liberté d'enseignement. Au reste, l'occasion s'offrait d'elle-même. Le duc Victor de Broglie, rapporteur du second projet Villemain devant la haute Chambre, avait traité de fort haut les petits séminaires; il n'en voyait pas même l'utilité. Qui s'étonnerait que le supérieur déjà renommé prît en main leur cause? Il entrait ainsi de plein droit dans cette carrière de militant, de polémiste, la vraie vocation de sa nature et le champ de ses meilleures victoires.

De fait et au regard de la littérature comme à tous les autres, ses deux *Lettres au duc de Broglie* doivent compter parmi ses meilleurs écrits. La première est une digne et vigoureuse apologie de la science cléricale. Le maître chrétien offre sans peur de mettre ses élèves parisiens, et même ceux des provinces, aux prises avec ceux du plus célèbre lycée; il n'y veut que deux conditions : la joute embrassera tout le programme des études et engagera, non seulement élite contre élite, mais classe entière contre classe entière. On sait trop par quel dressage l'Université forme, aux dépens de la foule écolière et des privilégiés eux mêmes, ces jeunes spécialistes qui lui serviront d'enseigne aux Grands Concours. Le rapporteur estimait que si l'enseignement devenait libre, les études descendraient partout aussi bas que dans les petits séminaires. L'abbé Dupanloup malmène vertement cette hypothèse

injurieuse. Mais comment nous défendre ici d'un triste retour? Grâce à l'insuffisance de la loi Falloux, et parce que l'Université gardera plein pouvoir sur les examens et les programmes, l'hypothèse se réalisera en sens inverse dans les institutions catholiques trop peu libres ; les études baisseront fatalement avec celles des institutions d'Etat. A vrai dire, on a bien osé, en 1879, soutenir le contraire et accuser nos collèges chrétiens d'avoir entraîné l'Université dans leur décadence. Mais il n'y fallait pas moins que l'ignorance et l'impudence d'un Jules Ferry. Qui donc, même depuis 1850, gouvernait l'instruction en France? Qui était forcé de suivre et d'obéir? Qui est responsable en fin de compte? Ici, question vaut réponse : n'insistons pas.

Mais en 1844, le très honorable duc de Broglie semblait, par endroits, aussi mal informé que devait l'être, à son heure, l'avocat franc-maçon, auteur du fameux article 7. Ne trouvait-il pas simple que les prêtres futurs grandissent pêle-mêle avec le reste de la population scolaire, à la mode draconienne de 1811? Ne se figurait-il pas les Ordonnances de 1828 comme élaborées, en toute liberté d'esprit et d'âme, par les gens les plus vertueux du royaume? Dans sa seconde lettre, l'abbé Dupanloup lui ôtait cette double illusion. Il montrait avec ampleur et vigueur la nécessité intellectuelle, mais surtout morale, de préparer de loin les apprentis du Sacerdoce, de leur épargner certains contacts périlleux à leur vertu, à leur foi même. Pour ceux d'entre eux dont la vocation demeurerait incertaine, il démontrait avec une véritable éloquence l'iniquité du projet Villemain qui leur imposait deux ans d'études universitaires avant de leur accorder un

diplôme et la possibilité de se faire un sort. Quant aux tristes Ordonnances, il en refaisait l'histoire exacte. Mgr de Quélen n'y avait eu aucune part ; Frayssinous avait refusé sa signature ; Mgr Feutrier n'avait accordé la sienne qu'aux supplications du pauvre roi Charles X, terrifié lui-même et croyant ne pouvoir conserver autrement son ministère. Pures « concessions arrachées à la faiblesse, concessions funestes qui n'ont jamais sauvé et ne sauveront jamais les États ». Voilà le vrai.

Qui relira ces deux *Lettres au duc de Broglie*, les jugera parfaitement dignes, sobres, nobles, élevées, fortes et courtoises à l'adversaire. Trop courtoises, pensait alors Montalembert. « Vous lui parlez trop de votre respect et de votre reconnaissance », écrivait-il à l'auteur devenu récemment son ami. Le polémiste se doublait déjà quelque peu d'un diplomate, et les ennemis de l'Église apprirent à redouter la plume de l'abbé Dupanloup.

Les événements marchent cependant, la lutte se déplace, elle s'égare ; les Jésuites sont à l'improviste poussés dans l'arène et autour d'eux, quelle *fantasia* tragi-comique se joue ! Michelet et Quinet font rage, Thiers interpelle le ministère, Guizot envoie à Rome un négociateur officieux chargé d'obtenir la suppression de la Compagnie en France ; là seulement est le côté sérieux et redoutable de l'épisode. On en sait la fin : les Jésuites se sacrifiant, mais sacrifiés en apparence ; la joie insultante des ennemis de l'Église, la tristesse de ses amis et leurs frémissements contenus (1). Au lendemain de cet échec de

(1) Je rappelle en hâte ces choses déjà dites à propos de Montalembert (T. IV de cet ouvrage, p. 209 et suivantes).

la liberté, l'auteur des deux *Lettres au duc de Broglie* lance un nouvel écrit sous ce titre : *De la Pacification religieuse.* Titre un peu singulier de prime abord et vu les circonstances. Ne semblait-il pas dire : « Nous sommes battus : la paix ! la paix ! » De fait, il étonna, et un peu plus que de raison peut-être. Au corps même de l'opuscule, certains conseils de patience parurent un blâme indirect à l'adresse des militants. Qu'en penser?

Tout d'abord mettons les Jésuites hors de cause. J'oserais dire que, par état, ils sont gens à trouver bon que l'on fasse la paix même sur leur tombe, si cette paix doit être utile à l'Église et glorieuse à Dieu. Au demeurant, ils n'étaient pas sacrifiés. oubliés, bien moins encore trahis par le pacificateur, par l'intime ami du P. de Ravignan. A quatre reprises, il parlait d'eux avec une émotion fraternelle, et leur Général, le P. Roothaan, s'en disait ravi (1).

Quant au fond, qu'y a-t-il dans l'ample brochure? « Ce livre, selon l'auteur, est une invitation à la paix, faite au nom de la justice. » Or, la justice, c'est la liberté religieuse, la liberté de l'enseignement ; tout le livre le dit sans ambages : on ne veut, on ne conçoit la paix qu'à ce prix. L'introduction, premier et chaleureux appel à la fin des malentendus, respire un optimisme que ni Mgr Parisis, ni Montalembert ne partageaient à cette heure. Est-ce pure générosité d'âme? Y entrerait-il un peu de diplo-

(1) Il écrivait à l'abbé Dupanloup, après avoir lu la *Pacification religieuse* : « Impossible de vous dire quelles délices j'ai goûtées, combien de fois je me suis senti poussé, forcé de vous féliciter, de vous remercier, de vous embrasser, pour ces belles pages pleines de la sagesse qu'inspire la foi » (8 juillet 1845).

matie, de cette diplomatie fort légitime, qui appuie sur les espérances et les transforme presque en certitudes, pour leur donner corps et vigueur ? En tout cas, si le diplomate a écrit le titre, l'introduction et quelques autres passages, on s'aperçoit vite que le militant ne lui a pas tout à fait cédé la plume ; loin de là, on penserait volontiers que le titre est ce qu'il y a de plus pacifique dans l'ouvrage. Lisez le récit de la querelle, depuis le projet de Guizot en 1836, jusqu'au second de Villemain en 1844 : vous admirerez l'art où l'écrivain passera maître, celui de tier les textes et de les mettre loyalement en valeur ; mais aussi retrouverez-vous, à propos de Cousin, par exemple, la main sûre et forte du polémiste. Cherchez avec lui qui des catholiques ou de l'Université a causé puis envenimé la querelle : il vous démontrera, toujours avec textes à l'appui, que ce n'est pas à nous d'en répondre ; il accusera hardiment la conspiration universitaire, conspiration défensive tout d'abord puis offensive, et s'il ne dit pas calomnieuse, le mot transparaît entre les lignes, tout le monde le lira. Faut-il écarter le sophisme qui fait le clergé incapable de donner une éducation nationale? C'est plaisir d'entendre l'abbé Dupanloup dire son fait au rapporteur du projet Villemain devant la seconde Chambre, à ce même Thiers avec lequel, en 1849, il sera du dernier bien, mais entre les deux dates une révolution aura passé. Ne vous méprenez donc pas sur ce pacifique. A la façon d'Henri IV, il négocie, l'épée au côté, parfois en main.

Mais s'il a beau jeu contre le sophisme de tout à l'heure ; s'il établit sans peine que l'enseignement chrétien, parce qu'il ne veut pas se faire politique,

est national et patriotique d'autant; c'est chose plus délicate et plus malaisée de réfuter ceux qui le rejettent comme inconciliable avec « le véritable esprit de la révolution française ». Là sans doute, on aura cru trouver sous la plume de l'abbé Dupanoup quelques traits de ce libéralisme inquiétant auquel, vingt ans plus tard, l'évêque d'Orléans donnera des gages. Or je dirai simplement qu'à l'époque où nous sommes (1845) et dans l'ouvrage qui nous occupe, ce grief n'a pas pour lui le bénéfice de l'évidence. Nulle part l'auteur de la *Pacification religieuse* ne semble accorder les mêmes droits à l'erreur et à la vérité. Placé, comme tous les catholiques d'alors, sur le terrain légal et pratique de l'application, de *l'hypothèse*, il invoque le droit commun, la liberté promise par la Charte. Ainsi faisaient et Montalembert, et Mgr Parisis, et L. Veuillot lui-même. Rien n'obligeait alors de proclamer à son de trompe la pure thèse catholique, parce que rien ne la mettait en péril dans la pensée des croyants. Quant à « l'esprit de la révolution française », où en était en 1845 l'opinion modérée, honnête? Elle isolait encore quatre-vingt-neuf de quatre-vingt-treize, et la première de ces dates lui rappelait surtout quelques réformes louables, acceptables tout au moins. C'est à cette opinion que l'auteur s'adresse ; pour se faire entendre d'elle, il lui parle son langage, et faudrait-il même s'étonner outre mesure qu'il s'abusât comme elle sur ce point? Depuis soixante ans, bien des lumières se sont faites; les ouvrages de Mortimer-Ternaux et de Taine, mais surtout de cruelles analogies, nous ont amenés à mieux voir que quatre-vingt-neuf diffère de quatre-vingt-treize précisément comme la fleur du fruit ;

que « l'esprit de la révolution française, » l'esprit véritable et fondamental, encore bien qu'ignoré du grand nombre de ses adeptes, ce fut le droit de l'homme substitué au droit de Dieu, l'apostasie sociale, l'athéisme social, « la grande entreprise d'anticléricalisme et d'irréligion » qu'avouait naguère avec enthousiasme (novembre 1906) un ministre de la troisième république française. L'abbé Dupanloup était-il tenu de l'apprendre à des adversaires qui n'auraient pas voulu l'en croire? Mais encore lui-même le voyait-il aussi nettement qu'il le verrait aujourd'hui ?

En somme, à part un optimisme quelque peu illusoire, la *Pacification religieuse* ne dépare nullement les deux *Lettres au duc de Broglie*, et ces trois opuscules pris ensemble doivent compter parmi les meilleurs de l'écrivain (1).

On ne peut, selon moi, le convaincre d'avoir poussé trop loin dans le troisième, l'esprit de transaction, de diplomatie. L'a-t-il fait, quatre ans plus tard, à propos de la loi Falloux? Autant vaut demander si cette loi, incomplète en rigueur de droit et de logique, était pratiquement tout le possible. Question que j'ai touchée ailleurs (2), et sur laquelle je ne reviendrai pas. L'abbé Dupanloup croyait la loi relativement assez bonne : c'était son droit; il fit beaucoup pour la préparer : ce fut une de ses gloires. Plus que personne, il avait décidé, contraint presque, M. de Falloux à prendre des mains de Louis-Napoléon le

(1) L'optimisme éclate plus encore dans un écrit de 1847 : l'*Etat de la question*; mais dans un autre factum de la même année, *Du nouveau projet de Loi* (Salvandy), le mécompte est visible et le ton redevient belliqueux.

(2) Voir le t. IV de cet ouvrage, p. 228 et 333.

portefeuille de l'Instruction publique. Membre de la commission extra-parlementaire où s'élabora le projet, il tint tête à Cousin, le défenseur acharné du monopole; par-dessus tout, il convainquit et séduisit Thiers. L'homme d'État, personnellement incrédule, était assez éclairé par les événements, pour vouloir l'instruction primaire toute chrétienne, voire même — c'était l'excès — toute cléricale; mais il restait assez aveugle pour laisser à l'instruction secondaire le triste privilège de la neutralité religieuse et aux Jésuites l'incapacité légale d'enseigner. Avec d'autres catholiques présents, l'abbé Dupanloup tempéra le zèle indigné du néophyte à l'encontre des maîtres d'école sans foi; seul il eut l'honneur de l'amener à tolérer, à défendre même, la liberté d'enseignement secondaire pour tous, les Jésuites y compris. On a cru pouvoir lui contester ce beau rôle et révoquer en doute les procès-verbaux de la commission (1); mais, faute d'une preuve, d'un commencement même de preuve, je ne me sens ni le droit de soupçonner une falsification dans les pièces, ni le goût de chicaner la reconnaissance que doivent au prêtre illustre les catholiques et les Jésuites en particulier. Si, parmi les divisions dont je ne referai pas l'histoire, l'évêque d'Orléans les a mis dans la pénible nécessité de ne pas le suivre toujours, l'abbé Dupanloup n'en reste pas moins l'homme qui a le plus contribué à leur permettre de travailler pendant trente ans au bien de la jeunesse française. Le P. de Ravignan, le P. Roothaan en personne lui en disaient alors leur profonde gratitude. Après cinquante ans, rien ne doit l'éteindre, puisque rien n'en supprimera jamais le motif.

(1) Eugène Veuillot : *Louis Veuillot.*

Pendant son épiscopat, Mgr Dupanloup intervint encore à trois reprises dans les questions d'enseignement public. Au début, il maintint fort justement, contre l'abbé Gaume et l'*Univers*, l'usage prudent des classiques païens dans la pédagogie chrétienne. Mais nous touchons ici à l'une des phases de sa longue querelle avec L. Veuillot, et nous nous sommes promis de n'en rien dire (1). Pour un tout autre motif, nous remettrons à la troisième partie de cette étude le souvenir de sa belle campagne contre le coup d'État ministériel qui préparait de loin la création des lycées de filles (1867). Elle appartient moins peut-être à l'éducateur émérite qu'au vigilant dénonciateur des entreprises de la libre pensée contre la foi. Rappelons donc seulement et d'un mot le dernier triomphe législatif de la liberté d'enseignement aujourd'hui en perdition, la loi de 1875, d'où naquirent nos universités catholiques. Député du Loiret, Mgr Dupanloup prit jusqu'à huit fois la parole, et c'est justice de lui attribuer la meilleure part dans cette conquête si vite amoindrie d'ailleurs. Ainsi couronnait-il glorieusement son œuvre de 1849.

Mais avant de quitter ce terrain de ses victoires, il reste d'examiner en bref ce qu'on pourrait nommer sa stratégie de maître chrétien, les six volumes où il a consigné, je n'oserai dire condensé, sa doctrine sur *l'Éducation* en général, puis sur la *Haute éducation intellectuelle*. D'aucuns ont vu là son œuvre capitale, et de grand cœur je voudrais la louer sans restriction. Mais au risque de surprendre, d'indigner

(1) L'essentiel, du reste, a été dit à propos de Veuillot, et nous n'avons pu donner raison au grand journaliste. T. IV de nos *Esquisses* p. 333 et 334).

peut-être, il faut bien avoir le courage de s'avouer que l'exécution ne répond pas à l'excellence des principes, à la hauteur de l'inspiration première. Exécution beaucoup trop hâtive, cela saute aux yeux. Commencée en 1850, poursuivie à travers les préoccupations multiples de l'épiscopat, elle laisse trop voir une précipitation deux fois regrettable; la forme en souffre partout et, çà et là, le fond même. Le vénérable auteur ne s'est pas donné le temps d'être court; les redites sont infinies, le ton trop constamment oratoire. Nombre de chapitres ont l'allure abandonnée et flottante de la conférence, de l'improvisation. Les souvenirs personnels abondent, agréables parfois autant qu'instructifs, mais pourquoi si continuellement et si naïvement personnels?

La pensée même eût gagné beaucoup à une élaboration plus lente, plus réfléchie. Dans ce long ouvrage, rien de bon comme les parties plutôt techniques, les parties de détail et de métier. S'agit-il des généralités, des principes? Là même où ce beau talent pouvait le mieux s'espacer et prendre l'essor, il montre, osons le dire, ses lacunes plus que ses ressources : trop peu philosophe d'ordinaire, vague et imprécis par endroits, emporté souvent par l'imagination oratoire, prenant pour lumière des lueurs incomplètes qu'il accepte de confiance et poursuit d'enthousiasme. Ainsi, après s'être longuement travaillé à définir l'autorité, en donnera-t-il finalement une notion qui n'est pas la vraie (1); ainsi voudrait-

(1) *De l'Éducation*, t. II, l. I, chap. II. Trop confiant aux révélations, d'ailleurs précieuses, de l'étymologie, Mgr Dupanloup veut que *l'autorité* soit, par essence, le droit de *l'auteur*. A coup sûr, l'auteur a sur son ouvrage un droit essentiel; mais ce droit n'est pas toujours l'autorité, laquelle ne

on ça et là une idée plus nette et plus rigoureuse de la liberté (1), de la piété même (2); ainsi souffre-t-on de voir l'auteur s'échauffer longuement contre Bossuet, coupable, selon lui, de n'avoir pas su condescendre au faible esprit de son élève. Et d'où vient cette indignation éloquente? D'un passage de Bausset pressé à outrance, et dont la rédaction même aurait dû avertir de n'y pas faire fond outre mesure (3). Inconvénients graves de l'impétuosité oratoire. Elle ressemble parfois à la légèreté; elle mène à l'inexactitude, à l'injustice involontaire.

Quelqu'un a dit : « Mgr Dupanloup court toujours (4), » et lui-même s'en doutait bien un peu quand il écrivit à Montalembert (1847) : « Je goûte vos reproches, je les mérite ; c'est vrai, je suis trop pressé,

s'exerce jamais que sur la créature intelligente; mais surtout l'autorité, dans son acception réelle et dernière, c'est le droit d'être cru ou obéi sur parole.

(1) *Ibidem*, t. I, l. IV, chap. IV.

(2) T. II, l. I, chap. VII «... Ce sentiment intérieur, cette vertu affectueuse de l'âme, qui fait remplir avec amour tous les devoirs de la piété envers Dieu. » N'est-ce pas l'esprit filial envers Dieu qu'il faudrait dire? Il semble que le fond des choses serait mieux atteint, et que les irréfléchis — le grand nombre — ne risqueraient pas ici de mettre la piété dans le sentiment.

(3) *Éducation*, t. I, l. IV, chap. I. Que disait donc Bausset? — « Nos manuscrits, ni les mémoires du temps, ne nous offrent aucun fait, aucun trait, qui puisse animer une éducation où le précepteur était tout et où l'élève n'était rien ». (*Histoire de Bossuet*, livre IV, chap. XXVI). Ces faits et ces traits, qui manquaient au cardinal, nous les connaissons aujourd'hui. (Voir Floquet : *Bossuet* précepteur et évêque à la cour). Par ailleurs, le cardinal s'aventurait fort d'appuyer sur l'absence de documents une conclusion si affirmative. Encore plus s'aventure Mgr Dupanloup en partant de là pour accabler Bossuet.

(4) Émile Ollivier : *L'Église et l'État au Concile du Vatican*, 2e édition, in-18, t. I, p. 442.

c'est un profond défaut de ma vie. » Pourquoi faut-il que ce défaut avoué, loyalement combattu (*Journal intime*, passim), jamais assez bien dompté, apparaisse trop manifeste dans une œuvre qui pouvait être si belle? Avec ce défaut en moins, on la voit tout autre : abrégée, resserrée, profonde, brillant, comme il conviendrait en pareil sujet, d'une lumière concentrée, pleine, intense. On le souhaiterait d'autant plus que, par sa nature même, cet ouvrage, ne tenant pas aux circonstances, est d'un intérêt durable et non pas simplement historique ; mais surtout parce qu'une rédaction plus lente, plus achevée, augmenterait de beaucoup la valeur utile du trésor.

Car il y a bien un trésor dans ces six volumes ; seulement il faut, pour l'en tirer, un peu d'effort et de patience. J'ai loué les conseils de détail; encore plus louerai-je l'inspiration première, l'esprit général. Prêtre de foi profonde et ardente, l'auteur sait à merveille ce qu'est l'éducation, parce qu'il sait l'homme et à quelle hauteur il s'agit de l'élever. Pour les déchus du Christianisme et qui, par un sensible châtiment, tombent au-dessous de la sagesse naturelle et païenne, qu'est l'enfant et qu'y a-t-il à en faire? Tout au plus un curieux, un dilettante, un « intellectuel » ; d'ordinaire, un lutteur pour la vie présente, c'est-à dire un candidat sérieux à la fortune; parfois un rouage social, fonctionnaire ou électeur docile; heureux quand on ne cherche pas à façonner avant tout un libre penseur, un sectaire! Nous commençons de voir, nous verrons mieux encore peut-être, ce que vaut pour la paix sociale, pour la dignité et la félicité humaines, cette façon de concevoir l'éducation et la vie. Si l'évêque d'Orléans existait encore, lui, l'un des grands ouvriers de la

liberté d'enseignement en France, peut-être se verrait-il bientôt décrété d'incapacité pédagogique, voire d'immoralité professionnelle. Et pourquoi? Pour ravaler l'éducation en mettant Dieu dans cette grande œuvre, Dieu à la base, au faîte, partout. De vrai, il a bien commis, et avec toutes les circonstances aggravantes, ce prétendu crime de lèse-majesté humaine, et voilà précisément pourquoi son livre est, quant au fond des choses, un hymne pratique à la noblesse vraie de l'humanité.

Tout se tient, du reste ; le surnaturel, qu'on répudie, ne garantit pas uniquement à la nature ses destinées supérieures; il lui garde, et seul il lui garde bien, ses privilèges propres et jusqu'à ses élégances légitimes. On ne s'étonnera donc pas que Mgr Dupanloup ait soutenu de tout son pouvoir ces belles études libérales, décorées jadis du très noble et très juste nom d'*Humanités*. Il les sentait menacées par le développement excessif et la précocité anormale de la culture scientifique, utilitaire ; peut-être même entrevoyait-il déjà l'effort de l'érudition pédantesque pour supplanter le vrai savoir. Philosophie exacte et haute, histoire bien comprise, littérature saine et généreuse, autant vaut dire classique : de toutes ces belles et bonnes choses d'autrefois il gardait la conviction, l'enthousiasme, le feu sacré, comme on disait alors ; et tant pis pour ceux que le mot ferait aujourd'hui sourire ! Tous les genres ou degrés de scepticisme sont mortels à l'éducation, à l'instruction même, et c'est sans doute pourquoi elles vont mourant parmi nous. Quant à l'ancien Supérieur du petit séminaire de Paris, il avait foi dans les vieilles *Humanités*, pour réaliser ce qu'il appelait justement la *Haute éducation intellectuelle*, le développement

vigoureux, intégral et régulier des puissances de nature, vrais instruments du travail de la vie entière ; former l'homme et le pousser à Dieu, c'était, en deux mots, son programme. Programme, non pas original, peut-être, mais séculaire, disons mieux, immortel comme le bon sens et la foi gardienne du bon sens. Par là surtout et malgré des imperfections réelles, le livre de Mgr Dupanloup demeure utile et achève d'assurer à son auteur le titre de grand éducateur chrétien.

II

La « question romaine. » — Que l'âme et le talent de Mgr Dupanloup sont là tout à fait à l'aise. — L'évêque polémiste : admirable vigueur. — Principaux écrits de circonstance. — Le livre de *la Souveraineté pontificale.*

Il en a deux autres encore plus considérables, et la « Question romaine » lui vaut le premier. Entre les paroles épiscopales qui dominent cet orage, on en trouvera de plus doctes, de plus magistrales au vrai sens du mot ; mais nulle ne sera plus éclatante. On croirait écrit pour lui cet appel de Dieu au Prophète : « Crie, ne cesse pas, enfle ta voix, fais-la sonner comme un clairon. » (1) De vrai, toute sa nature est ici à l'aise. Elle l'a fait beaucoup moins docteur qu'orateur, journaliste, pamphlétaire même, osons le dire, en écartant de plein droit toute nuance ou interprétation fâcheuse. Le thème est simple, net,

(1) *Clama, ne cesses, quasi tuba exalta vocem tuam.* (Isaïe, VIII, 1.)

palpable et comme concentré ; il n'y faut ni profondeur métaphysique, ni long circuit d'arguments. Il y suffit de démasquer, de flétrir, de marquer au fer rouge la fraude, la trahison, la violence : besogne d'orateur et où Mgr Dupanloup excelle. Moins que jamais il songe à écrire, et c'est là qu'il est écrivain. Par où ? Par l'expansion naturelle et jaillissante d'une âme indignée, toute vibrante de foi, d'honneur, de colère sainte. Si l'impétuosité oratoire nuit ailleurs à la perfection littéraire, cette fois elle y sert à merveille, mise en branle par le sujet même, n'ôtant rien du reste à la mesure, au tact, à la prompte lucidité de l'esprit. Quand l'évêque d'Orléans écrit ces choses, il est déjà de l'Académie française ; mais, s'il mérite d'en être, c'est, avant tout, par là.

« Crie et ne cesse pas » : il ne faillira point à ce programme. C'est lui que le grand public entendra le premier. Dès le 30 septembre 1859, quand les Romagnes se soulèvent, une protestation vibrante part d'Orléans. (1). C'est vif, alerte, pressant, coupé en petits alinéas que l'on prendrait pour le halètement du soldat dans un corps à corps. Les arguments, les interrogations pleuvent comme grêle, et, s'il n'y a pas aujourd'hui trop de pédantisme à citer Virgile à propos d'un homme qui le possédait et le goûtait si bien, on croit voir le vieil Entelle harceler sans trêve son adversaire, le pousser, le rouler, se le renvoyer, pour ainsi dire, d'une main à l'autre.

Creber utraque manu pulsat versatque Dareta (2).

Je note cette manière comme bien caractéristique

(1) *Protestation au sujet des attentats dirigés contre le Souverain Pontife et le Saint-Siège.*

(2) *Enéide*, chant V.

de l'auteur et devant se retrouver, plus saillante encore, s'il est possible, dans tous les écrits qui vont suivre.

Trois mois après la *Protestation*, le complot révolutionnaire se déclare; un factum alors célèbre, *le Pape et le Congrès*, réduit déjà le domaine pontifical à Rome et aux jardins du Vatican. « Cette brochure, c'est l'enfer », dit l'évêque à ses familiers, et, dans la seule journée de Noël, il improvise une première *Lettre à un catholique* (1). En la terminant, il somme l'auteur anonyme de lever son masque, ayant, par ailleurs, pleine conscience d'atteindre, sous ce masque, le prince Jérôme Napoléon. Un mois après, c'est le visage même du souverain qui se montre. Napoléon III laisse protester par l'Italie toutes ses paroles antérieures; il conseille assez piteusement au Souverain Pontife l'abandon volontaire des Romagnes. De là, une seconde lettre de l'évêque, bien moins vive et polémique, mais grave, triste et d'autant plus accablante pour l'impérial avocat du fait accompli (2). Ainsi le militant sait se contenir, garder le tact et le respect, alors même qu'on les lui rend moins faciles.

Triste condition d'un prince bon par nature, mais engagé dans une voie déplorable et mettant la France à la remorque d'une ambition étrangère qui lui doit tout. Il commence de tourner contre lui les catholiques, si complaisants jusqu'à cette heure. Il laisse ses ministres frapper d'une sorte d'ostracisme les quelques prélats assez courageux pour plaider

(1) *Première lettre à un catholique sur la brochure le Pape et le Congrès* (décembre 1859).

(2) *Seconde lettre à un catholique, sur le démembrement dont les Etats pontificaux sont menacés* (janvier 1860).

son honneur personnel et l'intérêt même de sa dynastie (1), avec les droits supérieurs qu'il n'a pas le courage de défendre Il laisse les officieux subalternes préparer des triomphes à ces mêmes évêques en leur cherchant des querelles misérables. Le *Siècle* — c'était alors comme le moniteur officiel de la libre pensée vulgaire — s'avise d'opposer à Mgr Dupanloup deux de ses prédécesseurs, gens éclairés, vertueux, sages, qui sous le premier empire, ont fait bon marché du Pouvoir temporel. Le prélat n'hésite pas; pour l'honneur même de l'épiscopat, il met à nu ces deux personnalités, ces deux nullités d'esprit et de caractère. Mais voilà qu'on leur découvre des héritiers et que l'affaire devient affaire de famille. Attaqué en diffamation, Mgr Dupanloup comparait en personne au prétoire et, après une de ces improvisations où il était passé maître, il en sort plus que jamais populaire (mars 1860).

Et pourtant rien n'arrêtait le cours des choses. En septembre, la petite armée pontificale était accablée à Castelfidardo ; les Marches et l'Ombrie s'ajoutaient ainsi comme deux fleurons à la couronne piémontaise. Dans une éloquente oraison funèbre (9 octobre), Mgr Dupanloup plaignit les vainqueurs et glorifia les vaincus, héros et martyrs de l'honneur autant que

(1) Les fonctionnaires locaux eurent ordre d'interrompre avec l'évêché les relations de politesse ordinaire. Cette excommunication civile atteignait Nos Seigneurs de Poitiers, de Moulins, de Nimes, d'Orléans. Pour ce dernier, elle fut levée au bout de deux ans d'une façon assez étrange. A Rome, où Pie IX avait réuni grand nombre d'évêques de tous pays, Mgr Dupanloup fit écarter de leur adresse collective au Pape quelques paroles sévères pour la France. On s'avisa de l'en remercier ; on affecta de le donner comme réconcilié avec l'Empire. De fait, il ne se réconciliait pas plus en 1862, qu'il ne s'était brouillé en 1859. La suite le fit bien voir.

de la foi. L'honneur et la foi! Si le mot ne rendait un son trop profane, on dirait voilà ses deux muses. Voilà du moins les deux sources d'où l'inspiration jaillit intarissable.

Mais il faut renoncer à le suivre, à dénombrer même tous ses écrits. Saluons du moins au passage les plus éclatants. La *Lettre à M. de la Guéronnière en réponse à sa brochure, Rome, la France et l'Italie*, (1861) est peut-être le chef-d'œuvre du polémiste. Aux qualités ordinaires de dialectique, de force, d'entrain, de vie, d'ironie fière et courtoise, elle joint un mérite de composition, de proportion, d'unité qui la met hors de pair. Libre à l'évêque de marquer sa répugnance pour le métier de brochurier, de journaliste. Il parle sincèrement, qui en doute ? N'y a-t-il pas là une ombre de dérogation à la dignité épiscopale ? Dérogation nécessaire, il est vrai, les circonstances étant données, et je ne puis me défendre de croire que sa nature s'y résigne sans trop de peine : elle est si bien douée pour ce rôle ! Du reste, le fond égale ici la forme. Dans cette lettre à la Guéronnière, l'unité italienne apparaît « mère très prochaine et très menaçante de l'unité allemande » : — était-ce assez vrai ? Mais cette unité même, comment se fait-elle ? Voici, contre les agissements du Piémont, la première esquisse d'un réquisitoire qui va se continuer et s'enrichir dans l'*Encyclique et la Convention du 15 septembre* (1864), dans l'*Athéisme et le péril social* (1866). Réquisitoire accablant par la précision des griefs, par l'énumération complète, implacable. Journaliste de tempérament et malgré lui tout ensemble, l'évêque d'Orléans n'eût pas été moins redoutable dans les fonctions d'avocat général. Au reste, c'est de l'histoire pure, de

l'histoire condensée, concentrée, avec une force d'accumulation capable de soulever des montagnes, montagnes d'oubli et d'indolence. Ne faisons pas de politique, de prophétie encore moins, Dieu a ses secrets, il peut permettre bien des choses. J'ignore donc profondément l'avenir de l'Italie unifiée, mais je sais l'histoire de ses origines et que ni la probité ni la gloire n'ont veillé sur son berceau. En rigueur et dans l'absolu, le temps peut régulariser, légitimer des situations faites par le crime. L'ancienne Rome est née d'un fratricide, et, après des siècles, Dieu lui a donné l'empire du monde, « comme un présent de vil prix », dit Bossuet. Mais rien n'efface le crime originel ; rien n'en absout les auteurs, les complices : qu'y peuvent les mensonges officiels et devenus, pour un temps, classiques, les statues, les apothéoses? A tout jamais, devant l'histoire honnête, les Cavour, les Cialdini, les Palmerston seront tout autre chose que d'honnêtes gens. Or, cette histoire vraie, qui, tôt ou tard, a le dernier mot, l'évêque d'Orléans l'a résumée et burinée en quelques pages qui sont mieux que son chef-d'œuvre personnel, car elles peuvent compter parmi les plus étincelantes de la littérature contemporaine. Qui les relira, s'il n'a point le malheur d'être sectaire, ne pourra se défendre de vibrer à l'unisson de l'écrivain. Dans la première partie de la célèbre brochure sur l'*Encyclique et la Convention du 15 septembre*, il admirera ce pacte étrange où le berger, négociant à l'amiable, se déchargeait sur le loup du soin de l'agneau (1).

(1) On sait que la seconde partie de la brochure est consacrée à l'explication de l'Encyclique *Quanta cura* et du *Syllabus* y annexé. D'aucuns ont reproché à l'auteur de défigurer ou de dénaturer le document pontifical. Disons simplement

La *Lettre* et le *Post-scriptum à Ratazzi* sur les entreprises garibaldiennes de 1867 et la grossière comédie jouée alors par les ministres italiens, lui apprendront, s'il l'ignorait, à quelle énergie désespérée d'accent l'indignation peut faire monter l'âme humaine, la lyre humaine, allais-je dire ; elles lui rendront quelque chose du frémissement qui soulevait alors l'opinion universelle et qui força Napoléon III de laisser faire Mentana comme il avait laissé faire Castelfidardo.

Dès 1860, Mgr Dupanloup avait publié, non plus un factum de circonstance, mais tout un livre sur la *Souveraineté pontificale* (1). Entrepris dès les premières menaces, l'ouvrage avait été devancé par les premiers coups et augmenté des protestations nécessaires. De là, quelque disparate dans l'ensemble ; mais en pareille matière, c'est bien peu de chose que la question d'art. Aussi bien les parties de valeur abondent et quelques-unes sont excellentes. Le Maître divin n'a pas constitué au « batelier de Gali-

que ces deux termes seraient excessifs. Avec toute l'attention possible et sans aucune complaisance pour ce qu'on appelle le libéralisme catholique, je relis la partie incriminée et n'y trouve aucune altération ou diminution formelles de la doctrine rappelée indirectement par Pie IX. De vrai, Mgr Dupanloup, s'il n'affaiblit pas le coup porté à l'erreur libérale, se travaille, sur la fin, à le détourner de certaines personnalités qui lui sont chères. Sans le dire, il donne à entendre que ni Montalembert n'est censuré pour son discours de Malines, ni aucun autre des brillants écrivains qui militaient sous le même drapeau. J'ai cité ailleurs la lettre où, quelques jours avant la brochure épiscopale, Montalembert s'avouait lui-même atteint et mis en demeure d'obéir (t. III de ces *Esquisses*, p. 249, 250). Dans ce premier mouvement qui l'honore, l'illustre laïque était plus près de la vérité que le prélat.

(1) *La Souveraineté pontificale, selon le droit catholique et le droit européen.*

lée » une royauté temporelle ; mais après que, par un miracle manifeste, l'Église s'est établie en dehors et à l'encontre de toutes les forces humaines, elle rentre, pour ainsi dire, sous la loi de la Providence ordinaire, et cette royauté se prépare, elle s'impose par le travail lent des circonstances. Grands propriétaires, défenseurs de l'Italie parmi les ruines de l'Empire, les Papes sont rois de fait avant de l'être de nom ; ils le sont sans l'avoir voulu et contraints par les supplications des peuples. Voilà l'origine de leur pouvoir ; mais quel n'en sera pas l'avantage ! Indépendance pour le roi spirituel du monde, pour la conscience chrétienne, laquelle ne se sent libre que par la liberté de son chef ; indépendance, au dehors, à l'égard des jeunes royautés nées du démembrement de l'empire ; indépendance, au dedans, à l'égard du peuple même au sein duquel vit la Papauté. Otez aujourd'hui le Pape : que devient Rome (1) ? Que devient l'Italie ? Croyez-en les plus intelligents de ses fils : un César Balbo, un Silvio Pellico, un Maxime d'Azeglio. Que devient l'Europe même ? Chose étrange et frappante : que devient le Protestantisme ? car il ne vit que du Catholicisme, de la Papauté, comme le lierre vit de l'arbre qui le soutient.

Après ces considérations générales, les faits contemporains Et tout d'abord la pensée de l'écrivain se reporte dix ans en arrière, à cette date de 1849, où les Falloux, les Montalembert et autres, animaient la France à maintenir l'œuvre de Charlemagne (2).

(1) L'auteur ne la voit que comme le chef-lieu d'une république mesquine jusqu'au ridicule. A l'heure où il écrit, la pensée ne lui vient pas encore d'une Italie une et monarchique sous le sceptre piemontais.

(2) En résumant le beau discours de Montalembert sur les

Que s'est-il donc passé depuis? Pourquoi y a-t-il aujourd'hui une « question romaine »? Les principes ont-ils changé, ou même les situations? Non, rien de nouveau, que le Piémont persécuteur et l'Angleterre au moins complice. Le Piémont, c'est surtout Cavour ; l'Angleterre, c'est Palmerston, et ces deux hommes néfastes sont traités selon leur mérite en quelques chapitres pleins de bon sens et de vigueur.

La fin du livre semble un double appendice né des attentats de la veille et des rumeurs du jour. On ne veut, dit-on, qu'amoindrir les États de l'Église; mais quel droit nouveau est-ce là, quelle menace pour ce qu'on feint de vouloir épargner encore! On demande des réformes à Pie IX; mais n'a-t-il pas accordé le possible? Et quelle concession désarmerait la haine, à peine hypocrite, qui parle de réformer et se cache mal de vouloir détruire? Ici du reste et ailleurs, l'évêque a dit leur fait à ces catholiques naïfs qui trouvent le moment bon pour critiquer en tout respect le gouvernement pontifical, à ceux qui voient dans la spoliation un allègement et une force pour la suprématie spirituelle. Par les aveux d'un Mazzini, d'un Manin et d'autres docteurs ès sciences révolutionnaires, il a montré jusqu'à l'évidence que cette suprématie est en cause, que, si l'on détrône le Pape, c'est pour abolir la Papauté.

conditions du retour de Pie IX à Rome (19 octobre 1849), Mgr Dupanloup nous apprend un détail curieux. Quand l'orateur argumentait si noblement de la faiblesse de l'Église; quand il assimilait celui qui en abuse à l'homme qui lutte contre une femme; il n'était pas absolument original. Avant lui et devant lui, Thiers avait énoncé cette double idée. Montalembert garde au moins la propriété du mot final, du plus beau : « L'Eglise est plus qu'une femme, c'est une mère. » Pour la trouver il fallait ce que Thiers n'avait pas, un cœur de croyant et de fils.

Quant à lui, la foi, la justice, l'honneur catholique et français, les lettres même, lui sauront à jamais gré de l'avoir, en ce temps-là, si bravement défendue.

III

La conspiration antichrétienne dénoncée à l'opinion. — *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille* (1863). — *L'athéisme et le péril social* (1866). — *Le ministre Duruy et l'enseignement universitaire des jeunes filles* (1868). — Le centenaire de Voltaire (1878). — Conclusion.

Le 22 juillet 1871, l'évêque d'Orléans, devenu député du Loiret, faisait son premier discours devant l'assemblée de Versailles. Pour ce même pouvoir temporel abattu depuis dix mois, il réclamait au moins l'appui moral de la France, abattue elle-même (1). Aux gens qui feignaient de craindre une réaction cléricale, il répondait : « Vous osez dire que la Religion vous menace... Malheureux ! Elle vous manque. » Il aurait pu ajouter : « La faute n'en est pas à moi. »

Pendant les dix dernières années de l'Empire, il avait sans relâche dénoncé le mouvement d'impiété radicale qui, à l'ombre de la « question romaine » et avec la déplorable connivence des gouvernants, préparait ce que nous voyons. De là, une dernière série

(1) On lui a vivement reproché de n'avoir pas demandé plus. Mais en vérité, était-ce alors possible et pratique ? J'avoue n'arriver pas à m'en convaincre, et l'on verra plus loin que Mgr Pie était convaincu du contraire.

d'écrits aussi honorables que les autres à sa perspicacité, à son zèle, parfois à son talent, je dis surtout à ce talent redoutable d'assembler les témoignages, de les mettre en valeur, d'en accabler l'adversaire comme d'une grêle.

En 1863, parut l'*Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille sur les attaques dirigées contre la Religion par quelques écrivains de nos jours.* Des quatre personnages nommément visés, deux enseignaient au Collège de France : Renan et Alfred Maury ; le troisième, Taine, allait enseigner aux Beaux-Arts ; le quatrième était Littré, le médecin érudit et philologue, athée d'opinion, païen de fait, auquel Dieu réservait la grâce du baptême *in extremis.* En ce moment, il se présentait à l'Académie. Académicien lui-même depuis 1854, le prélat s'opposait à cette candidature, et son *Avertissement* la fit échouer (1). Quand elle reparaîtra et triomphera en 1872, l'évêque donnera un exemple rare, il sortira le front haut d'une assemblée où l'athéisme aura conquis droit de séance. On a blâmé cette démission ; pour moi, j'y verrais plutôt son meilleur titre ou, comme on dirait aujourd'hui, son plus beau geste académique Il fait bon constater que, malgré l'indulgence aux personnes et la pente à un certain libéralisme pratique, Mgr Dupanloup n'entendait pas frayer, même sous couleur de littérature, avec des doctrines qui lui faisaient honte et peur. Son libéralisme, quel qu'il fût, n'allait pas jusqu'à lui figurer l'Académie comme une manière de panthéon, sinon de Babel, où l'agrément du style comp-

(1) Le jour même de cet échec, Mgr Dupanloup crut devoir écrire au candidat évincé une lettre, non pas d'excuses, mais d'explication franche et noble.

terait seul pour quelque chose. Corps d'élite dans une France encore officiellement chrétienne, elle devait, en se respectant elle-même, soutenir la dignité intellectuelle et morale du pays. C'est ainsi qu'en 1864, il l'empêchera de couronner Taine pour son *Histoire de la Littérature anglaise*. Rationnelle et courageuse intransigeance. Autre chose est de tolérer les gens, autre chose de contribuer à leur gloire. Une conscience épiscopale, chrétienne ou même simplement honnête, n'admettra jamais ce dilettantisme lâche, cette idolâtrie implicite qui nous ferait tout pardonner au talent.

Dès 1863, il n'était que temps pour avertir la jeunesse et les pères de famille. « Ce n'est pas seulement, disait l'évêque, l'antique foi de la France qui est menacée parmi nous ; c'est la raison publique. » Mais peut-on menacer l'une sans l'autre? On ne parlait pas encore de nous créer de toutes pièces une *mentalité* nouvelle, — ce barbarisme est né plus tard, — mais on y travaillait de fait en désemparant l'intelligence française pour être sûr de la déchristianiser. Seulement on n'osait encore y travailler à ciel ouvert. En ce temps plus heureux que le nôtre, bien des esprits eussent reculé devant la face hideuse de l'athéisme. C'était pourtant bien elle qui se masquait — n'est-ce pas trop dire? — qui se gazait, bien légèrement du reste, sous le positivisme d'un Littré, d'un Taine, sous le criticisme à outrance et le piétisme hypocrite d'un Renan (1). L'auteur de l'*Avertissement* déchire donc ces minces voiles. Au fond et malgré leurs réticences politiques, les écrivains incriminés mettent à néant l'âme, le bien et

(1) Notez qu'il n'avait pas encore publié la *Vie de Jésus*.

le mal, la vie future, Dieu et dès lors la religion, toute religion même naturelle. Qu'ils aillent ainsi à la fortune, soit : — au moins l'évêque ne leur permettra-t-il point d'empoisonner la jeunesse, comme ils s'y efforcent, de bouleverser la société, comme ils y prétendent. Il les somme de parler franc, mais surtout il crie aux honnêtes pères de famille : « Prenez garde! C'est l'athéisme qu'on enseigne à vos fils, c'est l'absolue et radicale immoralité. »

Combien grandissait parmi nous cet athéisme encore timide et sournois, on le vit bientôt. En 1866, plusieurs de nos fleuves débordèrent, la Loire entre autres. L'évêque fit très simplement son devoir, il secourut les victimes, il ordonna des prières, il parla de Providence, de châtiment. Là-dessus, explosion de risées et de colères, véritable clameur de haro propagée en quelques jours à travers la presse. — Châtiment! mais de quoi? et d'ailleurs combien aveugle, puisqu'il confondait les innocents avec les prétendus coupables! — Providence! mais à quoi bon, puisque le désastre s'expliquait par des causes toutes naturelles : déboisement des montagnes et le reste? — Comme si vraiment la Providence n'intervenait que par le miracle et n'avait rien à voir dans le jeu des éléments et du libre arbitre. Tant d'ignorance fait pitié (1).

Belle et triste occasion d'ailleurs pour jeter un nouveau cri d'alarme, et plus vibrant encore que celui de 1863. L'*Athéisme et le péril social* est, dans son ensemble, un des maîtres opuscules de Mgr Dupanloup. Cette tempête, élevée soudain contre des véri-

(1) Nous avons déjà touché ce sujet à propos de J. de Maistre et des *Soirées de Saint-Pétersbourg*, t. I de nos *Esquisses*, 2e édition, p. 207.

tés élémentaires de foi, de raison même, lui a révélé l'état des âmes. Il le constate avec effroi, il y oppose la sagesse païenne ; mais quoi ! l'intelligence qui apostasie ne tombe-t-elle pas de fait et quasi toujours au-dessous du paganisme ? Il rappelle à grands traits le dogme, la thèse rationnelle du gouvernement divin, et là, je l'avoue, on désirerait un peu plus de profondeur et d'insistance : l'illustre évêque n'est jamais assez complètement docteur. Mais quelle revanche, quand, reprenant et renforçant, par occasion, son *Avertissement* aux pères de famille, il dénonce le péril religieux et social des philosophies en cours ! Positivisme ici, panthéisme là, matérialisme ailleurs ou morale indépendante ; au fond et de toutes parts, athéisme. Athéisme répandu dans les hautes régions de l'esprit par des journaux et revues, celle des *Deux Mondes* avant tout — celle d'alors — à laquelle toute famille catholique devrait fermer sa porte (1). Athéisme envahissant la jeunesse des écoles et même les milieux populaires ; témoin le récent congrès des ouvriers à Genève, témoin celui des étudiants, à Liège, où l'on parlait de crever le ciel comme une voûte de papier. Frasques de jeunes gens, dit-on, et l'on essaie de sourire ; mais combien n'y avait-il pas de jeunes gens parmi les terroristes de quatre-vingt-treize, et savez-vous ce que ceux-là feront demain ? On le sut quatre ans plus tard, sous la Commune, en voyant à l'œuvre tel de ces « jeunes », un Raoul Rigault par exemple.

Or, qu'il y eût là menace grave à la société comme à la religion, il fallait s'aveugler pour ne pas

(1) *Nouvelles œuvres choisies*, t. II, p. 317, 318. — J'aime à relever encore ce fait d'intransigeance. Est-ce merveille, d'ailleurs, qu'un évêque ait le bon sens de sa foi ?

le voir. Tout le rendait manifeste : nature des choses, logique des faits, aveux catégoriques des chefs d'écoles, facilités nouvelles de propagande et de popularité, coïncidence redoutable de l'explosion de ces doctrines avec l'introduction des plus irritantes questions sociales et leur mise à l'ordre du jour. Crier ainsi alerte, secouer l'inertie béate des conservateurs, était-ce donc attaquer la société moderne? C'était bien plutôt trembler pour la société future, et, en trois pages d'une haute éloquence, Mgr Dupanloup rappelait le beau rêve que lui-même et ses contemporains avaient tout d'abord attaché à ce nom de société moderne ; il accusait les hommes qui changeaient ce rêve « en un affreux cauchemar » (1). — En appelait-il à la force? — Non, mais il déplorait la fatale inconséquence d'un gouvernement qui, par son régime de presse, livrait la morale, tout en s'imaginant défendre la société. — L'évêque spéculait-il sur la peur? — Pas davantage. En 1848, on avait eu, à son gré, trop grand'peur du mal; en 1864, on n'avait plus peur que du bien. — Cachait-il sous cette dénonciation de l'athéisme une sorte de réclame indirecte au bénéfice de la « question romaine »? — Au contraire, c'étaient les spoliateurs du Pape qui, sous leurs prétextes et sophismes politiques, masquaient assez gauchement l'athéisme de fait, la haine à Dieu. Au reste, puisqu'on lui parlait de la « question romaine », l'auteur en prenait occasion pour tracer à nouveau une esquisse vigoureuse de la situation faite à Pie IX par la récente convention du 15 septembre.

Si l'étincelante brochure n'arrêta pas la marche

(1) *Nouvelles œuvres choisies*, t. II, p. 410 à 413.

des choses, au moins éclaira-t-elle ceux qui restaient capables et dignes de la lumière. Le soldat est-il obligé de vaincre ? On ne lui demande que de combattre, et Mgr Dupanloup n'en était pas à son dernier combat. Dans ce triste déclin du régime impérial, l'irréligion ne se contentait plus d'enseigner, d'écrire ; elle agissait, elle préparait son triomphe par des organisations et institutions redoutables. Victor Duruy, le plus remuant et le plus bruyant des ministres (1), annonçait, comme par surprise, l'ouverture de cours universitaires pour les jeunes filles, avec examens, distribution de prix et le reste. En faveur du peuple, Jean Macé fondait la *Ligue de l'enseignement*. N'avions-nous donc jusque-là, en France, ni instruction secondaire pour les jeunes personnes, ni instruction d'aucune sorte pour l'enfance pauvre ? Ces messieurs affectaient de le découvrir, et la découverte fit des dupes. Mais que voulaient-ils ? Chez le ministre, était-ce malice réfléchie ou pédantisme candide ? Ce qu'on sait du personnage autorise les deux hypothèses. Quant au franc-maçon fondateur de la Ligue, il ne pouvait ignorer ce qu'il faisait. Aussi bien tous deux faisaient la même chose, qui en douterait aujourd'hui ? Les cours universitaires annonçaient les lycées de filles ; la Ligue menait à l'instruction gratuite, obligatoire et laïque, c'est-à-dire athée non par force des choses, mais dans l'intention et dans le fait. Perversion religieuse de l'enfant et de la femme, apostasie universelle de la France à venir : c'est où l'on allait, et le vigilant évêque ne pouvait ni se le dissimuler ni s'en taire.

(1) Les plaisants l'appelaient M. Dubruit. On a fait des plaisanteries plus mauvaises.

Il combattit donc l'entreprise ministérielle. Ses deux *Lettres à un évêque* (1867) en démontrèrent l'inutilité, la témérité, le péril, l'indécence à plus d'un égard. Puis, fort de quatre-vingts adhésions épiscopales, le polémiste chrétien ramassa tous ses arguments, toutes ses forces, dans sa *Dernière réponse à M. Duruy : la femme chrétienne et française* (1868). Nouveau réquisitoire, par où s'achève et se couronne très noblement son beau rôle d'avertisseur. « A ceux qui prétendent que je parle trop tôt, je réponds que je n'aime pas à parler trop tard, quand le mal est fait (1). » Et quel mal allait se faire! Tout d'abord, l'auteur avait beau jeu à démêler, parmi les communiqués, explications, atténuations ou mensonges flagrants du ministre, le caractère véritable du projet. C'est, dites-vous, une œuvre de concurrence, de liberté. — Non, vous faites échec à la liberté, en opposant à des institutions libres, suffisantes, la concurrence inutile et oppressive de l'Etat. Dans l'éducation des jeunes filles, vous créez la concurrence de l'homme contre la femme : création désavouée par les convenances, le sens commun, la nature même. Et qu'on ne m'accuse pas de commencer une campagne contre l'Université. « Je résiste à une campagne commencée contre la religion, contre la femme chrétienne et française (2). » Cette campagne, ou mieux, cette conspiration, tout prouve que le ministre de l'instruction publique en est l'instrument ou l'auxiliaire. D'une part, la presse impie appelle hautement la déchristianisation de la femme ; de l'autre, elle porte aux nues le projet en question.

(1) *Nouvelles œuvres choisies*, t. III, p. 61, 62.
(2) *Ibidem*, p. 109.

Solidarité accablante : le ministre ne songe pas même à s'en défendre, les feuilles universitaires se gardent bien de la désavouer. Lisez, du reste, les ouvrages personnels de M. Duruy professeur d'histoire. Voilà, sans doute, l'esprit de l'enseignement que M. Duruy ministre entend faire distribuer aux jeunes filles sous son patronage officiel (1).

Peu de choses dépassent en beauté la troisième partie de la brochure, le plaidoyer direct en faveur de la femme chrétienne et française. Tous les tons s'y rencontrent, toutes les cordes y résonnent, toute l'âme y éclate. Ame douce et grave, quand il faut peindre cet être délicat, modeste, sacré, tel que l'ont fait et la religion et les traditions nationales; — âme fine et forte à débrouiller les sophismes dont s'enveloppe le projet du ministre; — âme indignée, véhémente à flétrir l'attentat, le sacrilège que l'on médite contre le chef-d'œuvre du christianisme et du bon sens français. Il y a là certains coups droits à l'adversaire, certains arguments *ad hominem*, qui sont de la plus fière éloquence. Dès le début, l'auteur avait dit : « Je vous résiste pour vous conserver des compagnes meilleures que vous. » Sur la fin, il pousse encore plus vigoureusement la pointe du glaive. Vous vous plaignez des couvents ? Mais outre que vous n'avez rien à y reprendre, c'est vous

(1) Eh! oui, sans doute, répliqua naïvement *la Revue de l'instruction publique*, l'Université en corps n'entend pas l'histoire autrement que son grand maître. Et Mgr Dupanloup de répondre : « S'il en était ainsi les évêques n'auraient plus qu'une chose à faire, qu'une chose à dire aux parents chrétiens qui tiennent à conserver la foi dans leurs familles : Retirez vos enfants de l'Université. » (*Les Alarmes de l'épiscopat justifiées par les faits*, même volume, p. 324.) — Que dirait-il aujourd'hui ?

qui les rendez nécessaires en abaissant la famille jusqu'à la rendre moins capable de son naturel ministère ; mais tel d'entre vous confie secrètement ses filles à quelqu'un de ces couvents qu'il décrie (1). Avec votre littérature et vos mœurs, la femme est, chez vous, tout à la fois adorée et exposée. Or, ce que vous adorez, il vous plaît de l'avilir en l'exposant plus encore! Quoi! vous ne voulez plus de la fille, de l'épouse, de la mère chrétienne! Mais songez donc à vos intérêts personnels et premiers. Quoi! vous entendez que la femme soit élevée comme vous, comme l'homme! C'est vouloir qu'elle cesse d'être femme. Il vous plaît qu'elle vous ressemble! « Mais quand elle vous ressemblera, elle vous fera horreur (2). »

Après l'instruction universitaire des filles, la *Ligue d'enseignement* eut son tour. Dans un écrit postérieur, moins éloquent peut-être, mais tout aussi riche de documents et de témoignages, l'évêque dévoila cette nouvelle entreprise, son origine maçonnique, ses résultats voulus, inévitables (3). Par occasion, il touchait à d'autres points tels que le matérialisme professé à l'école de médecine de Paris et soutenu au Luxembourg par Sainte-Beuve. Si le sénateur de lettres y gagnait enfin quelque popularité parmi la jeunesse impie, deux pages vengeresses la lui faisaient justement payer (4).

(1) On l'a encore vu sous la troisième république. Plus d'un farouche ennemi des congrégations faisait élever ses filles par des religieuses, à l'étranger, hors de la vue de ses amis politiques. Bon sens du père, lâcheté du citoyen.

(2) *Nouvelles œuvres choisies*, t. III, p. 207.

(3) *Les Alarmes de l'épiscopat justifiées par les faits.*

(4) *Nouv. œuvres choisies*, t III, p. 306-308. — Cf. le t III de ces *Esquisses*, p. 76, 77.

Dans son numéro de février 5867 — lisez 1867 et admirez cette ingénieuse façon de supprimer l'ère chrétienne — le *Monde maçonnique* applaudissait en une même phrase la Ligue d'enseignement et la souscription ouverte par le journal le *Siècle* pour gratifier Voltaire d'une statue. L'évêque d'Orléans avait commencé de travailler sur ce nouveau thème, puis s'en était laissé distraire. La statue existait. Inaugurée en 1870, au moment où les Prussiens marchaient sur Paris, elle avait semblé mise là pour leur faire signe et accueil. En 1878, l'édilité de la Ville-Lumière se piqua d'enchérir et de faire à l'écraseur de l'Infâme un centenaire triomphal (1). Agé de soixante-seize ans, Mgr Dupanloup n'avait plus que peu de mois à vivre, mais son ardeur n'était pas éteinte. Il courut sus à l'idole, et ses dix *Lettres au Conseil municipal de Paris* furent « le Rosbach de Voltaire », écrivait le Cardinal Archevêque, Mgr Guibert de grave et sainte mémoire (2). Le triomphe projeté avorta ; l'infatigable avertisseur couronnait par cette victoire son rôle ingrat mais glorieux de Cassandre, de Jérémie plutôt. A certaines heures, il aurait pu s'approprier le mot du Prophète : « C'est une risée de tout le jour, une moquerie universelle, parce que, depuis longtemps, je vais criant iniquités et désastres... Je m'étais dit : Oublions le Seigneur, ne parlons plus en son nom ; mais le voilà qui bouillonne comme un feu comprimé dans mon sein, dans mes os, et je défaille, impuissant à le

(1) Voltaire était mort le 30 mai 1778.

(2) A la même époque, le comte A. de Mun les faisait acclamer par la sixième assemblée générale des membres de l'œuvre des Cercles catholiques, 8 juin 1878. (*Discours*, t. I, *Questions sociales*, 3e édition, in-18, p. 279, 280).

contenir (1). » Grâce à Dieu, il ne le contint jamais.

Cette année-là même, il mourait en Dauphiné, chez un ami (11 octobre 1878), laissant l'Eglise honorée par une régularité exemplaire, une foi inconfusible, un zèle ardent. S'il l'avait un moment inquiétée, contrariée dans sa marche providentielle, d'ailleurs et pendant plus d'un demi-siècle, il avait mis au service de cette Mère, avec toutes les ressources d'un esprit vif et brillant, d'un caractère passionné mais chevaleresque, une activité dévorante, parfois impétueuse, force et péril tout ensemble de sa riche nature. Je me trompe, ou c'est par là surtout qu'il faut expliquer les quelques erreurs de sa conduite et les côtés faibles de son talent. Orateur jusqu'aux moelles, trop orateur même en certains cas où on le voudrait théologien et philosophe ; écrivain distingué, mais souvent hâtif et qui s'abandonne ; à défaut d'une œuvre profonde et vraiment magistrale, les lettres chrétiennes et françaises lui doivent quelques opuscules d'une perfection achevée et, çà et là, bien des pages d'une entraînante éloquence. En voilà certes plus qu'il ne faut pour illustrer un nom. Encore l'illustration littéraire est-elle, ici, la moindre. Educateur éminent, intrépide champion de la royauté pontificale, dénonciateur vigilant, infatigable, de la conspiration contre le Christianisme et la France, Mgr Dupanloup restera l'une des grandes figures de l'épiscopat

(1) *Factus sum in derisum tota die; omnes me subsannant, quia jam olim loquor vociferans iniquitatem et vastitatem clamito... Et dixi : Non recordabor ejus neque loquar ultra in nomine illius, et factus est in corde meo quasi ignis exæstuans claususque in ossibus meis, et defeci, ferre non sustinens.* (Jérémie, xx, 7, 8, 9.)

contemporain. Plusieurs diraient la plus grande. Si je ne me sens pas en droit de le dire comme eux, du moins ne m'accuseront-ils pas, j'ose le croire, de lui marchander l'admiration et la gratitude.

LE CARDINAL PIE

MONSEIGNEUR GAY

« J'ai beau regarder et chercher autour de moi ; je ne trouve pas un seul homme plus complet que le Cardinal évêque de Poitiers. » Ainsi parlait, devant son cercueil, Mgr Duquesnay, évêque de Limoges (1). Voilà qui servirait bien d'épigraphe à la trop brève étude que j'entreprends. Volontiers invoquerais-je aussi le témoignage de trois Papes. On sait en quelle estime Pie IX tenait l'héritier de saint Hilaire. Léon XIII, qui l'avait fait Cardinal, s'écriait à la nouvelle de sa mort : « J'ai perdu mon bras droit en France. » Et naguère, Pie X disait à un prêtre poitevin : « Ah ! Mgr Pie ! un évêque selon mon cœur ! »

(1) A Angoulême, où le Cardinal venait de mourir subitement le 18 mai 1880.

I

Sa formation, ses débuts. — L'abbé Lecomte et Mgr Clauzel de Montals. – Comment tout préparait en lui le champion, le docteur du surnaturel. — Aspect et formes caractéristiques de son enseignement. — Par où il est assuré de vivre.

Sa vie a été racontée par un maître (1). N'essayons même pas de la résumer; rappelons seulement par quelles voies Dieu l'achemina vers son grand rôle.

L'homme qui, dans notre France contemporaine, devait honorer si fort l'épiscopat, la pourpre même, frayer, sans gêne comme sans prétention, avec les sommités d ici-bas, porter en tout l'allure grande et simple d'un prince, était né à Pontgouin près Chartres, dans une échoppe d'artisan (26 septembre 1815). Son père mourut vite. Sa mère lui restait, pauvre, endettée, mais femme de sens, de courage et de foi. Un moment réduite à entrer en service, elle fut, plus tard et jusqu'à la fin, commensale de ce fils aîné dont elle avait héroïquement secondé la vocation très précoce. Quand on l'eut désigné pour l'épiscopat, des officieux s'inquiétèrent de ce que pourrait bien être dans un palais l'ancienne servante, la veuve d'un cordonnier de village. « Elle y sera la mère de l'évêque », répondit-il. De fait, elle y vécut vingt-sept ans et ne donna lieu à personne de l'y trouver déplacée. Morte, on lui mettra au cou un

(1) Mgr Baunard : *Histoire du Cardinal Pie, évêque de Poitiers*. Oudin, 1886, 2 in-8°.

riche camée, présent personnel de Pie IX, et dans les mains une croix rapportée pour elle de Jérusalem par le comte de Chambord. Elle aura son oraison funèbre, un petit chef-d'œuvre de simplicité grave et touchante (1). N'était-il pas juste qu'un rayon de la gloire filiale tombât sur l'humble femme qui l'avait par avance payée si cher?

Louis-Édouard Pie eut, à ses débuts, un autre bonheur : deux hommes diversement éminents le marquèrent de leur empreinte, le premier surtout. Ce fut l'abbé Lecomte, un de ces prêtres absolument hors de pair, mais maintenus au second rang par la Providence et par leur humilité personnelle, car celui-là devait refuser trois fois l'épiscopat. Il connut et distingua Édouard dès l'enfance. Plus tard, curé de la cathédrale de Chartres et tandis que le jeune homme étudiait encore à Saint-Sulpice, il l'obtint d'avance pour vicaire, mais ne le garda que cinq ans (1839-1844). Sans le lui enlever tout à fait, un autre protecteur le réclamait d'autorité, le chef même du diocèse, un prélat gentilhomme, ardent champion de la liberté d'enseignement, redoutable polémiste, lettré de bonne marque et de goût sévère : Mgr Clauzel de Montals. A trente ans, le vicaire de la cathédrale entra dans l'administration diocésaine, et, malgré quelques susceptibilités inévitables, l'opinion locale ne trouva pas cet honneur prématuré. En cinq ans, le jeune prêtre l'avait conquise par son zèle, par sa doctrine déjà étendue et solide, par son talent oratoire, par son esprit et l'agrément de son commerce, par cette élégance innée qui étonne et ravit quand on se rappelle d'où il sort.

(1) Mgr Pie : *Œuvres*, t. IX, p. 578.

A l'évêché, l'abbé Pie apprit, avec la science du gouvernement, l'ardeur aux grandes luttes catholiques; il put sans doute achever d'y polir la noble simplicité de ses manières; peut-être même prit-il là, au contact de l'ancien aumônier de la Dauphine (1), un attachement, désormais inviolable, à la vieille tradition monarchique. Mais si l'abbé Lecomte n'était plus son supérieur, il restait son vrai maître et le père de son âme. Eut-il à le préserver du gallicanisme, très anodin et très inconséquent du reste, que professait, à ses heures, le bon et impétueux prélat? La chose est peu probable, car dès le séminaire, on avait entendu le jeune homme soutenir contre ses professeurs l'infaillibilité pontificale. En tout cas, il le défendit victorieusement contre l'ivresse du succès; il ne cessa de le pousser dans les voies les plus purement orthodoxes et les plus hautement sacerdotales. Évêque nommé, Mgr Pie sollicita encore ses conseils, et, quand mourra le saint prêtre (1850), son disciple écrira : « Il a été toujours pour moi un être à part... Je n'ai jamais connu un pareil cœur, ni une pareille intelligence. J'ai un peu vu les hommes qu on appelle éminents; il les dépassait tous par quelque endroit (2). »

Cet homme de Dieu avait compris dès l'abord le grand avenir de l'abbé Pie. Le voyant promu de si bonne heure à l'emploi de vicaire général, il disait : « On va nous l'enlever d'ici à quatre ou cinq ans, pour en faire un évêque. » Pressentiment ou prophétie : avant les cinq ans révolus, ce fut réalité (3).

(1) La duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI.

(2) Lettre à M. Lecomte, frère du défunt, citée par Mgr Baunard, t. I, p. 329.

(3) On conte que, de son côté, Mgr Clauzel de Montals lui

Depuis longtemps admiré à Chartres, déjà connu au dehors par quelques prédications éclatantes (1), le second de Mgr Clauzel de Montals n'avait que trente-quatre ans lorsqu'il fut désigné à l'attention du pouvoir par trois évêques à la fois. Malgré ses résistances, M. de Falloux, ministre des cultes, le nomma d'autorité ; Pie IX, encore en exil, lui donna, en même temps qu'à l'abbé Dupanloup, l'institution canonique, et cet acte pontifical qui, au regard de la juridiction, le faisait vraiment évêque, l'abbé Pie l'apprit tout d'abord par un billet fraternel de son futur collègue d'Orléans. Rencontre touchante, ou piquante, de ces deux hommes supérieurs qui ne devaient point suivre en tout les mêmes voies. Le 8 décembre 1849, sous les auspices de Marie Immaculée, le jeune prélat entrait solennellement dans sa ville épiscopale.

Qu'y apportait-il? Que lui avait donné sa formation providentielle? Le marquer nettement, c'est, par avance, résumer sa vie, en prédire la belle et forte unité. Qui lira ses discours de jeunesse aura tôt vu que l'évêque était dans le prêtre et le prêtre dans le séminariste, on oserait presque dire, le séminariste dans l'enfant.

Tout d'abord, il savait sa religion. Je m'explique. De bonne heure, il l'avait assez bien sue pour entendre qu'une existence entière ne suffit pas à l'approfondir. De là, cet opiniâtre et amoureux labeur par lequel il ira la pénétrant chaque jour davantage. Évêque, il sera de ceux qui n'ont jamais

aurait dit un jour sur un ton de gronderie paternelle : « L'abbé Pie ! l'abbé Pie ! Vous serez évêque, mon ami. Je ne veux pas d'un grand vicaire qui ait plus d'esprit que moi. »

(1) Notamment le panégyrique de Jeanne d'Arc, à Orléans (8 mai 1844) et celui de saint Louis, à Blois (1847) puis à Versailles (1848).

fini leurs classes, comme disaient les bonnes gens d'Avranches au temps du docte Huet. De là, d'après un des meilleurs conseils de l'abbé Lecomte, la Sainte Écriture devenue le thème d'une étude incessante, l'aliment et comme la substance de la pensée, du style. De là, l'antiquité ecclésiastique largement possédée, ingénieusement rapprochée des temps nouveaux, abondante, pour eux, en consolations comme en lumières. De là, les Pères et docteurs passés du rôle de maîtres à celui de familiers et d'amis, si bien que le prélat moderne deviendra presque un de leurs pairs, à force de leur prendre l'idée, le ton et, nous le verrons, jusqu'à l'appareil extérieur de l'enseignement. Voilà ce que j'appelais savoir sa religion. Ainsi la savait Bossuet, ainsi l'étudiait-il sans relâche, estimant ne jamais la savoir assez. Je ne prétends pas établir ici une égalité ; je note une ressemblance.

Chose plus enviable encore, plus rare peut-être : cette religion que le jeune évêque de Poitiers savait déjà si bien, il l'avait dès longtemps conçue au vrai, dans toute sa largeur et sa hauteur, dans son unité incomparable, marque de son origine surhumaine, dans toute sa rigueur aussi, dans toute son intransigeance doctrinale. L'ordre surnaturel, celui de nos destinées célestes, englobant, dominant et soutenant tout à la fois l'ordre de nature ; l'alliance deux fois gratuite, contractée par Dieu avec la race humaine en Jésus-Christ, centre et nœud universel, perpétuée dans l'Église où Jésus-Christ se continue et se complète ; Dieu, Jésus-Christ, l'Église, une même chose en trois noms, un seul droit sous trois aspects et, pour ainsi dire, sous trois visages : cette synthèse magnifique, cette vérité une en soi, infinie dans ses

rayonnements, c'est-à-dire dans ses conséquences : Édouard Pie en avait mieux que beaucoup d'autres la vue claire et toujours présente, la conscience paisible et fière, l'enthousiasme expansif et jaloux tout ensemble. Expansif, il n'aspirait qu'à tout échauffer de son feu ; jaloux d'ailleurs et intraitable, il ne permettait jamais la moindre altération de la doctrine, l'atteinte la plus légère aux droits divins de Jésus-Christ, de l'Église. Le sacre avait fait Mgr Pie évêque ; ce tour d'esprit et d'âme allait le faire docteur.

A Poitiers, dès ses premières paroles, on connut tout son programme. « Qui êtes-vous » ? se demandait-il à lui-même, comme autrefois les Pharisiens à Jean-Baptiste ; et il répondait avec saint Hilaire : « *Episcopus ego sum.* Je suis évêque. Ce mot dit tout. » De fait, il disait par avance toute sa manière d'être, son attitude invariable à travers le chaos des circonstances et parmi les diversités infinies de son ministère. Que d'autres se lancent en soldats dans la mêlée, qu'ils agitent l'opinion, qu'ils soient brochuriers et journalistes ; ils en ont le droit, on les loue d'en user. Constatons seulement que l'héritier de saint Hilaire préfère une autre allure. S'il enseigne, s'il combat, s'il condamne, ce sera toujours en évêque, mitre en tête, pour ainsi dire, et crosse en main.

Par ailleurs, l'enseignement lui apparaît comme la forme éminente et le premier devoir de la charge pastorale. En cela, il est dans la vérité pure et rien ne lui manque pour s'y tenir. Ses trente années d'épiscopat seront, avant tout, un cours ample et grandiose d'instruction religieuse. En temps ordinaire et relativement paisible, dans le feu de la

« question romaine, » ou parmi les désastres de « l'année terrible, » aux prises avec les sophismes de l'incrédule ou les amoindrissements du sens catholique chez le croyant, il ne cessera d'enseigner ; toute sa raison, toute sa foi, tout son zèle l'avertiront de concert que la lumière est la première force de l'âme. Il sera donc en tout l'évêque docteur, et l'on pourra s'en apercevoir à l'appareil même dont il entourera sa parole. Jeune prêtre, il prêchait à la façon de tout le monde, debout dans sa chaire, comme à la tribune ou sur un char de bataille et dardant la vérité sur l'auditoire. Evêque, il y siège, il y trône, paré de tous ses insignes, il parle ou lit, tenant ouvert sous ses yeux l'Évangile ou le missel. La chaire est bien rendue à sa destination primitive, siège du professeur de Christianisme, tribunal du juge de la foi. Il y a là une surprise et presque une déception pour les curieux d'éloquence voyante, bruyante, quasi athlétique. N'y aurait-il pas avantage pour l'éloquence propre de l'emploi?

Car si elle est volontiers magistrale et majestueuse, ne l'imaginons pas condamnée par là même à la froideur. Quand un grand esprit s'est concentré et comme unifié autour d'une pensée maîtresse ; quand, d'ailleurs, cette pensée est la plus haute et la plus belle en même temps que la plus vraie ; impossible qu'elle ne se tourne point en passion. Or, ici, la pensée maîtresse nous est connue ; c'est le surnaturel, c'est Jésus-Christ, roi du monde comme de l'âme individuelle ; c'est l'Église, en laquelle nous possédons Jésus-Christ ; d'un mot, c'est le grand dessein de Dieu, son grand amour, sa grande passion, oserait-on dire, si Dieu, la sérénité infinie, était accessible à une passion. Or, voilà bien le fond

d'esprit de notre évêque docteur et, du même coup, le feu sacré dont son âme est pleine. Voilà qui fait la double puissance de son enseignement : puissance d'unité, puissance de vie. Au reste, dans cette continuité d'un même effort, l'esprit et le cœur à la fois sont avivés, soutenus et comme guidés par l'effort immense qui se fait en sens contraire. Parcourez cette œuvre épiscopale de trente années. D'une part, vous y prendrez sur le fait le naturalisme croissant, la prétention de la nature à se suffire, par suite, la négation toujours plus radicale d'un ordre et d'un pouvoir qui la dépassent, du règne de Dieu, de Jésus-Christ, surtout de son règne social, de son droit à inspirer les institutions et les lois. De l'autre, vous verrez éclater le surnaturel, le droit de Jésus-Christ revendiqué par une affirmation incessante, variée comme les circonstances et les adversaires, toujours identique au fond, toujours chaleureuse d'accent parce qu'elle jaillit de toute l'âme. Entre 1853 et 1880, le mot du siècle était déjà bien celui des révoltés de l'Évangile (1) : « Nous ne voulons pas que Celui-ci règne sur nous. » Et quelle meilleure épigraphe aux œuvres de l'évêque de Poitiers, que le cri passionné de saint Paul : « Il faut qu'il règne ? » (2) A son peuple, à ses prêtres, aux sophistes, aux puissants, à qui a voulu l'entendre, Mgr Pie n'a pas dit autre chose; il le dit encore à qui prend la peine de le lire ; de ce chef, qui l'estimerait trop peu actuel ?

On me citait naguère, et comme venant de Poitiers même, une parole étrange : « Que restera-t-il

(1) *Nolumus hunc regnare super nos.* (Luc, XIX, 14.)
(2) *Oportet autem illum regnare.* (I Cor., XV, 25.)

du cardinal Pie? » (1) — Vraiment! Mais n'y eût-il pas dans les dix volumes du grand évêque un fidèle tableau du chaos intellectuel et moral où la France continuait de s'enlizer, n'y eût-il pas une application saisissante de la vérité éternelle aux choses modernes ; il resterait cette vérité même, enseignée trente ans avec une profondeur et un éclat que personne n'a égalés au dix-neuvième siècle, personne en France depuis Bossuet. Serait-elle passée de mode? Aujourd'hui, parce que le naturalisme triomphe et nous écrase, aurions-nous moins besoin d'entendre affirmer avec cette maîtrise le surnaturel, le droit intégral de l'Église, de Jésus-Christ, de Dieu? Si rien ne devait nous rester du cardinal Pie, où en serait donc parmi nous le sens catholique, le sens chrétien?

Non, la vérité divine communique à toute œuvre où elle est supérieurement traitée quelque chose de son impérissable vie. Pareille œuvre n'est pas de circonstance, ou, si l'on veut, elle l'est toujours, comme son objet. L'Église, mère des renommées vraiment immortelles, garde cette œuvre pour s'en prévaloir et s'en servir ; elle l'estime d'autant plus précieuse et chère qu'elle s'y reconnaît, qu'elle s'y mire en quelque sorte, retrouvant là toute la pureté, toute la splendeur de son esprit à elle.

Or, le cardinal Pie a cet honneur. Chez lui, la grande pensée du surnaturel a été si nette et si puissante, qu'elle a pu se soutenir durant trente ans, libre d'hésitation, pure d'alliage, assez sûre parmi

(1) Je suis ici d'autant plus à l'aise que j'ignore le nom de l'auteur. Quant à la parole même, elle rappelle assez bien cette jolie naïveté d'un critique universitaire (Paul Albert) : « On a vite fait le tour des idées de Bossuet. »

ses applications multiples, pour n'avoir jamais à se reprendre, à se redresser. Mérite hors ligne, ou plutôt grâce de choix. Dans ce vaste enseignement épiscopal, tout un demi-siècle est contenu, compris, analysé, jugé; mais surtout l'Église y est aussi, toujours suivie, devinée quelquefois et devancée. Non certes que nous entendions glorifier ce prélat d'avoir, à certaines heures, conduit le catholicisme et régenté le Saint-Esprit. En présence de la vérité divine et de l'autorité seule infaillible, ces attitudes de précurseur, d'inspirateur, ne conviennent à personne, et l'évêque de Poitiers y eût répugné plus que tout autre; il n'avait rien d'un Lamennais. Mais voici l'incontestable. Juge particulier de la foi, il n'a dû réformer aucun de ses jugements. Quelques-uns des plus solennellement rendus contre les principales erreurs de l'époque, ont même eu cette glorieuse fortune d'être adoptés, sanctionnés, quasi en propres termes, par l'autorité définitive et irréformable. Nous ne disons pas autre chose, et, parmi ceux qui l'ont lu, personne n'y contredira. Singulier mérite, encore un coup. Il suppose, avec la hauteur de l'intelligence et le sens vrai des réalités actuelles, une théologie vaste et sûre; il suppose et la droiture de l'intention surnaturelle, et la passion du vrai, et le courage de n'en rien sacrifier ni rabattre. Voilà pourquoi le cardinal Pie ne peut que grandir avec le temps.

II

L'œuvre pastorale, quatre aspects : — I. La lutte doctrinale en faveur du surnaturel. Les trois *Instructions synodales sur les principales erreurs du temps présent.* — II. La « Question Romaine. » — L'évêque militant, docteur et juge. — III. Les désastres de la France. Consolations et forces cherchées dans l'enseignement du surnaturel. — IV. Lutte pour l'intégrité absolue de la doctrine. — Les dissensions entre catholiques. — Mgr Pie au Concile du Vatican : grand rôle, mesure et patience.

Parlant de sa formation providentielle, nous avons dit par avance l'esprit général et comme la note dominante de son ministère : l'enseignement, l'enseignement du surnaturel. Or, le détail serait infini. On a parlé du « fleuve de doctrine » que l'Évêque de Poitiers a déversé pendant trente ans sur l'Église de France (1). Heureux qui en descendrait à loisir le cours entier ! Il faut nous réduire à noter hâtivement quelques aspects, j'allais dire à photographier quelques sites.

Ne suivons donc pas le jeune prélat dans ses débuts tout apostoliques, dans ses efforts pour ramener à Dieu la bourgeoisie poitevine, tout comme faisait, à la même heure, pour la bourgeoisie orléanaise, Mgr Dupanloup. La situation religieuse était belle alors et toute brillante d'espérance; elle devait bientôt s'assombrir. Le coup d'État ayant comprimé le socialisme, les velléités chrétiennes de plusieurs s'en allaient avec la crainte. L'Empire naissant ayant cru bien faire de détourner l'activité nationale vers le

(1) Le mot est de Mgr Baunard, dans la *Vie de la vénérable Mère Barat*, fondatrice de la Société du Sacré-Cœur.

commerce et l'industrie, on se ruait de toutes parts à la fortune, au luxe, au plaisir. La religion n'était plus guère, à certains yeux, qu'un instrument de règne, une garantie de sécurité matérielle (1). On se rendormait dans cet ordre tout extérieur, dans cette fausse paix si funeste, depuis quarante ans, à l'âme de la France (2). Le *naturalisme*, un moment déconcerté, redevenait la loi pratique de la vie. En même temps, le rationalisme éclectique, père légitime des théories antisociales vaincues hier dans les faits, se croyait quitte pour renier son lignage et envelopper d'élégante hypocrisie sa vieille négation du surnaturel. Les corps savants recommençaient à lui sourire ; l'Académie couronnait *ex æquo* la *Connaissance de Dieu* par le P. Gratry et *le Devoir* par Jules Simon, code tout purement philosophique de « ces vertus dont l'enfer est plein (3). » Ainsi donc on en était encore, ou l'on revenait à ce déplorable système de bascule, à ce libéralisme doctrinal qui n'est que scepticisme et impuissance, toujours injurieux au vrai, toujours profitable au faux. Pauvre société enveloppée dans ses volontaires contradictions, « la plume en main pour enseigner toujours les mêmes principes, l'arme au bras pour en exterminer les conséquences (4). » Qui l'éclairera, sinon les évêques? Et comment l'éclairer, que par l'incessante affirmation du surnaturel précis, complet, obligatoire, du règne de Dieu sur les âmes par Jésus-Christ?

(1) *Mgr Pie*, t. I, p. 607.
(2) T. II, p. 167.
(3) Cette citation de Bossuet valut à Mgr Pie, de la part de quelques honnêtes catholiques, une leçon de modération et de tolérance. En réponse, ils eurent bientôt une leçon de catéchisme qui leur ôta l'envie d'insister. (T. II, p. 377.)
(4) T. II. p. 170.

Tout ramène donc l'Évêque docteur à ce point central et décisif. Par exemple, que la définition dogmatique de l'Immaculée Conception soit un triomphe pour la piété, un gage de salut pour le monde, il le dit en un magnifique langage; mais il n'oublie pas d'y montrer la solennelle affirmation de la déchéance originelle, de cette vérité que le *naturalisme* a nécessairement en horreur (1). Chaque Saint dont il entreprend l'éloge nous apporte une leçon analogue. Theudosie, la martyre amiénoise, est le type de la femme chrétienne, seule éclairée, seule raisonnable, parce qu'elle gardé l'idée du surnaturel effacée du cœur de l'homme (2). Les vertus de Germaine Cousin marquent « le triomphe de la vraie sagesse et de la vraie science étudiées aux pieds du Crucifix, » tout comme nos crimes et nos malheurs, celui de la fausse science et de la fausse philosophie (3). Et Benoît Joseph Labre, le pèlerin du dix-huitième siècle, le vagabond qui, un jour ou l'autre, a bien pu être éclaboussé sur quelque grand chemin par le carrosse de Voltaire, qu'aura-t-il fait en ce monde, qu'opposer à l'orgueil naturaliste le vivant défi de la dignité surnaturelle (4)? Il suffit. Avec un don merveilleux d'appropriation et d'à-propos, Mgr Pie ramène partout la doctrine maîtresse. Je dis mal : elle est partout, mais tout le monde ne sait pas l'y voir avec ce coup d'œil.

Exposer le surnaturel : tâche très noble, très

(1) Homélie du 8 décembre 1854, Lettre pastorale pour le Carême de 1855.

(2) Eloge de sainte Theudosie, Amiens, 13 octobre 1853, t. II, p. 9.

(3) Eloge de sainte Germaine Cousin. Pibrac, 23 juillet 1854, t. II, p. 109.

(4) Panégyrique... Arras, 18 juillet 1860, t. III, p. 647.

douce, déjà récompensée, pourrait-on dire, par la double joie de voir cette lumière et de la répandre. Quant à discuter et à combattre, d'où nous en viendrait le goût? Possesseurs du vrai, nous attendons plus volontiers qu'on nous attaque dans cette possession paisible et forte. Moins que personne, l'évêque est tenté d'escrime aventureuse ; juge de la foi, on le conçoit mieux sur les hauteurs, d'où il surveille et dirige, que dans la plaine et parmi les poussières de la mêlée. J'en demande pardon aux libre-penseurs, journalistes, brochuriers, faiseurs de livres : il y a quelque effort, quelque mérite, à quitter, pour leur donner audience, les régions sereines où l'on converse avec les génies de l'antiquité ecclésiastique et avec l'esprit même de Dieu. Au moins en conviendra-t-on sans peine : un pasteur d'âmes qui se connaît ne risque pas sans motifs graves et sa tranquillité personnelle, et « cette renommée de tolérance, de conciliation, cette réputation d'esprit pratique et expérimenté, que les oracles de l'opinion, les oracles du goût et des convenances, les princes de la science et de la politique, ne refuseraient peut-être pas de lui faire (1). » Pourquoi Mgr Pie la risqua-t-il? C'est qu'il craignit « l'anathème lancé contre les lâches prophètes, coupables de crier la paix là où n'était pas la paix (2). »

Ainsi s'en expliquait-il devant ses prêtres, au début de sa Première *Instruction synodale sur les principales erreurs du temps présent* (1855). Deux autres devaient suivre (3). Les trois réunies mon-

(1) *Mgr Pie*, t. II, p. 342.

(2) *Ibidem.*

(3) La seconde, dès 1856 : la troisième, répartie entre les deux retraites pastorales de 1862 et 1863.

trent excellemment l'Évêque dans cette part éminente de son rôle, qui consiste à juger de haut les mensonges en crédit (1).

(1) Le temps nous manque pour une étude bien intéressante, celle des relations publiques de Mgr Pie avec son clergé. Nous en prendrions l'idée dans les entretiens synodaux, dans les homélies fidèlement renouvelées à chaque anniversaire de la consécration épiscopale. Tout s'y rencontre : épanchements douloureux, encouragements paternels, corrections charitables mais loyales. C'est l'instruction avec son ampleur; c'est le jugement avec sa fermeté; c'est la causerie avec son abandon; c'est l'élan du cœur avec tout ce qu'il peut donner parfois de grâce et même de poésie. Et quelles leçons de prudence en même temps que de zèle! Hauts et difficiles problèmes de conduite, détails familiers de tenue, voire même de costume ecclésiastique, tout se trouve touché d'une main délicate et sûre. J'imagine que beaucoup d'hommes du monde marcheraient d'étonnement en étonnement s'ils voulaient bien lire ces confidences et directions épiscopales. N'en doutons point d'ailleurs : moins remarquées peut-être à leur apparition, elles recevront du temps une valeur toujours croissante. L'histoire y viendra prendre sur le vif l'exacte physionomie du clergé français, et tout ensemble les traits immuables du gouvernement honnête, doux et fort de l'Église. Oui, voilà bien l'Église, le clergé, tel qu'il était il y a un demi-siècle. Par-dessus tout, voilà l'Évêque, le voilà plus manifeste et pour ainsi dire plus complet que dans les parties moins intimes et plus retentissantes de son ministère : gardien très instruit, très vigilant et très jaloux de la législation ecclésiastique et des traditions locales; connaissant les prérogatives de son ordre et les défendant avec une fidélité généreuse, aussi incapable d'abdiquer par je ne sais quelle complaisance, que dévoué de cœur et d'âme à la suprématie du Vicaire de Jésus-Christ; mêlé aux choses humaines, comme l'Église même que le *naturalisme* s'efforce en vain d'en séparer, mais n'y entrant qu'avec elle et pour elle, sans goût d'ingérence indiscrète, comme sans mollesse devant les appels du devoir; enseignant de plein droit, au nom de son autorité propre, mais heureux surtout de prêter sa voix aux enseignements du Pasteur universel, et de les faire passer à la foule par l'entremise des pasteurs secondaires. Ainsi, dans ces communications synodales en particulier, on suit des yeux la marche de la doctrine descendant du chef aux membres ; on touche de la main la chaîne de la hiérarchie enseignante.

Par une Encyclique du 9 décembre 1854, Pie IX avait condamné les premiers attentats du Piémont contre la propriété ecclésiastique. La première *Synodale* convainc de folie les conservateurs propriétaires qui trouvent à leur gré ces spoliations sacrilèges. Le Pape avait rabattu l'orgueil de la philosophie se targuant de suffire, autant et mieux que la religion, au bonheur de l'homme. L'Évêque la poursuit à son tour sur le terrain de la doctrine et des actes.

En doctrine, c'est le vieil éclectisme, essayant de faire peau neuve; c'est Cousin, s'interrompant de portraiturer les belles dames de la Fronde, pour se résumer, comme philosophe, dans son livre *Du vrai, du beau et du bien*. Ce livre, Mgr Pie le voudrait condamné à Rome; d'autres sollicitent l'indulgence, escomptant, au bénéfice de l'auteur, quelques vagues espérances de retour. Dieu aura récompensé, je n'en doute pas, leur intention charitable, mais je m'assure qu'il n'aura point gourmandé l'évêque de Poitiers, comme jadis les deux Apôtres qui voulaient faire descendre le feu du ciel. Les indulgents plaidaient, et de leur point de vue, les intérêts éventuels d'une âme; lui regardait, par-dessus tout, le droit suprême de la vérité, mais encore le péril de beaucoup d'autres âmes trop peu attentives à l'hypocrisie des publications nouvelles. Dans la *Synodale*, en tout cas, il se doit de la dénoncer. On jure qu'on respecte le surnaturel, qu'on ne l'atteint pas, qu'on se renferme dans un tout autre domaine, celui de la philosophie pure. Or, qui ne voit là une négation implicite? Le surnaturel n'est pas tout, mais, s'il est quelque chose, il touche à tout, à tout ce qui intéresse la destinée de l'âme, s'entend; il se mêle à

tout, il domine tout, la philosophie comme le reste.

Est-il vrai d'ailleurs qu'on ne l'atteigne pas en philosophant à côté de lui? Non, car on le traite poliment de mysticisme. Et pourquoi? Parce que, entre Dieu et l'homme, il suppose un médiateur autre que la raison; parce qu'il fait de Dieu l'objet direct de l'amour; parce qu'il estime la sainteté réalisable dès ce monde. Voilà bien l'attaque ouverte, la négation formelle. Que parle-t-on de paix, de respect? Les respects mentent, la paix trahit. C'est la guerre qui continue entre Jésus-Christ et la déesse Raison.

Guerre en philosophie spéculative, guerre en morale pratique; après Cousin, Jules Simon et ses pareils. A leur gré, le devoir n'a d'autre base que la nature; au moins en est-ce bien assez pour les âmes d'élite. Au vulgaire donc, le secours grossier des symboles, d'une morale révélée, religieuse; à nous et à nos amis, le privilège de nous en passer, de nous en tenir à la nature, de récuser pour notre usage propre tout système de morale et de religion qui prétendrait l'élever au-dessus d'elle-même, qui l'estimerait impuissante à remplir par elle-même sa destinée. O morgue naïve de ces égalitaires, de ces humanitaires! D'ailleurs, outrage à la souveraineté de Dieu. Si, en fait, il propose le surnaturel à la liberté humaine, en droit, il l'impose à tous sans acception de personne. Outrage au sang de Jésus-Christ; il a coulé pour tous, on n'est pas maître de le prendre ou de le laisser avec ce nonchaloir superbe. Mensonge à la condition vraie de l'homme déchu, blessé dans sa nature, impuissant, de fait, à rester homme s'il n'accepte la main de Dieu pour monter plus haut que l'homme. Et ne dites pas que vous vous préoc-

cupez uniquement de conservation sociale, que vous omettez la question du salut individuel. Non, la morale naturelle ne sauvera pas mieux la société que les individus. Quant à eux, si philosophes qu'ils puissent être, le problème de la destinée personnelle se pose en termes clairs, simples, terribles : ou le surnaturel accepté ou l'enfer.

Telle était en substance la *Première instruction Synodale*. Elle souleva un petit orage; la Sardaigne se plaignit, le rationalisme se récria, le ministère admonesta. Bref, le *naturalisme* avait senti le coup et apprécié l'adversaire. L'adversaire ne tarda pas à redoubler.

Il dénonça donc, en 1856 (1), un progrès dans le sens du radicalisme athée. Progrès visible, logique, fatal, et pourtant combien timide encore et hypocrite d'allure! Posez nettement devant lui la question religieuse, essayez de lui faire lire dans l'histoire le grand fait de la Révélation divine : il se refuse à l'examen ; laïque, philosophe, il plaide son incompétence, il revendique le droit d'ignorer. Bref, il se dérobe, quitte à lancer son trait du Parthe, ses négations implicites, qu'il va nier elles-mêmes, l'instant d'après, avec une imperturbable candeur.

Et pourquoi cette stratégie plus prudente que fière? Pour sauver sa prétention fondamentale, pour maintenir la philosophie séparée de la religion positive, la raison isolée de la foi. Chimère que ce séparatisme. Dans votre philosophie, qui se targue d'être tout ensemble complète en soi et fille de la seule nature, comptez donc les lacunes, comptez aussi les emprunts faits à la Révélation. Impiété, du reste,

(1) *Deuxième instruction synodale*... 1856.

car vous volez à Jésus-Christ la nature, sa conquête. — Apostasie ou infidélité personnelle, incompatible, en tout cas, avec le baptême, vrai paganisme par conséquent. — Humiliation enfin, amoindrissement pour cette pauvre intelligence humaine dont le *naturalisme* se prétend le chevalier. Est-ce que la foi, tout au contraire, n'affermit pas et ne complète pas la philosophie? Est-ce que, dans les limites du dogme, la raison ne garde pas une large liberté, un vaste champ de travail? Est-ce peu que de recevoir et de vérifier les titres historiques de la Révélation divine, de sonder respecteusement le mystère lui-même, d'en étudier le sens, les relations, les harmonies? Pour tant de gloire, on ne lui demande que de s'avouer bornée, c'est-à-dire de confesser que l'homme n'est pas Dieu. — Belle et simple doctrine, que l'évêque de Poitiers verra plus tard adoptée et sanctionnée presque littéralement par l'Église universelle.

Cependant, parmi ces combats de pensée, les événements marchaient, le mystère d'iniquité se poursuivait (1); les Antéchrists de toutes nuances (2) avançaient leur œuvre dans les faits comme dans la doctrine; on les eût dits jaloux d'attester la connexion, la solidarité, tant niée par eux-mêmes, de la doctrine avec les faits. Aussi, tout en défendant, et avec quelle force! la royauté temporelle du Pape, Mgr Pie ne perd pas un moment de vue les erreurs théoriques; c'est en pleine « question romaine » (1862, 1863), que paraît la *Troisième instruction synodale*, chef-d'œuvre théologique et littéraire, mais

(1) *Mgr Pie*, t. IV, p. 145.
(2) *Ibidem*, p. 585.

encore plus intéressante comme le grand effort de la lutte contre le naturalisme. Après de beaux combats, voici la grande bataille engagée sur toute la ligne et poussée à fond.

Avant tout, l'ennemi est reconnu, ses bataillons dénombrés. — Voici d'abord ces demi-transfuges qui s'appellent, en ce temps-là, « catholiques sincères et indépendants. » Gens pratiques, gens avisés, ils somment poliment l'Eglise de se retirer des affaires humaines; ils évincent respectueusement Jésus-Christ de la vie sociale. C'est le naturalisme politique. — En seconde ligne et d'une allure plus décidée, marchent les *émancipateurs*, les *sécularisateurs*. Ceux-là se passent du surnaturel comme d'un accessoire de luxe; ils lui épargnent l'injure, mais ne l'honorent même pas d'une discussion. Derrière eux, les déistes rationalistes le rejettent bravement comme faux et impossible. — Enfin l'arrière-ban, si ce n'est plutôt l'élite, se compose des panthéistes, des matérialistes, des athées de toutes armes. Telle est, en ses quatre corps principaux, la grande armée du naturalisme, l'armée de la dernière et radicale hérésie, l'armée de Satan, n'en déplaise aux dupes innombrables qui font nombre et qui auraient horreur de leur chef.

Et maintenant il faut combattre. Or, pour la vérité, combattre, c'est avant tout se montrer. Les dogmes attaqués sont donc, tour à tour, mis en lumière : Dieu tout d'abord, Dieu dont le naturalisme laisse tôt ou tard périr jusqu'à l'idée : preuve manifeste que la raison, si elle prétend se suffire, ne sait pas garder les premières vérités de raison. Et comme on ne défend pas froidement l'existence du Bien suprême, après quelques pages vraiment

splendides empruntées au Concile provincial d'Agen, la confession solennelle d'une foi inébranlable, « irrémédiable », jaillit du cœur de l'évêque en hymne d'adoration et d'amour.

Mais le champion de Dieu et du surnaturel est aussi, dût-on s'en étonner, le vengeur de notre nature humaine. S'il lui refuse d'égaler Dieu par elle-même, il lui reconnaît une aptitude surnaturelle d'union à la divinité, soit dans la gloire de l'identité personnelle, soit dans la gloire de l'adoption. Le premier mode se réalise en Jésus-Christ seul ; le second, dans cette multitude de frères dont Jésus-Christ est l'aîné ; il se réaliserait dans tous les hommes si tous les hommes voulaient y entendre. Voilà le fait, le grand fait religieux, chrétien, qui porte en soi et constitue le Christianisme, la religion tout entière; voilà le fait capital, obstinément rejeté ou négligé par le naturalisme; le fait que la Synodale va déployer dans une exposition grandiose comme lui-même.

Quand on a lu ces pages de maître ; quand on a vu la vérité, forte d'elle-même encore plus que du talent de son interprète, monter à la façon des grandes eaux; quand on s'est laissé avec bonheur emporter à ce mouvement magnifique ; on se retourne vers les adversaires, et l'on se demande tristement : « Que feront-ils? » Hélas! beaucoup refuseront même de lire, ou, si quelque curiosité les y pousse, ils diront ne pas comprendre. Après tout, que leur veut-on? Ils sont laïques, ils sont philosophes, ils ne sont pas théologiens. Incompétents s'il s'agit des preuves, leur compétence ne va qu'à la négation, au blasphème. Et ils nieront et ils blasphèmeront, se répétant sans trêve, ne daignant prendre

garde à la doctrine qu'on leur présente ; les uns s'étant faussé et comme tordu l'esprit jusqu'à se rendre incapables de la concevoir ; d'autres la concevant juste assez pour la prendre en haine et vouloir la détruire, sachant d'ailleurs la puissance désespérante de la répétition inepte, mais obstinée.

L'évêque ne désespère pas cependant, il les argumente, il les gourmande, il les presse en toute patience et doctrine. Il rappelle le droit de Jésus-Christ, droit suprême vainement insulté par leurs fins de non-recevoir. Il détruit la fausse hypothèse où s'appuie toute leur sophistique : celle d'un état primitif de nature pure, où il doit être loisible de se borner et possible de se tenir. Non, l'élévation obligatoire à une doctrine surnaturelle est un fait primordial, contemporain de la création même ; et de ce fait, joint à celui du péché originel héréditaire, une loi ressort, universelle, partout vérifiée : en pratique, le surnaturel est indispensable au maintien de la nature ; désormais, la nature se tient inévitablement ou au-dessus ou au-dessous d'elle-même. Qu'est-ce à dire ? Que, sans la révélation et la grâce, nous ne savons ni bien garder les vérités même qui tombent sous notre puissance naturelle de connaître, ni constamment pratiquer les vertus qui pourtant ne dépassent à aucun moment donné notre naturelle puissance d'agir. Ainsi, de fait, nous ne pouvons rester à notre légitime niveau d'hommes, sans l'action surnaturelle du Dieu-homme. Ainsi, de fait, la vérité naturelle, la loi naturelle, la religion naturelle, tout ce qu'on peut appeler d'un mot la nature, ne subsiste qu'englobé, encadré, dans l'ordre supérieur où Dieu nous avait merveilleuse-

ment établis dès l'origine et nous a rétablis plus merveilleusement en Jésus-Christ.

L'apologiste chrétien peut se taire ; il a dit le dernier mot, touché le point vital. Vienne le Concile du Vatican : Mgr Pie aura la joie de retrouver dans l'enseignement suprême, infaillible, tous les traits de son enseignement privé (1).

II. — En étudiant le grand évêque, impossible d'esquiver l'éternelle « Question romaine. » Bornons-nous du moins à l'indispensable, aux traits originaux par où il trancha sur ses égaux en vaillance, les Gerbet, les Plantier, les Dupanloup.

Or, ici comme ailleurs il enseigna, il jugea, ce fut sa manière de combattre. Par tempérament, par habitude, il allait comme invinciblement aux profondeurs des choses, ou, si l'on veut, à leur sommet. Pourquoi changer de méthode ? Il resta donc lui-même, l'évêque docteur, le professeur de surnaturel (2).

En 1862, il essayait d'apprendre à un ministre de Napoléon III le vrai sens de la question, sa vraie portée. « Vers quel but le *monde nouveau* fait-il hautement profession de tendre, sinon vers une

(1) *Instruction synodale sur la première Constitution du Concile.* Juillet 1871. *Œuvres*, t. VII, p. 177 et suivantes.

(2) A qui eût préféré le voir un peu journaliste, il répondait : « Je ne blâme aucun de ceux de mes Vénérables Frères qui ont été dans la nécessité de faire de la sorte. Mais, pour ma part, je n'ai pas jugé à propos de quitter ma chaire épiscopale pour me jeter, en simple citoyen dans ces luttes ardentes. J'ai regretté, et je l'ai dit tout haut, que le gouvernement de l'Empereur ait cru devoir interdire aux journaux la reproduction des mandements et autres actes épiscopaux... Mais, en regrettant cette mesure, j'ai mieux aimé m'y soumettre et en subir les inconvénients, que de quitter mon rôle propre d'évêque et de me faire publiciste. »

complète *sécularisation*, ce qui veut dire, dans le langage actuel, vers la rupture absolue entre la société et le principe chrétien?... Et comme notre siècle est hardi à tirer les conséquences, voici que l'alliance du pouvoir civil et de l'orthodoxie est attaquée dans son dernier représentant et sa suprême personnification, qui est le Roi pontife. La démolition radicale et raisonnée de ce qui reste de la chrétienté européenne, voilà le fait et la théorie qui se dressent en face de nous (1). »

Et qu'avouait autre chose le plus actif et le plus intelligent des conspirateurs, le comte de Cavour? Ne dénonçait-il pas, comme le vice essentiel de la royauté pontificale, la subordination du temporel au spirituel, de la nature au surnaturel, pourrait-on dire? Ainsi ce qu'on voulait faire disparaître, c'était, non pas uniquement et finalement l'union des deux sceptres dans la même main et des deux couronnes sur la même tête, condition singulière, exceptionnelle, de la royauté papale; c'était l'alliance régulière du temporel au spirituel, de l'État à l'Église, seule condition normale de toute société chrétienne, si laïque soit-elle. Voilà bien la position qu'il s'agissait d'emporter, en attendant l'heure favorable pour s'en prendre au cœur même de la place, au pouvoir spirituel lui-même, au fondement visible de la religion. Voilà ce que les soldats de Lamoricière ont défendu par le sang, comme d'autres par la parole ; mais nulle part, durant cette crise, la parole épiscopale, ne fut plus lumineuse et plus profonde qu'à Poitiers.

Les œuvres de Mgr Pie sont là, racontant au jour

(1) Lettre à M. de Persigny. *Œuvres*, t. IV, p. 527.

le jour ses efforts, ses luttes, parmi les menues persécutions soulevées par les rancunes du pouvoir et aggravées par le zèle gauche des subalternes. Curieux détails, et de quelle valeur pour l'histoire! Isolé dans son palais où les fonctionnaires ont ordre de ne plus paraître, suivi, devancé même, dans ses tournées pastorales, par l'œil inquiet de la police, épié dans sa chaire, « sa seule tribune » (1), menacé de voir démembrer son diocèse (2), interné d'ailleurs dans ce même diocèse par la crainte de n'y pouvoir rentrer s'il s'en éloigne (3), malgré tout, l'évêque docteur ne perd jamais la grave sérénité de son rôle, on croira même sans peine que ses tribulations aient fait « sa meilleure joie » (4). La gloire, non plus, n'est point pour ses adversaires, et tel puissant d'alors ne devra guère qu'aux écrits du prélat une immortalité d'ailleurs peu flatteuse. Les grandes situations ont leurs épines; l'homme du monde sans théologie fait assez triste figure quand les circonstances le mettent aux prises avec un théologien de cette force. Que si, d'aventure, le théologien a, par surcoît, beaucoup d'esprit, l'homme du monde fera

(1) Tome IV, p. 576. Le plus curieux fait d'espionnage officiel se passa le 30 juin 1861, en la solennité de Saint-Pierre. L'évêque lui-même en a très spirituellement fait l'histoire dans une réponse au ministre Billault, qui avait cru devoir porter, plusieurs mois après, l'affaire aux Chambres. L'affaire, c'était l'allusion « manifeste » que le prélat s'était permise en notant que le persécuteur de l'apôtre était, non pas « Hérode l'Ascalonite », ni « Hérode Antipas », mais « un troisième Hérode, Hérode Agrippa ». — Hérode III, Napoléon III : selon le ministre, l'intention sautait aux yeux. (Voir tome IV, pages 257, 388 et suivantes.)

(2) Tome V, p. 216.

(3) Tome IV, p. 458.

(4) Tome VIII, p. 248.

sagement, comme Billault, par exemple, de décliner toute controverse épistolaire (1). Mais ne sourions pas. On inclinerait plutôt à une pitié grave pour ces dignitaires d'alors, si hautains envers l'Eglise, si sûrs d'eux-mêmes et de l'éternité du régime qu'ils servaient.

Que sont, d'ailleurs, les personnes, au prix des questions en litige ? Ces questions, l'évêque de Poitiers excellait à les dégager, à leur rendre leurs vrais contours, leur pleine lumière. Dès 1856, parlant à ses prêtres de Rome considérée comme siège de la papauté (2), il avait tout dit sur l'histoire, sur le droit, sur les objections des politiques ; mais surtout il avait posé le principe inflexible. Rome est, de par Dieu, le siège de la primauté ecclésiastique, primauté nécessairement indépendante et, par suite, régulièrement souveraine. Pas d'intérêt légitime qui soit incompatible avec cet ordre de choses ; nulle difficulté de détail qui puisse infirmer ce droit.

Mais le droit ne pesait guère dans les balances du naturalisme politique. Et que devenait-il peu à peu dans l'opinion, quand le pouvoir lui-même faisait effort pour la séduire ; quand, par ailleurs, il bâillonnait la défense, écrasait la presse catholique et déniait à l'épiscopat le bénéfice commun de la publicité ? Malgré tout, la vérité fut dite, elle demeure. On la retrouve dans l'œuvre de Mgr Pie, encore vivante et palpitante comme au premier jour. Elle avertit, elle dénonce, elle proteste, elle pleure quelquefois, elle prie, car son dernier recours n'est point sur terre ; si elle ne sait pas maudire, au moins a-t-elle

(1) Tome IV, p. 449.
(2) Tome IV, p. 449 et suivantes.

parfois des éclats vengeurs ou des sévérités calmes qui font trembler. Mais toujours et par-dessus tout, elle enseigne, elle éclaire. Avec une science qui n'est jamais à court et une patience qui n'est jamais à bout, elle recommence à tout propos les mêmes réponses, les mêmes distinctions, les mêmes explications, élémentaires pour le bon sens que la foi maintient et préserve, trop hautes pour les politiques incrédules qui jouent avec la religion et l'âme sans y rien entendre, aveugles et conducteurs d'aveugles, malheureux de pouvoir tout et de savoir si peu.

La vérité suit et distingue, en s'y adaptant, les diverses phases des choses. D'abord et longtemps à l'avance, elle prévoit, elle s'inquiète. « On dirait que des complots se trament, que de grandes iniquités se préparent. J'aperçois dans un avenir prochain de terribles tempêtes, d'effroyables ébranlements (1). » Il ne s'agit encore ici que du gouvernement sarde et de sa politique irréligieuse. Que sera-ce quand la France commencera de faire cause commune avec lui? Dans une audience fameuse, l'évêque osera bien dire au souverain lui-même : « Si le moment n'est pas venu pour Jésus-Christ de régner, eh bien alors, le moment n'est pas venu pour les gouvernements de durer (2). » Le souverain passe outre, il bat l'Autriche, il met en feu l'Italie. Dès lors et tandis que les crédules ferment les yeux pour rêver, le docteur catholique voit juste et clair. « Ne nous y méprenons pas : nous sommes arrivés à l'extrême limite des choses. Ce sont là les intérêts les plus intimes, ce sont les questions les plus vitales qui sont

(1) A Bordeaux, août 1854, t. II, p. 133.

(2) Audience du 15 mars 1858. (Mgr Baunard : *Histoire du cardinal Pie*, t. I, p. 669.)

en jeu (1). » Vient ensuite la lutte ouverte, ardente, infatigable, contre les événements qui se précipitent et les attentats qui s'accumulent. La vérité s'émeut et s'indigne, c'est plus que son droit; mais jamais elle ne s'emporte, et ses coups en sont d'autant plus redoutés. Le juge de la foi condamne solennellement les libelles fameux employés alors pour endormir, pour stupéfier et « anesthésier » la foule : le *Pape et le Congrès, Rome, la France et l'Italie.* Si Rome est, comme il convient, au premier rang dans sa pensée actuelle, il tremble aussi pour l'intelligence française, pour la moralité universelle, toutes deux en péril. Voilà pourquoi il crie sans relâche : Ne vous laissez pas séduire; « que le bien soit toujours le bien, et le mal toujours le mal. » Cette préoccupation le hante jusque parmi les éclats de douleur et d'enthousiasme que provoque en lui Castelfidardo, parmi les indignations trop motivées qui lui font un jour (22 février 1860) accoler le nom de Pilate à celui de Napoléon III. On sait l'histoire de cette pastorale fameuse, l'arrêt du Conseil d'Etat qui la déclara bientôt abusive et « supprimée. » La suppression ne dura pas même aussi longtemps que l'Empire; avant 1870, on pouvait lire dans les œuvres de l'évêque la sentence même, faisant suite et appendice au corps du délit, plus les fortes observations par où le coupable avait, par convenance, tenté de la prévenir (2). En fait, la page dont on voulait prendre scandale n'était ni une insulte ni une assimilation formelle, absolue. Elle disait au maître : « Prenez garde ! n'acceptez pas de ressembler à l'un

(1) 25 novembre 1859, t. III, p. 532.
(2) Tome IV, pages 173 et suivantes, 228 et suivantes.

des plus odieux personnages de l'histoire. » Encore Mgr Pie n'avait-il pas tout à fait la primeur de ce rapprochement en hypothèse. Dans le *Correspondant* du 25 octobre 1859, antérieur de trois mois à sa *pastorale*, il avait pu lire, sous la signature de Montalembert : « Qui voudrait être le Pilate de la papauté ? (1) » Son mérite propre était d'avoir porté le mot en chaire et de l'avoir entouré d'un commentaire d'autant plus accablant qu'il était plus calme dans sa gravité (2). Du reste, on n'a là que le trait final, et l'ensemble du mandement n'est pas moins fort. — Qui accuse le Pape d'entêtement? Un écrivain qui s'entête lui-même à des plans politiques cent fois condamnés par le bon sens. — Qui taxe la papauté d'ingratitude? Un avocat de la dynastie impériale. Oublie-t'il donc, et ce qu'a fait Pie VII pour les Bonaparte détrônés, et ce qu'a fait Pie IX pour celui qui règne aujourd'hui en France ? Imaginez Napoléon III lisant cette lettre, comme il l'a certainement lue. Son esprit rêveur et sa cervelle trouble l'auront-ils empêché de sentir la justesse et la vigueur des rétorsions qui l'atteignaient, lui, à travers le scribe dont il avait emprunté la plume? Et pour-

(1) Montalembert, *Œuvres polémiques*, t. II, p. 674.

(2) Il avait sacrifié une première rédaction où la femme de Pilate intervenait conformément au récit évangélique. Or, on n'ignorait pas les anxiétés de l'Impératrice à propos de la « question romaine », et l'allusion sautait aux yeux. Notons, sans pouvoir autrement la garantir, une tradition locale que l'éminent biographe n'a pas connue ou jugée assez certaine. Ce serait la mère du Prélat qui, ayant reçu communication du manuscrit, aurait obtenu la suppression du passage où l'Impératrice devait se reconnaître. On voudrait l'anecdote bien authentique; il ferait beau voir la Souveraine ainsi délicatement protégée par la veuve du cordonnier de Pontgouin.

quoi n'y eut-il pas alors vingt ou trente évêques à lui parler de ce ton? Pourquoi n'en a-t-il pas cru les quelques voix courageuses qui lui dénonçaient l'abîme? J'ignore les secrets de Dieu; mais est-on sûr que, si elles avaient prévalu, le filleul de Pie IX ne s'appellerait pas aujourd'hui Napoléon IV? L'évêque avait dit vrai : le temps n'était pas encore venu pour les dynasties de durer.

On le figurait en ennemi, en irréconciliable. Calomnie officielle. S'il fut légitimiste de conviction et d'attrait, l'homme de l'Église, le docteur du surnaturel ne s'est jamais ravalé aux mesquineries de l'opposition politique; il avait mieux à faire, il avait l'âme plus haute aussi. On le vit bien quand vint l'agonie du règne, quand le naturalisme révolutionnaire commença visiblement à déborder ceux qui avaient eu l'effroyable imprudence de le servir. Alors, sans rien abandonner du vrai, la parole épiscopale se fit discrète, prudente, mesurée. Eût-il été généreux d'ajouter aux embarras de la situation, d'accabler des adversaires qui, par ailleurs, étaient déjà des vaincus (1)? L'empire tombé sur une dernière concession à la révolution italienne (2), l'Evêque eût failli à son mandat s'il n'eût dégagé de ce désastre la leçon providentielle. Par ailleurs, quel noble respect pour les coupables punis! « Mes lèvres sacerdotales, qui ont trouvé autrefois des accents énergiques, non pas contre le pouvoir ou la personne, mais contre les actes pernicieux du po-

(1) Mgr Pie, lui-même s'en explique noblement et spirituellement devant ses prêtres réunis en synode (juillet 1868. t. VI, p. 210).

(2) Le retrait de la brigade française qui, depuis Mentana, protégeait encore les restes du domaine pontifical.

tentat couronné, ne laisseront pas tomber de paroles blessantes sur une majesté déchue. Mais, pour l'instruction de ceux qui sont debout plutôt que de ceux qui sont à terre, comment ne pas reconnaître la puissance fatale des foudres de l'Eglise » (1)? L'histoire la reconnaîtra, si d'aucuns semblent perdre aujourd'hui la force de comprendre ou même voir.

Elle est donc généreuse et digne, la vérité supérieure, celle qui s'éclaire pleinement de la lumière surnaturelle et ne la perd jamais des yeux. Mais qu'elle est fière aussi, et plus que jamais à l'heure de ses défaites apparentes ! Quand la spoliation est consommée, quand la croix de Savoie est entrée à Rome et que le Christ est prisonnier dans son Vicaire (2) ; quand les âmes de peu de foi, toujours complaisantes au fait, penchent à croire la question tranchée et la cause perdue ; c'est alors que la vérité se redresse de toute sa hauteur, qu'elle retrouve ses plus mâles accents contre la violence triomphante et ses chants les plus enthousiastes pour le captif du Vatican, pour ce vaincu du naturalisme qui, en résistant au siècle, a ravi l'admiration du siècle, pour ce vieillard, le dernier homme et le dernier roi de l'époque (3), pour cette Rome toujours fidèle, tombeau d'un mort que ne contiendrait pas le monde (4), sépulcre où dort la vie attendant la résurrection (5).

(1) Mandement annonçant la suspension du Concile œcuménique, 31 octobre 1870, t. VII, p. 10 — Mandement du 4 décembre sur l'Encyclique de Pie IX concernant la dernière invasion (*ibidem.* 36).

(2) « Je vois dans Anagni entrer la fleur de lys, et le Christ être prisonnier dans son Vicaire. » (Dante.)

(3) T. VII. p. 480.

(4) T. VII, p. 362.

(5) T. VII, p 504.

En 1871, au lendemain de nos désastres et de la violation de Rome, les ardents, L. Veuillot, par exemple, et quelques Prélats, sollicitaient de l'assemblée de Versailles une démonstration menaçante en faveur du pouvoir temporel abattu. Le plus romain des Evêques céda moins à l'indignation et à la douleur. Il voyait trop bien l'impossibilité d'une nouvelle guerre et, par suite, le péril, le ridicule même, d'une diplomatie comminatoire que tout le monde alors nous savait incapables de soutenir. Il le disait nettement à Mgr Donnet, son métropolitain (1). C'est que la vérité est aussi sage que fière, qu'elle espère en Dieu et n'aime pas à le tenter. Autre chose, du reste, est la protestation diplomatique : — elle ne se fait bien que la main sur la garde de l'épée ; — autre chose la protestation religieuse, épiscopale, avertissant les consciences que le droit est toujours le droit et le crime toujours le crime. Pour celle-là, Mgr Pie l'envisageait comme un devoir, et, en ce point, qui l'accuserait de s'être manqué à lui-même ?

(1) Lettre citée par Mgr Baunard : *Histoire du Cardinal Pie*, t. II, p. 431. A ce propos, on a cru voir le grand Evêque en contradiction avec lui-même, reprochant publiquement à l'Assemblée une sagesse qu'il approuvait dans sa correspondance particulière. On comparait à la lettre précitée deux fragments d'une homélie prononcée en la fête de sainte Radegonde, le 13 août 1871. Or, il se trouve que, par suite d'une inadvertance manifeste, on transposait les deux fragments, ce qui changeait la portée, la signification même de l'ensemble. Remettez-les à leurs places respectives et il ne restera plus trace d'une attaque à l'Assemblée de Versailles. Qui voudra s'en convaincre n'a qu'à relire la courte homélie du 13 août (Mgr Pie : *Œuvres*, t, VII, surtout p. 289 et 290). Le grand Evêque n'avait pas accoutumé de se contredire, encore moins avait-il deux langages, l'un pour la chaire, l'autre pour l'intimité.

III. — Il ne manqua pas davantage à son attitude réfléchie, voulue et si parfaitement épiscopale, de docteur. L'enseignement, la lumière surnaturelle, avec laquelle d'ailleurs concourent celles de la raison, de la conscience humaine, de l'histoire admirablement sue et comprise : telle avait été son arme pour la défense de la royauté pontificale ; tel fut, après 1870, le remède qu'il offrit sans relâche à la France vaincue, démembrée et déchirée, mais impuissante à se refaire, parce que le naturalisme régnant l'a mise au point de craindre encore plus le médecin que la maladie, l'Église que la Révolution. Parmi les horreurs de « l'année terrible », il prodigua sa parole comme ces grands Évêques d'autrefois qui soutenaient l'âme de leur peuple envahi par les barbares ; il compatit, consola, encouragea, mais en enseignant toujours. Etait-ce habitude invincible, quasi inconsciente ? Ou plutôt ne le savait-il pas ? Il n'est consolation ni force morale, sans une conviction nette et profonde, sans une foi précise et lumineuse. Là même où les circonstances prêtaient moins à d'amples exposés de doctrine, il enseignait encore, par son art singulier d'interpréter l'Écriture, de nous y faire lire nos erreurs, nos fautes, notre chatiment et nos périls, mais aussi nos espoirs et nos chances, le tout exactement figuré, on dirait presque raconté, bien des siècles avant nous, sous la dictée du Saint-Esprit. Quelle leçon et quel réconfort ! Ainsi, rien de nouveau sous le soleil ; toujours le même fond humain de misère, de superbe et d'impuissance ; toujours la Providence ne châtiant que pour sauver ; toujours les mêmes voies ouvertes au repentir des individus ou des peuples. Dans nulle bouche contemporaine, la Bible n'a si bien prouvé son éter-

nelle jeunesse ; jamais elle n'a rendu d'oracles plus saisissants, plus actuels, que dans ces homélies de 1870, 1871, 1872, où l'évêque docteur suivait pas à pas les incidents journaliers de la guerre, de la sédition, de la politique. En les lisant, on se rappelle ce mot écrit par les Machabées aux Spartiates : « Il suffirait à notre consolation des Saints Livres qui sont dans nos mains » (1). Plût à Dieu qu'ils fussent plus souvent dans les nôtres ! Mais certes aucun moderne, depuis Bossuet, ne nous apprendrait mieux à nous en servir.

J'ai nommé la politique. A cette orageuse époque, on n'y échappait guère ; mais l'évêque de Poitiers entendait bien s'y commettre le moins possible et n'y toucher que de haut. Ainsi refusa-t-il par deux fois une candidature à l'Assemblée et plus tard un siège au Sénat. Sa tribune, à lui, c'était la chaire de sa cathédrale ; sa politique, l'affirmation du droit social de Dieu vivant en Jésus-Christ et dans l'Église. Remettons Dieu en sa place, ou nous ne remonterons pas à la nôtre : voilà le thème principal, intarissable, varié comme les circonstances qui le ramènent, et tout à la fois immuable comme la force des choses et leur loi. Remettre Dieu à sa place : loi suprême en effet, essentielle, à édicter la première, et où rapporter les autres. Posons donc cette pierre angulaire, puis, avant d'organiser, constituons ; avant de légiférer sur le détail, donnons-nous un gouvernement qui ait chance d'honneur et de vie. Lequel ?... Au gré de Mgr Pie, le doute même n'existait pas. On ne pouvait que rajeunir le pacte huit fois sécu-

(1) *Nos, cum nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos libros qui sunt in manibus nostris...* (1 Machab., XII, 9).

laire, que renouer la vieille tradition monarchique, et d'autant qu'elle était là, présente et vivante, dans une personnalité hors de pair, dans un prince qui entendait en pur catholique les relations du surnaturel avec la nature, de l'Église avec l'État. En chaire, l'évêque docteur ne pouvait apporter que des allusions discrètes; mais, ne suffisait-il pas, même à ses espérances politiques, d'inculquer sans relâche le grand principe social avec lequel, par une rare fortune, cadraient si bien les visées personnelles du comte de Chambord? — En dehors de son ministère officiel, l'évêque patriote pouvait assurément donner un plus libre cours à ses vœux, à ses espérances. Car en 1873, il ne paraissait nullement chimérique d'espérer, d'escompter même une restauration prochaine. A Rome, où il se trouvait pour quelques jours, Mgr Pie pouvait, sans présomption ni outrecuidance, tracer pour le roi futur les grandes lignes de la reconstitution nationale (1). Simple crayon, qui cependant fait penser à la *Politique sacrée* de Bossuet Il la dépasse même, étant pur de tout gallicanisme, ne réduisant pas l'Église au silence pour laisser la conscience royale maîtresse de parler ou de se taire. On pense encore aux *Tables de Chaulnes*, à cet autre plan de règne esquissé par Fénelon pour son élève devenu dauphin. En 1873, comme cent-soixante et un ans plus tôt, ni les plans ne devaient aboutir ni les espérances. Le royal prétendant refusa

(1) Rien de plus ferme, mais rien de moins despotique, rien de quoi ne se puisse accommoder un libéralisme raisonnable. (Voir Mgr Baunard : *Histoire du cardinal Pie*, tome II p. 487). En ce même temps, L. Veuillot faisait, lui aussi, son plan de règne et fort semblable à celui du prélat. (Voir t. IV de ces *Esquisses*, p. 312.)

d'admettre les trois couleurs, et sa cause fut perdue. « On se demande, lisons-nous quelque part, jusqu'à quel point l'évêque a inspiré les pensées du prince (1). » A ma connaissance, aucun indice positif n'autorise la question, et d'ailleurs elle serait tranchée par Mgr Pie lui-même. Sollicité de plaider pour le drapeau tricolore, il écrivait : « Je ne me mêlerai jamais directement aux questions de ce genre, me contentant d'avoir mon sentiment comme particulier, et n'engageant jamais ma personne d'évêque dans la politique active (2). » A vrai dire, son sentiment personnel et spontané cadrait avec celui du prince, et chacun d'eux n'avait que faire des inspirations de l'autre (3). L'un et l'autre estimaient les trois couleurs inséparables de l'idée révolutionnaire. Or, s'il ne fallait qu'essayer un nouveau pacte avec elle, à quoi bon aller chercher l'exilé de Frohsdorff, le représentant du principe contraire? Que devenaient son titre, son droit, sa raison d'être? Que pourrait bien être ce règne, inauguré par une abdication virtuelle, par un véritable suicide moral? Sans trace de concert préalable, voilà comment le comte de Chambord et l'évêque de Poitiers envisageaient la question du drapeau. Se trompèrent-ils d'y voir tant de choses? J'avouerai simplement que je l'ignore. Eurent-ils trop bonne opinion de la France en la jugeant assez assagie par le malheur pour se reprendre, non pas certes à tout ce qui vient sous le nom d'Ancien Régime, mais au principe essentiel des sociétés chrétiennes, à Dieu même, fondement

(1) R. P. Lecanuet : *L'Eglise de France sous la troisième République 1870-1878*, page 189.
(2) Mgr Baunard, *Histoire du cardinal Pie*, tome II, p. 506.
(3) Voir Mgr Baunard, à la suite.

premier de tout droit, de tout devoir, de tout pouvoir? Je dirai, avec le biographe de Mgr Pie, que, s'il y eut là quelque illusion, elle était certainement généreuse et patriotique (1); j'ajouterai de mon chef qu'elle ne saurait faire, ni du prince un illuminé, rêveur de miracles, ni de l'évêque un intransigeant aveugle, un utopiste insouciant des réalités. Par-dessus tout, je m'assure qu'ils ne se trompèrent pas en assignant comme condition indispensable à notre relèvement une franche et complète abjuration, non pas, encore un coup, de toutes les institutions et mesures de quatre-vingt-neuf, mais de l'esprit fondamental de quatre-vingt-neuf. Car, en dépit des illusions d'alors et de celles d'aujourd'hui, c'était le dogme de Rousseau, le naturalisme social, l'athéisme social, la souveraineté absolue, illimitée, vraiment divine, de l'homme collectif, du nombre, de la majorité.

IV. — Par tempérament peut-être, mais beaucoup plus par conviction d'un grand devoir, Mgr Pie fut de ceux qui ont moins égard aux personnes qu'à la vérité. En cela, du reste, il avait conscience de bien entendre et de bien servir le premier intérêt des personnes mêmes. En se résignant à en froisser quelques-unes, que faisait-il que d'assurer à toutes, y compris celles qu'il lui fallait combattre, la lumière intégrale, premier patrimoine du chrétien? Ce patrimoine sacré, intangible, ils'en estimait justement gardien et responsable ; il y veillait avec la sainte jalousie du dépositaire qui doit compte aux âmes comme à Dieu. Que si, par là même, sa mémoire est demeurée importune à quelques-uns, elle reste

(1) Mgr Baunard, t. II, p. 543.

d'autant plus vénérable et chère à qui sait le prix de l'orthodoxie et préfère en tout le droit de Dieu à l'indépendance de l'homme. Aussi bien, comme la sagesse élémentaire craint moins les attaques du dehors que les divisions intestines, la sagesse catholique s'inquiète moins des incrédules qui nient la vérité, que des croyants qui la laissent diminuer en eux-mêmes et s'affadir. Elle saura donc toujours gré au vigilant docteur d'avoir fait bonne guerre, — dirai-je, à ces doctrines ou à ces tendances? — qui s'enveloppaient alors sous le nom vague de libéralisme catholique. Qu'on me permette de renvoyer à ce que j'en disais dans mon étude sur Montalembert (1). Je n'entends y joindre qu'un bref rappel de l'attitude prise et soutenue en cette affaire par l'évêque de Poitiers.

A prendre ce libéralisme dans ses rares formules doctrinales, mais surtout dans ses appréciations historiques et ses revendications pratiques, il y voyait un essai, fort inconscient mais non moins réel, de transaction, de concordat, — parlons comme lui — « un mauvais mariage mixte », entre l'esprit chrétien et l'esprit révolutionnaire, entre l'indépendance de l'homme et la souveraineté de Dieu. C'est dire que toute sa foi, toute sa raison, toute sa science de la théologie et de l'histoire, tout son sens des droits immuables de Jésus-Christ et des vrais périls de l'époque, se soulevaient à l'encontre. L'ennemi entrait donc dans la place; par le côté de la politique religieuse, des relations de l'Église et de l'État, le naturalisme se glissait parmi les glorieux champions du surnaturel. Assez sagace pour l'éventer dès

(1) Au tome IV de cet ouvrage, page 211 et suivantes.

l'abord, trop sage d'ailleurs et trop mesuré pour le voir où il n'était pas, l'évêque docteur le poursuivit, le dénonça, le démasqua, ou plutôt l'avertit sans relâche et le mit dans le cas de s'avouer à lui-même. Dès 1861 ou 1862, cette croisade à l'intérieur marcha de front avec la « question romaine » dans les actives préoccupations de son zèle. L'œil ouvert sur ces Congrès catholiques, si féconds en nobles fruits, mais que l'indocilité rendrait pour le moins stériles, il releva nettement, mais avec une grave modération, les confusions d'idée et de langage. Bientôt, comme il l'avait annoncé, désiré, demandé même — n'était-ce pas son droit? — on entendit parler l'Église, et il se contenta d'adhérer à la parole souveraine. A quoi bon la commenter, du reste? Le commentaire existait déjà, on pouvait le lire, épars mais moralement complet, dans l'œuvre antérieure du grand évêque. Non, encore une fois, Mgr Pie ne régentait ni ne conduisait l'Église; il avait eu seulement cette fortune, ce mérite, de marcher toujours droit et ferme dans les mêmes sentiers qu'elle. Ainsi se trouvait il par avance en parfait accord avec Pie IX et le *Syllabus*, avec Léon XIII et les fortes encycliques où cet autre Pape — un Pape docteur — allait rééditer, en forme plus directe et, dès là, plus péremptoire, l'enseignement de son devancier (1). Qu'on ne les oppose donc pas l'un à l'autre sur ces questions où se débattait le libéralisme catholique! Tous deux assistés de l'Esprit qui ne varie pas, ils ne pouvaient que juger de même, et ils l'ont fait; tous deux furent intransigeants en doctrine, mais

(1) *Sur la Constitution chrétienne des États* (1885). — *Sur la Liberté* (1885).

quoi! la vérité ne l'est-elle point par nature? Celui-là ne le fut-il pas, qui était substantiellement la Vérité? Reprocher à Mgr Pie l'intransigeance, l'intolérance doctrinale, serait lui reprocher sa gloire. Pour sa modération, pour son équité et sa charité envers les personnes, qui les contesterait n'aurait lu ni sa vie ni surtout son œuvre (1). En matière de libéralisme comme en toute autre, elle est profondément vraie, cette parole que lui écrivait le sage cardinal Guibert : « La distinction même de votre talent exclut la violence (2). » Oui, distinction du talent, mais plus encore, générosité de l'âme, sérénité supérieure que donne la conscience exacte et paisible du vrai possédé.

On le vit au Concile. Dans cette circonstance où, par frayeur du *Syllabus*, le libéralisme devait s'allier d'une façon si étrange avec le Gallicanisme qu'il ne professait point, voire avec le Césarisme qu'il abhorrait, l'évêque n'eut qu'à rester lui-même. En France, il ne s'agita pas; à Rome, il ne s'empressa pas. Désigné par voie de suffrage comme un des ouvriers nécessaires de la grande œuvre, il figura le second dans la Congrégation élective *de la Doctrine et de la foi*. Voilà quelle estime en faisaient ses pairs et juges naturels. La grande majorité de l'épiscopat catholique le tenait dès lors pour une des lumières de l'Église et n'entendait pas qu'il demeurât sous le boisseau.

Tout le monde sait qu'il fut à la hauteur de son rôle, et il est piquant d'observer que, s'il trompa un

(1) Voir, en particulier, ses relations avec Eugène Rendu, avec M. Foisset, avec le P. Gratry après le Concile.

(2) A propos du mandement où l'évêque avertissait Napoléon III de ne pas ressembler à Pilate. (Baunard, t. II, p. 52.)

instant l'attente générale, ce fut par son peu de hâte à soulever la question brûlante, celle de l'infaillibilité. Comptant sur la durée du Concile, Mgr Pie le voyait parcourant et éclairant de nouveau, à l'encontre du naturalisme contemporain, tous les grands aspects de la vérité catholique. Dans cette revue majestueuse, l'infaillibilité pontificale serait venue à son tour, dernier couronnement d'un ample chapitre sur l'Église, sa divine origine, sa constitution, ses droits. Aussi ne fut-il pas de ceux qui, le 24 avril 1870, demandèrent l'introduction immédiate. La Providence avait d'autres vues, et personne ne l'ignore, son premier ministre, en cette rencontre, fut l'opposition même, l'opposition qui, à force de proclamer la définition inopportune, l'imposa au Concile comme une nécessité morale. Revenu en France, l'Évêque pourra dire à ses prêtres : « Il est hors de doute que la définition de l'infaillibilité est entièrement due à ses adversaires. » Pour lui, quand elle fut mise en cause, il la servit de tout son cœur et de toute sa science, mais avec ce calme et cette discrétion où se reconnaît le vrai serviteur de l'œuvre divine, l'homme de grand caractère et de grande foi.

La Bruyère saluait en Bossuet un Père de l'Église. A vrai dire, il n'y en a plus ; l'usage réserve ce titre aux premiers organes de la Tradition, à ceux qui ont reçu de plus près et nous ont transmis de plus loin la lumière originale, l'enseignement des Apôtres et de Jésus-Christ. Mais l'Église aura toujours des docteurs, et pour porter officiellement cette auréole, que manque-t-il à Mgr Pie? Une autre auréole plus précieuse encore et que je ne songe pas à lui attribuer, la sainteté dans toute la force du terme. Me

permettra-t-on de le dire? J'ai eu l'honneur de l'approcher quelquefois, et il m'a semblé prendre çà et là sur le fait les très légères imperfections de l'homme. Mais je le demande, que manque-t-il au docteur?

Allons plus loin, figurons-nous l'époque tout autre. Plus de « question romaine », de naturalisme doctrinal, plus de divisions entre catholiques, plus rien de ces *contingences*, de ces actualités déplorables qui ont, pour une large part, déterminé le rôle de l'Evêque et attiré sur lui tous les yeux. Avec le même talent, les mêmes connaissances, le même tour d'esprit et d'âme, la même allure magistrale, supposons-le évangélisant trente années, en plein moyen âge, un peuple tout paisible en sa foi. Dans ces conditions moins orageuses, moins éclatantes, le docteur serait-il moindre? En le crayonnant à grandes lignes, il fallait bien mettre en relief ses luttes de circonstance; mais tout n'est pas là. Les dix volumes qu'il nous laisse représentent surtout l'enseignement pastoral de tous les jours, l'exposition courante et régulière de la doctrine chrétienne. Or, sur ce terrain plus modeste au gré du monde, le maître, le professeur de vérité surnaturelle, garde toute sa puissance, toute sa gloire. Ne disons pas qu'il y est plus admirable parce que la matière y est, à première vue, moins riche et réclame une plus puissante originalité. Il eût estimé cette raison un peu bien entachée de naturalisme. Disons au moins qu'il n'y tombe pas au-dessous de lui-même, loin de là; disons encore que, par ce côté, son œuvre s'élève au-dessus du pur intérêt historique, toujours actuelle, toujours jeune comme l'éternelle vérité qu'elle nous propose, toujours utile surtout. Que n'en peut

tirer le prêtre ! — mais nous y reviendrons tout à l'heure. — Que n'en peut tirer le croyant laïque, si du moins « l'incompréhensible sérieux de la vie chrétienne (1) » ne lui fait pas trop grand'peur ! Contant un jour à sa fille que Lauzun allait, lui aussi, « en Bourdaloue, » madame de Sévigné disait : « Il y apprendra au moins sa religion dont il ne se doute guère. » Fût-il plus grand clerc que Lauzun, l'homme du monde apprendrait de Mgr Pie à mieux connaître ce qu'on ne connaît jamais assez. Donc, s'il rencontre sous sa main les œuvres du grand docteur, qu'il ne se prive pas de les feuilleter, d'où lui viendra la tentation de les lire. Il ne saurait trouver, parmi nos contemporains, un maître de religion plus sûr, plus profond, mais aussi plus agréable ; reste à dire brièvement pourquoi.

III

Mgr Pie écrivain, éloquent professeur de surnaturel — Souplesse, condescendance, à propos. — L'Évêque docteur veut et sait se faire tout à tous. — Genres très divers traités avec un égal mérite. — Mgr Pie et la Bible : quelques rares jeux d'esprit, admirable commentaire dans l'ensemble. — Mgr Pie et Bossuet, ressemblance et inégalité. — Belles leçons pratiques aux prédicateurs.

Thiers le voulait de l'Académie, le tenant pour un écrivain rare, et surtout à raison de sa clarté bien française. Est-ce encore Thiers ou quelque autre qui disait : « J'aime à lire l'Évêque de Poitiers, parce

(1) Bossuet.

qu'il écrit finement et que toutes ses phrases ne commencent pas par *je* pour finir par *moi* (1). » Oui certes, le grand docteur fut écrivain, et, comme tout style de franc et bon aloi, le sien reflétait son âme au naturel. Ame puissante et bien équilibrée en ses puissances ; intelligence nette et pénétrante, esprit fin, prompt et volontiers joyeux ; imagination vive, teinte aux couleurs bibliques, sobre d'ailleurs et de goût sûr ; sensibilité très réelle, très mobile, mais contenue et forte, comme il sied à l'homme sérieux, au prêtre, à l'évêque plus encore. Prenez garde que, le talent natif étant donné, le prêtre véritable et qui se connaît trouve dans la hauteur, la pureté, la sérénité habituelle de sa pensée, un riche appoint à cette valeur littéraire qu'il ne cherche pas.

Celui-ci a, d'instinct et par nature, le goût de la distinction, de l'élévation, de la grandeur en toute chose. Fils du peuple, il a, si je l'ose dire, l'esprit aristocrate, l'esprit grand seigneur, entendez le véritable et le légitime, impliquant la simplicité comme note essentielle ; rien de compassé, d'enflé, de guindé, rien qui sente la pose, la morgue du parvenu. Et là encore, ce n'est pas merveille. Si Dieu a mis dans un tempérament cette distinction, cette élégance originelle ; d'ailleurs, pour l'élever encore et, du même coup, l'assurer contre elle-même, rien n'est tel que le commerce familier avec Dieu et les choses de Dieu. Qui est né gentilhomme d'esprit et

(1) Je tiens ce mot de Mgr Pie lui-même. Si, dans le fait de me le redire, on trouvait un peu de complaisance personnelle et une malice à l'adresse du prochain, je répondrais que, à mon souvenir, c'est là précisément le type le plus net de ces menues faiblesses humaines dont j'osais parler tout à l'heure. On voit ici jusqu'où elles allaient ; on voit moins qui serait en droit de jeter la première pierre.

de cœur, le sera de plus en plus, et au meilleur sens du terme, s'il vit, comme disait saint François de Sales, avec des pensées généreuses et magnifiques ; si, comme parle saint Paul, son entretien préféré, sa conversation ordinaire est dans le ciel (1).

Notre évêque docteur est enfin une âme complète, souple, capable de tous les sentiments, de tous les tons. Aussi quoi de plus varié que son œuvre, si une pourtant dans son fond, si continuellement ecclésiastique, épiscopale? Les dix volumes qui la composent ne se partagent point en genres et catégories. Ample ou brève, grandiose ou gracieuse, chaque pièce que l'auteur a jugé bon de nous conserver, prend son rang chronologique sans se préoccuper des entours. Il s'en suit des voisinages imprévus, des disparates, des contrastes, mais rien pour dérouter personne, chacun restant maître de détacher et de suivre au besoin, à travers plusieurs volumes, les questions de son choix. Par ailleurs, elle offre au lecteur moins pressé un repos, un charme quelquefois piquant, cette mosaïque ainsi composée au jour le jour, image naïve d'une vraie vie, d'un vrai ministère d'évêque, en un temps où, plus que jamais, l'évêque doit se faire tout à tous.

Se faire tout à tous : chef-d'œuvre du cœur, triomphe de la charité; mais là encore, si l'esprit, si le talent ne suffisent à rien, ils peuvent servir et beaucoup. Ils donnent, par exemple, le sens fin des situations, l'à-propos qui s'y ajoute, le tact qui les utilise avec une habileté loyale et, si on l'ose dire, avec un doigté prompt, souple et sûr. Nous n'avons

(1) *Nostra autem conversatio in cœlis est.* (Aux Philippiens, III, 20.)

pas entendu Bossuet parler familièrement aux paysans de la Brie, et c'est grand dommage ; mais assurons-nous que, malgré son génie, que dis-je ? en raison même de son génie, il se mettait sans déchoir à la portée de ces braves gens. Plus heureux à son égard, nous pouvons entendre Mgr Pie animer de sa parole telle fête locale ou corporative, converser du haut de la chaire avec les petits, jardiniers, forgerons, servantes; expliquer les bénédictions qu'il apporte à une voie ferrée qui s'inaugure, à un asile de faubourg, à une prison cellulaire, à un marché public Dans tous ces cas, où la parole épiscopale semble jetée hors de ses voies ordinaires, si je ne m'abuse, le lettré sérieux admirera par-dessus tout le délicat respect dont elle entoure les humbles gens et les humbles choses, fécondant et relevant celles-ci par toutes les ressources de la science sacrée et de l'érudition locale ; honorant ceux-là par un ton exquis de communication paternelle, se penchant vers eux, mais pour les élever à soi, instruisant, instruisant toujours, mais en toute bonne grâce et en tout à-propos. Ainsi entendez-vous le docteur du surnaturel attester en action et, comme on dirait aujourd'hui, par une vive leçon de choses, quels liens glorieux et charmants unissent au monde divin les plus simples détails de la vie terrestre. En même temps vous voyez, vous sentez le père des âmes, mais un père aussi grave qu'aimable, comprenant toute la force de ce mot *élever* qui est la propre formule de son rôle. Simples ou doctes, il n'y a qu'un christianisme pour tous : voilà qui est clair. On sait moins peut-être, ou l'on oublie, que les plus simples en sont capables, si l'on prend la peine de les y élever. Et comment ? Par l'exposition nette, précise,

illustrée d'images connues, de rapprochements familiers; par la communication, par l'effort d'une âme qui sort d'elle-même pour passer dans les autres et s'y verser tout entière avec les trésors qu'elle a conscience de lui offrir. Triomphe du zèle, encore un coup, mais aussi du talent, et pour lequel ce n'est pas trop du génie même; voyez plutôt saint Augustin et son grand disciple, Bossuet. N'est point qui veut communicatif et populaire; encore faut-il le pouvoir. Le moyen d'énoncer nettement, brièvement, avec une clarté simple et pénétrante, une doctrine que l'on n'aurait pas sondée jusqu'aux profondeurs? En vérité, les critiques semblent parfois étrangement dociles aux mesures, proportions et hiérarchies conventionnelles. Sont-ils bien sûrs que, au regard de l'art et du talent, le sermon d'apparat l'emporte nécessairement sur l'homélie, l'oraison funèbre sur un catéchisme que je suppose parfait.

S'il leur plaisait de résoudre ce joli problème littéraire, ils n'auraient pas même à sortir de l'œuvre qui nous occupe : elle en offre à elle seule tous les éléments. Voici les grandes expositions dogmatiques, les trois *Synodales* sur les erreurs du temps, ou cette autre sur la première Constitution vaticane, le discours sur l'Immaculée Conception prononcé le jour même où Pie IX la définissait (8 décembre 1854), ou la belle instruction sur Rome considérée comme siège de la Papauté. En regard de ces pièces magistrales, imposantes par leur objet et leur ampleur, mettez quelqu'une des homélies plus brèves, plus simples, qui étaient comme le moule préféré de la parole épiscopale. Les premières vous saisiront et vous maîtriseront tout d'abord, cela doit être ; mais si vous voulez bien vous rendre attentifs, ne pas me-

surer d'avance et d'instinct la valeur d'un morceau à la longueur de l'ensemble ou à la magnificence du début, les homélies courantes reprendront leurs avantages. Vous y admirerez, dirai-je, le talent de faire quelque chose de rien? non certes; disons plutôt, celui de voir dans les choses ce que l'inertie et l'irréflexion n'y voient pas; celui de creuser un thème doctrinal ou scripturaire, d'en tirer des richesses bien réelles, mais qui échappent aux vues courtes et paresseuses. Aimez-vous — mais je n'en veux pas douter — à baigner doucement votre esprit dans la lumière facile? Goûtez-vous mieux que jamais ce plaisir noble, quand c'est de Dieu qu'on vous entretient? Alors, prenez, dans l'œuvre de Mgr Pie, précisément ce que d'autres passeraient comme trop ordinaire; parcourez les homélies et allocutions d'aspect moins grandiose: elles satisferont pleinement les meilleures tendances de votre esprit, et, à la réflexion du moins, elles vous paraîtront aussi méritantes que le reste.

C'est qu'un grand esprit est toujours un grand esprit, et une belle âme toujours une belle âme. Ajoutons, si l'on veut, que le travail assidu, est un grand maître, bien fait pour tout enrichir et féconder. Voilà comment l'Évêque de Poitiers peut toucher avec un égal bonheur à des genres dont, aussi bien, l'on a, je crois, trop exagéré la différence; original dans le panégyrique des saints où il excelle à montrer notre histoire déjà écrite en celle d'autrefois; très intéressant dans l'oraison funèbre qu'il rajeunit, mais en la ramenant à ses allures originelles, tout proche de saint Grégoire de Nazianze, très loin de Fléchier, de Massillon, de cette pompe académique, de cette solennité continue, que la plus aveugle des routines

attribue encore parfois à Bossuet. Le grand homme, si simple, si familier, par endroits, dans l'éloge mortuaire de la Duchesse d'Orléans ou de la Palatine, aurait signé de grand cœur celui de la Marquise de la Rochejaquelein, et, s'il eût refusé le même honneur à celui de Dom Guéranger, par exemple, ç'aurait été, n'en doutez point, humeur de gallican, non pas scrupule de critique.

Par-dessus tout et à propos de tous sujets, il eût loué dans son vénérable frère de Poitiers, l'homme de la Bible, assez fier et assez humble à la fois pour vouloir, lui aussi, que Dieu parle seul du haut de la chaire et qu'il y parle « dans sa langue naturelle », c'est-à-dire « dans les oracles de son Ecriture (1) ». Voilà, du reste, qui s'impose ; c'est le bon sens élémentaire de la foi. Comment le prêtre peut-il jamais l'oublier? Comment la parole authentique de Dieu semble-t-elle parfois démodée, hors d'usage, dans une chaire où l'on n'a droit de monter que pour promulguer et commenter la parole de Dieu? Quoi! l'on pense tirer de son fond quelque chose de plus neuf, de plus intéressant, de plus littéraire que les dictées immuables et inépuisables du Saint Esprit! Mystère d'inconséquence et d'aberration, si nous ne savions que l'homme voué par état aux pensées surnaturelles n'en déchoit guère, par vanité ou autrement, sans prendre plus vite que d'autres congé du sens commun! Mgr Pie était d'une autre école : il avait appris à tout chercher dans la Bible, fond et forme, doctrine et littérature. L'abbé Lecomte, son vrai maître, lui avait dit : « Gardez votre style élégant,

(1) Bossuet: Sermon sur la Providence, proposition. — Troisième dimanche après Pâques, 1656.

noble, délicat, limpide comme votre pensée. Expliquez surtout le texte divin à la façon des siècles antiques : c'est fécond et varié à l'infini. Ne vous bornez pas aux formes grecques et romaines ; c'est une belle partie du beau, mais le beau complet n'est que dans les Livres sacrés. Soyez d'Athènes, soyez de Rome ; mais surtout soyez de Jérusalem, soyez biblique » (1). Rarement vit-on conseil mieux suivi.

Il existe une belle thèse sur Bossuet et la Bible (2). Pourquoi le Cardinal Pie m'obtiendrait-il pas l'honneur d'un pareil travail? Pourquoi surtout le jeune clergé n'aurait-il jamais le bénéfice d'une pareille leçon? A part quelques subtilités ou jeux d'esprit infiniment rares, moins étranges d'ailleurs que maint passage des Saints Pères (3), la leçon serait copieuse, exquise, pratique au premier chef. Etudiez, à travers ces dix volumes, la mise en œuvre du texte sacré; voyez-le dans toutes les fonctions et usages où il se prête : exposition de la foi, éclaircissement et illustration de toute question morale, sociale, politique même, trésor universel de lumière,

(1) Conseils à Mgr Pie, évêque nommé. Cités dans Baunard : *Histoire du Cardinal Pie*, t. I, p. 227.

(2) *Bossuet et la Bible* par le P. René de la Broise, S. J. Retaux, 1891, in-8°.

(3) Le seul morceau où le jeu d'esprit s'affirme et se prolonge est l'homélie prononcée à Poitiers le jour de la Pentecôte, 8 juin 1862. A propos des combats et des triomphes de l'Eglise, Mgr Pie commente le psaume *Exsurgat Deus*, qui fait partie de l'office du jour. Il sait très bien que le texte de la Vulgate est ici peu fidèle et, par endroits, peu intelligible; n'importe. Au lieu de l'éclaircir au moyen d'une version plus exacte, il le prend tel quel et en fait des applications fort piquantes, mais aussi frêles que leur fondement. Dans cette œuvre si vaste et où la Bible remplit tout, c'est, à ma connaissance, l'unique endroit où apparaissent l'amusement d'esprit, la gageure, ce faible que nous avons tous d'outrer notre qualité dominante et d'abonder en notre propre sens.

de piété, de courage. Au cours et au terme de cette expérience, vous admirerez sans doute ce que peut le talent pour mettre la Bible en valeur. Souffrez un conseil : admirez bien plutôt ce que la Bible, ainsi pratiquée avec constance et amour, ajoute au talent, ce qu'elle ajouterait au vôtre. C'est elle, avant tout, qui a ouvert, étendu, élevé sans relâche ce noble esprit, coloré cette imagination, échauffé cette âme, elle qui a fait Mgr Pie poète dans la juste mesure, orateur parfois magnifique, toujours efficace dans cet ordre de l'enseignement, lequel n'est pas, que je sache, pour exclure la haute éloquence. La Bible, Dieu lui-même s'exprimant en langage humain, les Pères, la Tradition faisant cortège immédiat à la Parole souveraine : c'est pour s'être mis et maintenu sous cette invariable discipline, que l'évêque de Poitiers s'est fait l'un des esprits les plus actuels, les plus neufs, les plus originaux de l'époque; mieux encore, c'est pour avoir respiré toute sa vie cette très pure et très ardente atmosphère, qu'il est et reste, dans la France contemporaine, le docteur par excellence, le professeur éminent de surnaturel; non certes un spéculatif amateur, dont les actes suivraient de trop loin la doctrine, mais un homme inspiré, guidé, ennobli, dans toutes ses appréciations ou démarches d'importance, par les vues précises, complètes et généreuses de la foi; non l'homme infaillible — il n'en est point de tel comme homme — mais le théologien le plus docile à suivre, parfois le plus sagace à deviner le sens et les directions de l'infaillible Église; à cet égard, plus heureux que Bossuet même et, pour tout dire, plus grand.

J'ai plusieurs fois rapproché ces deux noms, je

viens même de préférer le plus moderne, et sur un point capital. Au regard de la littérature pure, qu'on ne m'attribue pas la prétention de les égaler. Le second Bossuet n'est pas encore venu; peut-être ne viendra-t-il jamais. En créant le premier, Dieu s'était plu, semble-t-il, à résumer, à incarner dans un homme la force calme, la majesté sereine d'un siècle très puissant, très paisible, très solidement assis dans la vérité divine et humaine, dans la foi et le bon sens. Pareil état d'esprit et d'âme reviendra-t-il jamais? En tout cas, le second Bossuet ne sera possible qu'alors. Jusque-là, fût-on né son égal par le génie, on n'atteindra pas, ou tout au moins, on ne soutiendra pas, cette sérénité dans la grandeur. Comment esquiver ou effacer absolument l'empreinte d'une époque agitée, tourmentée, fiévreuse? Voici toutefois un fait indéniable et que la réflexion montre naturel : les écrivains catholiques subissent moins que d'autres ces influences morbides (1). Si peu qu'elle soit réfléchie et conséquente, leur foi les en affranchit pour une part, en même temps qu'elle les avertit de s'en garder. Mais en outre, parmi nos hommes d'Église, aucun ne s'est mieux assuré que Mgr Pie le bénéfice de cette protection; aucun n'a plus constamment, j'allais dire obstinément cherché dans le commerce avec la pensée authentique de Dieu, la paix, la sérénité de sa pensée personnelle, de son âme et, par suite, de son style. Bossuet et lui se

(1) Si l'on m'opposait Lacordaire, je rappellerais le caractère tout personnel et exceptionnel de sa mission d'éclaireur. Contemporain du premier et fougueux romantisme, il l'a quelque peu traité par la méthode homœopathique; mais dans l'ordre intellectuel et moral cette méthode ne saurait constituer une hygiène habituelle (Voir le t. IV de cet ouvrage, surtout page 419).

sont rencontrés à la même école; qu'on ne s'étonne donc point de les trouver semblables, encore bien qu'on doive, ce semble, les estimer inégaux.

Laissons d'ailleurs ces comparaisons de génie à génie, de gloire à gloire. Pour les jeunes prédicateurs, il importe bien autrement de trouver et de pratiquer les vrais modèles. Or, voilà, depuis Bossuet, le meilleur; non pas évidemment à copier dans toutes ses nuances et à singer dans tous ses gestes, mais à comprendre et à reproduire dans son esprit fondamental, celui des Pères, de saint Augustin, de Bossuet, le véritable, unique et intransigeant esprit de la prédication chrétienne. Et faut-il encore le décrire? Esprit de foi, de science, de zèle; enseignement, enseignement encore et toujours, toutes les connaissances, toute la vigueur précise de l'esprit employées sans relâche à mettre en pleine lumière l'ordre surnaturel, Jésus-Christ qui en est le réparateur, le nœud, le centre, l'Église qui en est ici-bas le lien normal et le corps vivant.

La Providence tire le bien du mal. Pourquoi donc l'orage qui passe aujourd'hui sur l'Église de France n'aurait-il pas cet heureux effet, parmi plusieurs autres, de ramener la prédication à ses voies normales, en ramenant, s'il en est besoin, le prêtre au pur esprit de son rôle? Ambition, vanité, mode, faux goût, naturalisme inconscient : danger des époques relativement paisibles et prospères, moins redoutables, à coup sûr, en temps d'épreuve, de persécution. Que tel soit donc le bienfait de la crise présente! Que la prédication, que l'enseignement du surnaturel s'épure et se retrempe à ses vraies sources! L'œuvre pastorale du Cardinal Pie fera beaucoup pour l'y aider.

IV

Mgr Gay. — Comment et pourquoi il se donne à Mgr Pie. — Ses quatre ouvrages d'ascétisme ou de piété. — En quoi ils sont profitables à tout le monde. — Sa manière, triple caractère : doctrine, élévation, agrément du style. — Si elle nuit au fond pratique des choses. — Si elle fait de lui l'homme d'un moment.

Est-ce amoindrir Mgr Gay que de le rattacher au cardinal Pie en manière de satellite? Certes, il pourrait briller de son éclat propre et sans devoir à un illustre voisinage rien d'essentiel. Mais de fait, il a plu à Dieu que le même diocèse possédât ensemble pendant vingt ans les deux lumières doctrinales de l'époque. Ne les séparons donc pas. Si nous avons à nous excuser de quelque chose, ce sera d'affirmer en courant ce qu'il faudrait démontrer en un volume : que les écrits de l'évêque auxiliaire de Poitiers, tout comme ceux du titulaire, offrent au croyant qui voudra bien y prendre garde, un trésor doctrinal, moral, littéraire de première valeur.

Né dans la haute bourgeoisie (1826), artiste de tempérament, musicien avec délices, Charles Gay s'en tenait au scepticisme de son éducation universitaire, quand Lacordaire le rendit à Dieu. La vocation suivit de près. A Rome, à Saint-Sulpice, l'abbé Gay commença de se faire philosophe et théologien. Jeune prêtre, d'éminents confrères et amis, Mgr de Ségur entre autres, lui inspirèrent peu à peu ce qu'on nommait les idées ultramontaines, entendez le sens

pur et intégral de l'Église, du surnaturel. Libre de tout lien paroissial, il prêchait à Paris et en province, déjà docte et profond sous une forme très distinguée, très brillante ; à la fois artiste et apôtre, tel enfin qu'il devait se montrer dans ses ouvrages futurs. Comme l'évêque auquel Dieu allait le donner, il enseignait la religion en maître, parce qu'il la savait en disciple toujours docile, toujours insatiable (1). A Niort, en 1851, Mgr Pie eut occasion d'en juger. Il goûta vite le jeune prédicateur et, dès lors, projeta secrètement de se l'adjoindre; mais le projet mit cinq ans à mûrir : de part et d'autre on attendait le signe de Dieu. Il vint par un mot du saint Curé d'Ars, il vint surtout par les voies communes et normales : la prière et la réflexion. Le 11 octobre 1856, après une retraite à Issy, l'abbé Gay acceptait enfin les avances épiscopales. D'aucuns en murmurèrent, Lacordaire entre autres. A ses yeux, on s'égarait en suivant Mgr Pie, car c'était suivre L. Veuillot et l'*Univers*. La réponse du nouveau vicaire général fut cordiale, mais nette et digne. A l'évêché de Poitiers, disait-il, on ne suivait et ne suivrait que la sainte Église; par ailleurs, il était bien vrai, cette même Église, avec toutes ses gloires et tous ses droits, lui, Charles Gay, en était lentement venu à la mieux connaître. Que si, « après plus d'une année de prières ardentes et de recherches sincères », il s'était livré à Mgr Pie, ce n'avait pas été engouement pour la personne, mais adhésion réfléchie à la doctrine et aux sentiments (2). Dans la

(1) Ses sermons ont été publiés après sa mort. (Oudin, 1894-1895, 3 volumes in-8°.)

(2) Lettre au P. Lacordaire, février 1858. *Correspondance de Mgr Gay*, t. I, p. 215. Lettre à sa sœur, juillet 1861.

suite, il écrivait encore : « Je ne saurais assez remercier Dieu de m'avoir fait venir ici, où l'atmosphère catholique est si pure (1). » Pendant plus de vingt ans, ces deux grandes âmes allaient jouir ensemble de la respirer et travailler de concert à la répandre. Là seraient la force et le charme d'une amitié qui ne ferait que grandir avec l'estime réciproque. Longtemps confident et collaborateur discret de l'évêque, plus tard devenu son égal par la plénitude de l'ordre et son auxiliaire en titre (2), Mgr Gay eut la douleur de lui survivre (1880) et de le voir étrangement remplacé (3). Après cinq ans d'efforts pour maintenir la paix du diocèse, il dut quitter une position devenue insoutenable et continuer à Paris le bien qu'il ne pouvait plus faire ailleurs. Il mourut en 1892, laissant quatre ouvrages qui lui mériteront toujours la reconnaissance des croyants et la haute sympathie des lettrés. A défaut d'une analyse impossible, prenons-en du moins l'idée sommaire, et cela dans une intention toute pratique. S'il convient d'être équitable à l'une des plus belles âmes et à l'un des plus beaux talents du siècle, il importe bien autrement d'en tirer toute l'utilité possible. Aussi voudrais-je montrer, d'accord avec Mgr Gay lui-même, pourquoi ses livres sont bons à lire pour ceux-là même auxquels ils ne semblent point adressés.

Le premier en date (1874) porte ce titre : *De la vie et des vertus chrétiennes considérées dans l'état reli-*

(1) *Correspondance*, t. I, p. 304, juillet, 1861.

(2) Après avoir deux fois écarté l'offre d'un siège épiscopal en France, l'abbé Gay fut fait, en 1877, évêque d'Anthédon *in partibus*.

(3) On peut lire dans sa *Correspondance*, t. II, p. 330, sa longue lettre d'avis au pauvre successeur du Cardinal.

gieux. L'auteur y mettait en forme définitive ses conférences à plusieurs communautés de femmes, de carmélites surtout. Mais, à part de légères nuances, que de lumières pour le religieux pareillement établi dans la sphère supérieure des conseils ! Quels secours pour le prêtre, guide des âmes, homme du surnaturel, voué lui-même, dans une large mesure, aux obligations de la vie parfaite ! Allons plus loin : pour le croyant qui vit dans le monde, quel élargissement de vues, quelle élévation de courage ! Il se nuirait grandement si, rencontrant ce livre, il pensait : « Voilà qui n'est pas pour moi. » Chrétien, comment se faire un privilège d'ignorer l'idéal pratique du Christianisme ? Peu glorieuse, à tout prendre, cette profession d'ignorance n'irait pas d'ailleurs sans injure, car elle impliquerait le dédain ; mais encore n'irait-elle pas sans péril. Comme, pour entraîner le soldat aux vertus moyennes de son rôle, ce n'est pas trop de l'héroïsme dans les chefs ; de même pour hausser et maintenir les âmes au niveau de la sainteté commune, indispensable, rien ne vaut le spectacle de la sainteté consommée, de la perfection.

Mais l'auteur a bien raison de passer outre et d'estimer que son livre, « s'ils daignaient le lire », pourrait n'être pas inutile aux incrédules même (1). N'y a-t-il pas, dans le nombre, des esprits moins révoltés que prévenus, calomniateurs involontaires de la vie chrétienne et religieuse, noblement curieux, d'ailleurs, et d'assez bonne foi pour avouer le bien et le beau ? Quelles surprises, quelles découvertes leur offrirait ce monde inconnu, si la curiosité l'empor-

(1) Préface.

tait un jour sur le préjugé qui les en éloigne, qui le leur figure, à distance, comme une région d'amoindrissement moral, tout au moins de rêve et de chimère !

Croyants et incrédules y verraient tout d'abord l'identité substantielle de la vie chrétienne ordinaire et de la vie parfaite. Ils apprendraient de plus l'étroite liaison de notre morale, à ses deux degrés, avec le dogme dont parfois on la sépare. Ce dogme lui-même, où tout commence et qui porte tout, comme le fondement porte l'édifice, ils ne pourraient se défendre d'en admirer la cohésion hors de pair, et cette majesté, à la fois éblouissante et accessible, qui constitue en sa faveur un premier signe, une grave présomption de vérité, de divinité.

Qu'est donc la vie religieuse ? Le titre même le dit : rien que la vie chrétienne poussée à sa perfection suprême, perfection, non pas obligatoire comme d'aucuns ont feint de le penser (1), mais offerte à qui veut, mais, en soi, deux fois logique, étant le dernier mot de la sagesse et de l'amour. Qu'est, d'ailleurs, la vie chrétienne ? Participation suffisante à la vie divine, union surnaturelle à Dieu, ayant pour type transcendant l'union personnelle des deux natures en Jésus-Christ, et pour exemplaire imitable la vie terrestre de l'Homme-Dieu. Tout suit de là en s'appropriant à notre condition mortelle, en se mesurant aux deux états qui se partagent les âmes : l'un nécessaire, l'autre surérogatoire ; l'un régi par les seuls préceptes, l'autre ennobli par la pratique

(1) Tel contemporain, par exemple George Sand en ses Mémoires, affecte de croire que l'ascète est le seul chrétien conséquent, loyal avec lui-même. Libre penseur ou moine : pas de milieu.

stable des conseils. Le religieux n'est autre chose que le chrétien à l'état de perfection ; le simple chrétien, autre chose que le religieux à l'état de germe ou d'ébauche. Et l'on n'exagérerait assurément pas de considérer le monde laïque dans le christianisme comme un grand tiers-ordre affilié par la nature des choses aux Congrégations proprement dites, non assurément pour dépendre de leur autorité, mais pour marcher à la lumière de leurs exemples dans la direction du même but. Foi, crainte de Dieu, humilité, espérance du ciel, charité : voilà ce que Mgr Gay prêchait à ses Carmélites; mais quel chrétien en a dispense, ou peut prétendre à s'en passer? L'ascète parle des tentations : le séculier n'a-t-il pas les siennes? Mortification, pauvreté, chasteté, obéissance (1) : tout cela, du moins, semblerait fait pour l'élite seule; mais la foule n'a-t-elle absolument rien à y voir et à y prendre? Autant vaudrait la dire exempte d'imiter Jésus-Christ, étrangère à la vie de Jésus-Christ, à cette vie surnaturelle et divine qui est, en fin de compte, la religion même. Non vraiment, le premier livre de Mgr Gay n'est pas à reléguer sans plus d'examen dans les bibliothèques monastiques. Le croyant laïque en peut tirer un large profit; et qui sait si tel incrédule n'y trouverait point son chemin de Damas?

A peine est-il besoin d'en dire autant des *Conférences aux mères chrétiennes* (1877). En voyant là ce que Dieu demande à la mère de ses enfants, l'époux chrétien y apprendrait beaucoup pour lui-même, et l'incroyant de cœur droit, le seul de qui l'on puisse

(1) On a dans cette double énumération celle des traités dont se compose l'ouvrage.

espérer quelque chose, gagnerait fort à connaître, à respirer une des belles fleurs de la religion pratique, la famille selon Jésus-Christ. Car ici encore tout est plein de Lui, tout en procède ; c'est Lui qui transparaît dans ces deux prototypes maternels créés par Lui-même : la très sainte Vierge d'abord, puis cette autre mère collective qui est l'Église. Que l'auteur commente avec une magnifique ampleur le portrait de la femme forte (t. I), ou que, suivant l'ordre liturgique, il adapte aux devoirs et aux épreuves de la maternité la leçon des principaux mystères (t II); il enseigne toujours, et Celui-là même qu'il faut enseigner sans relâche, Celui qui fait tout dans la famille et qui se prouve Dieu en le faisant avec une perfection si manifestement surhumaine. Aussi un évêque a-t-il pu appeler ces Conférences « la somme théologique des foyers chrétiens ». Mérite premier, immense, mérite de tous les temps, mais combien appréciable au nôtre ! Tandis qu'il faut défendre contre une vaste entreprise de perversion la femme chrétienne et française (1), n'entend-on jamais tomber de la chaire, à son adresse, je ne sais quelles fadeurs vagues, sentimentales, quasi-romanesques parfois? Ce n'est pas avec cela qu'on fait une mère.

Mais les *Élévations sur la vie et la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ* (1879), ces méditations et effusions personnelles, intimes, oserons-nous les estimer pareillement accessibles à toute âme quelque peu cultivée? Et d'abord, convenait-il de les offrir au public? Mgr Gay se le demandait, mais

(1) On se rappelle, à ce propos, le bel opuscule de Mgr Dupanloup. Voir plus haut, p. 99.

on lui répondait par deux raisons décisives (1). S'il pouvait y avoir là étonnement, peut-être scandale, pour la tiédeur et la pusillanimité de quelques-uns, d'autres y trouveraient, avec le goût et le secret de mieux connaître Jésus-Christ, un objet à leur activité surnaturelle, un repos à la fatigue des discussions et chicanes doctrinales, un aliment à leur appétit du beau, du bien, de la vie ardente et saine du cœur. Au reste, parce que le blasphème public ne connaissait plus de bornes ; parce que — chose plus triste encore — le sens chrétien allait s'émoussant dans un bon nombre d'âmes encore croyantes ; parce que tels apologistes d'office croyaient bien faire d'amoindrir, de « *naturaliser* » le surnaturel pour lui obtenir grâce devant le siècle ; n'était-il pas d'autant plus opportun, voire nécessaire, de l'afficher tel quel et tout entier, de « monter sur les toits pour y exposer au grand jour ce que Dieu confie à son Église de plus intime, de plus élevé, de plus saint, de plus divin... la foi avec ses fiertés, ses énergies royales... l'amour avec ses libertés, ses audaces, ses tendresses »? Mgr Gay eut cent fois raison de le croire, et nous devons à cette conviction définitive un bel ouvrage, le plus éclatant peut-être et le plus varié, utile, en tout cas, à l'égal des autres. Résignons-nous à ne point l'étudier à part ; aussi bien, dans ces quelques lignes de la préface, l'auteur vient de nous le décrire en abrégé.

Les *Entretiens sur les Mystères du saint Rosaire* (1887) ferment la série de ses œuvres spirituelles. En reprenant, après tant d'autres auteurs, ce thème

(1) *Elévations...* Préface. Cette préface est admirable de délicatesse et de hauteur.

saintement populaire, il prétendait faire pénétrer plus avant dans l'intime de ces quinze Mystères, où se résume la vie entière de Jésus et de Marie (1). Qu'est-ce à dire, sinon qu'il voulait mettre de la doctrine où plusieurs n'avaient guère songé qu'à la piété ? Par là surtout, ce dernier ouvrage se rattache aux précédents, il accuse le même esprit, la même invariable manière, esprit et manière dont il nous reste à fixer brièvement les traits principaux.

Or, nous connaissons déjà le premier. Avant tout, Mgr Gay est docteur, lui aussi, docteur par goût et instinct de nature, mais encore à bon escient et avec la préméditation la plus absolue. Il sait le prix de la lumière et que, si l'on veut émouvoir et déterminer, c'est elle tout d'abord, c'est la vérité, qu'il faut rendre splendide, éblouissante. Hors de là, rien que velléités, feux de paille, amusement de l'imagination et des nerfs. Religieuses ou mères chrétiennes, fidèles des deux sexes, enrôlés ou non en confréries : peu importe; le besoin est universel, la loi universelle. Mgr Gay enseignera toujours. Et comme il traite les autres, il a commencé par se traiter lui-même. Dans les *Élévations*, vrai miroir de sa spiritualité personnelle, qui donc fait la pensée haute, profonde ou ingénieuse, le sentiment noble et fort ou délicat et tendre? L'âme, sans doute, mais comment? En continuant sans relâche à s'instruire, à sonder les insondables richesses du Christ, à s'enfoncer, avec labeur et délices tout ensemble, aux profondeurs de Dieu. C'est qu'il faut voir avant de sentir, de vouloir et de faire. Vérité banale, ou nouveauté à rappeler, presque à découvrir sans relâche : lequel des deux ?

(1) Préface.

Comme tout docteur de bon aloi, Mgr Gay a l'esprit synthétique, il aime à unir ce que d'autres ont peut-être le tort de diviser, d'éparpiller, de fragmenter outre mesure. Qu'il s'agisse de morale commune ou d'ascétisme, d'état séculier ou religieux, qu'il faille tracer les grandes lignes ou descendre aux menues applications ; toujours il maintient sur notre horizon le principe, qui est le dogme, et ce dogme, lui-même, il le voit constamment dans son unité à la fois transcendante et populaire, en Jésus-Christ, le centre, l'exemplaire, le tout pratique de notre vie surnaturelle, comme il en est le réparateur (1).

Enseignement très élevé, par suite, et qui, invinciblement, nous élève. Mais en cela même, ne passe-t-il pas les bornes? D'aucuns ont paru le croire. D'autres, témoins impartiaux de son grand succès, ont mieux aimé y reconnaître un signe démonstratif et consolant de la hauteur où l'âme baptisée, l'âme consacrée surtout, ne demande qu'à se laisser conduire. Me trompé-je ? Parmi ses maîtres d'office, tandis que les uns présument trop de son savoir, les autres n'ont-ils pas une trop basse ou du moins une trop timide opinion de ses aptitudes? Ainsi les premiers oublient de l'instruire, commune erreur et déplorable ; les seconds appréhendent, semble-t-il, de l'instruire plus que de raison, de lui donner trop de lumière. Or, que la direction individuelle, intime, s'ajuste discrètement aux capacités, c'est pure sa-

(1) Avec l'école scotiste, il pense, on le sait, que le Verbe se fût incarné, même sans le péché originel. Opinion permise et qui n'est pas pour faire ombrage, car il a soin de la présenter comme une opinion, et il n'a garde d'y suspendre toute sa doctrine. Il est synthétique et non systématique : marque d'un esprit mesuré, large et loyal.

gesse; mais l'enseignement public a t-il si mauvaise grâce à les éveiller, à les stimuler, à les provoquer hardiment? Certes, chez notre auteur, ni le détail pratique n'est absent, ni la doctrine abstruse en soi ou trop complaisamment spéculative. Mais lui-même l'a justement dit : « Les théories bien exposées font les pratiques faciles. Loin d'effrayer, la lumière attire et anime. La vérité ne décourage jamais. Il n'est pas bon de cacher, même au grand nombre, les cimes du Christianisme, il suffit de les éclairer. Dieu ne prétend nous gagner qu'en se manifestant, et ce n'est pas en le diminuant qu'on élargit les âmes (1). » Non, la pratique familière et la haute spéculation ne sont pas deux ennemies; la seconde est le fondement de la première, elle en fait la noblesse et le soutien. Pour le fidèle, pour le religieux et la religieuse, le grand besoin est de se relever cent fois le jour au-dessus des apparences chétives et mesquines. Si simple soit-il, le devoir devient d'autant plus engageant qu'on en voit mieux les relations divines, la hauteur, la beauté.

On a dans ce dernier mot un troisième caractère et, j'ose le croire, une troisième excellence de la spiritualité qui nous occupe. La grâce ne détruit pas la nature; le théologien, le docteur, l'ascète, n'ont pas étouffé le poète, l'artiste; en montant si haut dans le surnaturel, le maître n'a cru devoir lui sacrifier ni sa distinction, ni sa délicatesse, ni son élégance natives; par suite, il n'a pas craint de satisfaire, d'aviver chez nous ces nobles appétits de l'âme. Sans doute il risquait d'étonner, d'effaroucher

(1) *Vie et vertus chrétiennes.* Charité envers le prochain, t. II, p. 122.

même un peu, quelques esprits graves, habitués à entendre la perfection chrétienne parler un autre langage. Mais quoi! doit-elle se faire sèche et triste, sous peine d'amoindrir son crédit, de compromettre sa solidité, sa dignité, sa vigueur? Mgr Gay pensait le contraire; il n'était pas le premier. L'espace nous manque pour lui chercher des pairs et des modèles; mais à coup sûr, ni saint Bernard, ni saint François de Sales, ni Fénelon, ni Bossuet même, la gravité faite homme, ne se refusent, en parlant spiritualité, le cri du cœur ou même l'éclair de poésie.

On a pensé voir dans le brillant littéraire de notre auteur une concession, charitable ou inconsciente, à l'état des âmes contemporaines; on a même auguré que ses écrits spirituels vaudraient surtout comme indice et document psychologique, laissant l'immortalité à d'autres ouvrages moins vivement empreints de l'effigie d'une époque, plus sévèrement conformes à l'éternelle vérité. C'était, je crois, tirer d'un fait à demi exact un présage qui l'est moins peut-être. Si Mgr Gay parle pour son temps, s'il le reflète, s'il en est lui-même dans la mesure qui sied à l'homme de Dieu; ne le condamnons pas trop vite, de ce chef, à passer avec son temps, à n'intéresser l'avenir que comme une médaille ou une relique. Après tout, en matière de spiritualité, notre époque diffère-t-elle si fort des autres? La piété contemporaine — la vraie et légitime, s'entend, non ses contrefaçons et parodies sentimentales — fait volontiers appel à toutes les ressources de la nature, et même de l'art, y compris l'imagination pittoresque; pour atteindre finalement à son unique but, qui est de mieux aimer, de mieux vouloir et de mieux faire, elle n'a frayeur ni scrupule de se laisser ravir au beau,

de s'ouvrir à toute impression juste et saine, de sourire, de chanter, de crier, où il le faut, ses admirations et ses ardeurs. Or, ce n'est point là chose si absolument nouvelle. Notre temps y incline plus que d'autres, soit; mais faut-il s'en plaindre comme d'une menace, peut-être même d'un échec à la vigueur mâle de la vie chrétienne et parfaite, à son « incompréhensible sérieux »? Contenue et dirigée comme, bien entendu, nous le supposons, cette tendance ne pourrait-elle, au contraire, accuser un certain retour à l'état pleinement régulier de l'âme dans ses élévations les plus saintes : état de dilatation complète et d'activité universelle, où tout vit et sert, où tout est gouverné, exploité, où rien n'est mutilé ou même contraint, de ce que Dieu fit naturel en soi et légitime ? A ce compte, pareil état ne serait ni exceptionnel, ni transitoire; ceux qui le réalisent aujourd'hui en eux-mêmes et le favorisent dans les autres, ne seraient pas condamnés, par le fait, à passer comme des météores d'un jour.

Question délicate et grave. Tout me manque pour la résoudre, mais j'ose croire qu'elle se pose, et peut-être à peu près ainsi. L'élan est-il si difficile à concilier avec la sagesse, la noblesse d'esprit et d'âme avec l'humilité, la distinction avec la simplicité, l'enthousiasme du beau avec la sévère intégrité du vrai et la mâle énergie du bien ? Enthousiasme de la beauté, dis-je, non certes de ce charme extérieur et décoratif où s'arrête un Chateaubriand, par exemple ; mais de cette splendeur intellectuelle et morale qui éclate en tous nos mystères, en Jésus-Christ, leur centre, dans l'homme même transfiguré par son union surnaturelle avec Dieu. J'ai peine à croire que Mgr Gay lui ait fait tort en s'efforçant, non

de l'embellir — qui le pourrait? — mais d'y proportionner son langage. Encore dis-je mal, car ici, rien ne sent l'effort. Point de littérature voulue et cherchée, mais le son authentique et sincère d'une nature singulièrement haute, vibrante, fine et délicate à merveille, les plus sévères disent à l'excès. Par ailleurs, on ne l'accuse pas, que je sache, d'énerver la loi ni les conseils. Qu'il ne détrône donc aucun des ascètes connus et révérés parmi les âmes pieuses. Mais pourquoi ne s'établirait-il point à côté d'eux en émule, en frère, très digne de faire entendre sa note à lui, sa note brillante et musicale, mais très juste et très pure, dans ce concert que les siècles vont chantant au surnaturel achevé, parfait autant qu'il peut l'être ici-bas.

J'indiquais tout à l'heure une critique d'ordre surtout littéraire et, pour être équitable, j'avouerai en finissant qu'elle n'est pas toute gratuite. L'expression, souvent admirable, est parfois un peu tendue, un peu surchargée, soit par surabondance du fond, soit par opulence et prodigalité verbales. Il ne l'ignorait pas et se jugeait loyalement. « Cela me semble bien plein, plutôt trop que pas assez; c'est mon défaut .. je ne vois pas comment mieux faire? Cependant, je crois que c'est clair (1). » Oui, toujours, mais, par moments, un peu laborieux à suivre. Ce qui manque alors, et faute de quoi Mgr Gay, lui non plus, n'est pas Bossuet, c'est un peu plus de familiarité concrète, un peu plus de simplicité, de concision populaires ; il lui arrive par endroits de se tenir trop longuement dans l'abstrait

(1) Lettre à l'abbé Perdreau, 19 mai 1865... *Correspondance*, t. II, p. 14.

poétisé. On pourrait dire qu'il y a en lui du Joubert, et, en le disant, c'est encore à Joubert, n'en doutez pas, que l'on ferait honneur.

Mais quelle injustice ne ferait-on pas à l'ascète poète, d'exagérer, de généraliser ces imperfections! De quoi ne se priverait-on pas soi-même si l'on s'y aheurtait jusqu'à se dégoûter du reste! Le reste, c'est la partie la plus considérable sans comparaison ; c'est, en regard de quelques passages plus ou moins surchargés ou miroitants, une foule de pages, des centaines et des centaines, à compter parmi les plus belles de la littérature moderne. Si, pour entrer dans cette manière, dans ce style, on a besoin d'une sorte d'apprentissage et comme de noviciat ; en va-t-il autrement de bien des maîtres, de saint Augustin, par exemple? Et ici, l'apprentissage est assez prompt et facile, vite et magnifiquement payé par les meilleures jouissances de goût, c'est-à-dire d'esprit et d'âme. L'auteur sait sa langue à fond (1) ; il est lui-même une âme complète, une âme exquise, pleine de Dieu, de sa lumière, de sa flamme :

(1) Encore une critique de détail. Si j'avais eu l'honneur de conseiller Mgr Gay, je l'aurais supplié respectueusement de n'employer pas le mot *communier* autrement que dans le sens rigoureux, sacramentel. *Communier* aux pensées, aux sentiments, aux états de Jésus-Christ : autant de locutions qu'il aime, locutions commodes, inoffensives d'ailleurs à qui sait et réfléchit. En tout autre temps, il n'y aurait guère lieu d'y prendre garde. Mais aujourd'hui, et jusque dans le monde chrétien, n'arrive-t-il pas que l'on sache ou surtout que l'on réfléchisse trop peu? A ce compte, ne vaudrait-il pas mieux marquer toujours, et dans le langage même, combien ces adhésions ou conformités, purement intellectuelles et morales, diffèrent de l'union physique, substantielle, qui s'appelle proprement la *communion*? Le lecteur le moins attentif ne serait pas tenté de la mettre, au moins par impression, sur le même niveau que les premières.

faut-il autre chose pour faire un maître écrivain?

Il est donc bien vrai ce que nous disions au début : la même ville a possédé vingt ans les deux plus éminents docteurs du surnaturel à notre époque. L'un, Mgr Pie, en prouvait la réalité, en exposait la nature, en revendiquait les droits sur l'individu et la société ; l'autre, Mgr Gay, en disait surtout l'action magnifique sur la vie chrétienne ou excellemment religieuse. Tous deux méritent de survivre, et pour avoir été les ouvriers inconfusibles de la vérité qui ne passe pas, et pour lui avoir apporté l'appoint d'une science vaste, d'un talent hors de pair.

LE PÈRE GRATRY

Le P. Gratry a eu l'heureuse fortune d'être peint, d'abord à grands traits, puis en détail, par deux maîtres, le cardinal Perraud et le R. P. Chauvin de l'Oratoire (1). Est-ce banalité de dire qu'il avait été lui-même son premier peintre? Cas universel, sans doute, mais rarement aussi manifeste. Partout, dans cette œuvre, l'homme transparaît sous l'auteur, jamais plus peut-être que dans deux opuscules infiniment notables. *Les Souvenirs de ma jeunesse* (publication posthume) disent au vrai sa nature et sa formation, expliquent toute son œuvre et la contiennent, pour ainsi dire, à l'avance. *Les Sources* (1862), tout en visant le bien d'autrui, résument fidèlement le programme intellectuel et les tendances morales de l'écrivain (2).

(1) Cardinal Perraud : *Le P. Gratry, sa vie et ses œuvres*, in-18, 1900. — Le P. Chauvin : *Le P. Gratry, 1805-1872, l'homme et l'œuvre*, in-8° 1901.

(2) La première partie des *Sources* est extraite de la *Logique*, publiée en 1855.

Nature supérieure, exceptionnelle. Plus nous la sentirions différente de nous-mêmes, plus il siérait de n'y toucher qu'avec discrétion. Le droit nous reste pourtant de l'apprécier d'après les grandes lois communes. Dans cet esprit singulièrement étendu et vif, il y a place pour bien des aptitudes ; mathématiques, philosophie, éloquence, poésie surtout : le P. Gratry a bien des brillants à sa couronne. L'âme est ardente, aimante, généreuse, compatissante et communicative à miracle. Livrée de bonne heure à Dieu, elle a le zèle qui veut tout enflammer, professe hardiment le dessein de « changer le monde » (1), et le poursuit sans relâche avec un optimisme aussi candide à laisser voir ses alarmes, qu'intrépide à espérer malgré tout.

En somme, voilà de quoi faire un génie, un apôtre, un saint. Le saint aura ses lacunes avouées par lui-même, et l'apôtre ses illusions. Quant au génie, s'il éclate çà et là en gerbes magnifiques, il reste incomplet dans l'ensemble. L'œuvre qu'il nous laisse étincelle de beautés, mais on regrette de ne la point trouver partout également solide et sûre ; *l'entraîneur* est admirable, mais le guide parfois aventureux. Comme Pascal, le Pascal des *Pensées*, il peut rendre de grands services à l'esprit déjà fixé par une philosophie sévère ; mais il risquerait d'éblouir et d'égarer les débutants.

Le P. Pététot, son confrère et Supérieur à l'Oratoire, lui trouvait « la tête d'un homme, le cœur d'une femme, la volonté d'un enfant (2) ». Le fait est que, dans cette opulente nature, l'ordre n'égale pas

(1) *La Morale et la loi de l'histoire*, 2e édition, t. II, p. 1.
(2) Cité dans une lettre d'Augustin Cochin à Ernest Naville.

toujours la puissance ; qu'entre ces belles facultés l'équilibre se rompt parfois. L'imagination, le sentiment ont des impétuosités mal contenues; la foi même incline çà et là, au mysticisme, dit-on, à l'illuminisme dirai-je plutôt, j'entends au goût des rêves grandioses et à l'illusion de je ne sais quelles impulsions surnaturelles. C'est le faible de cette âme si grande par plus d'un côté. De là, quelques témérités dans la doctrine, quelques chimères dans l'optimisme, dans la conduite aussi quelques écarts.

I

L'homme. — Précocité singulière. — Imagination inquiétante. — Foi perdue et recouvrée. — Vocation et formation providentielles. — Strasbourg. — Le Collège Stanislas. — L'Ecole Normale. — L'Oratoire. — Le P. Gratry, Oratorien hors cadre. — Malheur des dernières années. — Pieuse mort. — « *Grand esprit et noble cœur* » (Léon XIII).

De sa biographie ne prenons que ce qui fait saillir le caractère.

Tout d'abord on s'étonne, on pourrait même s'inquiéter déjà, de sa précocité d'esprit. Né à Lille en 1805, il n'a que cinq ans, lorsqu'un jour la résistance d'une porte qu'il ne peut ouvrir lui donne soudain la conscience réfléchie de son être personnel, mais encore l'idée universelle de l'Être, et cette idée le jette presque en extase. « Je répétais avec transport : Je suis. Être ! Être ! Tout le fond religieux, poétique, intelligent de l'âme était, en ce moment, éveillé, remué en moi... Une lumière pénétrante, que je crois voir encore, m'enveloppait :

je voyais que l'Être est, que l'Être est beau, bienheureux, aimable, plein de mystère! (1) » Et cet étrange éclair métaphysique, c'était, pense-t-il, une soudaine lumière de Dieu. — Lumière naturelle, je suppose, lumière que je ne songe pas à contester, mais assurément bien rare à cet âge. Étienne Pascal s'était effrayé de voir son fils Blaise deviner, à douze ans, quelque chose de la géométrie « avec des barres et des ronds ». N'y avait-il pas là de quoi s'effrayer plus encore?

A douze ans, Alphonse Gratry fit mieux, il fit une première communion fervente. Signe bien authentique, celui-là, d'une prédilection divine d'autant plus singulière que ses parents, excellents d'ailleurs, s'en tenaient à la religion naturelle, que lui-même, vingt ans plus tard, communia son père pour la première fois.

Il se félicite, non sans raison, semble-t-il, de n'avoir pas été jeté trop vite dans un collège. A Tours d'abord, à Paris ensuite, ses études furent d'autant plus brillantes qu'elles avaient été moins hâtives. Mais à Paris, au Collège Henri IV, les écoliers vivaient alors dans un « cloaque », le mot est de lui. Alphonse y perdit la foi avec l'innocence. Dieu veillait pourtant sur cette nature d'exception et il commença à la ressaisir en s'adaptant à elle : n'est-ce pas sa façon ordinaire? En 1822, un soir d'automne, le rhétoricien, écolier brillant, déjà lauréat des concours géneraux, composait en idée son avenir ; avec une étrange lucidité, il en voyait les détails, tous magnifiques : haute vie intellectuelle,

(1) *Souvenirs de ma jeunesse*, 6e édition, p. 2 — et *Connaissance de Dieu*, t. II, p. 168.

succès, fortune, gloire, amour, « tout le bonheur possible de la terre (1). » Mais là-dessus planait soudain une grande ombre : le temps que rien n'arrête, la mort pour les siens, pour lui-même. Était-ce donc là le dernier mot, le tout des choses? Et le jeune homme, alors sans foi positive, mal assuré même dans son vague déisme, s'écria, de concert avec une autre voix mystérieuse qu'il sentait crier en lui : « O Dieu ! O Dieu ! Lumière ! Secours !... Faites-moi connaître la vérité et j'y consacrerai ma vie entière. (1) » Était-ce la conversion ? Pas encore. Du moins était-ce une grâce de choix déjà secondée par un admirable bon vouloir. Quelques mois après, un nouveau venu, un jeune maître d'études, le décidait à se confesser. Alphonse Gratry se retrouvait chrétien et pour toujours ; il venait d'éprouver en lui-même ce qu'il devait enseigner avec tant d'insistance : que la lumière de l'esprit suppose, avant tout, la pureté de l'âme, des mœurs.

Ayant désormais la vérité, il n'oublie pas son serment d'y consacrer sa vie entière. Il y sacrifie tout d'abord et la musique, une de ses grandes joies, et un attachement légitime qui lui tient fort au cœur; puis, s'avisant qu'il lui importera de démontrer l'accord des sciences avec la foi, il se jette dans cet ordre d'études absolument nouveau pour lui. En quelques mois, par un véritable tour de force, il conquiert sa place à l'Ecole polytechnique où il va passer les deux années réglementaires (1825-1827), travailleur acharné, fervent catholique, d'ailleurs agité de mille orages, puis calme, consolé, soulevé par la pensée de se dévouer au bien de ses frères.

(1) *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 32 et suiv.

Ici intervient une de ces visions singulières dont on commencerait à le croire coutumier. Il a devant les yeux, non pas encore le ciel, mais une cité terrestre où la volonté de Dieu s'accomplit comme au ciel même, « une ville dont tous les habitants s'aiment... On n'a pas vu cette ville. Moi je l'ai vue (1). » Oui, vue avec la même netteté qu'autrefois son propre avenir. Edifices, rues, habitants, jusqu'à un groupe de pauvres femmes devant une petite et humble maison du faubourg : tout lui est présent et, pendant deux ou trois mois, presque sans intervalle, il vit, à la lettre, dans ce paradis de la terre. De fait, rien n'en effacera l'image; dans quarante ans, elle le hantera manifestement quand il écrira *La Morale et la loi de l'histoire*. Voilà pourquoi j'ai relevé ce trait de jeunesse. Ne décèle-t-il pas une imagination prodigieuse? On l'admire et, cette fois encore, on en a presque frayeur.

A cette époque, en dépit de la foi reconquise et des sacrements fréquentés, le jeune homme gardait une bizarre aversion pour le prêtre. Et pourtant Dieu le voulait prêtre lui-même. La vocation fut exceptionnelle comme la nature. Sorti de l'Ecole dans un rang médiocre, Alphonse Gratry avait un autre idéal que « l'épaulette d'or » de l'artilleur (2). Au grand déplaisir des siens, il brisa tout d'abord sa carrière et se mit en chambre garnie, vivant de quelques leçons, mais dans une étroite pauvreté. Six mois plus tard, Dieu lui montrait sa route; quelqu'un lui faisait connaître ce qu'on peut nommer l'école de Strasbourg.

(1) *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 116.
(2) *Souvenirs de ma jeunesse*, p. 133.

C'était, à l'autre bout de la France, quelque chose comme la Chesnaie, alors dans sa gloire. Là quelques jeunes hommes, pleins du même feu sacré (1), s'étaient réunis auprès de Bautain, le professeur de faculté devenu croyant, puis aspirant au sacerdoce, mais surtout auprès de la personne extraordinaire qui avait converti le maître lui-même et restait, pour tous, « la sainte », la mère. Jeune fille sous la Terreur, mademoiselle Humann (2) y avait rempli les mêmes fonctions que Tarcisius aux Catacombes, portant la sainte Eucharistie aux prisonniers. Depuis lors, toute à la prière et aux bonnes œuvres, elle exerçait autour d'elle une sorte de magistrature spirituelle; situation rare sans doute, mais dont l'histoire de l'Eglise offre d'illustres exemples.

L'ex-polytechnicien courut en Alsace, il y vécut douze ans. Abrégeons cette histoire, mais cueillons-y deux traits significatifs. L'abbé Bautain ne jugeait-il pas bien le néophyte brillant qui, d'ailleurs, se livrait peu et se sentait « opprimé » par son maître? Il lui dénonçait, comme écueils à fuir, une certaine présomption de la science, la naturelle indiscipline de l'esprit, le manque de régularité extérieure, un je ne sais quel encombrement de doctrines et théories fausses. D'autre part, la *sainte* s'abusait-elle quand elle lui conseillait, en 1829, de renoncer à la science même et de se donner pour la vie aux Liguoriens de Bischenberg? Y aurions-nous perdu quelques beaux ouvrages? Y aurions-nous gagné un saint? Du moins faut-il noter, à la gloire du jeune

(1) Ainsi, Théodore Ratisbonne, Goschler, Henri de Bonnechose qui devait mourir archevêque de Rouen et cardinal.

(2) Sous la monarchie de Juillet, son frère fut ministre des finances.

homme, qu'il obéit, sacrifiant tout son idéal de lutte savante pour la foi. Cette « volonté d'enfant » savait être héroïque à ses heures. Elle n'eut que le mérite du sacrifice. Au bout d'un an, Bischenberg était fermé, le novice redevenait libre et, comme fruit de l'épreuve, il rapportait à Strasbourg une vocation sacerdotale bien arrêtée. Il étudia la théologie et devint prêtre en 1832. Ici s'achève la préparation providentielle et caractéristique ; désormais nous pouvons courir.

En 1841, l'école de Strasbourg, ou Société de Saint-Louis, ayant à peu près cessé d'être, l'abbé Gratry, redevenu Parisien, accepta la charge du collège Stanislas. Brillante par le côté religieux et intellectuel, beaucoup moins au regard du temporel et des finances, l'administration du nouveau supérieur dura cinq ans, après quoi nous le trouvons sur le théâtre de sa grande influence, à l'Ecole normale dont Mgr Affre le fait aumônier. Situation difficile : parmi les élèves, nombre d'incrédules, Taine, About, Francisque Sarcey, beaucoup d'autres ; une poignée de catholiques, Heinrich, Charaux, Cambier, Adolphe Perraud, le futur cardinal évêque d'Autun ; — à la direction des études, un hégélien déterminé, M. Vacherot. L'aumônier fit merveille, imposant à tous par l'éminence du talent et du savoir, prêchant cette jeunesse avec une éloquence originale et sans apprêt, soutenant et munissant, dans leurs discussions interminables, les quelques normaliens catholiques, dirigeant leurs âmes et les poussant au plus haut, docteur et apôtre tout ensemble. On peut dire que ce fut là son beau temps.

Il ne dura que cinq années, tout comme la direction de Stanislas. Vacherot continuait alors son

Histoire critique de l'école d'Alexandrie : là, il guerroyait de plus en plus ouvertement contre le christianisme, dernière fleur de l'hellénisme, à l'en croire; il enseignait le panthéisme hégélien. L'abbé Gratry se tint obligé en conscience à lui répondre publiquement (1). Dès lors, la cohabitation devenait malaisée; l'aumônier résigna son titre et comme, à cette époque, le pouvoir n'admettait pas que la religion fût attaquée dans l'enseignement officiel, le directeur des études fut mis en disponibilité par ordre supérieur.

Un an après cette rupture, se passait un événement considérable dans l'Eglise de France : Dieu ressuscitait la Congrégation de l'Oratoire. Il y employait deux ouvriers principaux : l'abbé Pététot, curé de Saint-Roch, et l'ancien aumônier de l'Ecole normale, grand vicaire, depuis quelques mois, de l'évêque d'Orléans. Chacun des deux apportait son idée maîtresse : l'un, la sanctification du clergé par une vie pauvre et demi-claustrale; l'autre, la mise en commun des forces intellectuelles au bénéfice de la foi, l'unité des sciences en Jésus-Christ (2) L'Oratoire naquit donc une seconde fois, en novembre 1852, recrutant, dès la première heure et depuis lors, nombre de beaux talents et de nobles âmes. Désormais et jusqu'en 1870, nous ne connaîtrons plus que le P. Gratry (3).

(1) *Une étude sur la sophistique contemporaine*, ou Lettre à M. Vacherot, 1851.

(2) Gratry : *Discours sur le devoir intellectuel des chrétiens et sur la mission des prêtres de l'Oratoire*, publié avec la troisième édition des *Sources*.

(3) Le nouvel Oratoire, dit de l'Immaculée Conception, rompait tout d'abord avec les souvenirs jansénistes et gallicans du premier. Gratry lui-même a tenu à le dire. (*Con-*

A vrai dire, l'union des vues ne dura pas longtemps entre les deux fondateurs. Gratry voulait surtout une réunion d'écrivains, « un atelier apologétique »; il en tenait déjà les éléments, il en était l'âme; et voilà que le supérieur général, ayant accepté la charge d'un petit séminaire (Saint-Lô), disloquait forcément le groupe d'élite. Aussi bien, à Paris comme à Strasbourg, cette ardente originalité ne se pliait guère aux exigences de la vie commune, et le P. Pététot, non plus que l'abbé Bautain, ne trouvait en son subordonné toute la souplesse désirable. On en vint, après neuf ans, à une demi-séparation; le P. Gratry, toujours Oratorien de titre, habita seul, rue Barbet-de-Jouy, dans ce haut appartement tout ensoleillé, qu'il a décrit plus d'une fois et qui favorisait l'essor poétique de ses méditations. Isolement fâcheux. De plus en plus livré à sa gouverne personnelle, l'admirable spéculatif se jeta passionnément dans les questions sociales pour lesquelles il n'était peut-être pas aussi bien fait. La période précédente avait vu l'éclosion de ses œuvres philosophiques et quasi apologétiques (1). Sans abandonner

naissance de Dieu, préface de la seconde édition, reproduite dans la huitième, t. I, p. VI, VII.) Deux siècles et demi plus tôt (1611), le jour même où se constituait la première communauté oratorienne, le plus en vue des Jésuites d'alors, l'ancien et populaire confesseur de Henri IV, le P. Cotton, apportait à M. de Bérulle et aux autres un embrassement tout fraternel. (Houssaye : *Vie du Cardinal de Bérulle*.) En 1852, ce fut mieux encore. Les hésitations du P. Pététot avaient cédé à l'influence du P. de Ravignan, « et c'est à cet homme de Dieu, pour le dire en passant, que l'Oratoire doit de s'être relevé en ce siècle ». On me permettra de remercier respectueusement, pour ces deux lignes, le biographe du P. Gratry. (R. P. Chauvin : *Le P. Gratry*, p. 150.)

(1) *La Connaissance de Dieu* (1853); *la Logique* (1855); *la Connaissance de l'âme* (1858).

tout à fait cette veine (1), il s'occupa fort d'un projet de pacification universelle (2), et, dans son dernier grand travail, la *Morale et la loi de l'histoire* (1868), il parut, lui toujours prêtre et apôtre au fond de l'âme, décliner quelque peu vers les utopies humanitaires. En même temps, il se laissait engager en de fâcheuses compromissions. Il adhérait d'enthousiasme à cette *Ligue de la paix* qui mena grand bruit en 1869, et où l'on vit parfois catholiques et protestants se confondre en des effusions de sympathie qui semblaient faire trop bon marché de la doctrine même. Publiquement désavoué, à cette occasion, par le supérieur de l'Oratoire, le pauvre Père allait être encore moins heureux l'année suivante. Malgré ses confrères et amis, entraîné par d'autres influences (3), avec l'illusion d'un devoir de conscience, d'une sorte de mission providentielle, il se jeta imprudemment dans la lutte qui se livrait alors autour de Concile et de l'infaillibilité. Campagne déplorable, où rien ne le préparait d'ailleurs. Avec le repos, il y perdit le meilleur de son prestige personnel et jusqu'à son titre d'Oratorien. Hâtons-nous d'ajouter qu'il se soumit à la définition par lui combattue, effaçant — le mot est de lui — tout ce qu'il avait pu écrire à l'encontre. Peu après il mourait pieusement en Suisse (7 février 1872), et, pour l'assister du moins au dernier passage, l'Oratoire était là, représenté par les PP. Adolphe et Charles Perraud.

Léon XIII l'estimait « un noble cœur non moins

(1) *Philosophie du Credo* (1861) : *Les Sophistes et la Critique* (1864).

(2) *La Paix* (1854).

(3) R. P. Chauvin : *le Père Gratry*, p. 430 et note. Tout le chapitre qui a trait à ce douloureux épisode est écrit avec une délicatesse et une fermeté infiniment remarquables.

qu'un grand esprit ». Si cette parole n'est point un oracle, elle est juste et, à ce titre, elle doit faire loi. Oui, grand esprit et noble cœur, servis tout ensemble et mis en péril par deux forces trop souvent exubérantes, l'imagination et l'enthousiasme. Voilà qui apparaît dans sa vie et continuera d'apparaître dans son œuvre ; son œuvre dont la discussion serait immense et dont il nous faut crayonner en quelques pages le caractère et la valeur.

II

L'ouvrier du vrai et du bien. — I. Le philosophe : *Connaissance de Dieu* (1853). — *Logique* (1855). — *Connaissance de l'âme* (1858) — simples indications, simples questions. — II. Le « Sociologue » : *La Paix* 1859) — *La Morale et la loi de l'histoire* (1868). Principes excellents, part de système, optimisme aventureux. — III. Le polémiste : *Les Sophistes et la Critique* (1864). — *Lettres sur la Religion* (1859). Nobles colères contre le sophisme. — IV. L'apologiste apôtre : *Philosophie du Credo* (1861), etc. — V. L'écrivain : théorie et pratique. Le grand poète en prose. A quels lecteurs le P. Gratry peut être utile.

I. — Parmi les catholiques soucieux de leurs gloires contemporaines, tel, venant à parler des philosophes, ne croit pas même devoir nommer Gratry (1); tel autre affirme au contraire : « C'est lui qui, en France, est, sans contredit, le grand philosophe catholique du dix-neuvième siècle (2) .» Est-il philo-

(1) *Un siècle*. Mouvement du monde de 1800 à 1900. xv, la Philosophie.

(2) *La France chrétienne dans l'histoire* (publication collective), livre X, chapitre premier, par Léon Clé-Laprune. —

sophe? se demandait à la même époque le Cardinal Perraud (1), et il concluait à lui décerner ce titre. Non que le Père ait inventé un système, une métaphysique nouvelle : lui-même, dans une lettre inédite, s'en défend « avec des cris aigus ». — Non que sa *Logique*, sa *Connaissance de Dieu* et sa *Connaissance de l'âme* ressemblent, si peu que ce soit, à des manuels de philosophie ou puissent même servir de base à un enseignement régulier. Aussi bien le biographe ne dissimule-t-il rien de ce qui manque au philosophe. Il n'a poussé à fond aucune science ; il n'est pas proprement théologien ; il sait trop peu l'histoire générale, celle de la philosophie et du dogme; ses livres ne sont pas composés ; les redites, les digressions, les effusions y coupent la marche rationnelle des choses et voilent la méthode au point d'en faire douter par instants. Ajoutez quelques applications contestables des mathématiques à la philosophie, quelques conjectures brillantes mais hasardeuses tenant de la poésie ou même du rêve. Excès ou lacunes, voilà qui retient le penseur assez loin de son idéal.

J'ai nommé la poésie, et d'aucuns poseraient ici une sorte de question préjudicielle. Un poète né, un artiste, un tempérament enthousiaste, peut-il être philosophe? N'instituons pas de théorie et disons

J'exprimerai ici le profond regret de ne pouvoir que saluer d'une mention rapide ce disciple éminent, plus sûr que le maître. — Après celui-là, j'aimerais à en esquisser un autre, philosophe de mérite, lettré de marque, admirable chrétien, M. Amédée de Margerie... Encore faudrait-il nommer au moins Felix Mourrisson, ne fût-ce que pour ses belles et vengeresses études sur Voltaire et Rousseau. J'y dois renoncer ; mon cadre est rigide, le temps est court et tout me commande de finir.

(1) *Le P. Gratry, sa vie et ses œuvres*, 1900, in-18, p. 77.

simplement : pourquoi pas? Depuis que la chute originelle a rompu en nous l'harmonie première des facultés, pareille alliance est rare, elle est difficile, mais j'ose la croire possible. Le poète ne saurait-il fournir au philosophe des aperçus, des intuitions, des pressentiments où n'atteint guère l'intelligence froide, quelque chose comme ces raisons du cœur que la raison n'entend pas (1)? Cela fait, et dans un second temps indispensable, le philosophe devrait congédier le poète, afin de contrôler plus sûrement l'apport de ce brillant précurseur. Après le contrôle, quand, avec une sévère indépendance, le philosophe proprement dit aurait fait son œuvre, quand le moment serait venu de parler, d'écrire; le poète, l'homme d'imagination et de sentiment, aurait tout de nouveau son rôle; dans la parole définitive il mettrait la couleur et la flamme. Ainsi n'entendrions-nous pas seulement une intelligence parlant à la nôtre, mais un homme complet nous saisissant à la fois par tout nous-mêmes. Est-ce chimère, encore un coup? Non, c'est plutôt l'idéal, et, sans chercher d'autres exemples, il me semble que le P. Gratry nous met aux yeux, suivant les rencontres, et la possibilité d'y atteindre et la difficulté de s'y tenir.

La tâche serait immense d'approfondir et de discuter son œuvre philosophique. Le lecteur équitable ne peut m'en demander qu'un aperçu. Il n'ignore pas du reste au prix de quel travail on peut acquérir

(1) J'avoue, du reste, n'admettre que sous bénéfice d'inventaire le mot de Pascal. Ces raisons du cœur, que la raison n'a pas trouvées la première, encore faut-il que la raison les entende après coup, pour les accepter en pleine lumière et les mettre en valeur utile. Que prouveraient-elles sans cela?

le droit d'écrire, sans trop d'*impertinence*, quelques pages ou même quelques lignes.

Selon notre auteur, la condition première, indispensable aux opérations légitimes de l'esprit, c'est la purification de l'âme; qui cherche le vrai doit tout d'abord, au moins par intention actuelle et sincère, faire l'ordre dans son cœur et dans sa vie — Chose incontestable, capitale. En tout, quelle chance a-t-on de saisir la vérité, si on ne l'aime par avance plus que ses opinions ou préventions personnelles? Et quand Dieu est en cause, comment aboutir si l'on ne joint à l'amour désintéressé du vrai, le désir loyal et résolu du bien? La bonne foi n'est pas autre chose, et que faire sans bonne foi?

On doit encore, pense le philosophe, chercher la vérité, chercher Dieu, non par l'intelligence pure, mais par le cœur, par la volonté, par toute l'âme. — Assurément, si, d'ailleurs, on soumet à l'analyse rationnelle, logique, les intuitions ou pressentiments spontanés. Par là seulement on les transforme en certitude, on leur donne une valeur probante pour soi-même et pour autrui.

Après la condition préliminaire, la méthode proprement dite.

Gratry fait de la connaissance de Dieu le commencement normal et comme le premier pas de la philosophie. Beaucoup d'autres, et j'y inclinerais pour mon humble part, la commenceraient plus volontiers par une certaine connaissance du monde et d'eux-mêmes, puis s'élèveraient de là jusqu'à Dieu; après quoi, forts de cette vérité maîtresse et qu'on ne possédera jamais trop vite, ils redescendraient sur eux-mêmes et sur le monde, pour se voir, et tout le reste, dans la lumière qui achève de tout éclairer.

Mais encore jusqu'où pousser la connaissance de Dieu? Sans doute, aussi loin que possible. Or, dans cette connaissance, ou dans « l'intelligible divin », il y a deux degrés : l'un, où Dieu se voit dans son œuvre, à quoi suffit notre puissance de nature ; l'autre qui pénètre jusqu'à l'essence divine, et il y faut la Révélation, la foi. Ainsi la philosophie complète passe outre à la raison naturelle et pose au moins le pied sur le terrain propre de la théologie. C'est que, pour le brillant écrivain, elle est, pratiquement, la sagesse intégrale, telle que Dieu nous l'offre, et par le jeu propre de l'intelligence qu'il nous a faite, et par les communications transcendantes qu'il daigne gratuitement y surajouter. — Ne soulevons point ici une question de nomenclature. Tout croyant sait, et notre auteur l'établit en maître, que le dernier effort de la raison naturelle, sa plus haute gloire, c'est de nous introduire à la foi, un peu comme Virgile conduit Dante jusqu'au seuil du paradis. Voilà qui suffit, et ceux-là, j'ose le croire, n'amoindrissent rien en fin de compte, qui, sous cette réserve, entendent strictement par philosophie la science des vérités de pure nature, accessibles à la pure raison.

Enfin deux voies conduisent au vrai, à Dieu surtout : la déduction qui prend sa forme régulière dans le syllogisme ; l'induction, le « procédé dialectique » platonicien, qui va droit et conclut immédiatement des faits aux lois, du particulier au général, du réel à l'idéal absolu, illimité, universel, du fini à l'infini. Et cette seconde voie, plus courte assurément, plus poétique, le P. Gratry ne l'estime pas moins scientifique et sûre que la première ; il dépense à la décrire tout un volume de

la *Connaissance de Dieu;* il la retrouve indiquée et glorifiée par tous les génies philosophiques, non sans les plier un peu quelquefois à son idée dominante, à sa conviction enthousiaste. Qu'est-ce, au fond, sinon ériger en principe ou critérium infaillible, suffisant, décisif, cet instinct sourd de l'esprit, cet élan spontané de l'âme, ce « sens divin », ou du divin, qui est bien le fait et l'honneur de notre nature ?

Oui, fait indéniable, glorieux, riche de conséquences. Mais sera-t-il permis d'énoncer à ce propos un regret, un doute, rien de plus? Cette infaillibilité du « sens divin » en nous, cette force démonstrative qui en ferait une preuve immédiate et péremptoire de la réalité de son objet, quel dommage que le Père ne mette pas l'effort de son grand esprit à l'établir invinciblement elle-même ! Vous ne trouverez guère chez lui que ce principe : « Les tendances naturelles sont pour aboutir », autrement dit : la nature ne nous trompe pas. J'en suis tout convaincu ; mais le serais-je à moins de savoir ma nature droite et véridique en son fond, ce qui la suppose œuvre d'une cause infiniment sage et bonne, bref, à moins de savoir déjà l'existence de Dieu? Et me voilà quelque peu embarrassé pour faire de mes tendances naturelles une preuve immédiate et suffisante de Dieu même. Pourquoi donc le philosophe n'a-t-il pas levé plus nettement cet embarras ?

C'est le regret : voici maintenant le doute. L'eût-il fait sans raisonner, sans recourir au syllogisme, sans soumettre finalement au procédé logique ordinaire ce procédé dialectique auquel il attribue une puissance propre, autonome, décisive par elle-même? Ne lui arrive-t-il pas, j'allais dire ne lui échappe-t-il

pas, de l'avouer implicitement? Il écrit, parlant du « sens divin » qui, avant tout circuit de pensées, nous pousse à l'affirmation de l'infini : « *Analysées par la raison*, cette poésie, cette foi, contiennent la démonstration rigoureuse de l'existence de Dieu et de ses attributs (1). » Analysées par la raison : à la bonne heure ! Mais pareille analyse peut-elle aboutir, peut-elle même commencer, autrement que par la déduction, par le syllogisme? Et dès lors ne restons-nous pas maîtres de penser que notre élan spontané vers Dieu, s'il est un indice admirable, un témoignage intime, un germe de la plus haute valeur, ne saurait devenir fécond, scientifique, probant, sans le secours de la logique ordinaire ; que, s'il dit en nous le premier mot du problème, c'est à elle qu'appartient le dernier? Je soumets le cas aux professionnels.

Mais s'ils jugeaient que, dans cette ascension intellectuelle à Dieu, vérité suprême, le poète, l'enthousiaste, si l'on veut, a quelque peu ébloui le philosophe ; ils seraient, je crois, moins sévères à cette autre partie de l'œuvre, au tableau de l'ascension morale du cœur vers Dieu, souverain Bien. Ici encore, même « sens divin » nous pousse, même obstacle nous arrête : l'égoïsme, sous sa double forme grossière ou raffinée, sensualisme et orgueil. Et voilà l'ennemi à combattre. Sortons des choses extérieures pour rentrer en nous-mêmes ; de la vie des sens montons à la vie propre de l'âme. Ce n'est pas tout. Sortons de nous-mêmes pour aller à Dieu, de l'amour de nous-mêmes pour atteindre à l'amour de Dieu. Double sacrifice, triomphant du double obstacle ; double étape de la marche de l'âme vers le

(1) *Connaissance de Dieu*, t. I, p. 62, 63, 8e édition.

Bien parfait. Quoi qu'on en dise, notre nature n'en est pas mutilée; elle s'épure seulement, elle s'ennoblit jusqu'au sublime dont elle est, par elle-même, incapable. Il a fallu la Révélation, la foi, pour mener à son dernier terme l'élan de notre esprit vers le vrai; pour achever la défaite de l'égoïsme et consommer l'union de nos cœurs au Bien suprême, il faut de même un secours d'ordre supérieur, il faut la grâce, il faut Jésus-Christ. Rencontrant cette échelle des êtres tant de fois décrite et que le rationalisme arrête arbitrairement à l'homme, Gratry, après bien d'autres penseurs chrétiens, mais avec un éclat de poésie qui lui est propre, la montre couronnée par le Personnage théandrique, le Verbe incarné. En Lui, la création revient, pour ainsi dire, à sa source, puisque l'homme, qui la résume tout entière, devient ici personnellement Dieu. Ainsi donc le « sens divin » appliqué à l'ordre moral, l'instinct naturel d'un bien supérieur, du Bien suprême, a commencé à nous détacher des créatures, puis de nous-mêmes; la grâce fait le reste et, par Jésus-Christ, nous soulève jusqu'à l'amour effectif de Dieu. C'est l'ascension morale de l'âme; c'est le titre et le gage de son immortalité dans la joie. Tout à l'heure on essaiera même d'en conjecturer le lieu, de situer pour ainsi dire le paradis, et alors, il faut bien l'avouer, le philosophe abdiquera devant le poète; mais jusque-là, le poète n'aura fait que le bien servir.

Il lui aura dicté d'admirables pages, il aura donné aux parties indiscutables de la doctrine une élévation, une splendeur, une vie communicative qui en augmentent singulièrement la force. L'alliance est donc possible entre le philosophe et le poète, mais

elle est difficile, et Gratry, cette nature d'élite, nous prouve l'un et l'autre tour à tour. Je l'ai dit et j'y insiste, puisque c'est le mot pratique : périlleuse aux débutants, son œuvre philosophique est faite pour les esprits déjà murs et fixés, capables de l'indispensable triage entre les certitudes fermes et les conjectures aventureuses. Ceux-là y trouveront, aux bons endroits, avec les plus vives jouissances d'art, une irrésistible impulsion vers l'enthousiasme du vrai, du bien surtout, un magnifique entraînement, non pas de l'esprit seul, mais de toute l'âme. Ils y verront que la philosophie, la philosophie assurée tout d'abord en son fond par la méditation abstraite et sévère, peut, dans sa forme définitive et publique, exprimer d'une part et saisir de l'autre toutes les puissances de l'homme à la fois. Le penseur trop enclin çà et là au rêve, le spéculatif parfois hardi jusqu'à la témérité, leur donnera cependant ou leur rappellera, par toute sa manière, un enseignement plus précieux encore : c'est que la pensée ni la spéculation ne sont pour elles-mêmes ; que, comme elles doivent commencer par une suffisante épuration de l'âme, c'est à l'élévation de l'âme qu'elles doivent aboutir. Dans cette région, moins explorée d'ordinaire par ceux qui ont mis enseigne de philosophe, région où la doctrine et le sentiment pratique se touchent et arrivent, pour ainsi dire, à se compénétrer, on rencontrera des aperçus, on entendra des appels étranges, peut-être, à l'impression première, mais suggestifs et entraînants à miracle. Je n'en voudrais pour exemple que les derniers chapitres de la *Connaissance de l'âme* où le déclin de l'âge apparaît comme un fécond recueillement de l'être intellectuel et moral qui se replie et se concentre en

Dieu, attendant et préparant ainsi l'heure de le rejoindre. Aucun *De Senectute* n'égale ces pages et surtout l'hymne final à la vieillesse et à la mort (1).

II. — Non certes, le P. Gratry n'a rien du spéculatif amateur, uniquement jaloux et heureux de « caresser sa petite pensée » (2). Lui qui a si bien dit son fait à Renan (3), je m'assure que, chez le personnage, rien ne le révoltait comme ce dilettantisme odieux, cynique. Apôtre dans l'âme, dès l'époque de ses grands travaux philosophiques, c'est avec un naïf transport de joie qu'il sortait de la théorie pure et courait à l'application utile Plus tard il écrivait : « J'ai horreur de la métaphysique abstraite et de toute science qui ne se relie pas à la morale, à Dieu, au bien des hommes ». (4) Rappelez-vous comment, à l'Ecole polytechnique, violemment éprouvé, il reprenait cœur à la pensée de servir et de se dévouer. Rappelez-vous cette cité idéale, toute de paix et d'amour, dont il avait alors la vision précise et habituelle. Sur la fin de sa carrière, tout cela se retrouve et aboutit. Manifestement il n'a philosophé que par zèle, tout comme par zèle il s'était improvisé mathématicien. Désormais une préoccupation dominante l'attache aux questions sociales, au soulagement de l'humanité. Elle inspire, soutient et remplit ses deux principaux ouvrages de l'époque : — *la Paix* (1859), — la *Morale et la loi de l'histoire* (1868) ; elle éclate bien des fois dans son *Commentaire sur l'Evangile de saint Mathieu* (1863) où l'on se trompe-

(1) *Connaissance de l'âme*, livre VI, t. II, surtout p. 393 et suivantes (5e édition).

(2) Renan.

(3) *Les Sophistes et la Critique*. — Voir un peu plus loin, page 203.

(4) *Les Sources*, p. 137. Troisième édition, in-18.

rait fort de chercher ce que paraît annoncer le titre, une paraphrase méthodique de l'auteur sacré (1).

Or, ce qui hante et désole l'âme du Père, ce n'est point seulement la question économique, l'inégalité excessive des fortunes, la misère faisant contraste avec l'opulence. Il s'émeut de toutes les formes d'injustice et de douleur ; il en souffre, nous dit-il, jusqu'à en être malade. Dans ce haut cabinet plein de lumière et propice aux belles exaltations de l'âme, en face de ce globe terrestre surmonté d'une croix — c'est sa meilleure image de piété, — il médite passionnément les voies et moyens de la paix universelle, de la justice universelle ; il convoque à grands cris toutes les bonnes volontés, il les presse de concourir à fonder autant que possible cette cité d'amour dont l'image lui redevient présente. Effort glorieux, touchant par la bonté, par le zèle, par l'optimisme ardent, obstiné, candide à ses heures. On l'admire, on l'en aime, on lui résiste à regret ; mais encore faut-il se l'avouer : là plus qu'ailleurs, le philosophe pratique se laisse mener loin par l'homme d'imagination et de désir.

Arrêtons-nous un moment au second des ouvrages nommés plus haut : la *Morale et la loi de l'histoire :* il contient l'autre, pourrait-on dire, et même il le répète par endroits. Or, qu'y a-t-il sous ce titre que l'on voudrait plus parlant, plus explicite ? Il me semble y voir trois choses de valeur assez inégale.

Tout d'abord les principes, indéniables en soi, les seuls vrais, féconds, nécessaires. L'auteur même

(1) A vrai dire d'autres écrits paraissent en même temps, mais moindres en étendue, œuvres de circonstance, diversions obligées à la pensée principale. Ainsi la critique de la *Vie de Jésus* (1864) et la notice funèbre de l'abbé Perreyve (1866).

dira, par une heureuse transformation de son titre : « La morale est la loi de l'histoire » (1); la même loi de conscience régit l'individu et la société, si bien que la morale sociale ne progresse qu'avec et par la morale individuelle (2). Et où la trouver, cette morale unique, partout suffisante? Dans la parole de Dieu, de Jésus-Christ, seul législateur de la société comme de l'âme. Garder, accomplir cette parole : c'est la condition indispensable du progrès, du progrès que Dieu veut, où il a mis largement du sien en faisant à l'humanité de magnifiques avances. Reste que l'humanité y réponde en supprimant les obstacles : la fraude, la spoliation, l'homicide, tous les vices. — Quoi de plus vrai?

Ce qui suit l'est moins peut-être. Dans la Parole souveraine, l'auteur a lu trois devoirs imposés à l'homme : dompter la nature, organiser le monde humain d'après la vérité et la justice, nouer avec Dieu même d'intimes relations. A la bonne heure! Mais ces trois devoirs lui apparaissent comme successifs ; mais encore, à son gré, leur succession naturelle marque et fait les trois périodes nécessaires de l'histoire. Les hommes commencent par dompter la terre, ensuite s'organisent entre eux et se consti-

(1) Résumé de la première partie, chap. xv. — 2e édition, in-18, t. I, p. 297.

(2) Vérité de premier ordre, mais pourquoi le Père semble-t-il dire (chap. x) qu'on l'ignorait jusqu'à nos jours? Au seizième siècle, un digne gentilhomme demandait à saint Pierre d'Alcantara comment on arriverait à réformer le monde, et le saint répondait en souriant : « Eh! monsieur, je tâche de me réformer moi-même et les religieux qui m'obéissent. Faites-en autant pour vous, pour vos enfants, pour vos serviteurs. Quand le grand nombre fera de même, le monde sera tout réformé. » Or, on s'en était avisé bien avant saint Pierre d'Alcantara et le seizième siècle.

tuent selon la justice; enfin ils s'unissent plus étroitement à Dieu. Et qu'advient-il une fois la série épuisée? Elle recommence, toujours avec un moindre effort et un plus beau résultat. Et aujourd'hui, où en sommes-nous? — Au terme de la première tâche, au seuil de la seconde. La science nous a conquis la nature; l'heure vient d'établir entre nous la justice; de là nous prendrons vers Dieu un essor nouveau. — Hélas! cette imitation, cette prétendue rectification de Vico n'est-elle pas, en grande partie, conjecturale, systématique, désavouée par l'histoire même (1)? L'essor des âmes vers Dieu n'a-t-il point sensiblement diminué à mesure que la terre nous était plus soumise? Et si les sociétés modernes présentent aux yeux certaines formes extérieures moins imparfaites, moins éloignées même, à quelques égards, de l'idéal évangélique, n'arrive-t-il point, par une lamentable coïncidence, que les pensées et les mœurs vont s'éloignant de ce même Évangile où remonte, malgré qu'on en ait, le progrès des institutions? Phénomène étrange, désolant. Dieu me préserve de l'estimer fatal! Mais il s'impose en fait et l'on est fort empêché de l'accorder avec le système.

Qu'est-ce donc, au fond et avant tout, que la *Morale et la loi de l'histoire?* « C'est, dit l'auteur, un effort pour introduire une science nouvelle et bien nécessaire aujourd'hui, savoir : la science de l'espérance (2). » Quoi donc! Science nouvelle et encore à

(1) Vico voyait se suivre et se renouveler indéfiniment, dans un ordre invariable, ce qu'il nommait l'*âge divin*, l'*âge héroïque*, l'*âge humain*. Le Père a confiance d'entendre et d'expliquer ce dont Vico n'avait qu'un pressentiment confus.

(2) Tome I, p. 4.

introduire! N'y a-t-il pas des siècles que, selon le mot du poète :

Une immense espérance a traversé la terre?

Et si la science d'espérer nous fait aujourd'hui si grand besoin, n'en pourrions-nous inférer que les motifs de crainte abondent? Nous sommes aux premières lignes de l'ouvrage, et déjà se laisse entrevoir l'optimisme du cœur en lutte avec les embarras de l'esprit. Spectacle curieux, un peu triste, que toute la suite mettra en vive lumière. Chrétien et apôtre jusqu'au fond de l'âme, le Père nous tiendra fortement attachés à ce principe, à cet axiome : point de progrès, point d'espérance individuelle ou sociale, que dans le retour à l'Évangile. Est-ce donc bien ce retour que la situation actuelle annonce et prépare? Question pleine d'angoisse à l'époque où s'écrivait le livre ; mais combien plus aujourd'hui, après quarante ans! Dès lors et malgré lui sans doute, l'auteur était bien éloquent à décrire les motifs d'alarme : spoliation, esclavage, homicide, vice presque partout régnant (1). Par moments, il ne pouvait se défendre d'en trembler lui-même. Était-il aussi fort à justifier les chances meilleures, à fonder, comme il l'ambitionnait, la science de l'espoir? — Le monde est libre, donc il peut revenir à l'Évangile. — Eh! qui en doute? Mais paraît-il incliné à le vouloir? Le Père se travaille à le montrer, à le croire peut-être. Sur la foi de quels signes? La nature domptée par la science, les communications plus aisées qui font de l'univers un seul peuple ou, comme il le dit dans sa langue originale, qui, par

(1) Première partie, chapitres v, vi, vii, viii, xii.

l'*unité de lieu*, préparent l'*unité d'action :* autant de choses moralement indifférentes, capables de servir au mal comme au bien. — Les lois sociales sont plus étudiées. — Le sont-elles mieux ? — L'instruction est plus répandue. — Laquelle (1) ? — La spoliation est moins cachée, mieux connue ; le cri public la dénonce. — Arrive-t-il à la diminuer ? — Les petits ont le moyen de s'unir contre elle. — Oui, la grève, et quelle arme à deux tranchants ! Mais ne suivons pas l'auteur sur le terrain de l'économie politique, où Bastiat, qu'il vient de lire, l'entraîne et l'enchante ; pas même sur celui de l'histoire de la révolution française, par exemple, dont les débuts lui semblent tout évangéliques, absolument comme si Rousseau n'avait jamais existé (2). Combattre l'optimisme est chose pénible, ingrate ; mais avouons-le, celui du Père n'a pas de quoi nous convaincre, et nous doutons qu'il parvienne à le convaincre lui-même.

« J'ai tout puisé, dit l'auteur, dans les paroles du Christ » (3), et ailleurs : « Je n'ai d'autre mérite que d'avoir médité, selon mon devoir, l'Évangile pendant toute ma vie et d'en avoir compris quelques versets (4) ». Qui en doute ? Mais çà et là, quelles interprétations étranges ! Le présent livre abonde en exemples ; n'en citons qu'un. « Si vous restez pratiquement fidèles à ma parole, vous serez mes vrais disciples et vous connaîtrez la vérité et la vérité vous fera libres. » (Évangile de saint Jean, VII, 32). Oui

(1) Manifestement le P. Gratry espère qu'elle sera chrétienne. Que dirait-il aujourd'hui s'il voyait, en France, la puissance publique bander tous ses ressorts pour rendre cette instruction impossible ?

(2) Ici le Père ne suit plus Bastiat, mais Tocqueville.

(3) *La Morale et la loi de l'histoire*, t. I, p. 21.

(4) *Ibidem*, p. 296.

certes, pour atteindre le vrai ou pour y avancer, il n'est que la préparation loyale du cœur; mais quelle vérité nous promet ici le divin Maître? Est-ce proprement la vérité naturelle, scientifique? Et cette liberté, qui doit s'ensuivre, est-ce proprement la liberté politique ou même civile? On n'y prend garde et, dans la même préoccupation d'esprit, si l'on entend saint Paul dire aux Galates : « Vous êtes appelés à la liberté, mes frères » (v, 13), on nommera bravement cette Épître « l'Épître de la liberté ». Or, qu'a voulu dire saint Paul? « Vous êtes affranchis du Judaïsme », pas autre chose. Le Père ne l'ignore point sans doute, mais il ne le voit plus ; il faut que tout plie à l'idée qui le hante présentement et le passionne.

Or, dans cet abus fréquent et parfois énorme de l'Écriture, il n'y a point qu'obsession et enthousiasme d'une idée chère ; impossible de n'y pas voir, comme dans bien des pages du livre, une éclipse partielle, transitoire, du pur sens chrétien et surnaturel. Peut-être aurais-je craint de le dire si la remarque n'était déjà faite par un critique bienveillant et acceptée par le biographe même du P. Gratry (1). De vrai, comme l'avouait Montesquieu, par exemple, « la Religion chrétienne, qui ne semble avoir pour objet que la félicité de l'autre vie, fait encore notre bonheur en celle-ci ». Mais cette efficacité indirecte, conséquente, secondaire, semble passer au premier plan chez l'auteur. A l'entendre, on dirait que le christianisme nous doit et nous promet une sorte de paradis social en ce monde, quelque

(1) La remarque est d'Amédée de Margerie. Voir le R. P. Chauvin : *le Père Gratry*, p. 320.

chose comme la cité de son rêve, la cité toute de paix et d'amour. Oui encore, le christianisme y tend par nature et nous n'aurions qu'à nous y prêter sans réserve pour qu'il fît de la terre un vestibule du ciel. Mais dix-neuf siècles d'expérience nous donnent à croire qu'il n'en ira jamais de la sorte. Le Père se demande quelque part pourquoi le monde ne finirait pas par un état de perfection : c'est oublier que Jésus-Christ même a formellement prédit le contraire.

De tout le livre ne retenons que deux choses : une affirmation énergique de ce fait, que l'Évangile est l'unique espoir des sociétés comme des personnes, et un magnifique appel à toutes les bonnes volontés pour étendre le règne de l'Évangile. Le reste est problème, voire, par instants, chimère d'une âme belle et bonne, mais qui en croit trop naïvement sa propre bonté.

III. — Après le philosophe poète et le sociologue parfois dupe de son cœur, il faudrait étudier, en la personne du P. Gratry, d'autres hommes plus parfaitement sûrs d'eux-mêmes, plus continuellement capables de servir et, par là même encore, plus dignes de survivre, au moins dans leur totalité. Réduit à les indiquer d'un mot, je m'en console en pensant à cette survivance même, et en pressant mon lecteur d'aborder directement cette partie des écrits du Père, moins éclatante peut-être, mais moins sujette à caution et à réserve, plus féconde, si je ne me trompe, en résultats assurés.

Il y a chez le P. Gratry un polémiste plein de nobles colères contre la sophistique renouvelée des Grecs et « recommençant, après deux mille ans, l'essai d'abolir la raison, de rendre fou l'esprit hu-

main » (1). Je le dis à son très grand honneur : dans cette âme débordante de sensibilité, d'indulgence, de zèle passionné pour ses frères dignes et indignes, vit et tressaille une magnifique indignation à l'endroit de cet effort pour tuer l'intelligence afin de tuer plus sûrement la foi. La sophistique, telle qu'il la rencontre sur son chemin, s'appelle d'abord Vacherot, en qui l'on entend surtout Hegel et quasi, par circonstance, tous les détracteurs de l'Église. Plus tard, elle s'appelle Renan. L'un et l'autre sont menés battant, comme ils le méritent, avec une logique incisive et une verve inexorable. Vacherot, caractère honorable, mais esprit déformé, tordu par l'habitude du sophisme, garde visiblement l'estime de son adversaire (2). Chez Renan même, je veux dire, dans sa pitoyable *Vie de Jésus*, le polémiste recueille avec soin, presque avec amour, les quelques parcelles de vérité qu'y a maintenues la force des choses. Mais ni l'équité, ni la charité n'atténuent la vigueur (3). Comparez aux pages du P. Gratry celles qu'écrivait, en ce même temps, l'abbé Freppel (4). Renan ne sort pas moins meurtri des mains de l'un que de celles de l'autre ; mais par ailleurs, comme on sent bien la différence entre les deux natures ! Aux yeux de Gratry, c'est peu de venger Notre-Seigneur ; il faut le rétablir dans sa physionomie véritable et, dès lors, comment se tenir de le chanter ? Renan une fois mis à terre, le champion du Christ jette l'épée, il saisit le pinceau puis la lyre. Trois chapitres suffisent au

(1) *Les Sophistes et la Critique.*

(2) Les discussions avec Vacherot remplissent la première partie du volume intitulé *Les Sophistes et la Critique* (1874). Elles se continuent en 1869 dans les *Lettres sur la Religion.*

(3) *Les Sophistes et la Critique*, seconde partie.

(4) Voir plus haut dans ce même volume, page 43.

combat; il n'y en a pas moins de quatre pour la restitution de la divine figure et pour l'hymne final. J'aime cette proportion. Le polémiste n'a suivi que le mouvement de son âme et il a été habile sans y prétendre : le triomphe est complet.

IV. — Il faudrait nommer encore l'apologiste. Vous le trouvez un peu partout, mais notamment dans trois ouvrages : la *Crise de la foi* (1), le *Mois de Marie de l'Immaculée-Conception* (2), *la Philosophie du Credo*. Ecrit pour un ancien camarade de l'Ecole polytechnique, pour Lamoricière, ce dernier travail eut l'honneur d'avancer la conversion du général, comme l'*Exposition*, le célèbre opuscule de Bossuet, avait aidé à celle de Turenne. Simple « conversation entre un prêtre et un homme instruit », dit l'auteur lui-même; dialogisme continu, où l'objection, loyalement formulée, donne ouverture à la doctrine, à la théologie exposée « en langue contemporaine », intelligible, sans initiation préalable, à tout esprit sérieux. L'idée première est excellente, l'exécution ne vaut pas moins; c'est-à-dire que le livre profiterait grandement à plus d'un Lamoricière de nos jours, militaire ou civil, peu importe. Comme bien des pages détachées de l'œuvre entière, la *Philosophie du Credo* reste un bel et bon instrument d'apostolat.

Or, on n'en peut douter, l'ambition d'Alphonse Gratry allait tout d'abord et finalement à ce genre de gloire. Philosophe, sociologue, polémiste, apologiste, écrivain, poète, mathématicien même, il n'a été ni voulu être tout cela que pour être apôtre. Ni les la-

(1) Trois conférences prêchées à Saint-Etienne-du-Mont (1863).

(2) Trente et une méditations (1859).

cunes du savant, ni les éblouissements du spéculatif, ni les erreurs pratiques de l'homme, n'empêchent qu'il y ait largement réussi, qu'il puisse y réussir encore. Beaucoup d'âmes, et non vulgaires, témoignent hautement de son action bienfaisante. Il les a réveillées, détachées des choses basses, entraînées dans son propre essor à la poursuite du vrai, du vrai pratique, du bien, lequel n'est suffisant et achevé qu'en Jésus Christ, en Dieu. Lisez les *Sources*, vous y verrez quel programme intellectuel et moral il osait offrir à qui voulait être son disciple. Rien de plus large, de plus haut. Et pour un bon nombre, ce programme n'a pas été lettre morte, nous le savons.

V. — Le même opuscule nous dit sa théorie d'écrivain, théorie excellente, au fond, et que lui-même a noblement pratiquée. Le style n'est point une manière de vernis ou de placage qui s'ajuste après coup à la pensée; il est la pensée même ou il n'est rien. Mais encore la pensée ne procède pas de la seule et pure intelligence; complète et vraiment humaine, elle suppose le concours harmonieux de toutes ses puissances; elle dit et contient tout l'homme, parce qu'elle implique et traduit toutes ses facultés ensemble, parce qu'elle naît de sa raison tout d'abord, mais encore de son imagination et de son cœur (1). C'est la vérité même. On la reconnaîtrait moins dans tel passage de la *Connaissance de l'âme*, où Gratry semble dédaigner, comme étroites et mesquines, la précision rigoureuse des mots, leur clarté nettement définie, où il préfère trouver dans les termes je ne sais quel *au-delà* poétique et mys-

(1) Les *Sources*, 3e édition, in-18, p. 13.

térieux, digne qu'on lui sacrifie, au besoin, la précision même (1). Voilà, je l'avoue, un sacrifice auquel je ne me résignerais pas, et je crains que le poète n'ait fait ici quelque tort au philosophe, à l'écrivain pratique et désireux avant tout d'agir. Or, le Père n'a pas d'autre but. Il ne caresse pas plus son style que « sa petite pensée », mais plutôt ne serait-ce pas tout un?... Il y met bonnement et ardemment son âme entière, son âme d'apôtre. Si le style peut sembler trop éclatant, par endroits, et trop sonore, ce n'est point ambition littéraire; c'est que l'âme est, par nature, poétique et musicale jusqu'au péril d'excès.

De bons juges ont apprécié l'écrivain; en le blâmant çà et là, ils l'ont hautement admiré dans l'ensemble (2). Faute de temps pour les citer, notons du moins qu'ils s'accordent à reconnaître en lui beaucoup de ce qu'il nous proposait lui-même tout à l'heure comme l'idéal du bien écrire. Dans les bonnes pages — et elles abondent — dans ce qu'on pourrait appeler le bon Gratry, vous entendez à la fois un savant, un philosophe, un poète, qui se servent mutuellement, loin de se gêner; comme le souhaitait Pascal, vous entendez un homme, un homme singulièrement riche en aptitudes, qui les emploie toutes de concert avec une superbe aisance. Voilà pour faire un écrivain supérieur, et notamment un de nos plus grands poètes en prose. Voilà ce que l'Académie a très justement couronné en l'admettant (26 mars 1868).

Et quant au fond de l'œuvre, il est vrai, tout ne

(1) *Connaissance de l'âme*, livre II, chap. II.

(2) Ainsi Nisard, Caro, Saint-René-Taillandier, Ollé-Laprune, etc. Voir le R. P. Chauvin : *Le Père Gratry*.

mérite pas également de survivre ; mais qui saura choisir y trouvera mieux que de vives jouissances de goût, j'entends des armes de bon usage, mieux encore peut-être, la ferveur d'action et de zèle qui était le fond de cette belle âme et se communique, malgré qu'on en ait. Ame singulière par certains côtés, éminente par beaucoup d'autres. Si elle donne çà et là l'impression d'un brillant météore, elle n'en reste pas moins une source de lumière et de chaleur (1).

(1) Nous avons des *Pages choisies* du P. Gratry (A. Colin, 1899, in-18) et nous en savons gré à celui qui a pris la peine de les recueillir. Mais ne peut-on regretter qu'il suive l'auteur dans telles de ses opinions fort contestables ? C'est trop peu dire ; il le dépasse. On lit en note, au bas de la page 76 : « La voie de déduction ne saurait, il nous semble, prouver Dieu absolument. » Le P. Gratry n'est jamais allé jusqu'à infirmer ainsi la valeur du procédé syllogistique, déductif. Il veut seulement que le « procédé dialectique », inductif, se suffise absolument à lui-même, et c'est déjà grand cas.

DEUX ORATEURS POLITIQUES

Pendant le second tiers du siècle, rien n'a surpassé, d'aucuns même disent égalé, dans nos parlements, la puissance oratoire d'un catholique, de Montalembert (1). Alors même et depuis, plus d'un croyant honore, à ses heures, la tribune française : un Falloux, un Keller, un Chesnelong, un Dupanloup, d'autres encore. Sur le tard et parmi les brumes orageuses de la fin, deux noms éclatent, deux caractères, deux talents hors ligne : le comte de Mun et Mgr Freppel.

Qu'on fasse leur histoire parlementaire : on aura, moralement complète, celle de la grande conspiration irréligieuse, de la conquête maçonnique, de l'apostasie officielle qui monte « lentement et sûrement »

(1) On se rappelle que Désiré Nisard, un neutre, un simple dilettante, mettait Montalembert au-dessus de tous. (T. IV de ces *Esquisses*, p. 191, 192.)

comme une marée. On aura aussi le tableau de l'état d'âme, de la « mentalité » des adversaires. En lisant ces deux œuvres oratoires, prenez garde aux interruptions qui les sillonnent : elles offrent matière à toute une étude ; on y voit à plein jusqu'où l'ignorance et la haine ont pu ravaler l'esprit moderne, l'esprit français. Mais on admire d'autant plus ces deux vaillants, paisiblement obstinés à faire luire la lumière dans cette nuit qui n'en veut pas, qui s'évertue à l'éteindre.

J'ai nommé Montalembert. Quelle différence dans les situations! Montalembert, c'est le bouillant chef d'avant-garde, bientôt général d'une armée qu'il recrute, qu'il grossit, qu'il lance aux conquêtes; c'est la jeunesse, l'espérance, l'avenir. Freppel et de Mun combattent pour retarder ou amoindrir une défaite humainement inévitable, pour l'illustrer du moins et réserver les dernières chances d'un retour de fortune qu'ils ne verront ni l'un ni l'autre, que leur foi seule peut leur montrer. Mais quoi! Elle-même ne le leur assure qu'à demi. L'Eglise militante ne finira qu'avec le monde : ils le savent comme nous; mais le monde reverra-t-il une France largement et hautement chrétienne ? Pour eux comme pour nous, voilà qui relève de l'espérance et non de la foi. Si nous regardons aux conditions plénières de l'éloquence, Montalembert est encore le mieux partagé, le plus libre de s'élever aux vues générales, de donner l'essor à sa noble et fière nature ; en dépit des oppositions, la masse de ses auditeurs est capable et digne de l'entendre. Qu'il ne perde rien de sa gloire! Mais avouons que ses continuateurs ont eu la tâche plus ingrate ; cela est évident.

I

« Monsieur le député Freppel. » — Note dominante : la force. — Force d'esprit : connaissances, mémoire, logique, habileté. — Force d'âme : courage, sang-froid, persistance, la lutte prolongée sans espoir. — Eloquence incomplète dans l'absolu, mais bien appropriée au rôle.

Alsacien, mais Alsacien français jusqu'aux moelles, l'évêque d'Angers entrait dans son diocèse au moment précis où commençaient nos désastres. Un de ses premiers actes fut d'offrir ses séminaristes à tous les genres de dévouement patriotique, voire au port des armes, pour ceux du moins qui n'en étaient pas canoniquement empêchés. Tandis que V. Hugo, le charlatan gigantesque, se donnait le ridicule d'adresser au peuple allemand quelques feuillets de sa prose; avec plus de compétence, de sérieux et de dignité, le nouvel évêque adjurait le roi Guillaume de ne point démembrer notre pays. Les élections venues (mars 1871), on voulait Mgr Freppel député du Haut-Rhin; à la même heure, près de cent mille Parisiens lui donnaient leurs voix; mais ce fut neuf ans après seulement, que les électeurs de Brest l'envoyèrent de fait à l'Assemblée. Dans l'intervalle, il avait déjà plus d'une fois parlé en évêque homme d'État. « Le cléricalisme, voilà l'ennemi », disait Gambetta en 1878 dans son célèbre discours de Romans. Une lettre d'Angers avait aussitôt répondu à ce cri de guerre; elle remettait fièrement à sa place le tribun dont, faute de mieux sans doute, on allait

nous faire un grand patriote et un grand orateur (1).

Orateur et patriote : ces deux qualités appartiennent beaucoup plus justement au « député Freppel », car c'est le titre sous lequel il fut, le 2 juillet 1880, annoncé pour la première fois à la Chambre par le président. La droite murmura, estimant l'appellation un peu bien leste ; l'évêque protesta contre ces murmures : il ne prétendait nullement qu'en lieu pareil on lui donnât du Monseigneur.

Or, c'était un rude jouteur qui entrait, ce jour-là, dans l'arène parlementaire. Il y combattit un peu plus de dix ans, jusqu'au bout de ses forces, de sa vie même : son dernier discours est du 17 décembre 1891 ; le 22, il mourait. La Chambre l'avait entendu plus de vingt fois par année moyenne (2), et malgré les colères, malgré les inepties, les grossièretés dont plusieurs le poursuivirent jusqu'à la fin, il avait conquis de vive force l'admiration, l'estime, la crainte au moins, seul hommage que l'on puisse attendre de certaines gens.

Je parle de force. Ici comme partout, c'est bien la note dominante, et toujours il en faut revenir au mot de Mgr Baunard : « Celui-là, c'est l'homme fort. » Non que les autres qualités fassent défaut : la chaleur, l'élan, par endroits, la véritable et haute éloquence (3). Il n'est pas poète, mais si ce fleuron

(1) Lettre du 20 septembre 1878. Mgr Freppel : *Œuvres polémiques*, t. II, p. 31.

(2) Dans les dix volumes de ses *Œuvres polémiques*, on compte deux cent huit discours, plus un certain nombre de questions ou observations parfois prolongées.

(3) Trop à l'étroit pour nous accorder aucune citation, indiquons au moins quelques discours où l'émotion est manifeste. — Exemption militaire du clergé (27 mai 1881, 18 mai 1884). — Désaffectation de l'église Sainte-Geneviève (19 juillet 1881). — Projet Boysset contre le Concordat (7 mars 1882). —

manque à sa couronne littéraire de prédicateur, d'évêque, l'orateur politique a bien quelque droit de s'en passer. A cela près, peu de nos contemporains réalisent comme Mgr Freppel le type, l'idée même, de l'orateur d'affaires, de l'homme armé de toutes pièces pour vaincre et convaincre sur le terrain du droit et du fait.

Sa première force est dans son esprit, dans ses connaissances étonnamment vastes, incessamment accrues, dans sa mémoire imperturbable, dans sa logique, dans son habileté à saisir, en chaque question, non les côtés relevés, magnifiques — hélas! combien peu l'y suivraient! — mais ceux par où l'on a chance d'éveiller, chez l'auditeur moyen, un reste de scrupule, de pudeur, tout au moins de sagesse politique et de bon sens vulgaire.

Un jour qu'on lui reprochait de n'être pas intervenu plus vite, il répondit : « Je n'aime jamais à parler de ce que je ne sais pas. » Voilà certes qui l'honore, mais aussi bien était-il rarement pris au dépourvu et, comme on dit, sans vert. Que ne savait-il pas, cet homme d'église et d'école, ou que n'apprenait-il pas au besoin, avec une rare promptitude, avec une sûreté plus rare encore et plus précieuse! Politique, droit civil, jurisprudence, histoire ancienne, moderne, contemporaine, anecdotique, finances, guerre même : on le trouvait prêt sur tout, muni de documents et de chiffres, citant les spécialistes et les maniant en connaisseur, comme il eût manié dans une chaire les écrivains sacrés et les docteurs ecclésiastiques. Ses amis l'en

Seconde expulsion des Bénédictins de Solesmes (27 mars 1882). — Abolition du serment judiciaire (22 juin 1882). — Occupation définitive du Tonkin (25 novembre 1884), etc.

admiraient, mais surtout, dans la lutte commune, ils pouvaient compter sur cette intelligence hors de pair comme sur un arsenal (1). On comprend d'ailleurs que pareille érudition ne fût pas au goût des adversaires ; elle humiliait trop leur ignorance. « Mais ils ne savent rien ! » s'écriait un jour l'évêque, entendant la gauche huer, comme une vieillerie barbare, le nom de saint Grégoire de Tours (2). Et tout bonnement, sans pédantisme, il essayait de leur apprendre quelque chose. Plût à Dieu qu'il lui eût été possible d'achever l'instruction d'un grand nombre, de commencer même celle de plusieurs !

Que l'on parcoure seulement la table de ses *Œuvres polémiques :* on appréciera, par la diversité même des sujets, l'étendue, la richesse d'un esprit capable d'y suffire. Il est trop naturel que la défense de l'Église ait ici la première place; mais il y a autre chose ; mais encore cette défense même doit-elle se plier et se replier en cent manières pour suivre, à travers un champ presque indéfini, la stratégie et les caprices de l'attaque. Prenons une année type, l'année 1882. Bataille pour le maintien des prières publiques avant chaque session législa-

(1) M. de Mun le trouvait un jour entouré de livres sur l'art de fortifier et de défendre les places, et l'entendait raisonner là-dessus, deux heures durant, avec la précision et l'entrain d'un officier du génie. (Comte A. de Mun : Lettre à l'occasion de la mort de Mgr Freppel, 24 décembre 1891. *Discours et écrits divers*, t. V, p. 88.) C'était, je suppose, en 1884, alors que l'évêque préparait son beau discours du 28 mai, sur la loi de recrutement. Il y cite, de fait, et le tacticien belge, général Brialmont, et le major de Goltz, et les travaux du grand état-major prussien sur la guerre de 1870, et bien d'autres choses encore.

(2) Il s'agissait de sainte Geneviève, de son église qu'on délibérait de lui voler. (Discours du 19 juillet 1881.)

tive (26 janvier); — triple bataille autour des cimetières que la secte dispute à l'Église (31 janvier, 18 mars, 6 mai); — bataille à propos des congrégations religieuses déjà dispersées, mais dont elle poursuit encore les débris et les dépouilles (27 mars, 15 mai); — bataille sur le terrain scolaire, à l'encontre du projet Marcou, lequel ramène « l'autorisation préalable » déguisée en certificat d'aptitudes pédagogiques (22 mai, 10 juillet); — bataille pour la famille contre le divorce (13 juin); — bataille pour le maintien du serment dans les tribunaux. Une autre année, questions économiques et sociales, questions étrangères aussi, par exemple celle du Tonkin ou de l'Alsace-Lorraine, viendront encore élargir la zone de guerre. Qu'à cela ne tienne! Le militant saura bien étendre ses lignes et faire front de tous côtés.

Qui sait déjà beaucoup est d'autant mieux doué, d'autant mieux « entraîné », pour apprendre. Par ailleurs, qui apprend avec méthode a toute chance de savoir plus vite et mieux. Or, c'était ici le cas. N'ai-je point cité dans quelqu'une des esquisses précédentes ce mot de Talleyrand à Sieyès ou de Sieyès à Talleyrand : « Mon cher, il n'y a, pour bien raisonner, que nous autres qui avons fait nos licences », qui avons étudié en Sorbonne et scolastiquement? Au séminaire de Strasbourg, l'abbé Freppel avait retrouvé bien des procédés de l'ancienne Sorbonne; rompu à l'escrime du syllogisme, il savait par avance le maniement pratique de toutes les armes que la science lui fournirait. Esprit lucide, agile, vigoureux, logicien d'éducation et de nature, par là surtout, il domine la plupart de ses auditeurs, il est presque trop fort pour eux. Indiquons au

moins quelques exemples. Qu'il argumente contre la prétendue neutralité religieuse de l'école dite laïque et pratiquement athée (21 décembre 1880) ; — qu'il montre la liberté testamentaire violée si l'on annule les fondations faites à l'école communale sous la condition d'employer des instituteurs congréganistes (11 mars 1884) ; — qu'il revendique, en matière de recrutement, le système des « équivalences », par suite, la légitime exemption du séminariste et de l'instituteur (28 mars 1884) ; — qu'il démasque l'absurde injustice de taxer comme productifs les immeubles scolaires ou hospitaliers dès là qu'ils sont en mains catholiques (9 décembre 1880) : dans ces occasions et dans vingt autres, c'est la même lumière sereine, progressive, éclatante finalement et invincible, si elle pouvait l'être à qui s'est promis de ne pas la voir ou de la nier quand même. En lisant ces discussions brillantes et tranchantes comme l'épée, impossible de ne pas se dire : « Ah ! s'il suffisait d'avoir raison !... »

Encore faut-il, en pareil lieu, se garder d'avoir trop raison, s'interdire les meilleurs arguments. A quoi bon toucher des cordes qui ne vibrent plus dans les âmes à qui l'on s'adresse, invoquer des principes de foi ou même de haute justice naturelle qui seraient accueillis par des huées ? Je l'indiquais plus haut, l'orateur en est réduit le plus souvent à rapetisser le débat pour se proportionner à la masse de l'auditoire. Quelques points demeurent sensibles : certains dehors de patriotisme, le Concordat, la législation religieuse encore en vigueur et qu'on n'ose détruire si vite ; un dernier vernis de tolérance et de libéralisme, un reste de pudeur à se contredire trop ouvertement soi-même, car tous n'en sont pas

encore au paisible hégélianisme d'un Renan. Voilà, si l'on peut parler ainsi, les défauts de la cuirasse, et l'orateur est trop avisé pour n'y pas diriger ses coups. Est-ce plaisir ou pitié de le voir défendre l'église Sainte-Geneviève au nom des traditions et affections parisiennes (19 juillet 1881), de l'entendre invoquer, en faveur des facultés officielles de théologie, quoi? — l'intégralité, l'universalité des enseignements, implicite dans l'idée même d'université (15 décembre 1884). La même année, Paul Bert veut faire interdire à l'instituteur communal la fonction d'organiste, et là dessus, Mgr Freppel (3 mars) plaide, avec citations de V. Hugo, la dignité de la musique en général et celle de l'orgue en particulier. On sourit, mais non sans tristesse; on aime la souplesse pratique d'un talent qui fait arme de tout, mais on plaint l'évêque obligé de se rabattre à des moyens de cette nature, on devine les sacrifices qu'il doit s'imposer pour ne pas maintenir constamment les choses à leur véritable hauteur. Non certes qu'il s'en prive toujours, qu'il s'épargne à faire saillir les intentions de ruine et de mort si transparentes sous tant de vexations mesquines. Encore moins sera-t-il homme à cacher son drapeau, à dissimuler les droits de Dieu, ou à les faire petits et humbles devant la soi-disant libre pensée; mais encore un coup, il est pratique, il prend les gens pour ce qu'ils sont et par où il peut, assez sage et maître de lui pour se comporter comme s'il espérait d'eux quelque chose. Le fait-il sans un effort méritoire contre la révolte intérieure de la fierté chrétienne, épiscopale? En vérité, je ne le crois pas.

Mais ici déjà, ce n'est plus l'esprit qu'il faut louer; c'est l'âme, c'est le caractère. Et voilà bien la se-

conde force de l'évêque député, la plus admirable en soi et la meilleure gardienne de l'autre. Si, dans la tempête des interruptions, parmi les clameurs et les injures, la pensée va droit devant elle sans vaciller ni gauchir, faites-en honneur à l'âme qui se possède et se gouverne avec une indomptable maîtrise. Dès le premier jour, il en avertit ses adversaires : « Je suis Alsacien et je représente des Bretons. C'est vous dire que j'apporte ici une double ténacité dont vous ne viendrez pas à bout. » — « Vous ne m'intimiderez pas, dit-il ailleurs, vous ne me lasserez pas ». Et on l'intimide si peu, qu'il garde sous l'orage, non seulement sa présence d'esprit, son sang-froid, mais un fonds de bonne humeur, voire de jovialité naturelle. Ses ripostes sont parfois excellentes, il le sait et il en jouit un peu, ce qui est un bien mince péché d'amour-propre (1). D'ailleurs, ni mépris, ni fiel, ni rancune. Je m'assure que plusieurs de ses honorables collègues lui font souvent quelque pitié ; mais il ne leur en veut ni ne se fâche, et l'on se doute bien que, dans les couloirs, il ne refuserait pas de leur tendre la main, sans même les obliger à baiser son anneau pastoral.

D'aucuns veulent qu'il ait aimé la lutte pour la lutte. Peut-être. Je ne nie point qu'il y ait eu dans sa nature un coin belliqueux ; et du reste, on aime

(1) Je l'ai entendu lui-même rappeler avec complaisance un bout de dialogue soutenu pendant son discours sur la qualité de fonctionnaires attribuée aux évêques (22 novembre 1883). « Monsieur Germain Casse, vous m'interrompez beaucoup... Et cependant permettez-moi de vous dire que, malgré tout, on a toujours besoin d'apprendre quelque chose... — Pas de vous ! — ... car, ayant été exclu de toutes les facultés de droit de l'université de France, vous avez nécessairement des lacunes dans vos connaissances juridiques. » (*Œuvres polémiques*, t. VI, p. 245-246.)

ce que l'on fait bien ; c'est la règle. Mais qu'il faille expliquer par là dix ans de persévérance intrépide chez un combattant vaincu d'avance et qui s'en doute : non vraiment, ce long courage sans espoir ne s'explique plus assez, ni par le plaisir de batailler, ni même par la double ténacité alsacienne et bretonne. Après sa première année parlementaire, Mgr Freppel écrivait à ses électeurs de Brest : « Quand on a pour soi le droit et la raison, il ne faut jamais cesser de combattre. » (1) Affaire de conscience et de foi. Mais quelle patience n'y faut-il pas pour rebattre sans cesse des thèmes déjà rebattus, pour revenir quatre et cinq fois en dix ans sur l'immunité des clercs, par exemple, ou le budget des cultes, pour ressasser les même arguments à l'encontre des mêmes sophismes ! L'Église est l'éternelle recommenceuse, a dit un homme que Mgr Freppel a bien souvent rencontré en face, Paul Bert. Éloge inconscient, admirable de vérité, de profondeur involontaire. L'évêque d'Angers le mérite pour sa part ; il est bien homme d'Église en cela.

Mais j'y reviens et j'y insiste. On n'est pas si fort contre l'adversaire, sans l'être tout d'abord contre soi, sans refouler des révoltes intérieures bien légitimes, presque saintes. Un homme apporte devant quelques centaines de ses semblables une conviction faite de toute sa logique, de toute son honnêteté, de tout son patriotisme, de toute sa foi religieuse, de toutes ses lumières, ses énergies et ses noblesses. Conviction, non pas académique, bonne à discuter entre amis et au coin du feu, mais toute pratique, mais portant sur des intérêts majeurs, parfois sur

(1) *Œuvres polémiques*, t. III, p. 403.

des questions de vie ou de mort pour un pays, pour une société, pour des millions d'âmes. Le nombre, le chiffre, étant aujourd'hui la loi vivante, il s'agit de la faire adopter, cette conviction, par un peu plus de la moitié des écoutants. Raison, justice, éloquence : rien ne vaudra, dans le train extérieur des choses, que par et pour ce résultat de fait, ce triomphe brut. — Vous êtes cet homme, vous occupez la tribune, vous avez en face l'auditoire qu'eut, entre 1880 et 1891, Mgr Freppel. A droite, un groupe, une minorité, d'esprits accessibles à la conviction, parce que les âmes sont riches de principes et de bon vouloir. Au centre — et il va sans dire que le partage n'a rien de mathématique — au centre, dans cette masse qui donnera ou refusera la victoire, peu de vraies et hautes lumières, encore moins peut-être de liberté; peu de chose, rien souvent, pour contrebalancer l'intérêt, la frayeur de n'être point réélu, la consigne de parti, le serment maçonnique. — A gauche surtout, bien des intelligences faussées et tordues par l'instruction au rebours et la longue habitude du sophisme; l'esprit de secte, l'aveuglement voulu, haineux, content de lui-même, prêt et résolu à braver toutes les évidences. — Et maintenant, parlez, heurtez-vous à ces résistances inertes ou passionnées, interrogez, sollicitez de votre regard franc, honnête et sympathique, ces masques insouciants, impassibles, ces faces ricanantes ou furieuses qui disent si clairement : « Sois logique, sois éloquent, aie pour toi la vérité, le bon sens, la justice : que nous importe? » Revenez à la charge dix fois, vingt fois, avec l'assurance toujours croissante de ne pas déplacer un vote, de ne rien faire, de ne rien pouvoir. Ne sentirez-

vous pas bientôt vous monter au cœur ou le dégoût ou la colère? N'aurez-vous pas la tentation d'abandonner la tâche ingrate, de sortir de la carrière en secouant la poussière de vos pieds sur ces gens, non sans leur dire une bonne fois leur fait? Je me trompe, ou il faut louer grandement l'évêque d'Angers d'avoir maîtrisé dix ans une tentation qu'il devait ressentir plus que personne : c'est là surtout qu'il se montre fort.

Et il sait l'être, au besoin, contre ses amis. En 1883 et 1884, quand il s'agit de sanctionner l'expédition du Tonkin, puis d'en maintenir les résultats par une occupation définitive ; presque toute la droite ne songe — Dieu lui pardonne! — qu'à faire échec à un ministère justement odieux. Seul ou presque seul, Mgr Freppel se résigne, pour une fois, à recueillir les applaudissements de la gauche, parce que, pour une fois, la gauche a le sens de l'intérêt national.

Ame vraiment grande jusqu'au bout, il porte allègrement son rôle de vaincu perpétuel. Il l'est dans son patriotisme d'Alsacien français; il l'est dans ses espérances de restauration monarchique, dans ses efforts pour fléchir, en ce point, la sévère sagesse de Léon XIII. A ne regarder que l'aspect humain des choses, il l'est encore et surtout dans sa lutte pour la liberté de l'Eglise et l'avenir religieux de la France. Or, il défaille si peu qu'il meurt à la peine, quelques jours seulement après ses deux derniers discours qui sont encore deux défaites. Mais il est des défaites triomphantes à l'envi des victoires, et ni Dieu, ni la postérité catholique ne lui reprocheront d'avoir été quasi toujours un vaincu. Par ailleurs, si le caractère fait la plus belle moitié du

génie, du talent, de l'éloquence, il aurait déjà de ce chef un noble rang parmi nos orateurs politiques, et nous savons de reste que les autres parties ne lui manquent pas.

II

Le comte Albert de Mun. — Vocation et noviciat oratoire : les cercles catholiques d'ouvriers, la « Contre-révolution faite au nom du *Syllabus* ». — M. de Mun député, orateur. — Connaissances, habileté. Sa logique et celle de Mgr Freppel. — Elévation, fier courage, énergie, véhémence; mais toujours un fonds d'élégance native et d'eurythmie. — Belle docilité envers l'Eglise. — De Mun et Montalembert.

Quand le Comte de Mun, député de Pontivy, parut pour la première fois devant la Chambre (24 mars 1876), Gambetta, l'homme qui pouvait dire alors : « l'Etat, c'est moi », salua dans sa personne un autre Montalembert, mais conclut à invalider son élection. La république « athénienne » — d'aucuns l'appelaient alors ainsi — traitait le nouveau venu comme Platon, les poètes; elle le bannissait en le couronnant. Cet honneur avait, je ne sais trop pourquoi, manqué à Mgr Freppel. M. de Mun l'eut encore en 1878. Quatre ou cinq fois élu par la ténacité morbihannaise, il s'en vit abandonné en 1893, et ce fut, hélas! pour sa franche soumission aux directions politiques du Pape alors régnant. Un an plus tard, l'arrondissement de Saint-Pol-de-Léon le renvoyait à l'Assemblée où il siège encore. Peu d'hommes auront eu la même peine à conquérir la

tribune, et ce n'est pas banalité de le dire, peu l'auront illustrée à ce point.

Mais il faut chercher plus haut l'origine de sa vocation oratoire. Vocation authentique et légitime s'il en fut jamais, car l'axiome est toujours vrai qui fait l'éloquence fille du cœur, et c'est bien de là qu'est née la sienne, lui-même l'a conté (2).

Né en 1841, appartenant par sa mère à cette sainte famille des La Ferronays que le *Récit d'une sœur* nous a fait connaître, Albert de Mun ne semblait promettre qu'un soldat. Officier de cavalerie en Afrique, puis à l'armée du Rhin, prisonnier à Aix-la-Chapelle, il eut occasion de lire avec un ami (2) le livre de M. Emile Keller : *l'Encyclique du 8 décembre 1864 et les principes de 1789*. Dans ces deux âmes loyales, croyantes, mais jusque-là plus ou moins éblouies par le mirage des « immortels principes », cette lecture sépara les ténèbres de la lumière. La lumière, c'était la doctrine sociale de l'Eglise, l'Encyclique du 8 décembre 1864, le *Syllabus* tant honni, préface ou programme des graves et péremptoires enseignements de Léon XIII. Les ténèbres, c'étaient les soi-disant principes, disons mieux *le principe* fondamental de quatre-vingt-neuf, l'esprit, l'âme de la Révolution française : l'humanité collective substituée à Dieu, l'athéisme pratique imposé à la société par le déiste Rousseau (3). Les

(1) *L'Association catholique*, première livraison, 15 janvier 1876, — reproduit dans les *Discours* du comte A. de Mun, t. I, p. 1 et suiv. Poussielgue, 7 vol. in-18.

(2) M. le Comte de la Tour-du-Pin Chambly.

(3) Taine écrivait le 2 janvier 1882 à M. A. Leroy-Beaulieu : « Si j'avais le plaisir de vous rencontrer, je tâcherais d'obtenir de vous une définition de ces fameux principes de 89 si vagues. Comme toutes les abstractions de ce genre, ils ont le sens

deux officiers captifs comprirent alors ce que, parmi nous, quelques-uns refusent encore de comprendre (1). Ils virent dans leur ferme droiture que, si la Révolution est le poison dont se meurt la France, la France ne peut revivre que par la Contre-révolution. Qu'est-ce à dire ? Non certes une résurrection pure et simple de l'Ancien Régime avec ses

qu'on leur veut donner; mais si l'on cherche le sens exact dans lequel ils ont été pris par leurs promulgateurs, on trouve qu'ils se ramènent tous au dogme de la souveraineté du peuple entendu au sens de Rousseau, c'est-à-dire à la doctrine la plus anarchique et la plus despotique; d'une part, au droit d'insurrection de l'individu contre l'Etat le mieux gouverné et le plus légitime; d'autre part, au droit d'ingérence de l'Etat dans les portions les plus intimes de la vie privée. » Que cette doctrine soit un athéisme pratique, Taine malheureusement n'en a cure. Au moins ne doute-t-il pas qu'elle soit le fond de 89 et qu'elle ait empoisonné la France, car il ajoute : « Nous sommes infectés jusqu'aux moelles de ce vieux poison. » (Cité dans *la Revue des Deux Mondes*, 15 avril 1907.)

(1) Si M. le comte de Mun assistait naguère à la réception académique de S. E. le cardinal Mathieu (7 février 1907), il a entendu, non le vénérable récipiendaire, mais le directeur chargé de répondre, se plaindre, tout au rebours, de ceux « qui, à la Révolution écrite avec un grand R, voudraient opposer la Contre-révolution écrite avec un grand C ». « Peu s'en faut, continuait l'orateur, que ces écrivains n'emboitent le pas derrière Joseph de Maistre et ne considèrent avec lui la Révolution comme une œuvre satanique. » (*Réponse de M. le comte d'Haussonville.*) — Je m'assure que M. de Mun n'était point visé dans ces paroles, mais il n'a pu faire autrement que de se sentir atteint. Lui aussi, depuis 1871, est de ceux qui écrivent Révolution avec un grand R, parce que, dans ce fait historique, local, assurément « complexe » et d'ailleurs fort mal compris par bon nombre de ses auteurs ou partisans, il voit le dogme de Rousseau, l'athéisme social, chose « satanique » au premier chef. Lui aussi estime, avec Taine, que nous avons dans les moelles le poison de Rousseau et que nous ne guérirons pas sans le contrepoison infaillible, unique, sans la Contre-révolution écrite par un grand C.

abus criants, mais un franc retour au premier principe de tout régime sensé, régulier, viable, une reconnaissance et une profession intégrales du droit de Dieu, unique fond substantiel de ceux de l'homme et de l'idée même de droit. Or, comme les classes dirigeantes ont inoculé au peuple travailleur le virus révolutionnaire, ils estimèrent justement qu'elles doivent s'employer à l'en guérir. Comment naquirent de là les cercles catholiques d'ouvriers, d'autres l'ont dit et le diront. Il nous suffit que le comte de Mun en ait été le créateur, le missionnaire, et que cette mission l'ait fait ou révélé orateur.

On aimerait le suivre pas à pas dans cette croisade si pleine au début d'espoir et d'enthousiasme, partie, le 10 décembre 1871, de l'humble cercle Montparnasse, puis promenant à travers la France et même au delà, son franc et fier programme, son cri de guerre à la Révolution et de fidélité aux enseignements de l'Église, s'affirmant elle-même, sans réticence ni peur, « une contre-révolution faite au nom du *Syllabus* » (1). Les formes sont diverses, mais toujours nettes et hardies; le fond ne varie point. Paris l'entend bien des fois, puis le Havre, Chartres, Louvain, d'autres villes encore. Éloquente du premier coup, la parole du comte de Mun se fera, en avançant, plus docte, plus puissante, plus magistrale; mais jamais peut-être elle n'aura été plus attachante. En ces premiers temps, sur ce terrain d'une entreprise éminemment sociale et chrétienne, en présence d'âmes croyantes et heureuses de vibrer à l'unisson, elle se déploie et s'épanche à l'aise, ju-

(1) *L'Association catholique*, première livraison. Discours du comte A. de Mun, tome I, page 11.

vénile, ardente, chevaleresque, riche d'allusions douloureusement actuelles, pleine surtout de souvenirs militaires, que le soldat conférencier excelle à rendre vivants pour les yeux et concluants pour l'esprit (1).

Il s'aperçut vite que son œuvre était trop franchement catholique, au gré du juste milieu soi-disant conservateur, et il s'en expliquait dès le 22 mai 1875, en clôturant à Paris la troisième assemblée générale des Cercles. Disputer les ouvriers au socialisme, c'était merveille; mais pourquoi le *Syllabus?* Et l'orateur n'en proclamait que plus haut un nom si follement redouté (2). Espérait-il que cette hardiesse agréerait du moins à tous ses frères dans la foi? Non, sans doute. Aujourd'hui tels d'entre eux la lui reprochent, ce semble, quand ils la signalent froidement parmi les causes qui ont empêché l'œuvre de tenir toutes ses promesses. Peut-être; mais si le fait est vrai, ne faudrait-il pas plutôt l'enregistrer avec une douleur profonde? Que prouve-t-il, sinon qu'une fois de plus la malheureuse France aura moins redouté le mal que le remède, l'unique remède? Soldat, le comte de Mun n'avait pas appris à mettre son drapeau dans sa poche; catholique avant tout, il ne faisait que son devoir en portant haut le signe de salut.

(1) Ne pouvant citer, indiquons au moins trois discours types: celui du premier décembre 1872, aux Brotteaux, celui du 22 mai 1875, à Paris, pour la clôture de la troisième assemblée générale des Cercles, — celui du 15 janvier 1876, au Hâvre; ce dernier d'autant plus intéressant qu'il suit, à quelques jours près, et discute fort joliment une harangue philosophique de Jules Simon prononcée dans la même ville en faveur d'une œuvre similaire, moins la foi (*Discours*... t. I).

(2) *Discours*... t. I, p. 96 et suivantes.

Disons vite, beaucoup trop vite, comment il le porta devant les assemblées politiques, champion aussi généreux qu'un Freppel et un Montalembert, orateur plus complet que le premier et, si je ne me trompe, égal au second.

Quand même sa mission providentielle ne lui eût pas commandé bientôt le sacrifice de son épée, elle lui eût fait un devoir de l'étude, et il n'y faillit pas. Après cinq ans de noviciat oratoire, il apportait à la Chambre une science déjà profonde des questions économiques, sociales. On a dit, sans nous convaincre tout à fait, que, dans la suite, il ne fut tout lui-même que sur ce terrain spécial, où, d'ailleurs, nous ne saurions l'accompagner, faute de loisir, mais avant tout, de compétence. Le fait est que les autres connaissances lui vinrent à leur heure, sous le feu des événements, et grâce au labeur d'un esprit net, vif, agile, désormais appliqué tout entier aux intérêts partout menacés de la religion et du pays. Il s'en faut, du reste, que, dans la série de ses discours de tribune, le plus grand nombre appartiennent aux questions ouvrières, moins encore à la discussion technique des intérêts ouvriers (1). En ces matières même, son effort va le plus souvent à repousser pour son œuvre personnelle toute communauté et solidarité avec le socialisme, ou encore à démontrer l'insuffisance de toute solution non chrétienne (2). Hors de là, combien d'autres sujets lui sont imposés par les circonstances, par notre politique coloniale

(1) Syndicats professionnels, 12 et 19 juin 1883. — Politique économique du gouvernement, 25 janvier 1884. — Législation du travail, 15 juin 1896.

(2) A propos des attentats anarchistes, 30 avril 1894. — Législation du travail, 15 juin 1896. — Restriction de la liberté de la presse, 16 novembre, 1892, etc.

si faible et si flottante (1), par les ombrages mesquins du pouvoir contre les familles royales ou impériales (2), mais surtout par la guerre de détail menée sans relâche contre l'Église, contre la religion! Si le comte de Mun n'a point la longue et méthodique préparation de l'évêque d'Angers, ne craignez rien : il aura vite fait de compléter son armement et il saura en user avec une dextérité sûre. Dans la forme, sa logique peut sembler moins rigide, moins anguleuse et accablante que celle de son illustre émule. Quand Mgr Freppel argumente, on se rappelle parfois en souriant Messire de Beauvais ou tel autre prélat féodal jouant de la masse d'armes à Bouvines. M. de Mun tient l'épée; son escrime est plutôt large, souple, élégante même; cependant les coups portent, ils pénètrent; c'est plaisir pour qui ne les reçoit pas. Je veux dire que, dans sa manière, la démonstration ou la réfutation aiment à s'espacer davantage, mais la vérité n'y perd rien de sa force ou les sophistes de la leçon méritée; l'orateur gentilhomme a raison comme l'évêque, mais d'ordinaire plus amplement, plus copieusement (3). Solides connaissances, netteté, logique ferme dans sa souplesse, sûreté de coup d'œil à voir et à poursuivre, tantôt la faiblesse lâche des modérés contre les violents qui les mènent, tantôt leur impuissance

(1) Affaires de Madagascar, 24 mars 1884, 27 février 1886. — Expédition du Dahomey, 7 avril 1892.

(2) Discours du 29 janvier, du 10 juin 1886.

(3) Le discours du 29 janvier 1883 contre l'expulsion des princes est un beau type de discussion étendue, grave et finalement vigoureuse. — Citons encore ceux du 23 mai et du 6 juillet 1882, contre le projet Ferry imposant aux chefs d'institution libres un certificat d'aptitudes pédagogiques. Et combien d'autres ne pourrait-on pas indiquer!

misérable à combattre le socialisme, l'anarchie dont ils sont eux-mêmes les parrains; avant tout, le radicalisme des arrière-pensées, la haine inexpiable qui s'essaye encore à l'hypocrisie : voilà, ce semble, comment ce lumineux et noble esprit se montre à la hauteur de sa mission.

Mais on est orateur surtout par l'âme, et, de ce chef, que manque-t-il au comte de Mun? Ce n'est assurément point la franchise à proclamer sa foi de chrétien, ses convictions d'homme libre. Dès la première heure, et quand son titre parlementaire est contesté, le gentilhomme plaide moins qu'il n'affirme et n'accuse. Il pose nettement, fièrement, le droit du prêtre à intervenir dans les élections (24 mars 1876); Mgr Pie l'en félicite, et nous l'en félicitons de même. Deux ans plus tard (16 décembre 1878), sous la menace d'une seconde invalidation, il ne s'en tient pas à dénoncer les manipulations électorales déjà courantes, il refait en abrégé son célèbre discours du 18 septembre; à cette tribune d'où l'on va l'exclure encore, devant « les trois cent soixante-trois » (1), revenus vainqueurs et ardents aux représailles, il dit aussi hardiment qu'à Chartres et dans une assemblée toute catholique : « Je suis la contre-révolution. » Excellente manière de se faire chasser, dira-t-on peut-être. Quelquefois d'ailleurs — et ce fut le cas — sérieuse chance de revenir lui aussi. Au reste, à quoi bon revenir, si ce n'est pour redire la même chose et forcer la France à l'entendre? Peut-elle donc être sauvée tant qu'elle ne l'aura pas comprise?

(1) La majorité républicaine, que l'on avait cru écarter par la dissolution de la Chambre précédente (16 mai).

Partout les principes et les situations seront affirmés avec cette netteté fière. En mai 1877, la gauche exploite perfidement nos doléances en faveur du Pape détrôné, elle feint de croire au péril d'une guerre avec l'Italie. Que répondra l'auteur? « Je ne viens pas me justifier, mais me plaindre. » D'une main, il écarte le spectre de cette guerre impossible ; de l'autre, il arbore le drapeau du droit catholique et pontifical. « Vous riez, dit-il aux opposants, donc vous avez peur. J'attendais ce témoignage de votre faiblesse. » Et tandis qu'on interpelle le ministère sur les prétendues menées ultramontaines, il l'interpelle, lui, sur les injures faites aux croyants. En 1887, c'est l'armée qu'il défend avec la même hardiesse. On la veut démocratique. Chimère fatale. La constitution même de l'armée repose sur deux principes diamétralement contraires à la démocratie telle que, pour notre malheur, nous l'entendons en France; l'armée n'est possible que par la hiérarchie, c'est-à-dire par l'inégalité et l'autorité. — Quoi donc! marchera-t-elle au rebours de la nation? — Il le faut bien; sinon, elle périt, et la nation avec elle. Or, que, sous peine de mort nationale, nous soyons acculés à cette contradiction pratique, la faute n'en est pas au comte de Mun, pas même à la démocratie prise en soi : qui l'empêcherait d'être sage et chrétienne? N'accusons que le faux esprit démocratique, l'esprit égalitaire, bassement superbe et jaloux, celui de Rousseau, pour tout dire, celui de la Révolution. Et ici quel homme sensé, quel patriote n'applaudirait au courage qui attaque en face la plus populaire des idoles ?

Le comte de Mun a donc toute l'audace de ses principes; il a encore, et il leur doit à eux-mêmes,

la force inconfusible, la longueur de courage, si on l'ose dire, l'obstination à la lutte sans espoir. Nobles qualités. On les admire en plus d'un autre, et nous les avons louées, par exemple, en Mgr Freppel. « Oui, mais il y a la manière » ; ce mot final d'une pièce connue vient ici fort à propos (1). Entrons donc plus avant, s'il se peut, dans la manière de l'orateur gentilhomme, c'est toucher respectueusement à son âme : en s'affirmant dans son œuvre, elle nous en donne le droit.

Ame élevée au premier chef et de toutes façons ; âme chaude, vibrante, ouverte aux beaux enthousiasmes, capable de poésie souvent, de mélancolie même çà et là ; âme fière mais délicate, où l'énergie s'enveloppe volontiers de bonne grâce, d'une sorte de douceur élégante, qui certes ne l'amollit point. Là serait peut-être la note absolument distinctive, originale, encore sensible, ou du moins toute voisine, alors même que le sujet amène l'ironie ou commande la sévérité. Bien des discours tournent comme invinciblement au réquisitoire, à la Catilinaire. De quelle vigueur le comte de Mun proteste contre la suppression des prières publiques à l'ouverture des sessions législatives (13 août 1884) ; — contre l'hostilité sournoise qui émiette peu à peu le budget des cultes et détruit le Concordat pièce à pièce (10 décembre 1884, 10 mars 1885) ; — contre la « désaffectation » de l'église Sainte-Geneviève, à l'occasion des funérailles païennes de Victor Hugo (23 et 28 mai 1885) ; — contre les exploits meurtriers de la police forçant l'usine et la chapelle de Chateauvillain (13 août 1886) ; — contre la laïcisation de

(1) *Le prince d'Aurec*, comédie de Henri Lavedan.

l'enseignement primaire (26 octobre 1886) ! Plus d'un persécuteur doit passer de cruels moments sous la verge ou l'épée du soldat : le ministre Goblet, par exemple, mais surtout Jules Ferry, lorsque, le 8 juin 1889, après quatre ans de silence, il reparaît à la tribune pour glorifier son œuvre scolaire et se donner du même coup je ne sais quelle pose de conciliateur et de pacificateur. Jamais homme ne sera plus superbement exécuté, accablé, aplati (1). Mais prenez-y garde : vous entendez l'indignation dans toute sa force, jamais l'emportement, l'âpreté, le sarcasme, le mépris, la haine. C'est la colère superbe du soldat en pleine mêlée, mais du soldat gentilhomme d'autrefois, terrible sur le champ de bataille, charmant partout ailleurs, généreux et chevaleresque dans le feu même du combat.

Voilà une idée, une ombre, de ce qu'est l'orateur catholique à la tribune ; ou plutôt de ce qu'il fut, puisque la vigueur physique a manqué trop vite à son talent. Le dernier tournoi parlementaire eut lieu en 1901, autour de la loi contre les associations religieuses, « la loi des suspects. » Le comte de Mun, qui l'appelle ainsi dans ses quatre lettres vigoureuses au ministre Waldeck Rousseau (2), put encore s'élever contre elle devant la Chambre, et ses deux discours, les derniers (21 janvier et 21 mars 1901), offrent, si je ne m'abuse, un type achevé de sa manière : ampleur de doctrine, clairvoyance, force logique, sérénité grave et courtoise, particulière-

(1) Voir, en particulier, la seconde moitié de la réponse. *Discours*, t. IV, pages 190 et suivantes.

(2) *La loi des suspects*, lettres adressées à M. Waldeck-Rousseau, président du Conseil des ministres. — Plon, 1900, in-18.

ment méritoire en un sujet qui lui tenait si fort à cœur. C'est comme journaliste qu'il a, depuis, combattu la séparation de l'Église et de l'État, la loi d'apostasie officielle, dont celle des associations était le dernier prélude (1). Si Dieu l'a condamné au silence, la plume lui reste, éloquente comme la parole.

Et qui s'en étonnerait? La forme a changé, mais non point l'âme.

Or, nous ne lui rendrions qu'une justice trop incomplète, si nous ne rappelions que, à deux reprises, cette âme de soldat se montra courageusement, peut-être héroïquement, docile et disciplinée. Pendant la lutte électorale de 1885, le comte de Mun croyait, avec plusieurs autres, l'heure venue d'organiser, en dehors et au-dessus de toutes les catégories politiques, un grand parti uniquement soucieux des droits de l'Eglise et des intérêts du peuple. On allait donc reprendre, en l'élargissant, l'œuvre élaborée, quarante ans plus tôt, par Montalembert. Le Souverain Pontife Léon XIII fit savoir qu'il ne jugeait pas la chose opportune, et tout fut dit ; en trois lignes, l'auteur du projet annonça aux journaux son désistement pur et simple. — Sept ans plus tard, le même pape exhortait les catholiques de France à n'user plus leurs forces contre la constitution actuelle, mais à les employer toutes contre les lois mauvaises, néfastes ; à combattre, non plus la forme républicaine, mais seulement la Révolution. Pour plusieurs, ce fut matière à un grand sacrifice. Or, si jamais on blâme quelques-uns de s'y être prêtés de

(1) *Contre la séparation.* De la rup'ure à la condamnation. — Recueil d'articles publiés dans divers journaux (1904-1906). Poussielgue, in-18.

mauvaise grâce ; si, dans une mesure que Dieu sait, ils ont contribué à l'échec, au moins relatif, de la politique pontificale ; voilà qui n'effleure pas même le comte de Mun, et Dieu sait aussi combien il a dû lui en coûter pour obéir. Légitimiste, il l'était de conviction personnelle comme de tradition et de race ; il ne l'apprenait à personne dans son beau discours de Vannes, le 8 mai 1881. Mais soldat de l'Église avant tout, s'il n'abaissait jamais l'épée devant les ennemis de sa reine, il ne fallait qu'un signe d'elle pour qu'il se résignât à rengainer. Il le fit sur l'heure et convia les autres à le faire. Cette obéissance lui valut plus d'une injure ; elle lui coûta, nous le savons, sa majorité morbihanaise ; mais il avait conscience d'accomplir un devoir. Au prix de quelle violence intime ? Avec une noblesse touchante, il l'avouait à demi, le 6 juin 1892, devant la jeunesse catholique de Lille. « Placé par mon âge entre les hommes d'hier et ceux de demain, je sais tout ce que portent avec eux de difficultés et de peines les temps de transition, et je sens, comme dit Melchior de Vogüé dans son *Testament de Silvanus*, qu'il est toujours difficile de prendre parti entre une moitié de son âme retenue au passé et l'autre moitié entraînée vers l'avenir. »

Voilà le dernier trait de la physionomie morale et non le moindre.

Je n'ai pas qualité pour dire ce que doit l'Église à cette irréprochable fidélité, ce que doivent, mais surtout ce qu'auraient pu devoir au dévouement du gentilhomme si heureusement « modernisé », les classes populaires, les catholiques de tout rang, la France même. Les lettres nationales, du moins, ne lui ont pas été ingrates, et l'Académie s'est honorée

en l'accueillant (1). De fait, l'œuvre oratoire du comte de Mun restera comme un type moralement complet de l'éloquence parlementaire. Souvenez-vous des éloges décernés jadis à Montalembert : « Un monsieur qui parle » (D. Nisard), — « Un croisé qui aurait l'art de bien dire » (Sainte Beuve) (2). Ne s'appliquent-ils pas ici de plein droit? En tous les deux, même naturel, même aisance, même distinction, même élan d'âme. Chez le devancier, un peu plus de mordant peut-être, de haute ironie, de véhémence, de soudaineté, de jaillissement. Mais ces qualités, propres à rendre sur l'heure l'effet plus vif, ne sont-elles pas heureusement contrebalancées, chez le successeur, par un train soutenu de perfection, de noblesse, d'eurythmie, sans ombre d'affectation et d'apprêt, par ce fonds de sérénité élégante et douce, qui rend la force aimable en lui laissant tout son empire, si même il ne l'achève pas? Bref, j'ose estimer ces deux éloquences également belles, mais la seconde un peu plus continuellement sympathique et séduisante. Qu'on se donne la jouissance de l'une et de l'autre : on s'accoutumera, j'ose le croire, à ne les point séparer dans la reconnaissance et dans l'admiration.

(1) Le comte de Mun y est entré le 10 mars 1898; il y a remplacé un de ses adversaires politiques, Jules Simon.
(2) Voir notre tome IV, p. 119 et suivantes.

OZANAM ET LES HISTORIENS CATHOLIQUES

« L'histoire n'a pas quarante ans », a dit Renan quelque part, et c'était beaucoup trop dire. Mais qui niera ses progrès au dix-neuvième siècle ? Elle est devenue plus critique, plus attentive à serrer de près la vérité. Elle a cessé d'habiter quasi exclusivement les cours et les champs de bataille ; elle a pénétré, de son mieux, l'intérieur des sociétés, les conditions de leur vie matérielle, intellectuelle, morale. Était-ce là, comme on l'a pensé, se faire démocratique, ou seulement plus humaine, plus chrétienne d'autant ? Au regard littéraire, elle a cherché, elle a rencontré souvent un heureux accord entre la science et l'art, un juste tempérament entre la sécheresse de certains annalistes ou chroniqueurs et la fantaisie, jadis à la mode, qui sur la trame des faits brodait, en manière d'ornement, des discours ou entretiens imaginaires. Pittoresque à la fois et authentique, c'est aux documents qu'elle a emprunté

la couleur. On le voit, je dis ses mérites, heureux que rien ne m'oblige à dénombrer ses excès.

Or, parmi les hommes qui l'ont diversement illustrée, les catholiques se sont fait une large place. Chateaubriand, l'initiateur en plus d'un genre, avait ouvert la voie par ses *Études historiques;* beaucoup d'autres l'ont suivi et surpassé, dont le plus méritant, peut-être, est Frédéric Ozanam. Je l'étudierai brièvement, après quoi j'essaierai de présenter, dans un cadre tout usuel et pratique, ses principaux émules ou continuateurs.

I

L'homme. — Ses brillantes études. — Sa foi un moment ébranlée, puis raffermie. — Ozanam à Paris, prince de la jeunesse catholique : les conférences de Notre-Dame et la Société de Saint-Vincent de Paul. — Comment il devient professeur en Sorbonne. — Son attitude parmi les luttes pour la liberté d'enseignement. — La révolution de 1848 et l'*Ere nouvelle*. — Epuisement précoce. — Ozanam meurt à quarante ans.

La vie d'Ozanam est bien courte, mais combien pleine ! Trois choses la résument et l'honorent : foi, charité, travail (1).

Lyonnais d'origine, il naquit en 1813, à Milan, ville française alors, et où son père exerçait la médecine. En 1823, il commençait, au collège royal de Lyon, les études littéraires telles qu'on les concevait

(1) L'abbé C.-A. Ozanam : *Vie de Frédéric Ozanam*. — Lacordaire : *Frédéric Ozanam* (notice). — Curnier : *la Jeunesse de F. Ozanam*, etc. — Voir encore les *Lettres de F. Ozanam*, 2 volumes.

à l'époque, ces fortes humanités, première et générale culture de l'homme, en attendant le spécialiste qui ne germe bien que de là. L'écolier s'y donnait avec passion, il y réussit à merveille, il en conservera toujours le goût. Ne le verra-t-on pas bientôt, devenu clerc d'avoué, mener de front, avec bien d'autres entreprises, une épopée en vers latins? Bref, on pressent, dès le collège, le travailleur ardent mais non pas infatigable, qui mourra usé à quarante ans.

Chrétien de race et d'éducation première, vers la fin de ses études classiques, sa foi fut assombrie d'un nuage que dissipa heureusement son excellent professeur de philosophie. L'abbé Noirot était de ces maîtres éminents et modestes qui mettent leur joie et leur gloire — s'ils y songent — à former plus grand qu'eux. Après Dieu, c'est à lui que la France catholique doit le croyant inconfusible, le professeur apologiste, le principal fondateur des conférences de Saint-Vincent de Paul.

A vrai dire, les circonstances paraissaient annoncer une vocation moins haute. Destiné d'autorité aux affaires, Ozanam passe deux ans chez un avoué lyonnais : fastidieux prélude à son droit qu'il ne commence même pas encore. Là il tient bravement tête au libertinage et à l'irréligion de certains camarades. Là encore il jette, un peu de tous côtés, son premier feu littéraire, mais surtout il conçoit un grand ouvrage, une *Démonstration de la religion catholique par l'autorité des croyances historiques, religieuses et morales* (1). Combien n'y faudra-t-il pas

(1) On en peut voir le plan dans une lettre à son ami Falconnet (4 septembre 1831. *Lettres de F. Ozanam*, t. I, p. 15 et suiv.).

de connaissances ! Et le voilà qui, entre deux « minutes » à mettre au net, étudie l'allemand, le sanscrit, l'hébreu. Vous voyez poindre l'apologiste ; vous continuez de prendre sur le fait l'homme qui aura bonne grâce à nous prêcher le travail (1).

De 1831 à 1836, Ozanam est Parisien, il fait son droit et, au grand regret de son père, bien d'autres choses encore. Belles, pures, fécondes années, marquées par de grands bienfaits de Dieu, mais aussi par de nobles œuvres. L'étudiant lyonnais devient comme le prince de la jeunesse chrétienne, il mérite d'en rester le type. Hôte et commensal de l'illustre physicien et fervent catholique Ampère, le fils de ce dernier, Jean-Jacques, l'académicien futur, est son intime et sera plus tard son éditeur. Ozanam voit Chateaubriand, qui le félicite de n'aller pas au théâtre selon la recommandation maternelle. Il approche Lamartine et, dans sa candeur juvénile, s'avoue « fasciné » en considérant « à quelle hauteur le génie et la vertu peuvent porter une créature comme nous » (2). Mais l'heure est proche où il tremblera pour « la muse virginale » qu'il a tant admirée, où, à propos d'elle et de Lamennais tout ensemble, il écrira ces graves paroles : « Nous sommes punis, catholiques, d'avoir mis plus de confiance dans le génie de nos grands hommes que dans la puissance

(1) Il l'a fait deux fois la même année (1843) : *Des devoirs littéraires des chrétiens* (au Cercle catholique du Luxembourg) ; — *De la puissance du travail* (distribution des prix au Collège Stanislas). Deux excellents types d'éloquence académique. Le premier intéresse particulièrement comme programme de modération dans la polémique contemporaine et, à ce titre, nous y reviendrons tout à l'heure. — Voir Ozanam : *Mélanges*, t. I, p. 147 ; t. II, p. 1.

(2) A. M. Lallier, 15 octobre 1834. *Lettres...*, t. I, p. 122.

de notre Dieu. Nous sommes punis de nous être enorgueillis en leur personne, d'avoir repoussé avec quelque fierté les affronts de l'incrédule et de lui avoir montré, pour nous justifier à ses yeux, nos philosophes et nos poètes, au lieu de lui montrer l'éternelle croix (1). » Ainsi l'enthousiaste de vingt-deux ans s'élevait-il déjà aux plus sévères pensées de la foi.

Rien d'étrange qu'il se préoccupât de la défendre au dehors et de la fortifier en lui-même. Avec quelques amis, il combattait par lettres l'enseignement de Jouffroy et contraignait moralement le professeur à s'excuser d'avoir blessé les consciences catholiques. Par deux fois, en 1834 et 1835, il suppliait Mgr de Quélen d'instituer un cours de prédication mieux adapté au mal actuel des esprits, et la requête, d'abord éludée, était finalement pour beaucoup dans l'appel de Lacordaire à Notre-Dame (1835). A cette date aussi, la Société de Saint-Vincent de Paul comptait déjà deux ans d'existence. Qui l'avait fait naître ? Tout d'abord le besoin de répondre à un défi bien des fois entendu : « Prouvez-nous par des œuvres que votre christianisme vit encore. » En outre, les huit étudiants, dont aucun ne voulut jamais s'appeler fondateur, s'étaient dit avec une sagesse toute chrétienne : « Mettons notre foi sous la protection de la charité. » C'est Ozanam lui-même qui s'en expliquait ainsi, vingt ans plus tard, quelques mois avant de mourir (2). A cette heure, le grain de sénevé était devenu un grand arbre et la

(1) A. M. X..., 16 mai 1835.

(2) Discours prononcé à la Conférence de Saint-Vincent de Paul à Florence, 30 janvier 1853. *Mélanges*, t. I, p. 47. Il mourut le 8 septembre suivant.

France, à elle seule, comptait cinq cents conférences. N'insistons pas, mais remarquons, chez les aînés de la famille, cette précoce maturité du sens chrétien. Il est bien vrai : la foi se prouve par les œuvres et, d'autre part, les œuvres sont la sauvegarde la plus assurée de la foi.

Cependant, en 1836, Ozanam n'est encore qu'un jeune avocat ramené à Lyon par déférence aux volontés paternelles et plaidant puisqu'on le veut. D'ailleurs est-il besoin de dire qu'il n'abandonne pas ses autres études? Un an après la mort de son père, en 1838, il soutient à Paris ses thèses pour le doctorat ès lettres, et c'est en l'entendant argumenter sur Dante, que Cousin ne peut se tenir de s'écrier : « On n'est pas plus éloquent. » Mais que faire de cette palme doctorale? Ozanam cherche encore sa vocation définitive ; tout en faisant, à Lyon, un cours commercial, il est tenté de suivre Lacordaire chez les Dominicains ; mais enfin voici venir la lumière. Quinet — il n'était pas encore le pourfendeur des Jésuites et le sectaire à venir — Quinet va laisser vacante, à Lyon même, la chaire de littérature étrangère. Littérateur avant tout, le professeur de droit commercial ambitionne la succession ; il croit pouvoir mener de front les deux enseignements, se reposer, peut-être se consoler, de l'un par l'autre. Cousin, alors ministre de l'instruction publique, lui promet le titre convoité, mais à une condition singulière. Ozanam viendra concourir pour le même emploi en Sorbonne. Concours assez platonique, puisque, en toute hypothèse, le candidat ne sera nommé qu'à Lyon. Concours étrangement laborieux d'ailleurs. Ozanam l'aborde avec une préparation hâtive, épuisé de fatigue et sans aucune chance

apparente, mais avec une admirable confiance en Dieu. Or, il obtient le premier rang et, séance tenante, l'un de ses juges, Fauriel, titulaire de la chaire parisienne, le demande pour suppléant. Après quelques résistances, le vainqueur se laisse faire. La Providence éclaire du même coup tous les points obscurs et, bientôt, convaincu de n'être pas appelé à la vie religieuse, il devient gendre du recteur de l'Académie de Lyon (1840). Le voilà donc à son vrai poste, en Sorbonne, où il supplée trois ans Fauriel puis le remplace (1844). Désormais l'histoire de l'homme n'est plus guère que celle du professeur.

Il y faut pourtant relever deux épisodes.

A l'heure même où Ozanam commençait d'enseigner au nom de l'État, le monopole enseignant de l'État commençait d'être battu en brèche par les catholiques. Situation difficile pour le jeune professeur, catholique lui-même, aussi notoire et fervent que pas un. Comment se tenir en dehors de la lutte sans mécontenter les lutteurs? Comment se rallier à eux sans compromettre, à tout le moins, sa situation nouvelle et le bien qu'il y trouvait à faire? Démission préalable ou destitution prochaine : à ce prix seulement il pouvait combattre ; il jugea meilleur de s'abstenir. Veuillot en exprime son regret (1). Par contre, Lacordaire justifie cette réserve (2), et, à regarder le côté pratique des choses, j'inclinerais dans le sens de Lacordaire. Transfuge de l'Université, Ozanam eût écrit contre le monopole

(1) Du zèle et de la modération, 25 mai 1843. *Mélanges*, série I, t. I, p. 72. — Réponse à M. Ozanam, 2 juillet 1850, t. IV, p. 568.

(2) Lacordaire : *Frédéric Ozanam*. Édition dominicaine, in-18, *Notices et panégyriques*, p. 246.

quelques bons articles ou mémoires historiques. La liberté d'enseignement n'en a pas eu besoin pour vaincre et, de fait, les leçons du professeur officiel furent, on le verra bientôt, un apostolat plus étendu, plus durable, que n'auraient pu être les écrits du journaliste indépendant.

Par malheur, entre Ozanam et Veuillot, il y avait une autre cause de dissidence. Chacun des deux avait sa manière d'entendre l'accord du zèle et de la modération. Là était le fond de leur querelle, et rien ne m'oblige d'y entrer après ce que j'ai dit ailleurs de Montalembert et de Veuillot lui-même.

A la fois spéculatif et doucement passionné, trop peu crédule, ce semble, à la malignité humaine, Ozanam était moins que d'autres à l'abri des illusions généreuses. Il avait salué d'enthousiasme les débuts de Pie IX, sans en voir le péril, non plus que la perfidie de certaines ovations qui usaient, en la surmenant, la popularité du magnanime Pontife. En France, après la révolution de février, il crut sincèrement que s'ouvrait une ère nouvelle... *L'Ère nouvelle*, ce fut le titre du journal qu'il fonda, de concert avec l'abbé Maret, et dont il imposa presque la direction et la responsabilité à Lacordaire (1). L'intention était pure et haute ; il s'agissait de « revivre les temps héroïques de l'*Avenir*, de réconcilier l'Église et la démocratie » (2). Mais on alla loin sur cette pente, plus loin que Lacordaire lui-même n'eût voulu, beaucoup plus loin surtout que n'eût voulu Montalembert (3). La démocratie, sous forme de

(1) Foisset : *Vie du R. P. Lacordaire*, édit. in-18, t. II, p. 179.
(2) R. P. Lecanuet : *Montalembert*, t. II, p. 379.
(3) *Ibid.*, p. 384, 385. — Voir aussi le tome IV de nos *Esquisses*, p. 225.

république, ne fut pas seulement un état social en soi légitime et acceptable ; on la saluait avec transport comme « le dernier terme de tous les progrès sociaux » et la suite quasi nécessaire de la fraternité évangélique ; bref, on la divinisait. Veuillot avait loué généreusement *l'Ère nouvelle* (1) ; presque en même temps, Montalembert en blâmait fort les entraînements démocratiques (2). Or, quelle y était la part personnelle d'Ozanam ? Je ne saurais le dire, n'ayant pas en main les pièces originales (3). Le fait est qu'il autorisa l'opinion à le tenir pour solidaire de ses plus ardents collaborateurs et, somme toute, son unique essai de politique active ne lui réussit qu'à demi. Je l'aime mieux, lors des sanglantes journées de juin, concourant à décider l'héroïque intervention de Mgr Affre. L'archevêque y songeait déjà, lorsqu'il reçut la visite de trois gardes nationaux — tout le monde l'était alors — qui avaient eu la même pensée et levèrent ses derniers doutes... Les trois chrétiens qui l'envoyaient ainsi au martyre étaient M. Bailly, l'homme de toutes les bonnes œuvres d'alors, Léon Cornudet, l'ami de collège de Montalembert, et notre Ozanam.

Revenons au professeur, mais pour dire qu'il achevait rapidement de s'épuiser. Dès 1846, une grave maladie l'avait contraint de s'interrompre et de voyager en Italie, d'où il rapporta l'aimable volume intitulé *Les Poètes franciscains*. Il languit depuis lors. En 1852, il était à bout de forces et, pour la seconde

(1) *Univers*, 2 septembre 1848.

(2) Lettre publiée dans l'*Ami de la Religion*, octobre 1848.

(3) De sa collaboration à l'*Ère nouvelle*, ses éditeurs n'ont conservé que quelques articles concernant l'économie sociale et charitable. Œuvres d'Ozanam, *Mélanges*, t. I.

fois, réduit à suspendre, quand, un jour, il apprit qu'on en murmurait à la Sorbonne. Alors ni famille ni médecins ne purent l'empêcher de quitter son lit et d'aller faire une leçon qu'il ne savait pas être la dernière. Sur la fin, relevant avec émotion le reproche adressé à ses pareils de se ménager outre mesure, il disait : « Notre vie vous appartient, nous vous la donnons jusqu'au dernier souffle et vous l'aurez. Quant à moi, Messieurs, si je meurs, ce sera à votre service. » A ce moment, il avait déjà presque tenu parole et sa chaire ne devait plus le revoir. L'Espagne qu'il visita, Pise où il passa l'hiver ne lui rendirent point ses forces. Transporté presque mourant à Marseille, il y expira saintement le 8 septembre 1853. Six mois plus tôt, le jour même de ses quarante ans (23 avril), il avait, dans une admirable prière, savouré par avance et accepté de la main de Dieu toutes les amertumes du sacrifice. « Il est écrit au commencement du livre que je dois faire votre volonté. Et j'ai dit : Je viens, Seigneur (1) ». C'était son dernier mot.

(1) « *In capite libri scriptum est de me ut faciam, Deus, voluntatem tuam... Tunc dixi : Ecce venio.* » (Saint Paul aux Hébreux, x, 7.) Cette prière nous a été conservée par son éditeur, J.-J. Ampère, à la fin de la préface générale des œuvres. *Civilisation au cinquième siècle*, t. I, p. 36.

II

L'œuvre historique. — Le plan : une histoire littéraire du moyen âge. — Comment comprise. — L'idée dominante : l'Église sauvant l'esprit humain. — Deux parties réalisées. — I. *Civilisation au cinquième siècle.* — L'Église adopte et consacre tout le bon de la civilisation romaine. — II. *Études germaniques...* La Germanie, Rome et le Christianisme. — Les Francs, de Clovis à Charlemagne. — L'Église, l'État, l'école. — III. Ozanam historien. — Travail immense, talent complet, âme belle et aimable. — La science éloquente. — Foi courageuse, apostolat d'intention et de fait.

A quinze ans, l'écolier rêvait déjà une démonstration du catholicisme par l'antiquité des croyances historiques, religieuses, morales. Devenu maître, s'il se donna une autre tâche, il ne changea pas d'ambition. Écrite ou parlée, son œuvre serait toujours une apologie de la vérité catholique, mais par le rôle de l'Église dans la formation des peuples modernes. — « Je me propose d'écrire l'histoire littéraire du moyen âge, depuis le cinquième siècle jusqu'à la fin du treizième et jusqu'à Dante, à qui je m'arrête comme au plus digne de représenter cette grande époque. Mais, dans l'histoire des lettres, j'étudie surtout la civilisation dont elles sont la fleur et, dans la civilisation, j'aperçois principalement l'ouvrage du christianisme. Toute la pensée de mon livre est donc de montrer comment le christianisme sut tirer des ruines romaines et des tribus campées sur ces ruines, une société nouvelle, capable de posséder le vrai, de faire le bien et de trouver le beau. » — On

est libre de croire que le plan n'avait pas, dès 1841, apparu précis et complet au jeune suppléant de Fauriel. C'est dix ans plus tard et assez proche de sa fin, qu'Ozanam enfermait dans ce cadre, et ses travaux antérieurs, et ceux qui auraient dû suivre (1). Cadre vaste, cadre parfaitement rationnel pour un esprit érieux et croyant. Bien frivole qui chercherait dans l'histoire des littératures autre chose que celle des âmes, de la vraie civilisation, pour tout dire. Bien aveugle qui ne verrait pas dans l'Église la mère de la civilisation moderne, de l'âme moderne, au sens légitime et glorieux.

Tel était donc le plan d'Ozanam. Il n'en a pu réaliser que deux parties. La *Civilisation au cinquième siècle* et les *Études germaniques* nous mènent de Théodose à Charlemagne : c'étaient les premières assises de l'édifice. *Dante et la philosophie catholique au treizième siècle* figure l'esquisse ou l'ébauche du couronnement projeté.

I. — L'auteur était mort depuis deux ans, quand parut la *Civilisation au cinquième siècle*, éditée par son ami Jean-Jacques Ampère. L'année suivante (28 août 1856), l'Académie couronnait l'ouvrage posthume, et le rapporteur Villemain disait : « Savant et naturel, dominé d'une même pensée et rayonnant de mille souvenirs, exact et plein d'illusions charmantes, ce livre, formé de vingt leçons et quelques notes, est une œuvre éminente de littérature et de goût (2). » En vérité, l'œuvre excelle par bien d'autres mérites encore. Histoire et apologie, double et saisissant

(1) *La Civilisation au cinquième siècle*, premières lignes de l'avant-propos. Elles portent la date du Vendredi-Saint, 18 avril 1851.

(2) Cité à la fin de l'ouvrage, 4e édition, in-18, t. II, p. 499.

tableau : — d'une part, la société antique s'en allant en ruines ; — de l'autre, la jeune et immortelle Eglise conservant de ce passé tout ce qui mérite de vivre, tout ce qu'elle emploiera bientôt à l'éducation des sociétés nouvelles, de l'avenir. Ces larges vues d'ensemble ont une beauté grave et qui attache. On dirait volontiers de certaines pages : « C'est du Bossuet, un peu moins majestueux, mais encore plus coloré peut-être et plus entraînant. » Quant aux « charmantes illusions », Villemain oublie de les marquer en détail et, sans doute, les voit-il où je ne les verrais point quant à moi. Comme Gratry par exemple et comme beaucoup d'autres, Ozanam excède en glorifiant au passage « l'admirable élan de 1789, qui fut détourné de sa voie, mais qui ramenait les peuples aux traditions du droit public chrétien » (1). N'est-il pas encore et tout ensemble trop peu précis et trop absolu, quand il fait de la liberté politique une condition de la haute inspiration littéraire (2) ? La forme, l'esprit même du gouvernement, n'ont sur les lettres qu'une action indirecte, et dans la mesure où ils peuvent modifier l'état moral d'un pays. Le despotisme retardera l'apparition de certaines œuvres ; mais n'arrivera-t-il pas qu'il les aide à naître, plus vigoureuses et vengeresses d'autant ? Voyez Tacite ou André Chénier. Le despotisme peut réduire, un temps, l'âme à se taire : l'empêchera-t-il de s'exalter et de tressaillir ? Aussi bien, quoi d'étonnant si le mirage libéral éblouit parfois le grand esprit, l'honnête homme que nous avons vu colla-

(1) *Civilisation au cinquième siècle*, t. I, p. 85.

(2) Leçon VII, les lettres et la poésie. — Ailleurs il attribue à J. de Maistre le tort de fouler aux pieds la raison. — Simple boutade, je suppose.

borer à l'*Ere nouvelle?* Son œuvre d'historien en reste encore moins compromise que les *Moines d'Occident* par le libéralisme courroucé de Montalembert (1).

Gibbon, au dix-huitième siècle, s'indignait de voir des moines fouler les grandes ruines de Rome et cette colère lui inspirait son *Histoire de la décadence de l'Empire*. Ozanam entreprend de raconter la marche du progrès à travers cette décadence même; il veut glorifier l'Eglise d'avoir « sauvé l'esprit humain ». En Occident, à la veille de l'invasion barbare, il voit deux civilisations en présence : l'une païenne, l'autre chrétienne. Très enraciné, très vivace, le paganisme finira par céder, non sous les édits impériaux, mais sous le lent effort de la controverse qui ébranle les esprits, et surtout de la charité qui ravit les âmes. Au reste, la civilisation antique ne périra pas absolument; on peut même dire qu'elle survivra tout entière, dans son double élément bon et mauvais. Le mauvais, c'est le paganisme d'instinct et de fait, immortel en nous comme la concupiscence, Protée qui, malgré l'Eglise, renaîtra sans fin et sous mille formes, dans les doctrines, dans les arts, dans les mœurs, à l'ordinaire en hostilité ouverte avec la foi, souvent même travaillant à s'y glisser pour la corrompre, déguisé en hérésie savante ou en superstition populaire. Le bon, c'est la part de vérité, de justice naturelle, conservée, comme l'or dans la gangue, par le monde païen, plus riche assurément et plus noble, malgré sa misère, que ne pourrait être un monde athée, apostat; c'est tout ce qu'il y a de sagesse politique,

(1) Voir le tome IV de ces *Esquisses*, p. 262.

sociale, religieuse même, dans les institutions anciennes, dans celles de Rome surtout. Ici, que fait l'Eglise? Plus sage encore et d'une sagesse toute maternelle, elle traite l'établissement romain comme elle traitera bientôt les ébauches de civilisation que lui apporteront les barbares. Dieu ne lui a pas donné le goût de briser et de détruire, mais bien plutôt le droit et la mission de reprendre, où elle le trouve, le bien qui est à elle, étant à Lui. Voilà pourquoi, loin de faire table rase du passé, elle en revendique tout ce qu'il a d'éternellement valable, d'éternellement bon ; elle tolère, conserve, élève par une consécration divine tout ce qui n'est pas incompatible avec le dogme et les mœurs. Combien se trompent les « myopes », comme disait Joseph de Maistre, qui accusent l'Eglise d'avoir tué la civilisation antique, achevée et comme resplendissant dans l'Empire romain ! L'Empire ! De grands chrétiens, Tertullien par exemple, en exagéraient l'admiration jusqu'à le croire nécessaire et indéfectible comme l'Eglise même, tandis que, plus discrète, elle se contentait de prier pour qu'il durât. Quant à la civilisation antique, elle en conservait le nerf et la fleur, au bénéfice des jeunes nations qu'elle allait former et qu'elle ne prévoyait pas encore. C'est la grande vérité qui brille dans les leçons d'Ozanam.

Vérité, non pas système ; vérité résultant des faits sans nombre et, comme Villemain l'a bien dit, « rayonnant de mille souvenirs ». L'érudit, le travailleur infatigable, va les glanant de toutes parts et, si opulente est la récolte, qu'il faut renoncer à l'étaler en détail. Je veux bien qu'une érudition plus jeune encore y ajoute çà et là quelques épis ; mais elle ne rejettera rien du trésor amassé dans ces

deux volumes, et le catholique se ferait grand tort de les estimer hors d'usage. Il y verra l'Eglise, l'Eglise occidentale surtout, adoucir le droit romain, fonder les mœurs chrétiennes, restaurer la dignité de l'homme par l'extinction graduelle et prudente de l'esclavage, par la glorification de la pauvreté, du travail ; élever l'idéal de la femme — idéal tout pratique et réalisé mille fois — bien plus haut que ne faisaient la légalité romaine ou la superstition germanique, adoratrice de l'être faible, mais ne sachant guère le respecter. Qui accomplit ces grandes choses ? Le Pontificat, tout d'abord immuable dans ses droits, mais naturellement progressif dans leur exercice ; le monachisme ensuite, l'ascétisme qui, longtemps avant saint Benoît, lève tribut sur les deux sexes, témoin les nobles Romaines groupées autour de saint Jérôme, en attendant de le suivre à Bethléem.

Parallèlement à cette rénovation morale, s'opère, dans les domaines de l'esprit, une révolution toute pacifique. Elle a pour principe l'égalité foncière des âmes ; pour conséquence immédiate, la vérité, non plus réservée à une élite, mais tombant dans le domaine commun ; pour triomphe, l'évangélisation des humbles, « *Pauperes evangelizantur* ». Progrès divin ! Serait-il trop chèrement payé, quand même il y faudrait la mort de l'art antique, de la littérature antique ? Or, à première vue, on jugerait impossible d'esquiver pareille rançon. Mais confiance ! Avant tout, n'imputez pas au christianisme la décadence des lettres et des arts ; il la trouve commencée, il ne l'accélère ni en principe ni en fait ; après une période inévitable de transition, d'oscillation, de crise, il accepte finalement et nous lègue l'héritage

qu'on l'accuse de répudier. Cette période confuse, critique, mais, à tout prendre, féconde, Ozanam la débrouille avec une érudition sûre et une probité sagace. Voyez plutôt. Une latinité chrétienne, populaire, se crée; de même, une versification nouvelle commence à poindre, où l'assonance, la rime supplanteront la métrique des anciens. Mais cela n'empêchera pas saint Léon le Grand d'écrire en périodes cicéroniennes, ou Prudence de rester fidèle aux errements d'Horace et de Virgile. L'éloquence, réduite aux plaidoyers, aux panégyriques officiels, aux déclamations de rhéteur, n'aura l'honneur de pénétrer dans le temple chrétien qu'à la condition, au moins apparente, de s'humilier et de s'appauvrir. Ne doit-elle pas désormais se faire toute à tous? Plus d'action oratoire : l'évêque docteur parle assis. Plus de divisions trop ingénieuses ni d'élocution trop brillante pour la foule : le fond seul importe et la clarté populaire. Bref, la prédication chrétienne semble tuer le grand art. Laissez faire : elle-même ne tardera guère à le ressusciter dans la pratique, voire dans la théorie, dans les discours et les préceptes oratoires de saint Ambroise, de saint Augustin. Et il n'en ira pas autrement pour la poésie, pour l'histoire, pour la tradition littéraire, c'est-à-dire, pour l'enseignement public. L'école, jusque-là toute païenne, entre peu à peu dans l'Eglise ; l'Eglise, d'abord justement défiante, accueille peu à peu l'école; en fin de compte, les lettres antiques demeurent, mais épurées, établies à leur place, subordonnées à la philosophie, comme la philosophie même à la théologie, la science à la foi, la raison humaine au Verbe de Dieu. Théologie, philosophie, littérature : nommer saint Augustin, c'est rappeler

excellemment leur alliance et, du même coup, celle de la culture antique avec l'inspiration chrétienne. Il manque à notre hagiographie contemporaine, déjà riche pourtant, une ample étude sur ce grand homme, ce grand saint. Mais qui voudra la faire en trouvera plus que le germe dans la belle leçon onzième d'Ozanam.

En somme, la révolution opérée par le christianisme est pacifique et noblement conservatrice. Pas de rupture violente dans la continuité des choses et de la pensée. Les dogmes ne finissent pas, dit quelque part notre auteur, sans doute en réponse au mot célèbre de Jouffroy. Les dogmes révélés, seuls dignes de ce nom d'honneur, se développent et s'épanouissent dans une permanence immuable. De son côté, l'erreur a beau varier et se contredire ; elle demeure, au fond, toujours la même, comme la passion d'où elle sort. « Ainsi se continuent les deux traditions du bien et du mal; ainsi deux chaînes lient les siècles que les historiens séparent vainement (1). » L'Eglise, mère de tout bien, a lutté dès le premier jour et luttera sans trêve contre le paganisme éternel; mais elle a conservé, pour nous le transmettre, tout ce qu'il y avait de vrai, de beau, de bon dans la civilisation antique; elle a vraiment « sauvé l'esprit humain » en l'élevant au-dessus de lui-même. Et cela devait être. Dieu, et Dieu seul, conserve bien, en l'établissant dans une dignité surnaturelle, notre nature qu'il a daigné faire sienne en Jésus-Christ.

II. — Mais voici qu'arrivent les barbares. Au tableau du cinquième siècle font logiquement suite les *Etudes Germaniques* bien que publiées les pre-

(1) *Civilisation au cinquième siècle*, t. II, p. 338.

mières (1847 et 1849). Laissons l'auteur éclaircir laborieusement l'histoire primitive des nouveaux venus, leur origine orientale, au moins probable, leur religion, leurs lois, leur poésie. Hâtons nous de les voir en contact avec l Empire et l'Eglise.

Rome a déjà entamé leur indépendance ; maîtresse du Rhin et du Danube, elle éblouit les Germains par le prestige d'une civilisation supérieure ; mais elle les révolte par son despotisme politique, par ses lois de fer et son odieuse fiscalité. Sympathie d'une part, haine de l'autre. La première les fait entrer dans l'Empire, soit par troupes et comme soldats, soit homme à homme et avec des fortunes diverses, quelques-uns même jusqu'à monter aux premiers honneurs. La seconde explique les résistances à la conquête, puis les grandes représailles, l'invasion. La première pousse les barbares au-devant du Christianisme ; la seconde atteste au moins l'impuissance de Rome à civiliser par elle-même des peuples que ses vices désolent et corrompent tout ensemble.

Cependant l'Eglise n'a pas attendu les hommes du Nord. Avant la fin du deuxième siècle, on la voit marcher à leur rencontre sur les trois routes qu'ils prendront demain. — A l'orient, par la vallée du Danube, elle atteint les Goths et fonde chez eux une chrétienté, bientôt livrée officiellement à l'arianisme par le sectaire Valens (1). — Au midi, suivant la vallée de l'Inn, elle pénètre dans le Norique (Autriche, Bavière). — Au nord surtout, par la vallée du Rhin, elle aborde la Germanie déjà soumise ou encore indépendante. Soldats, colons, prisonniers

(1) Fuyant devant les Huns, les Goths n'obtiennent qu'à ce prix un asile sur les terres de l'Empire (476).

romains sont les premiers missionnaires ; les prêtres et évêques suivront. Dès le quatrième siècle, saint Maternus siège à Cologne, saint Maximin à Trèves, dans cette métropole germanique, romaine et chrétienne tout à la fois. Au cinquième, les évêchés se multiplient. Sans bruit et comme à petits pas, l'Eglise poursuit son invasion à elle, l'invasion qui sauve, l'apostolat.

Et pourtant, vers le milieu du siècle, Attila passe comme un torrent. Presque à la même heure toutes les digues tombent, sur l'Occident chrétien roulent des flots de barbares païens ou hérétiques. L'Eglise en est comme submergée, engloutie, jusqu'à cette nuit de Noël 496, où la France naît chrétienne et catholique dans le baptistère de Reims. L'auteur n'oubliera pas les autres peuples, mais on entend qu'il se préoccupe avant tout de celui-ci. Prédilection patriotique, fidélité à l'histoire. En la personne de Clovis, la Germanie commence d'entrer dans la cité sainte ; elle achèvera sous Charlemagne et la chrétienté européenne sera fondée.

Assurément l'Eglise ne se fait pas illusion sur les rudes néophytes que lui ont donnés Clotilde et le péril de Tolbiac. Mais un instinct providentiel lui montre en eux ses futurs défenseurs, les continuateurs de Rome, la barrière vivante qui arrêtera les invasions. De là, ses longs efforts, ses longs espoirs, sa longue patience, parmi les vices et la confusion de l'époque mérovingienne. De là, sur la fin, ses préférences pour l'Austrasie, demeurée plus germaine et plus païenne que la molle Neustrie, mais, en revanche, plus vigoureuse. En ce temps-là, l'épiscopat franc, trop occupé de maintenir et de discipliner les chrétiens, ne peut guère songer à déborder les frontières, pour évan-

géliser la Germanie indépendante. Ce sera la mission de la race celtique d'abord, puis de la race anglo-saxonne. Après que saint Colomban, l'Irlandais, aura couvert l'Austrasie de monastères, ses disciples entameront victorieusement l'Allemanie, la Bavière, la Thuringe ; puis viendra le plus grand des missionnaires d'alors, l'Anglais Winfried, saint Boniface plutôt. Ozanam conte avec amour cette admirable vie pleine de labeurs, de triomphes et couronnée par le témoignage du sang.

Or, l'apôtre des Germains a trouvé le temps de veiller sur l'Eglise d'Austrasie compromise par Charles-Martel ; puis, de concert avec le Pape, il a inauguré la seconde dynastie franque en sacrant de ses mains Pépin le Bref. Les jours de Charlemagne sont venus.

En trente et un ans (772-803), la Saxe est réduite, la Saxe, dernier boulevard du paganisme allemand. Irrité par des trahisons et des parjures sans nombre, le vainqueur a pu s'égarer deux fois : punir de mort, à Werden, près de cinq mille hommes en un jour (782), et, trois ans plus tard, édicter le même châtiment contre le refus du baptême. Dans son ensemble, cette longue guerre n'en reste pas moins « une croisade » (1), et Charles, un homme grand de toutes les grandeurs qui ne sont pas l'absolue sainteté. Il accomplit, il incarne, pour ainsi dire, la triple mission que l'Eglise avait pressentie chez les Francs : il exalte le christianisme, il achève d'assurer l'indépendance pontificale ; — au sud, il contient l'invasion de l'Islam ; au nord, il arrête pour jamais celle de l'idolâtrie germanique ; — il restaure enfin,

(1) Ozanam : *Etudes germaniques*, t. II, p. 282.

ou plutôt laisse les Papes restaurer en sa personne, la monarchie des Constantin et des Théodose, devenue le saint Empire romain. Patrices et Césars au petit pied, les derniers Mérovingiens, dans leur sphère étroite, n'avaient eu, de l'*imperium*, que la présomption et le faste (1). Charles en a la réalité, mais il garde le bon sens, premier caractère du génie. Romain par le titre et la culture, il tient à rester Germain de costume, de goûts, d'habitudes. Voilà bien, dans son type éminent, l'homme nouveau, le barbare, fils et pupille de l'Eglise, recevant, comme par surcroît d'héritage, tout le bon de la civilisation ancienne qu'elle conservait fidèlement pour lui.

Dans les *Etudes germaniques*, le récit — par moments on pourrait dire l'épopée — s'arrête à ce sommet rayonnant, à cette heure natale de la chrétienté, du moyen âge. Suivent trois grands tableaux, où s'achève, pour nous, l'idée de l'Europe nouvelle, de la Germanie chrétienne en particulier. — C'est l'Eglise d'abord, le Pape, l'évêque, le prêtre célibataire, prêchant de parole et d'action les vertus sociales; le moine bienfaiteur et fondateur, car bien souvent la ville se groupe à l'ombre du monastère et plus tard la commune s'inspirera de la communauté. Mais la société vaut ce que valent les individus, et l'Eglise est la grande institutrice des âmes, de toutes les âmes; elle forme l'esprit par la prédication, la conscience par la législation morale et pénitentielle, tout l'homme enfin, par la prière privée mais surtout publique, autour de laquelle se réunissent tous les arts. — Après l'Eglise, l'Etat : la monarchie chré-

(1) Il est notable que, selon Ozanam, cette affectation de romanisme avait largement contribué à leur renom de fainéantise, à leur discrédit.

tienne, lent chef-d'œuvre de l'action ecclésiastique, la royauté sanctifiée par le sacre, justiciable de Dieu et, dans une certaine mesure, du peuple même en vertu d'une sorte de contrat bilatéral; fortifiée d'ailleurs par ce qui semblerait la restreindre et ne fait que la garder contre ses propres excès; puis l'aristocratie, que l'Eglise n'a point créée, mais qu'elle discipline et christianise de son mieux comme tout le reste; enfin une certaine part de démocratie représentée par les assemblées populaires et les franchises municipales dont l'évêque est le défenseur quasi habituel. — Reste l'école, dont Ozanam refait amplement l'histoire : école romaine du sixième siècle ; école barbare du septième, déjà florissante sous les Mérovingiens, notamment dans cette « Chapelle du palais » où, près de jeunes candidats aux dignités de l'Eglise, grandissent les héritiers des nobles races; école carolingienne où brille d'un rayon nouveau la gloire du prince batailleur qui, dans l'intervalle de ses chevauchées, ne dédaigne pas de se faire disciple et parfois maître; également passionné pour les lettres latines et la poésie germanique ; sinon père des universités futures, du moins puissant auxiliaire d'un mouvement intellectuel qui ne s'arrêtera plus.

III. — *Civilisation au cinquième siècle*, *Etudes germaniques* : l'œuvre historique d'Ozanam est tout entière dans ces deux livres. Que n'a-t-il pu y donner suite, nous conduire encore, ainsi qu'il l'annonçait, de Charlemagne à saint Grégoire VII, de saint Grégoire VII à saint Louis et à Dante (1) ;

(1) *Civilisation au cinquième siècle*. Introduction. — Cf. la lettre du 26 janvier 1848 à M. Foisset. *Correspondance*, t II, p. 186.

peindre au complet ces grandes époques de foi et de lutte qu'il aimait d'un cœur équitable et ferme, également éloigné de la frivolité romantique et de l'enthousiasme indiscret où s'emportaient quelques croyants (1)! Cette sympathie grave et profonde pour le moyen âge anime ses belles études sur Dante (2), et son délicieux volume sur les *Poètes franciscains*. Mais là se montrent surtout le philosophe et le poète. Or, c'est à l'historien que je m'attache de préférence, et je n'ai plus qu'à l'apprécier en quelques mots.

Rien ne lui manque pour ce rôle, ni la longue et laborieuse patience, ni la sagacité, ni la puissance et la largeur d'esprit qui embrassent les ensembles, ni ces autres dons plus immédiatement littéraires : l'imagination, la sensibilité. Ozanam est la science éloquente : que veut on de plus? Il sait beaucoup et ne cesse d'apprendre : témoin ses leçons mêmes ou ses notes inédites, qui supposent d'infinies lectures. Science vaste, mais bien distribuée et digérée ; science ferme et résolue, si on l'ose dire, entendez qu'elle n'épargne rien pour atteindre à l'évidence morale, mais que, cette évidence une fois conquise, elle s'en contente, s'y repose et s'y tient. — Science modeste, science pratique, allant au but sans le dépasser. Appliquez à tout l'enseignement du professeur ce qu'il dit de ses *Etudes germaniques :* point de lente discussion des pièces, point de controverses épineuses ; il ne s'agit pas de fonder une première fois des certitudes, mais de populariser des certitudes

(1) *Civilisation au cinquième siècle.* Avant-propos.

(2) *Dante et la philosophie catholique au treizième siècle.* — *Le Purgatoire*, traduction. — *Des sources poétiques de la Divine Comédie.*

déjà faites (1). Ailleurs il professe d'écrire, non pour les savants, mais pour le public lettré (2). Nommez-le vulgarisateur, si cela vous plaît, mais au plus noble sens du mot. Dans la pensée de saint Thomas, qu'était la *Somme*, ce grandiose monument théologique? Une œuvre de vulgarisation, un abrégé fait pour le commun des théologiens. Ainsi, toute proportion gardée, les travaux historiques d'Ozanam. Si les longues discussions manquent, si l'érudition ne s'étale pas, les documents abondent, la sagesse critique est manifeste et la probité du maître; on sait son labeur, on voit son âme, et la confiance ne peut se refuser.

Le charme suit, invincible; car cette âme n'est pas seulement probe, elle est aimable de tout point : à la fois élégante et simple, poétique et sérieuse, vaillante et douce, ardente et mesurée. Encore doit-elle à une excellente culture littéraire l'avantage de se produire au naturel, comme elle pense et comme elle sent. Dans sa chaire, dit-on, le professeur, d'abord hésitant, gêné, arrivait peu à peu à l'entrain, souvent à l'éloquence, étonnant d'ailleurs l'auditoire par la correction habituelle de son style, alors même qu'il improvisait. Libre de toute impression timide, maître de sa plume comme de sa pensée, l'écrivain mériterait un honneur aujourd'hui prodigué à des indignes, celui de compter parmi les classiques de son époque. Le lire est un agrément, parfois un délice, pour qui sait goûter la bonne et belle prose du milieu du dix-neuvième siècle, encore nette et loyale, comme chez les vieux maîtres, mais un peu plus

(1) *Etudes germaniques*, préface, t. I, p. 8.
(2) A. M. Foisset, lettre du 26 janvier 1848, déjà citée.

chaude, alerte et colorée. — Pourquoi semble-t-il oublié par l'Université dont il fut la gloire? Est-ce à raison de sa foi?

Car elle est l'âme de son âme, et il revendique magnifiquement le droit de s'en inspirer dans son métier d'historien comme dans sa vie d'homme. Nous voilà loin des gens qui confondent l'impartialité avec le scepticisme et récusent d'avance toute conviction, surtout religieuse, comme une chaîne à l'indépendance du savant. « Je n'aspire point, dit Ozanam, à cette triste indépendance dont le propre serait de ne rien croire et de ne rien aimer (1). » Ne lui demandez que deux choses : une croyance libre, intelligente, et le christianisme n'en veut pas d'autre ; — « une exacte probité qui ne néglige ou ne dissimule aucune vérité, si embarrassante même qu'elle paraisse. » Tranquille dans la possession des vérités révélées, le chrétien sait d'avance que nulle certitude naturelle ne peut les tenir définitivement en échec ; il compte sur l'avenir pour lever les obstacles qu'il n'aura pas su lever lui-même. L'histoire, la simple et indéniable histoire évangélique, a fondé rationnellement ses croyances; dès lors, ses croyances éclairent de plein droit tout le reste de l'histoire humaine, qui leur renvoie, d'ailleurs, un nouveau témoignage, un nouvel éclat. Juste et bel échange de lumières : l'esprit droit n'y saurait voir un préjugé, un postulatum hasardeux, moins encore un vice de raisonnement.

La foi est donc, pour Ozanam, le flambeau des siècles et, s'il les raconte, c'est au bénéfice de la foi,

(1) *Études germaniques*, préface, t. I, p 18. — Que ne puis-je citer ici tout le morceau qui est admirable!

de la vérité centrale et suprême. Ébranlé un instant, puis raffermi et pacifié, il a promis à Dieu « de vouer ses jours au service de cette vérité qui lui donnait la paix » (1). « J'écris, dit-il encore, parce que Dieu ne m'ayant point donné la force de conduire une charrue, il faut néanmoins que j'obéisse à la loi du travail et que je fasse ma journée. J'écris comme travaillaient ces ouvriers des premiers siècles, qui tournaient des vases d'argile ou de verre pour les besoins journaliers de l'Église et qui, d'un dessin grossier, y figuraient le Bon Pasteur ou la Vierge avec des Saints (2). » — Il s'y consume et ne l'ignore pas. « Serais-je épuisé de fatigue à trente-sept ans, réduit à des infirmités précoces et cruelles, si je n'avais été soutenu par le désir, par l'espérance, par l'illusion, si vous voulez, de servir le Christianisme?... Tous mes vœux seraient comblés si quelques âmes errantes trouvaient dans cet enseignement une raison d'abjurer leurs préjugés, d'éclaircir leur doute et de revenir, avec l'aide de Dieu, à la vérité catholique (3). » Non, il n'y avait point d'illusion dans ses espérances. Il dut le reconnaître, le jour où quelqu'un lui écrivait pour se déclarer converti, pleinement converti par un de ses Cours. Avec moins de joie sans doute, il eût encore béni sa tâche en lisant dans les cahiers intimes d'un autre : « Mon Dieu! que j'aimerais cet Ozanam, s'il n'était pas si

(1) *Civilisation au cinquième siècle.* Avant-propos, t. I, p. 45.

(2) *Ibidem*, p. 51.

(3) A M. Duflieux de Lyon, 14 juillet 1850. — *Correspondance*, t. II, p. 142. Admirable par endroits, cette lettre est affligeante parce qu'elle accuse la division entre catholiques; mais ici Ozanam se défend et l'attaque était trop injuste dans le cas.

dur orthodoxe !... Je ne sors jamais de sa leçon sans être plus fort, plus haut, plus décidé au grand, plus courageux et plus allègre à la conquête de l'avenir. Ah ! que je suis heureux alors ! » Le jeune inconnu qui rendait ainsi témoignage s'appelait Ernest Renan (1).

III

Quelques historiens catholiques depuis 1830. — Comment leurs œuvres réunies éclairent pour nous tous les âges depuis le Calvaire. — Des progrès de l'hagiographie en particulier. — Richesses léguées par le dix-neuvième siècle aux suivants.

Je ne crois pas surfaire Ozanam si je me le figure conduisant le groupe, le chœur, des historiens catholiques depuis 1830. Groupe de maîtres, chœur de nobles voix, assez doctes et consciencieuses pour que leur chant soit de l'histoire vraie, assez vivantes et chaudes et pleinement humaines pour faire de la science historique un hymne grave à la suprême vérité. Elles sont nombreuses et viennent de partout. Il y a des prêtres : chose naturelle, mais assez méritoire dans les conditions déjà si étroites que faisait au clergé le Concordat de 1801. Tel, entre plusieurs, l'abbé Gorini, ce pauvre curé de la Tranclière en Bresse, travaillant obscurément sur des livres prêtés

(1) H. de Lacombe : *Science et christianisme. Le Correspondant*, 10 décembre 1906, p. 864. — Ces lignes sont extraites des cahiers de jeunesse de Renan, publiés par la *Revue*, 25 avril de la même année.

ou mendiés, mais travaillant jusqu'à devenir une autorité dans la matière, un adversaire estimé et redouté des maîtres étrangers à notre foi (1). Il y a des laïques de plus d'une sorte : gentilshommes qui occupent noblement une part de leur vie à cet apostolat de l'histoire : Montalembert, Carné, Falloux, Champagny, Broglie, de Meaux, Vandal et autres; — magistrats qui s'étaient crus inamovibles, comme Paul Allard; — anciens journalistes comme Paul Thureau-Dangin ; — professeurs comme Casimir Gaillardin, comme avait été Ozanam lui-même. Ne rappelons que l'élite de cette élite et, pour plus de lumière et de brièveté tout ensemble, attachons-nous moins à la suite chronologique des ouvrages qu'à celle des objets ou époques (2).

Encore est-il bon de placer ici une remarque préliminaire.

Œuvre de science et d'art, à ce double titre l'histoire a beaucoup progressé de nos jours. Mais encore ce progrès semble-t-il plus éclatant à mesure que l'entreprise est moins vaste, dans la monographie d'une époque, d'un règne, d'une province, dans la biographie, dans l'hagiographie surtout. A part les abrégés ou manuels, qui ne sont pas la grande histoire, d'honorables tentatives ont démontré que l'ample récit des dix-neuf siècles de l'Église, par

(1) Gorini : *Défense de l'Église contre les erreurs historiques de MM. Guizot, Augustin et Amédée Thierry, Ampère, Quinet, Fauriel, Aimé Martin*, etc. (4e édit., 4 in-8o). J.-J. Ampère, l'ami et l'éditeur d'Ozanam, était alors déchu de ses convictions premières, mais il devait y remonter.

(2) C'est la marche indiquée par Mgr Baunard dans quelques pages de son bel ouvrage : *Un siècle de l'Église de France*, p. 379 et suivantes, surtout 386. — Y a-t-il, de ma part, réminiscence ou rencontre? Je me tiendrais également honoré de l'une ou de l'autre supposition.

exemple, dépasse tout effort individuel (1). Combien plus à l'aise est le biographe pour satisfaire à toutes les exigences éveillées en nous par les progrès même du genre : ampleur, précision, détail abondant et certain, vraie couleur des époques, vraie psychologie du personnage, bien prise sur le vif, dans les menus faits et les paroles authentiques! Aussi, parmi d'inévitables médiocrités, l'hagiographie contemporaine a-t-elle pu nous donner des travaux de haute valeur, des chefs-d'œuvre quelquefois. Là le Saint n'est plus une ombre terne, imprécise et quasi impersonnelle, une sorte d'étiquette mobile appliquée de rencontre sur un catalogue des invariables perfections chrétiennes ; il est réel et distinct; il vit de la vie propre à son temps, mais encore de sa vie personnelle et originale, figure vraie dans un cadre vrai. On le comprend, on le voit, on sent la nature sous la grâce, l'homme sous le héros. On l'admire d'autant plus et on l'aime, si du moins le biographe a su l'aimer tout d'abord. Et voilà bien ici la loi première : l'histoire est art et science; l'hagiographie est, de plus et par essence, foi et amour (2).

Il peut arriver en outre que le Saint ait largement contribué à faire son époque; tels un Léon le Grand, un Grégoire VII, un Bernard, un Louis IX. En tout cas, il l'éclaire, soit comme type supérieur des

(1) Ainsi, les histoires générales de l'Église essayées par l'abbé Rohrbacher ou l'abbé Darras. Œuvres utiles à certains égards, mais contestables en bien des points et dont la première aurait besoin d'être mise en français.

(2) Voir une lettre de Mgr Dupanloup à l'abbé Bougaud publiée en tête de la *Vie de sainte Chantal* (2e édition et suivantes). A sa manière, toujours copieuse et quelque peu flottante l'éminent évêque y donne aux hagiographes d'excellents conseils.

vertus dont elle a le sens et le goût, soit comme protestation vivante contre les désordres où elle s'abandonne. Ainsi, pour qui étudie l'humanité depuis le Calvaire, une vie de saint bien faite arrive-t-elle parfois à contenir moralement, à suppléer, au besoin, l'histoire générale du temps; ainsi du moins peut-elle toujours y porter un surcroît de lumière, de couleur, de vie. Nous ne tarderons pas à le voir.

Supposons donc un chrétien qui connaît sa foi et l'honore, jaloux d'en bien posséder les titres, d'en savoir les œuvres caractéristiques et probantes, pour tout dire, un esprit noblement curieux de l'histoire religieuse où l'histoire profane se trouve nécessairement comprise et englobée. Celui-là doit grande reconnaissance à nos écrivains catholiques du dix-neuvième siècle ; ils ont beaucoup fait pour lui.

Tout d'abord la soi-disant *Vie de Jésus* par Ernest Renan (1863) nous a rendu le service d'évoquer une gerbe de récits sérieux, authentiques, remettant l'Homme-Dieu dans son vrai jour. Nous avons vu L. Veuillot s'employer, pour sa part, à cette belle tâche (1). Les hommes d'église ne pouvaient y manquer : Mgr Dupanloup, MM. Bougaud, Lesètre, Le Camus (2). Entre tous, j'aimerais à nommer l'abbé Pauvert, ecclésiastique poitevin dont le tort fut d'écrire en province, et l'abbé Fouard qui, malgré le même désavantage, a su forcer l'attention publique. Homme de foi, de doctrine, de saine et agréable littérature, ce prêtre rouennais n'a pas seulement écrit une excellente vie du divin Maître;

(1) Tome IV de nos *Esquisses*, p. 379 et suivantes.

(2) MM. Bougaud et Le Camus devinrent évêques par la suite : le premier, de Laval et le second, de la Rochelle.

il a fait revivre saint Pierre, saint Paul, saint Jean, presque toutes les origines chrétiennes. Et, pour le croyant que je suppose, voilà un précieux recours.

A travers ces mêmes origines, Mgr Duchesne lui sera un conducteur docte, sage et plutôt sévère, j'entends que, dans son *Histoire ancienne de l'Église*, l'auteur, attentif peut-être à s'accréditer auprès des esprits défiants, parle volontiers le froid langage de la science pure, et s'accorde çà et là un ton d'ironie quelque peu singulier (1). La même route semblera plus riante, si on la fait avec le comte Franz de Champagny ou le prince Albert de Broglie. Le premier nous mène de Jules César à Constantin, le second de Constantin à la mort de Théodose : Champagny çà et là plus piquant, assez curieux — d'aucuns disent trop — d'allusions au temps actuel, d'ailleurs très suffisamment grave et sûr, mais ne croyant pas devoir s'interdire de laisser parler son âme, sa foi ; — Broglie plus élégant, plus académique, plus parfait gentilhomme en sa manière ; d'abord suspect d'une certaine timidité à l'endroit du surnaturel, mais dont les dernières éditions, du moins, sont irréprochables (2). A ces deux œuvres maîtresses joignons telle monographie ou biographie : *l'Histoire des Persécutions* et celle de *Julien l'Apostat* par M. Paul Allard, les leçons de l'abbé

(1) L. Duchesne : *Histoire ancienne de l'Église*. Deux volumes sur trois ont paru (1906-1907) et, bien que cette publication appartienne au vingtième siècle, je la note ici à raison de son importance et comme résultat définitif de leçons faites pendant le dix-neuvième.

(2) Quand parut son livre, Dom Guéranger, le docte et redoutable abbé de Solesmes, fit à l'encontre une vive et longue campagne, à laquelle Pie IX en personne crut devoir mettre fin. Je tiens du cardinal Pie ce dernier détail.

Freppel sur les Pères, la *Sainte Cécile* de Dom Guéranger, le *Saint Ambroise* de Mgr Baunard ou celui d'Albert de Broglie, la *Sainte Paule* de l'abbé Lagrange et son *Saint Paulin de Nole;* voilà pour nous édifier amplement sur les quatre premiers siècles chrétiens.

Ozanam nous prend où Broglie nous laisse. A lui, nous le savons, le cinquième siècle, puis la partie la plus intéressante des trois suivants. Déjà, du reste, Montalembert le seconde. Indiqués seulement par Ozanam, les Moines apparaissent en pleine lumière, les Moines qui, sous les Papes et les Évêques, sont les vrais éducateurs de l'Occident chrétien. L'époque mérovingienne s'est éclairée grâce aux travaux d'un savant Belge, M. Godefroy Kurth, à la vie de *Saint-Ouen* par M. l'abbé Vacandard, à celle de *Saint-Léger* par un prêtre d'Autun, plus tard Dom Pitra le Bénédictin et le Cardinal. Ce dernier livre, publié en 1846, aujourd'hui trop peu connu et difficile à retrouver peut-être, me semble un pur chef-d'œuvre et le digne frère de *Sainte Élisabeth,* son aînée de dix ans. M. Vétault, reprenant et complétant Ozanam, nous a donné une idée suffisante de Charlemagne (1); nous arrivons au moyen âge.

Ici, les grandes œuvres d'ensemble vont manquer, sauf peut-être l'histoire générale de l'époque par Casimir Gaillardin, livre un peu confus, un peu jeune, un peu poussé au pittoresque, et bien critique, ce semble, à l'endroit du grand Empereur. Mais, pour jalonner la voie moins largement frayée, voici des œuvres de détail, quelques-unes fort belles, voire éminentes. *L'Europe et le Saint-Siège à l'époque*

(1) Vétault : *Histoire de Charlemagne.* Mame, in-4°.

Carolingienne, *Jean VIII* (872-882), par le P. Lapôtre de la Compagnie de Jésus, est un vrai modèle de sagacité, de logique, de style. Léon Gauthier analyse les *Épopées françaises*, et, dans sa *Chevalerie*, il en résume l'esprit, l'esprit de l'institution première : idéal sans doute et fiction, mais aussi page authentique d'histoire morale, car on y voit à plein comment ces âges de foi concevaient le guerrier barbare transfiguré par le Christianisme. Vienne la querelle du Sacerdoce et de l'Empire : les lecteurs catholiques la trouveront bien résumée dans les fragments laissés par Montalembert et dont on a fait les deux derniers tomes des *Moines d'Occident*. Grâce au P. Pierre Brucker, Jésuite, ils suivront avec intérêt les efforts de saint Léon IX, le Pontife Alsacien qui commença l'affranchissement du Saint-Siège (1). L'abbé Delarc leur offrira *un Saint Grégoire VII* satisfaisant pour leur foi, mais où ils voudraient, peut-être, un peu moins de froideur scientifique. Ainsi jugeront-ils encore, si je ne me trompe, le *Saint Bernard* de l'abbé Vacandard, ouvrage de mérite, mais où un Montalembert eût mis plus de flamme. Cependant la grande lutte, assoupie ailleurs, se prolonge en Angleterre, et Dom Lhuillier nous la met aux yeux dans sa belle *Histoire de saint Thomas Becket*, sorte de drame international où la France, l'Italie, l'Allemagne même ont leur rôle ; type excellent de ces biographies maîtresses qui éclairent un siècle entier. J'ai dit ailleurs ce qui me paraît manquer au *Saint Dominique* de Lacordaire et me suis permis de préférer les belles études du

(1) *L'Alsace et l'Église au temps du Pape Saint Léon IX*, 2 in-8°.

P. Danzas sur les commencements de l'Ordre Dominicain (1). Après Chavin de Malan, mieux que lui, l'abbé Lemonnier nous a conté saint François d'Assise : récit sérieux, d'une distinction simple, auquel on associe comme involontairement par la pensée, les *Poètes franciscains* d'Ozanam et la suave légende des *Fioretti*. Mais où est l'historien catholique des Croisades ? Ce n'est assurément pas le semi-voltairien Michaud. Du moins aurons-nous le *Saint Louis* de Wallon pour fermer le moyen âge et sa *Jeanne d'Arc* pour ouvrir l'âge moderne.

Résistons au désir de cataloguer par avance toute une bibliothèque où, d'ailleurs, il resterait des lacunes. Par exemple, qui nous donnera une bonne histoire du protestantisme, au moins en France et jusqu'à l'édit de Nantes ou à la Révocation ? L'auteur exploiterait et compléterait des travaux déjà précieux : L'histoire de la *Ligue* par Chalembert (2) ; mieux encore, la *Ligue et les Papes* de l'Epinois, les *Luttes religieuses en France au seizième siècle* par le Vicomte de Meaux, le *Saint Pie V* du Comte de Falloux, le *Sixte-Quint*, écrit en fort bon français par un diplomate autrichien, le Baron de Hübner. A cette époque orageuse, Dieu venge et console son Église en multipliant les Saints ; mais on les voudrait tous présentés avec le même cœur et le même talent que Sainte Thérèse dans sa *Vie d'après les Bollandistes*, œuvre lumineuse et attachante d'une Carmélite qui n'oublie que de signer.

La première moitié du dix-septième siècle, une de nos plus belles périodes religieuses, est pleine

(1) T. IV, p. 400.

(2) Au moins se garderait-il de suspecter, comme Chalembert, la sincérité du Béarnais converti.

des grands noms de saint François de Sales, de sainte Chantal, de saint Vincent de Paul, au-dessous desquels j'oserais volontiers écrire celui du Cardinal de Bérulle. Aucun n'a manqué d'historien. Sous la plume de M. Hamon, curé de Saint-Sulpice, l'aimable saint de Genève revit assez bien, mais avec je ne sais quelle solennité ecclésiastique, sans toute sa grâce et toute sa fleur. N'y aurait-il pas là un beau thème à reprendre? Il servirait de pendant ou de frontispice à l'édition définitive des *Œuvres* qui s'élabore depuis quelques années à la « Sainte Source », au premier monastère d'Annecy. Plus heureuse que le fondateur même, la fondatrice a trouvé un biographe éminent, et l'*Histoire de sainte Chantal* me paraît, avec la *Sainte Élisabeth* de Montalembert et le *Saint Léger* de Dom Pitra, un des trois chefs-d'œuvre de l'hagiographie contemporaine. L'abbé Bougaud a repris encore, mais avec un bonheur un peu moindre, l'histoire de saint Vincent de Paul déjà très complète, mais assez terne et sèche dans les quatre volumes de l'abbé Maynard. Quant à Bérulle, qui fut chez nous l'introducteur du Carmel, le créateur de l'Oratoire et l'un des grands personnages ecclésiastiques de l'époque, en lisant son histoire dans les trois volumes de l'abbé Houssaye, on incline à l'estimer aussi favorisé que sainte Chantal.

Et n'est-ce pas encore une bonne fortune que de pouvoir étudier Louis XIV dans le substantiel ouvrage de Gaillardin ? La forme est nette, sans grand éclat du reste ; le fond copieux et sûr. Ainsi toute l'histoire littéraire s'y trouve éparse, mais amplement et judicieusement contée; l'histoire religieuse de même ; presque seul à l'encontre de l'opinion en

vogue, cet universitaire n'accorde pas à l'idole janséniste un grain d'encens.

Pour le dix-huitième siècle, rien de notable, que les belles études d'Albert de Broglie, chrétiennes d'esprit, mais plutôt politiques et diplomatiques par leur objet. Joignons-y pourtant les deux excellents livres de Nourrisson : *Voltaire* et *Rousseau*. Voilà de l'histoire assurément, et de la plus utile, de la meilleure.

La Révolution et l'Empire attendent encore leur historien catholique ; mais, pour la première, les matériaux abondent, quelques-uns déjà élaborés de main de maître. Taine a formé, sans y prétendre, le dossier justificatif de Joseph de Maistre (1) ; et nombre de monographies locales composent ensemble le glorieux martyrologe du temps. Dans l'*Église Romaine et le premier Empire*, le comte d'Haussonville a réuni des pièces accablantes contre le despotisme religieux du grand homme. Pourquoi ses conclusions vont-elles à montrer dans la royauté séculaire des Papes une gêne au gouvernement spirituel ? Les deux ouvrages du Comte Albert Vandal, l'*Avènement de Bonaparte*, et *Napoléon et Alexandre Ier*, ne prêtent pas au même reproche et réunissent tous les mérites historiques et littéraires.

De 1815 à 1870, nous sommes plus riches encore et plus heureux. A l'*Histoire de la Restauration* par Alfred Nettement, nous souhaiterions, il est vrai, une égalité plus soutenue, car les deux premiers volumes l'emportent de beaucoup sur les suivants, mais aussi une prédominance plus marquée du pur sens catholique sur des attaches politiques infini-

(1) Voir notre t. III, p. 266.

ment respectables d'ailleurs. Plus libre et plus haute de vues est la magistrale *Histoire de la Monarchie de Juillet* par Thureau-Dangin ; après quoi, Pierre de la Gorce nous dit la *Seconde République* et le *Second Empire :* deux œuvres excellentes et faites de main d'ouvrier. Voilà de belles et grandes ressources. Encore y joindrions-nous, pour éclairer encore mieux la physionomie morale du siècle, un certain nombre de biographies saillantes, par exemple l'*Histoire de Lamoricière*, par Émile Keller, le Montalembert du P. Lecanuet (1), mais surtout les livres de Mgr Baunard, le maître du genre. Dans cette galerie, due à son pinceau, vous trouverez des figures très diverses. Il y a de grands évêques, les cardinaux Pie et Lavigerie ; d'éminentes religieuses, les Mères Barat et Duchesne ; un soldat qui fut un saint, le général de Sonis ; des héros de la charité, prêtres comme Ernest Lelièvre, laïques tels qu'Armand de Melun et Philibert Vrau (2) ; partout la vertu chrétienne, gloire de tous les âges, mais d'autant plus instructive pour nous et engageante, qu'elle rayonne de tout près, au milieu de notre monde moderne trop enclin à l'estimer chose d'autrefois.

Arrêtons cette insuffisante nomenclature. Au moins fait-elle entrevoir quelles richesses nous ont léguées les croyants du dix-neuvième siècle ; comment nous pouvons cheminer sous de bons guides à travers l'histoire du monde, l'histoire vraie qui demeurera seule quand le monde aura passé. Un de

(1) En étudiant Montalembert, j'ai marqué suffisamment les quelques réserves que je crois devoir faire à propos de ce bel ouvrage.

(2) Les biographies d'Ernest Lelièvre et de Philibert Vrau sont d'hier et appartiennent au vingtième siècle ; mais cela ne nous défendait pas absolument de les mentionner.

ces guides, M. Louis de Carné, a écrit : « Remettre Dieu en pleine possession de l'histoire, sera désormais la tâche dévolue au génie (1). » A défaut de génie peut-être, de beaux talents catholiques, Ozanam et beaucoup d'autres, ont commencé vaillamment cette œuvre sacrée. Que leurs successeurs en profitent jusqu'à faire plus et mieux !

(1) L. de Carné : *Les Fondateurs de l'Unité française*, Introduction.

LAPRADE

« Çà, un poète » ! aurait chuchoté Musset, un jour que l'on discutait à l'Académie je ne sais quel volume de Laprade. Sainte-Beuve jouit de nous l'apprendre et, s'il affecte pour son compte un peu plus de générosité, c'est coquetterie, ou plutôt ruse de guerre : la suite le fait assez voir (1). Et pourtant oui, Laprade fut poète, grand poète même; l'affirmation ne semblerait pas trop hardie à qui viendrait de lire ou de relire ses quelque cinquante mille vers. Que Musset, Hugo, Lamartine aient eu de naissance le rayon plus éclatant, la veine plus aisée et jaillissante, à la bonne heure! En cela même, il ne leur cède que de peu; mais combien il les dépasse par l'usage et le gouvernement de ses belles aptitudes!

(1) Nouvelles *Causeries du Lundi*, t. I, p. 5 (1861). Nous saurons bientôt pourquoi le causeur avait passé de l'estime au dénigrement.

Combien son âme profite à son talent! Pendant près de vingt années (1841-1858), l'une et l'autre grandissent de pair ; vingt ans encore (1858-1878), ils se soutiennent sans déchéance. Voilà ce qu'il ferait bon déployer à l'aise et avec de larges extraits à l'appui. Contentons-nous du possible. Dieu veuille que l'inventaire, nécessairement trop hâtif, d'une œuvre si ample et si variée donne au moins à quelque lecteur le goût d'un commerce direct avec le plus généreux et le plus mâle des poètes contemporains !

I

Sa vie. — Son œuvre, débuts et progrès. — Allégories de source grecque : *Eleusis*, *Psyché ;* fâcheux mélange de christianisme et de paganisme. — Poésie de la nature et de l'âme (*Odes* et *poèmes*, *Symphonies*). Ascension notable du rêve semi-panthéisque au sentiment pur et fort, d'un idéalisme assez vague à l'idéal précis et pratique. Les *Idylles héroïques* (1858) marquent le sommet. — *Poèmes évangéliques*, parfois inférieurs à leur donnée.

Sa vie fut simple (1). Victor de Laprade naquit en 1812, à Montbrison, dans une famille de haute bourgeoisie où la révolution avait fait plus d'un martyr. Son père, médecin habile, esprit fin et cultivé, mais surtout grand caractère; sa mère, âme toute de prière et de dévouement, le marquèrent d'une empreinte singulièrement profonde, ineffaçable, et nous verrons comment, en revanche, il les

(1) Voir Edmond Biré : *Victor de Laprade, sa vie et ses œuvres.* — Perrin, in-18.

immortalisa dans ses vers. Écolier à Lyon (1820-1830), étudiant à Aix (1833-1836), il se fit recevoir au barreau, plaida peu et commença de rimer beaucoup. A vingt ou vingt-cinq ans, c'était bien le jeune homme d'alors, tel qu'il le peindra dans le meilleur de ses *Poèmes civiques* (1) : ardent aux nobles amitiés, généreux, enthousiaste du vrai, du beau, du grand, ou quelquefois de leur ombre. Car il avait ses chimères, idolâtre des grandes personnalités romantiques ou libérales, assez infidèle, en ce temps-là, aux traditions politiques des siens, mais non pas à leur religion, Dieu merci. L'homme fait laissera bien reparaître çà et là quelque chose de ses illusions de jeunesse. En 1848, il donnera dans les idées de l'Ere nouvelle (2) ; sous Napoléon III, on ne s'étonnera pas de le voir allié à cette brillante et religieuse pléiade qui en vint à inquiéter quelque peu l'Église par un libéralisme excessif.

Poète avant tout, il eut cependant une situation officielle. Chargé de cours à la faculté des lettres de Lyon (1847), professeur l'année suivante, il perdit ce titre en 1861, pour son audacieuse Satire *les Muses d'État*. Il connut même son quart d'heure de vie politique. Après une candidature malheureuse en 1848, il se laissa élire en 1871 ; mais deux ans plus tard, de cruelles infirmités l'obligeaient à la retraite. En 1876, un héritage le faisait presque riche et sire châtelain dans son cher pays de Forez. Il mourut très pieusement à Lyon le 13 décembre 1883.

Essaierons-nous de peindre son caractère? A quoi

(1) *Jeunes fous et jeunes sages.*
(2) Voir plus haut notre chapitre sur Ozanam, page 244.

bon? Il ressortira de son œuvre, et lui-même l'entendait bien ainsi :

... Je veux que mes vers, s'ils sont un jour relus,
Témoignent de mon cœur quand je ne serai plus (1).

Ses premiers essais avaient paru dans des journaux de province. En 1841 seulement, la *Revue des deux Mondes* publia, coup sur coup, deux poèmes symboliques pris, à peu de chose près, dans la même veine. *Eleusis*, le moindre en étendue, semblait annoncer et introduire une œuvre plus considérable, *Psyché*. L'un et l'autre eurent un beau succès, fort légitime, du reste, à ne considérer que le mérite des vers, mais plus contestable au regard de la pensée et de l'impression morale, dans *Psyché* surtout.

Après les jeux en l'honneur de Cérès Eleusine, la foule s'en va insouciante; les sages restent avec les poètes, implorant à grands cris la vérité. Au fond de l'antre qui fait le sanctuaire de la déesse, on leur montre un vase magique éclairé par un feu intérieur et laissant transparaître sur ses parois une sorte de musée mythologique au grand complet. Tandis que les visiteurs adorent, une voix inconnue leur dit la vanité de tous ces symboles, puis soudain le vase se brise, la flamme éclate au dehors, les adorateurs s'enfuient et se lamentent sur leurs illusions perdues, jusqu'à ce que le poète leur rende courage en leur promettant « Celui qui doit venir. » L'allégorie est belle et suffisamment chrétienne dans l'ensemble, malgré certaines notes un peu bien sensuelles, mal excusées par l'étiquette païenne du morceau.

Psyché encourt le même blâme et d'autres plus

(1) Adieu à la Satire. *Poèmes ciciques*, livre I, xv.

graves. On sait la fable introduite par Apulée dans la littérature gréco-latine : l'âme indiscrète punie d'avoir violé l'incognito de l'Amour. Si Laprade n'eût fait que jeter sur cette vieille légende un vêtement parfois splendide, nous le plaindrions de n'avoir pas employé mieux son jeune talent. Par malheur, il y a bien pire. L'auteur écrivait quarante ans plus tard : « La nécessité de conserver les formes et les noms païens a un peu trop déchristianisé mon poème. » L'intention était donc chrétienne et la faute de Psyché symbolisait la fatale curiosité d'Eve. Mais alors, que représente *Eros*, cet Amour trahi, vengeur de ses mystères, puis rédempteur de la victime, cet Amour qui attriste l'Olympe en le quittant pour consoler la coupable, jusqu'au jour où il l'y ramène elle-même à la grande joie des dieux? *Eros* n'est-il que l'*Idéal* personnifié, déifié? A ce compte, on le voudrait déjà plus purement spirituel, moins érotique. Et d'ailleurs où trouver le sens chrétien du poème? *Eros* est-il donc le vrai Dieu? Serait-il le Verbe fait homme pour nous racheter? Assimilation choquante, masque déshonorant pour le visage. En outre, si l'on fait Psyché coupable, comment la dispenser du repentir? Comment ose-t elle chanter dans sa gloire nouvelle :

> Je bénis cet orgueil, car tout est né de lui...
> Dans la première nuit je ramperais encor,
> Orgueil et volupté, sans vos deux ailes d'or?

Voilà un étrange commentaire du *Felix culpa*, une intolérable canonisation du péché originel et des deux convoitises maîtresses. Et que signifie cette réconciliation finale des Titans avec les dieux? Laissons un V. Hugo conclure ainsi la *Fin de*

Satan (1). « Union de l'âme humaine avec Dieu dans une autre vie », dit le sommaire. A la bonne heure! mais la fantaisie qui s'épanouit dans le texte n'est pas seulement trop inférieure à nos espérances, elle leur est trop injurieuse.

Et quel dommage! Ne parlons pas seulement des splendeurs poétiques semées au cours de l'œuvre. Cueillons au passage quelques traits, écoutons l'âme dire à Dieu :

Si tu ne m'aimes pas, qui m'enseigne à t'aimer?

Cet autre ne serait-il pas la réponse?

Dieu volera vers toi si tu marches vers lui...
Le Dieu qui fit les cœurs pour en peupler le ciel...
Son cœur toujours rempli peut toujours recevoir...

Dégagez cet or de la gangue païenne, parlez ainsi de Celui dont *Eros* n'est que le travestissement presque sacrilège : remis à leur place naturelle, ces vers compteront parmi les meilleurs qu'ait inspirés le pur esprit chrétien.

Ainsi les débuts de Laprade étaient pour inquiéter les âmes sérieusement croyantes; elles allaient se rassurer peu à peu. Pendant les quinze ans qui suivirent, l'auteur de *Psyché* donna quatre recueils : les *Odes et poèmes* (1843), les *Symphonies* (1855), les *Idylles héroïques* (1858). Mettons à part les *Poèmes évangéliques*, composés à diverses époques et publiés

(1) Voir le tome II de cet ouvrage, p. 167. — Relevons encore chez Laprade un bien fâcheux abus de mots : les trois *Grâces* du paganisme devenues les *Charités* par une transformation littérale de leur nom grec... Rien de commun entre ces aimables fantômes et la *Charité*, car il n'y en aura jamais qu'une.

en 1852. Les trois autres groupes se tiennent par une inspiration commune, par le sentiment de la nature, et le progrès de l'âme y est intéressant à noter.

Que Laprade n'ait jamais professé le panthéisme, voilà qui ne fait pas doute; mais la nature est une redoutable enchanteresse. Par l'afflux des sensations qu'elle nous prodigue, par le mirage de je ne sais quelle vie universelle, attachante et vague tout ensemble, elle nous incline au rêve et à la volupté dont le panthéïsme s'accommode si bien. Sensible comme personne aux grands spectacles de la création, amoureux des bois et des montagnes, habitant avec délices les Alpes ou les hautes collines de son Forez, notre poète se garde tout d'abord assez mal contre cette magie enivrante de la nature. Me trompé-je même de croire qu'il l'a voulu personnifier dans *Hermia*, la vierge mystérieuse, plus vive à sentir l'âme des choses que celle de l'homme? *Hermia* n'a qu'un ami, celui-là même qui nous la fait connaître. Il devient amant, et elle meurt de sa première caresse. Qu'y a-t-il dans cette énigme, sous cette poésie opulente, redondante même par endroits? Si *Hermia* figure l'idéal, au moins faut-il avouer cet idéal bien imprécis, passablement voluptueux et panthéistique d'autant. — Vous ne le trouverez ni plus mâle ni plus vrai dans le *Poème de l'arbre*. L'auteur vous semblera trop modeste de n'oser se préférer à un chêne, voire de lui porter envie :

Salut! Un charme agit et s'échange entre nous.
Arbre, je suis peu fier de l'humaine nature;
Un esprit revêtu d'écorce et de verdure
Me semble aussi puissant que le nôtre et plus doux...
Le chêne a le repos, l'homme a la liberté.
Que ne puis-je en ce lieu prendre avec toi racines!

Obéir, sans penser, à des forces divines,
C'est être dieu soi-même et c'est la volupté...

Pourquoi s'amuser à ce paradoxe? Tous les chênes ne valent pas un cœur d homme. Laprade le sait bien et, dès ce premier recueil (*Odes et poèmes*), la nature ne lui suffit plus. Il lui faut un ami pour augmenter, en les partageant, ses joies d'artiste (*Aux absents*); il lui faut même la religion, mais une religion encore assez mêlée et passablement illusoire. S'il refait seul, auprès d'Aix, une ascension faite jadis avec son plus cher camarade d'école, il dit quatre fois le *Pater* en s'adressant aux quatre points cardinaux; mais, prenez-y garde : c'est, au fond, la nature qu'il prie, dont il veut faire passer tous les effluves dans l'âme de celui qui n'est pas là (*Invocation sur la montagne*). Bientôt il les renverra encore, en idée, au compagnon de sa jeunesse, mort cette fois (*Adieux sur la montagne*). La pièce est admirable de poésie, mais combien plus le serait-elle, si le poète affirmait plus nettement la foi, la foi précise que l'homme n'a pas abjurée, Dieu merci! C'est fort bien fait de canoniser en espérance les âmes qu'on pleure; mais encore faut-il savoir où les mettre, et la vague immortalité que promet le déisme ne vaut point le Paradis, même en vers.

Les Symphonies (1855) marquent, ce semble, un premier pas vers le légitime sentiment de la nature. Non qu'elles soient encore pures d'accents voluptueux ou légèrement panthéistiques (*Symphonie des Saisons*, la *Source éternelle*). Je n'oserais, quant à moi, signer, sans amendement, telle affirmation passionnée où la créature et le Créateur se touchent jusqu'à se confondre presque :

Crois-en donc à l'instinct qui t'y fait sentir Dieu : .
La nature est vivante ;
L'infini coule en elle et t'abreuve, en tout lieu,
De joie et d'épouvante.
Oui, c'est Dieu qui circule en cet immense corps...

Du moins la lutte apparaît-elle entre la fantaisie périlleuse et la réalité plus saine. Dans la *Symphonie du torrent*, deux prêtres le font parler tour à tour. La nature est tristesse, lui fait dire le premier; le second croit entendre qu'elle est joie, et l'impression dernière va plutôt contre la mélancolie rêveuse; il y a progrès. A vrai dire, l'âme ne se détache qu'à regret des belles chimères. Devant un vieillard aveugle — sans doute Homère en personne — deux pâtres encore chantent la nature (*Les deux Muses*). Admète, le Grec, le païen, la vante comme la grande conseillère d'amour; Erwynn, le barde du Nord, lui prête un plus noble rôle, celui de nous consoler des petitesses humaines en nous élevant à l'Infini, à Dieu. Or, c'est à lui que le vieillard adjuge le prix du débat, mais non sans un soupir de complaisance pour les gentillesses mythologiques de l'autre. Cependant la conversion du poète avance; il prend goût à la vie rustique, il chante les *Taureaux*, non les taureaux de combat, mais les bêtes de labour, plus nobles, à ses yeux, que les machines, plus intéressants, aux nôtres, que les fauves de ménagerie, caressés du pinceau par un Leconte de Lisle. Mieux encore : le voilà qui donne un premier congé au demi-sensualisme dont le grisait la création. Les feuilles tombent; adieu les plaisirs qu'elles couvraient de mystère!

L'été s'en va !... mais qu'un autre le pleure !
Pour nous, mon cœur, point de lâches regrets ..

Oui, si les bois, l'ombrage aimé du chêne,
Ont trop caché la lumière à mes yeux,
Soufflez, ô vents que Dieu si tôt déchaîne,
Feuilles, tombez, laissez-moi voir les cieux (1).

N'y a-t-il pas là comme une promesse? Et, de fait, Laprade commence de la tenir dans les trois poèmes réunis sous le nom d'*Idylles héroïques* (1853). *Frantz* est le héros du premier, Frantz, un jeune rêveur assez misanthrope, cherchant sur les Alpes le plaisir farouche de la solitude, mais doucement ramené, puis enchaîné — par un mariage, s'entend — à la vie sociale et rurale. Belle occasion de la peindre dans ses quatre phases annuelles : fenaison, moisson, vendanges, semailles. On repense à la *Symphonie des saisons*, mais qui voudrait la regretter? La nature n'y était guère que la chimère et le péril de l'homme ; ici, elle est le champ de son travail. Comparez les deux pièces, et vous verrez qu'à se faire plus pratique et plus saine, la poésie n'a rien perdu.

Rosa mystica nous élève plus haut encore. Ample composition symbolique, dont s'émerveillait Gratry. Et de fait, on la jugerait simplement admirable, n'était, à certains endroits, une confusion un peu embarrassante entre la passion et l'amitié. — Mais que symbolise le poème? Évidemment et pour tous, la générosité transcendante, le dévouement jusqu'à la souffrance et à la mort; — bien probablement, l'ascension morale de l'âme du poète, les aspirations chevaleresques du rêveur converti. Comment ne pas le reconnaître dans son héros Konrad, épris tout d'abord de l'héroïsme antique et classique, puis

(1) *Feuilles, tombez!* C'est le titre même de la pièce, une des meilleures de Laprade, malgré les chicanes aigres de Sainte-Beuve.

amolli par les enchantements de la nature, jusqu'au jour où il rencontre Béatrix le bon génie du Dante, l'idéal chretien, la foi? Béatrix l'enlève au ciel et lui montre une enfant merveilleuse qui vient de naître. Elle a quatre marraines : la sainte Vierge en personne, sainte Victoire, sainte Thérèse et sainte Élisabeth ; elle en a reçu quatre dons : la pureté, la force, l'amour de Dieu et celui des hommes souffrants ; elle a nom *Rosa mystica*, et Konrad en fera la dame de ses pensées. L'ayant vue, il peut redescendre sur la terre : la terre n'aura plus d'ivresses pour lui. Ne le suivons pas dans ses aventures héroïques, souvent douloureuses, toujours consolées, de près ou à distance, par *Rosa mystica* devenue — quoi donc? — son amie, sa sœur, sa femme? On ne saurait le dire à coup sûr. Au moins est-elle son bon Ange sous des traits mortels. Konrad, en servant la Pologne, meurt sur la neige ensanglantée, soutenu par les quatre marraines de *Rosa mystica*, laquelle le suivra bientôt près de Dieu.

Gloire au cœur téméraire épris de l'impossible,
Qui marche, dans l'amour, au sentier des douleurs,
Et fuit tout vain plaisir au vulgaire accessible !

C'est le dernier mot de Béatrix et la moralité de ce long symbole, riche en inventions gracieuses ou fortes et en beautés lyriques de premier rang. Jamais peut-être Laprade ne s'est montré plus grand inventeur.

On peut d'ailleurs, avec Pontmartin, juger cette fiction trop peu humaine, c'est-à-dire, je suppose, trop détachée du réel. Noble défaut, si c'en est un, et qui ne l'a pas empêchée d'agir puissamment sur quelques âmes. En tout cas, la troisième des *Idylles*

héroïques lui servait de corrrectif, ou mieux, de complément, de traduction usuelle. *Herman* — encore un pseudonyme transparent — va chercher sur les hauteurs, non plus le rêve, mais l'oubli des hommes. Dans cette ascension, très poétiquement graduée, il dépasse tour à tour le laboureur, le faucheur, le pâtre, la fleur des cimes, le chasseur de chamois, le glacier même. Au dernier sommet, une vision l'attend, qui le réconcilie avec la vie pratique et sociale.

Visible pour lui seul, un long cortège d'âmes
Tourbillonnait dans l'air en ellipses de flammes,
Et formant un grand aigle au plumage vermeil,
Comme un feu dans la nuit brillait dans le soleil.

Sur le nombre, Herman reconnaît et entend Léonidas, Caton, Jeanne d'Arc, Bayard et Corneille (1). Groupe étrange, pensera-t-on. Du moins tout y parle d'énergie, d'action, de dévouement. Encore plus éloquente, une dernière voix enseigne à Herman l'abnégation intime, la vertu domestique, familiale, sans gloire humaine. C'est la propre mère du poète qui lui fait cette leçon suprême ; après quoi il redescend des sommets, bien armé pour la lutte, bien résolu à pratiquer lui-même le *sursum corda* qu'il adresse aux jeunes gens en leur dédiant son poème :

Plus haut dans le mépris des faux biens qu'on adore,
Plus haut dans ces combats dont le ciel est l'enjeu,
Plus haut dans vos amours ! Montez, montez encore
Sur cette échelle d'or qui va se perdre en Dieu !

Ainsi les idylles héroïques marquent l'heure où

(1) Corneille ne dit qu'un vers, le vers célèbre :

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux.

s'achève la belle maturité de l'âme et, par suite, du talent.

Que ne l'avait-il attendue, cette heure, pour écrire ses *Poèmes évangéliques* (1852)? (1) Au moins souhaiterais-je qu'il les eût remaniés dans l'édition définitive. Se mesurer avec l'Evangile, c'est grand cas. Lorsque ce recueil fut présenté pour une couronne académique, le protestant Guizot soutint qu'on ne peut pas sans témérité mettre en vers le divin livre. Chose curieuse : ce fut Montalembert qui lui tint tête et emporta le vote favorable. Or, il me semble manifeste que l'ouvrage donne plutôt raison aux scrupules préventifs de Guizot. Non qu'il ne s'y trouve de fort beaux vers et même quelques pièces admirables (*La Tempête*, *Larmes sur Jérusalem*, *Colère de Jésus*, *la Cité de Dieu*); mais les beautés appartiennent à la paraphrase, au commentaire; sauf un type unique (*Résurrection de Lazare*), tout ce qui est traduction fait tort à l'original. Tort littéraire et bien sensible, mais il y a plus. On souffre de certaines imaginations trop aventurées, trop peu respectueuses même : c'est manque de théologie et sentimentalité romanesque; ce n'est pas évangélique, loin de là. Où Laprade avait-il pu rencontrer dès 1847 cette idée, aujourd'hui courante, d'un Christ qui ne prend que peu à peu conscience de lui-même? Au désert, après la tentation vaincue :

De la lumière vraie Il eut la vision
Et connut, sans terreur ni mouvement superbe,
Qu'en toute plénitude il possédait le Verbe. [(*La Tentation.*)]

(1) Ils parurent en 1852, et il en est dont la composition remonte à 1837.

Hypothèse choquante, expression malheureuse. Jésus ne possède pas le Verbe, il l'est, et mieux vaudrait dire que le Verbe possède, pour l'avoir faite personnellement sienne, l'humanité de Jésus. — Pourquoi aussi lui prêter je ne sais quel doute au Calvaire? — Que, trois ans plus tôt, quittant Nazareth et allant inaugurer sa vie publique, il passe par une sorte de château où il convertit Madeleine : soyons indulgents à cette fiction. Mais que, rencontrant une ferme, il ait un moment la tentation de s'arrêter et de chercher là le bonheur domestique, voilà qui répugne. Laissons pareille chimère à la plume sacrilège d'un Renan (1). Il est trop clair d'ailleurs, qu'il y a un abîme entre les deux âmes. En somme, je ne craindrais pas de l'affirmer : parmi toutes les œuvres de Laprade, c'est celle-là qui, vue d'ensemble, reste le plus loin des promesses de son titre. Au moins s'encadre-t-elle entre deux pages excellentes : l'*Invocation* du début, les *Actions de grâces* pour finir (2). Dans ce dernier morceau, le poète confesse humblement son insuffisance :

Sur cette œuvre, au matin, devant vous commencée,
La prière, ô mon Dieu, prosterna ma pensée.
Je m'agenouille encore, à l'approche du soir,
Sur ce livre imparfait qui trompa mon espoir.

Imparfait, oui, nous le savons, et malgré tout, profitable à son auteur :

Mon livre, en me plaçant l'Evangile à la main,
M'a montré de la Croix l'infaillible chemin.

(1) Voir notre tome II, p. 152.
(2) Les deux pièces furent écrites en 1851, à la veille de la publication. Comparées à certains autres du même recueil, elles accusent nettement le progrès que nous avons déjà reconnu.

Quoi d'étrange? Eût-on le malheur de rendre médiocrement le divin Modèle, voire de le défigurer çà et là, on gagne toujours à le regarder longtemps sans mauvaise foi ni mauvais cœur. Il faut lire ces belles *Actions de grâces*, écouter l'ardente prière du poète pour la France, pour sa mère morte, pour sa jeune femme, pour son premier-né : voilà, cette fois, la vraie note chrétienne.

II

L'œuvre, période de maturité sans déclin (1858-1878). — *Les voix du silence* (1865). — L'entretien avec Corneille et l'amende honorable au Christ. — Les *Poèmes civiques*, Juvénal et Tyrtée. Satires contre le Second Empire, beautés et excès. Chants de guerre et de colère patriotique (1870). En tout, œuvre mêlée, inégale. — Les deux chefs-d'œuvre de Laprade : *Pernette*, encore une idylle héroïque (1868 : — Le *Livre d'un père* (1876). Laprade est, chez nous, le vrai poète de la famille. — Le *Livre des adieux*, testament de l'artiste et de l'homme. — Conclusion : le talent et l'âme.

Mais quoi ! dès 1852, Laprade prenait-il congé de la poésie? — Il se l'enjoignait à lui-même, il y était résolu peut-être.

> C'est l'heure de briser des mains de la raison
> La lyre, enivrement de ta jeune saison...
> Tu connais trop la vie, ô poète, tais-toi (1).

Il n'en fit rien, par bonheur, et nous le savions déjà puisque les *Idylles héroïques* sont de 1858. D'autres œuvres suivront, meilleures encore. Laprade a touché le sommet, il va s'y tenir vingt ans.

(1) *Poèmes évangéliques*, *Actions de grâces*.

Des *Voix du silence* (1865), relevons en courant le titre, ingénieusement expliqué dans le prologue. On va entendre, malgré qu'on en ait, tout ce qu'on n'écoute plus guère à cette époque de vie positive et ravalée : nature, famille, vérités méconnues, noblesse de caractère, indépendance, fierté. Dans cette large unité morale se groupent et se tiennent quelques inspirations de haute valeur. Le dernier druide qui se tue avec ses trois fils en entendant siffler la première locomotive, c'est bien Laprade lui-même indigné de voir l'industrie enlaidir et profaner ses chers paysages. Du moins reste-t-il encore assez de forêts et de montagnes, pour que le père y guide les ébats de ses enfants, et enveloppe ainsi de familières idylles ce sens des beautés naturelles qui n'a fait que croître en s'épurant. (*La Trêve de Dieu*, *Silva nova*). Aussi bien le touchent-elles désormais par leur rapport à la saine éducation de l'âme. L'âme, la générosité, la religion : voilà ses thèmes préférés. Un jour de novembre (1861), pour secouer un découragement qui l'oppresse, il s'est mis à feuilleter Corneille. Soudain le maître en personne lui apparaît et lui adresse une mercuriale enflammée.

Ta muse a des fiertés, tu n'as que des faiblesses...
Honte au mol histrion, au poète frivole,
Dont toute la vertu se dissipe en parole,
Qui s'exalte en son livre et qui s'abaisse ailleurs,
Et qui ne vaut pas mieux que ses vers les meilleurs!

La pièce est bien cornélienne d'allure, de ton, mais rattachée aussi aux plus chers souvenirs de famille. Deux portraits, le père et la mère du poète, sont là, présidant à l'entretien et, quand le fantôme illustre a disparu, tandis que la mère, souriant et priant,

semble demander à souffrir encore pour ceux qu'elle aime, le père dit au cœur du fils : « C'est moi qui t'ai parlé ». — Le même souffle anime ce long *Psaume de combat*, sorte de composition alternée ou de dialogue implicite, où la volonté s'exalte en opposant une mâle réponse à chacune des épreuves que l'imagination évoque tour à tour. — Mettons au-dessus de tout le reste l'*Amende honorable* au Christ abandonné par la foule, bafoué par la prétendue science, dépouillé ou vendu par la politique, à la grande angoisse des pères et des mères qui tremblent pour la foi de leurs enfants. Cela est écrit en 1863, à l'époque de la *Vie de Jésus* et des « Annexions » piémontaises, à l'heure où l'on veut décidément aplatir le monde, en rasant le Calvaire, selon l'énergique expression de l'auteur. L'*Amende honorable* est un cri de guerre et d'espoir :

A genoux ! et veillons en armes
Autour de l'auguste rocher.
Enfants, objets de mes alarmes,
Venez défendre avec vos larmes
Ce Dieu qu'on veut nous arracher.

— Larmes et prières : belle défense et puissante au gré de la foi. Mais si l'enfant ne peut rien au delà, l'homme y doit ajouter quelque chose, l'action proportionnelle au talent reçu, la parole en prose, en vers, la satire même, pourquoi pas? Aussi bien,

C'est la muse qu'il faut à ce monde vénal,
Et l'ère des Césars attend son Juvénal.
Peut-être il est venu (1)...

Il l'était de fait et, dans ces vers, il s'annonçait lui-

(1) *Pro aris et focis.*

même. On put s'étonner de voir partir en guerre le chantre idéaliste de la nature; on l'en eût défié peut-être, car voici qui semble bien répondre à un défi :

Donc j'ai trop fait gémir les roseaux et les vents.
Eh bien, tirons un cri de l'âme des vivants (1).

Il n'y eut pas de peine; un double cri de colère et d'enthousiasme répondit à ses fanfares ou à son coup de sifflet. Or, en attendant les fanfares belliqueuses, le coup de sifflet s'adressait au monde du second Empire : c'est le premier livre des *Poèmes civiques*, la part de la satire proprement dite. Avouons que tout n'est pas de valeur égale. A l'indignation motivée la passion se joint par moments : passion politique, haine héréditaire à l'endroit des Bonaparte, libéralisme à la fois ardent et un peu vague, irritation contre les catholiques plus ou moins favorables à Napoléon III (2). Plus tard les meilleurs amis de Laprade en convinrent (3); lui-même, d'ailleurs, le confessait : « Je me sens trop nerveux pour être vraiment sage, et je reconnais que j'ai trop souvent manqué de mesure. » (A Saint-René-Tail-

(1) *Poèmes civiques. Pro aris et focis.*

(2) Encore cette irritation a-t-elle une sorte de caractère rétrospectif qui est loin de l'excuser elle-même. En 1862, dans la comédie intitulée *Un Conseil de famille*, l'école de l'*Univers* est manifestement visée et maltraitée beaucoup plus que de raison. Or, depuis deux ans, l'*Univers* n'existait plus, victime de la plus sainte des causes que défendait Laprade lui-même. L'anachronisme aggravait ici l'injustice et, sans que le poète y prit garde, on pouvait retourner contre lui le juste reproche qu'il faisait à Emile Augier, de s'acharner sur les morts. (*La chasse aux vaincus.*)

(3) Pontmartin : *Souvenirs d'un vieux critique*, t. V, p. 44. — E. Biré : *Victor de Laprade...* p. 284.

landier, 1er décembre 1877.) — Il aurait pu ajouter que la perfection littéraire n'y gagnait rien, que l'ardeur du ressentiment le faisait tomber çà et là au-dessous de la dignité nécessaire au genre même.

Malgré ces réserves, il reste que les satires de Laprade, à peu près comme celles de Juvénal,

> Etincellent pourtant de sublimes beautés (1).

Comment d'ailleurs ne pas lui donner raison quand il flétrit la politique italienne de l'Empereur (*Une statue à Machiavel*), ou quand il dénonce la littérature se faisant instrument de règne?

> Un jour viendra, ce jour rêvé par Sainte-Beuve,
> Où les Muses d'Etat, nous tenant par la main,
> Enrégimenteront chez nous l'esprit humain...
> Noble temps, et sur qui mon vers ne saurait mordre,
> Où la plume demande au sabre son mot d'ordre;
> Où les canons rayés vomissent des pamphlets,
> Où l'on fait souffleter son Dieu par ses valets (2)!

Cette satire des *Muses d'État* n'est pas la meilleure du recueil; elle fut la plus retentissante. L'auteur y perdit sa chaire à la Faculté de Lyon, et, dès ce jour, aux yeux de Sainte-Beuve, il cessa d'avoir du talent. C'est qu'il avait touché juste. Ne devait-on pas trouver plus tard dans les papiers des Tuileries certaine note confidentielle où le critique, dès 1856, invitait Napoléon III à « coordonner la littérature avec tout l'ensemble des constitutions de l'Empire (3)? »

(1) Boileau : *Art poétique*, chant II.
(2) Allusion aux brochures alors fameuses inspirées de haut pour accoutumer l'opinion aux annexions piémontaises.
(3) Cité par E. Biré, p. 237.

Une chose, d'ailleurs, inquiète et indigne Laprade plus que la courtisanerie des gens de lettres, plus que le vandalisme démolisseur qui transforme Paris pour en faire

Un lupanar ouvert aux vices des deux mondes (1),

plus même que la politique, semble-t-il : c'est l'abaissement des caractères, l'indépendance abdiquée, l'enthousiasme bafoué, l'idéal éteint, le plaisir et le calcul devenant le tout de la vie. Passe encore pour ce conservateur modéré qui enseigne bonnement à son fils l'art de surnager aux révolutions en les servant toutes (*l'Honnête Homme*) ; mais la jeunesse qui n'a plus ni ressort ni flamme ! Qu'ils sont loin, les contemporains du poète, les étudiants de 1830, assez naïfs pour chercher à se faire une doctrine, une foi quelconque, un enthousiasme ; les meilleurs encore chrétiens et, s'ils rencontraient dans leurs promenades une croix abattue, heureux de la porter eux-mêmes sur quelque sommet pour l'y dresser de leurs mains !

Écoliers, jeunes fous, c'étaient là nos orgies.

Et maintenant !..... Les jeunes s'amusent ou s'ennuient ou ricanent ; ils ont

L'intérêt pour principe et pour dieu le succès.

Voilà les sages, les chefs, les oracles de la société future, et le père tremble en songeant à l'avenir de ses enfants. (*Jeunes fous et jeunes sages.*)

Cette admirable pièce est-elle encore de la sa-

(1) *Aux démolisseurs.*

tire ? Oui et non, selon qu'il vous plaira. Ici, comme dans une autre des meilleures (*Pro aris* et *focis*), la raillerie et l'invective s'interrompent à deux reprises pour laisser passer un élan superbe du cœur. Ainsi la contexture des deux morceaux prouverait à elle seule ce que Laprade nous dit ailleurs avec insistance : que, s'il a pris le fouet en main, ce n'est point par goût de la chose, mais par un amour indigné pour toutes les nobles formes de l'idéal. Dans ce Juvénal d'occasion, vous entendez, non pas un mécontent qui soulage ses rancunes, mais un professeur, un prédicateur, si vous voulez, de noblesse morale, d'énergie. Le sermon est entraînant, il est fort pratique aussi, car cette énergie qu'on nous prêche, on la veut employée tout d'abord contre nous-mêmes.

Il faut s'être vaincu pour se rendre invincible...
Maître de toi, tu n'es l'esclave de personne...
Qui se possède à fond possède l'univers (1).

De là viendra le courage à mépriser l'opinion, le nombre, les triomphes du mal, à sauver le monde malgré lui.

N'espoir ne peur ! Il est d'une vertu parfaite
De livrer le combat quand sûre est la défaite,
D'aller son droit chemin contre l'onde et le vent :
C'est ainsi que l'on sert un peuple... en le bravant (2).

Laprade se retrouve et se meut à l'aise dans ces grands lieux communs, d'ailleurs éternellement jeunes et que nul, au dix-neuvième siècle, n'a rendus plus éloquents. Satirique par devoir, il se lasse

(1) *Esto vir.*
(2) *N'espoir ne peur.*

vite d'étaler le mal, sentant peut-être, sans le dire, que le meilleur moyen de le combattre, c'est encore de mettre en pleine lumière « le vrai, le beau, le juste, le saint » (1). Et il y retourne avec amour.

C'est trop d'un jour entier perdu dans la satire.
Ne tressons plus en fouet les cordes de la lyre.
Reviens, chaste idéal qui m'inspiras mes chants !
J'ignore à tout jamais les sots et les méchants.
J'ai repris mon voyage avec les bons génies.
Mon oreille et mon cœur vont droit aux harmonies,
Et mon œuvre appartient, quel que soit l'avenir,
A ce qu'il faut aimer, à ce qu'il faut bénir (2).

En écrivant ces lignes sincères, il ne prévoyait pas la guerre de 1870, l'invasion. Elles le forcèrent à descendre une seconde fois de ses hauteurs sereines. Il lança contre le roi Guillaume une Philippique excessive par endroits — l'aurait-elle été contre Bismarck ? — (*Au roi Guillaume*) ; il accabla les *Bons Allemands* d'épigrammes acérées dont le bruit retentit jusqu'à Berlin et y souleva des colères ; il enflamma les soldats bretons-vendéens qui le lurent avec enthousiasme dans leurs bivouacs. (*Aux soldats et aux poètes bretons.*) Il prédit la revanche, le relèvement national. (*A la France, à la terre de France.*) Les Satires lui avaient fait une popularité d'opposition, ses chants guerriers lui en valurent une meilleure ; on acclama le patriote et il mourut assez tôt pour ne pas voir l'heure où le patriotisme serait sifflé.

Nous avons suivi jusqu'au bout les *Poèmes civiques*. Œuvre mêlée, inégale : les beautés y abon-

(1) Ce sont les quatre derniers mots écrits par Joubert.
(2) Adieux à la satire.

dent, mais les défauts y ont leur place ; quelquefois la verve s'emporte et compromet la tenue de l'écrivain. Après tout, si Dieu donne raison à nos espoirs, si la France redevient elle-même et que l'on fasse encore des manuels scolaires à l'usage du citoyen futur, ce ne sera que justice d'y insérer quelques fragments de cette ardente poésie. Après le catéchisme, combien de choses vaudraient autant pour la formation de l'homme, du français?

— Revenons un peu en arrière, à *Pernette*, l'épopée rustique éclose en 1868, entre les deux grandes campagnes du militant.

Peut-on marier heureusement le grandiose au familier, l'héroïsme à la simplicité de la vie champêtre ? Quel langage prêter à des paysans ou à des bourgeois campagnards, qu'il ne faut ni ravaler ni surfaire ? Problèmes d'art et de goût, mieux résolus dans *Pernette* que dans *Marie* (1), à peine effleurés dans ce déplorable *Jocelyn*. Encore nous intéresserons-nous beaucoup plus à la fable, au drame. Il se joue en 1814, dans un coin du Forez. Six personnages le soutiennent : Pernette, l'héroïne, la fille du riche paysan Jacques ; Pierre, le héros, le laboureur modèle, et sa mère Madeleine, la veuve qui s'est appauvrie en le rachetant trois fois de la conscription ; le médecin du bourg, en qui Laprade a joui de photographier son propre père ; le Curé enfin, qui ne peut manquer d'avoir place dans ce petit monde plein de foi. Malgré l'inégalité des fortunes, Pierre et Pernette sont promis l'un à l'autre et le poème s'ouvre par leurs fiançailles. Mais une nouvelle assombrit la fête : grande victoire de l'Empe-

(1) Le poème de Brizeux.

reur, ce qui veut dire trop clairement, nouvelle levée d'hommes. Bientôt Pierre est appelé pour la quatrième fois. Que faire ? On débat le cas ; le prêtre seul plaide l'obéissance quand même ; il a contre lui le docteur et Jacques, le futur beau-père, le vieux soldat de l'an II. Pierre se range au second parti, et le voilà réfractaire, tenant la montagne avec d'autres fugitifs. Là, Pernette va leur porter un message, et nous assistons à une nouvelle idylle rendue plus saisissante par la tragédie qui gronde alentour. Cependant Napoléon succombe, l'invasion approche, elle pénètre jusque dans le pays. Nos héros n'ont qu'à laisser faire, et la crise va se dénouer pour eux en plein bonheur. Nouveau cas de conscience, nouveau conseil. En vain le docteur lui-même opine pour qu'on accueille les alliés comme des libérateurs ; Pierre y résiste, appuyé par le soldat de l'an II : on fera le coup de feu contre l'étranger. Les réfractaires de la veille chassent donc du bourg le détachement qui l'occupe ; l'ennemi revient en force, il est une seconde fois battu. Frappé en plein triomphe, Pierre devient l'époux de Pernette, mais seulement pour mourir. Elle même survit, et longuement, dans son fier veuvage ; elle reste la providence du pays, l'oracle des anciens souvenirs, jusqu'au jour où on l'ensevelit à côté de Pierre, ainsi qu'elle l'a réglé dès longtemps. Laprade l'a connue, dit-il; enfant, il a goûté le charme de ses récits et la noblesse qui rayonnait de toute sa personne. La vérité est qu'il a donné à Pernette, vieillie, les traits et l'âme de sa propre aïeule maternelle, veuve d'un martyr de la Terreur.

Il avait son faible pour ce poème, et ce n'est pas merveille. Jamais le talent ne s'était montré plus

original, plus fort, plus souple ; jamais surtout l'homme ne s'était plus largement, plus complètement exprimé lui-même. J. de Maistre disait des *Soirées de Saint-Pétersbourg* : « J'y ai versé toute ma tête » ; Laprade eût dit volontiers : « Dans Pernette j'ai versé tout mon cœur. » Et de vrai, rien n'y manque de ce qu'il aime : nature, famille, honneur, vaillance, foi, grandeur naturelle et chrétienne de l'âme. Pour cadre, son coin natal, ses paysages familiers qu'il célèbre en fils, en artiste affranchi de la mollesse et du vague ; — pour acteurs, de petites gens selon le monde, mais des héros dont il a vu les pareils, dont quelques-uns reflètent et incarnent à nouveau ses propres souvenirs domestiques ; — pour fable, une aventure gracieuse et tragique à la fois, dont Corneille eût goûté le récit, dont il eût signé volontiers quelques épisodes ; — partout un langage approprié, assez simple pour la condition des personnes, mâle et noble comme leurs sentiments ; partout une atmosphère saine et forte, parfums de la nature et de la vie rustique, parfums de l'âme tendre et vaillante. Mais à quoi bon poursuivre ? Écoutons plutôt le poète se tracer à lui-même son idéal dans une invocation à *Pierre-sur-haute*, la cime la plus élevée du pays :

Fais circuler toujours à travers ma pensée
L'air pur de la montagne et sa vertu sensée,
Et la salubre odeur des pins de nos sommets
Qui suscite la vie et n'enivre jamais...
Viens et donne à mes vers, à mes sobres images,
Un solide support fait de maximes sages...
Qu'enfin dans tout ce livre, honnête et bienfaisant,
L'âme éclate immortelle et que Dieu soit présent ! (1)

(1) Chant IV.

Or, le programme est rempli et voilà pour faire de Pernette, dirai-je sa meilleure gloire? — l'une des deux meilleures, à coup sûr. Car on peut hésiter entre cette œuvre puissante et une autre plus modeste d'allure, mais délicieuse, c'est le mot.

— Le *Livre d'un père* fut publié en 1876, un an avant l'*Art d'être grand-père* selon V. Hugo. N'appuyons pas : ce serait faire au grotesque aïeul trop d'honneur ou trop de honte (1).

Ici l'enfant n'est point un joli jouet offert à notre égoïsme par je ne sais quel « adorable hasard » (2), c'est un don ou un prêt du ciel, une âme dont il faudra rendre compte à Dieu qui l'envoie et à la race dont elle doit continuer l'honneur. Double préoccupation qui remplit tout l'ouvrage. Craindra-t-on qu'il y perde en grâce, en charme, en poésie? Au contraire, il démontre que la meilleure muse est encore la vérité. Le père, le père sérieux et chrétien, sert merveilleusement le poète ; j'oserais dire qu'il le prolonge en le rassérénant et le rajeunissant parmi des infirmités précoces (3) et le dégoût des choses contemporaines. Dans ces quarante pièces où l'on a pu compter « vingt chefs-d'œuvre » (4), la poésie est partout, mettant le rayon sur les plus simples réalités de la vie de famille. Voyez le petit

(1) Voir le tome II de ces *Esquisses*, p. 188.

(2) L'adorable hasard d'être aïeul m'est tombé
Et m'a fait à la tête une douce fêlure.

(3) Il avait épousé en 1851 une sœur de M. de Parieu, le successeur de M. de Falloux au ministère de l'instruction publique et l'héritier de son zèle pour la liberté d'enseignement. Laprade eut cinq enfants, et les derniers venus, au moins, étaient encore bien jeunes quand sa santé commença d'être cruellement compromise.

(4) Edmond Scherer. — Exactement, les pièces sont au nombre de quarante-sept.

garde-malade (I), le dernier-né, sans doute, rouler auprès de la cheminée le fauteuil vide, soigner le feu, la tisane, puis s'asseoir sur les genoux du père et l'égayer de ses caresses. Mais quel sentiment jaillit du contraste!

Cher compagnon venu trop tard ..
Tu reverras sur tes vieux jours,
Dans les scènes de ton enfance,
Ce père qui souffrait toujours
Mais que soulageait ta présence.

Et les petites sœurs (V) !

Elles vont, la main dans la main,
On ne les voit jamais qu'ensemble.

Le matin, plus exactes que le soleil, elles frappent à la porte du malade.

Ma nuit, ma triste nuit s'envole,
Leur voix douce m'a raffermi
Avec cette simple parole :
« Père, avez-vous un peu dormi ? »

Et il les regarde allant et venant par la chambre, remettant chaque objet en place, faisant tout reluire et sourire ; le voilà ranimé pour tout un jour (*Le Petit Ménage du père*, VIII). Un peu plus tard, quelle estime grave et tendre à l'égard de *la Sœur aînée* (XI) ! Comme il enjoint aux autres la gratitude envers cette « jeune providence » ! Plus tard encore, quand elle est partie au bras d'un honnête homme, quel affectueux retour vers la *Sœur cadette* (XLVI) !

Il faut nous aimer encor mieux,
Chère petite abandonnée.
Pour faire au loin d'autres heureux,
Elle s'en va, la sœur aînée,

Ce père a toutes les tendresses, il veut qu'on les ait dans la famille. Si l'un des garçons devient trop vite quelque peu fermé et taciturne, il l'avertira de rester expansif, de rester enfant (*Au grave écolier*, VII). Ou bien, par un touchant détour, il s'accusera de ne l'avoir pas été assez lui-même jadis, d'avoir frustré d'une part de bonheur son propre père et sa propre mère (*Remords*, XVIII).

Au moins ne fait-il pas mystère de son affection paternelle, de sa peine quand il faut quitter le nid pour aller siéger à *Versailles* (III), ou respirer, par ordre, l'air de Provence (*Loin du foyer*, XX ; *En Provence*, XXXVII). Oublierait-il d'élever ses enfants? Les aimerait-il pour lui-même? Les gâterait-il? — A vrai dire, on l'en accuse (*Petits ingrats*, XV ; *Diane*, XXII ; *Menaces*, XXIII) ; mais il se défend si bien, tout en jouant le coupable convaincu !

Mon père fut enfant gâté,
Je le fus, vous, l'êtes de même.
Je ne m'en plains pas jusqu'ici;
Oh ! non, mes bien-aimés, j'espère
Que vous serez tous, Dieu merci,
Enfants gâtés... comme mon père.

Sur ce, il conte fort joliment que si, pour quelque délit plus énorme, ce père, tout gâté qu'il était, passait par les verges, à la vieille mode; une petite levrette grise nommée Diane accourait aux cris,

Et de son gentil petit corps
Couvrait la place menacée,

forçant le juge à épargner le criminel, crainte de punir l'innocent. A son tour le poète sait gronder au besoin, il s'accuse même de gronder parfois un

peu fort (*L'Enfant grondé*, II); mais n'ayez peur, la dignité paternelle reste sauve (1) et d'ailleurs l'accusation de gâterie est habilement tournée en leçon. Enfants, ne donnez pas raison à qui blâme votre père! Son honneur est dans vos mains.

Et du même coup celui des deux aïeuls morts. Leur exemple est constamment invoqué, leurs images président à ces menues scènes d'intérieur, comme, naguère, à l'*Entretien avec Corneille* (*Les Deux Portraits*, XII). Que tous les aïeux y soient au moins par le souvenir (*Nos morts nous aident*, XL)! Après la loi de Dieu et l'avenir chrétien des jeunes âmes, Laprade n'a rien plus à cœur que la continuité de cette noble chaîne; il n'en veut être lui-même qu'un anneau vivant, responsable de ceux qui vont suivre à ceux qui ont précédé. Ce *Livre du père* s'appellerait presque aussi bien le livre du fils, le livre de la tradition, de la famille. La famille, il en aime tout, la *Vieille Maison* héréditaire (XLVII) et jusqu'aux animaux domestiques, le chien Pataud (*Diane*, XXII) et le *Bon Cheval gris* (X) (2). En tout cela, d'aucuns penseront qu'il « date », qu'il retarde; soit, mais d'autres l'en estimeront d'autant.

Trêve d'analyse : le mieux sera de tout lire et je

(1) Comparez, à cet égard, Laprade et V. Hugo, le V. Hugo du beau temps (*A des oiseaux envolés. Les Voix intérieures*, XXII). Le père chrétien ne se met pas aux genoux de ses victimes; en outre il a le bon goût d'être bref.

(2) Mais pourquoi promettre, lui aussi, une manière de survivance à la pauvre bête, comme avait fait Lamartine à son chien *Fido*? C'est la seule note qui détonne un peu dans cette œuvre exquise. On voit d'ailleurs par le texte même que le poète ne se prend pas au sérieux. N'importe : la trace est ici trop visible des engouements de jeunesse, et l'homme qui a écrit *Pernette* devrait être plus complètement revenu de *Jocelyn*.

n'écris que pour y inviter. On aimera connaître ses *Ambitions*, ses *Inquiétudes* personnelles, écouter et méditer ce qu'il conseille et inculque sous forme tantôt joyeuse tantôt magnifique, ce qu'il prêche ouvertement ou enveloppe de poétiques allégories : force morale, vigueur corporelle, travail, abnégation, dévouement, patriotisme, religion. Dans le père qui ne craint ni le badinage ni la tendresse, on jouira de retrouver le cornélien d'âme et de style, le Français, l'homme de caractère, d'honneur, de foi, qui veut former des hommes et mourir après,

> Fier de léguer cinq bons athlètes
> A *son* nom, à la France, à Dieu (XXVII).

Le *Livre d'un père* devrait se trouver dans toutes les familles chrétiennes ; et il ne faudrait que celui-là pour assurer à Laprade le nom de grand et aimable poète.

Il en publia encore deux autres : *Varia* et le *Livre des adieux*, ou plutôt il les glissa sans bruit au dernier volume de l'édition définitive de ses ouvrages (1882). On y aurait tôt vu que le poète n'eut pas de déclin ; mais surtout le second a l'intérêt d'un testament poétique et moral, d'une confession par endroits. Comme cet aïeul de sainte Chantal, vieux magistrat bourguignon qui, averti de sa fin prochaine, monta sur sa mule et s'en alla bonnement prendre congé de ses amis, Laprade s'adresse une dernière fois à tout ce qu'il a aimé, à Dieu, à *l'Ange gardien* que fut pour lui sa mère, aux amitiés, aux souvenirs, à la patrie, au Forez, aux Alpes. Il approche de ses soixante-dix ans, il est cruellement infirme, l'état de la France le dégoûte et l'épouvante ; et malgré

tout, jamais son talent n'a jeté plus d'éclat, jamais son âme ne s'est montrée plus alerte et plus belle. En le disant, je souffre de l'apparente banalité de cet éloge. Que ne puis-je bien plutôt transcrire les adieux à la *Patrie*, à l'*Ange gardien*, à la *Muse!* A propos de cette dernière pièce, Maxime du Camp disait, en recevant Sully-Prudhomme à l'Académie française : « Celui qui d'un tel adieu a salué la poésie, est un des plus grands poètes de notre temps, le plus pur peut-être, celui dont l'idéal a plané le plus haut. » Rappelez-vous Musset et sa boutade plus ou moins authentique. Voilà pour y répondre; mais quoi! cette description sommaire de son œuvre n'a-t-elle pas déjà répondu?

Elle est vaste, cette œuvre, ce que je ne donne pas pour un absolu mérite ; elle est variée, ce qui vaut déjà mieux. Il touche à bien des genres, à l'ode, à la satire, à l'iambe, à l'idylle rustique ou familiale, au grand poème historique ou symbolique ; et nulle part on ne peut lui dire : Vous vous trompez de vocation. Original d'esprit, indépendant de caractère, si, comme tant d'autres contemporains, il s'engoue naïvement des dieux romantiques (1), il ne se fait pas leur disciple, encore moins leur plagiaire ; il a sa voie personnelle, il y marche de son allure et à son gré. Il a commencé par la légende grecque bien ou mal teintée de christianisme (*Eleusis*, *Psyché*). On le dirait alors hanté par le vers de son héros Lamartine :

(1) Il a dix-huit ans à l'époque des *Orientales* et d'*Hernani*.

Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime.

De fait, c'est elle qu'il adopte pour thème direct à ses hymnes ou pour cadre opulent de ses symboles, jusqu'au jour où elle cédera le pas à d'autres muses plus nobles encore, où le cadre, toujours riche, s'amincira pour faire plus large la place du tableau.

Fécondité, originalité, indépendance, ascension normale et sûre d'un talent qui ne se dissipe pas en jetant dès l'abord tout son feu. Ici, pas de précocité inquiétante, pas d' « enfant sublime » ; plus heureux que V. Hugo et Musset, il n'entre dans la notoriété qu'à l'âge d'homme — vingt-neuf ans. Pas de succès éblouissant du premier coup. Plus heureux que Lamartine, il n'est pas du jour au lendemain « précipité dans la gloire ». En 1841, sans l'affoler de louanges, on le salue comme un débutant de grand avenir, et il ne fera pas mentir le présage.

Il écrivait sur la fin (1878) : « Je sens que je connais à fond mon métier et que je le ferais aujourd'hui mieux que je ne l'ai jamais fait, si je n'étais paralysé. » On conçoit cette plainte de l'artiste voyant son corps le trahir au moment où son âme se possède encore tout entière ; mais l'artiste chrétien pouvait rendre grâces à Dieu et se rendre justice à lui-même. Ce n'était pas d'hier qu'il savait son métier à fond et qu'abondaient les preuves de sa maîtrise. Nous, que rien n'oblige d'être modestes pour autrui, nous aurions peine à dire quelle partie lui manque du grand poète. Est-ce l'invention, l'ampleur, le souffle ? On lui a plutôt reproché la surabondance. Comme on lui relisait, à ses derniers jours, telle de ses pièces, lui-même y trouvait des longueurs et ajoutait ingénument : « C'était mon dé-

faut. » Défaut bien véniel pourtant, si l'on compare les quelques lenteurs de Laprade au verbiage intarissable de V. Hugo, même du V. Hugo de la belle époque (1840). Jamais, du moins, vous ne le prendrez en flagrant délit de parler sans rien dire. Par ailleurs, et sauf de très rares bizarreries d'expression, le goût de l'écrivain est sobre et sûr. Un peu laborieux au début et rocailleux par endroits, le vers se fait bientôt souple, sonore, aussi coulant que plein et ferme. Depuis la majesté de la grande strophe ou du long couplet oratoire, jusqu'à la gaîté légère et dansante de la *Chanson d'avril*, l'artiste prend tous les tons et toutes les allures musicales. En cela, nulle recherche, nul étalage; l'objet commande, le rythme obéit; et parce qu'il arrive à l'objet de varier sensiblement au cours d'une même pièce, dans les *Symphonies* par exemple, les formes et coupes se succèdent et s'entrecroisent, deux fois agréables, par l'à-propos et la variété. Laprade honora trop son art pour s'amuser à la virtuosité pure; mais, le travail aidant le naturel, il se fit peu à peu très bon musicien en vers.

Pourquoi donc n'a-t-il pas, dans l'opinion, une place égale à tant de mérites? Chose fâcheuse à dire, mais impossible à nier : ce qui nuit à sa popularité, c'est précisément son meilleur titre à la gloire : son âme, cette âme trop belle et trop fière pour les tristes goûts du commun. Nous la connaissons, nous l'avons vue monter du rêve légèrement panthéistique à un idéal déjà très noble, mais un peu vague en ses aspirations et sans rapport assez visible aux réalités humaines. Puis le rapprochement s'est fait; à le bien prendre, l'idéal n'est pas descendu; il s'est précisé, proportionné, rendu ma-

niable et utile. C'est que l'âme du poète allait s'épurant toujours et s'affermissant dans la lumière. Dès lors, pendant vingt ans, Laprade a été le chantre, à la fois pratique et enthousiaste, de toutes les choses saines, grandes, généreuses ; sans rien perdre de sa grâce — voyez le *Livre d'un père* — il a tenu école poétique d'énergie, de virilité, de foi mâle et conséquente. Si, avec le même talent, il eût célébré ce que la foule adore, la science, le progrès, le peuple souverain, l'éternelle convoitise, l'éternelle joie de mal vivre ; n'en doutez pas, il serait aujourd'hui classique.

Mais qu'ai-je dit ? Aurait-il le même talent ? Le concevez-vous mettant au service de ces faux dieux le même enthousiasme, la même chaleur franche, forte et pure ? Aussi bien, qui fait le vrai, le grand poète ? Est-ce le métier, l'habileté de main ? Est-ce la vision lucide, intense, des formes et des couleurs, le sens musical des choses, l'écho intime

..... Qui change en harmonie
Le retentissement de ce monde mortel ?

Dons précieux, dons nécessaires, à la bonne heure ! N'est pas poète qui ne les a pas ; mais si on les a, il reste que tant vaut l'âme, tant vaut le poète ; c'est dans l'âme qu'est le dernier secret du talent, c'est son action sur les âmes qui achève et mesure sa vraie valeur.

Et maintenant, parmi les grands inspirés du dix-neuvième siècle, cherchons quelle âme s'est montrée la plus belle, quelle âme sait donner aux nôtres ces frissons généreux qui les ravissent en leur découvrant leur propre beauté. Musset ? Hugo ? Lamartine même ? Non certes, et par leur faute. Si richement

pourvus du don originel de poésie, il ne tenait qu'à eux d'élever et de maintenir leurs sentiments à la même hauteur. A ce compte, ils auraient mieux fait que Laprade ; mais encore un coup, si nous cherchons le plus digne de toucher à nos âmes, c'est lui qu'il faudra nommer. Lorsque Taine commençait à se dégager de son scepticisme littéraire et moral, il avouait que, supposé le talent, l'œuvre la plus bienfaisante est encore la plus belle (1). Voilà l'honneur de Laprade et le terme de son ambition. Près de mourir, il disait : « Je remercie Dieu de m'avoir fait faire quelques belles choses ; car c'est Lui qui me les a fait faire » ; — et un autre jour, à un Religieux dominicain qui lui rappelait l'heureuse influence de telle de ses œuvres : « Vous croyez, mon Père, que j'ai pu faire quelque bien? Ah! tant mieux! »

Or, ce bien est pour durer ; il nous donnera, comme par surcroît, la plus exquise des joies littéraires, celle de nous estimer nous-mêmes en admirant l'auteur.

(1) *Philosophie de l'art.* Cf. le tome III de ces *Esquisses*, p. 241 et suivantes.

TABLE DES MATIÈRES

QUELQUES GRANDS ÉVÊQUES

I

Mgr Parisis. — Sa vocation de polémiste. — Ses brochures (*Examens*, *Cas de conscience*) pour la liberté de l'Église, de l'enseignement. — Largeur pratique et orthodoxie scrupuleuse. — Grande autorité. — Sa réserve discrète à l'égard de la loi Falloux. — Son effacement relatif sur la fin. — Ses qualités littéraires bien appropriées à son rôle 3

II

Mgr Gerbet, l'un des grands écrivains du siècle, — le premier lieutenant de Lamennais et sa bonne grâce vivante (1824-1832). — Soumission à l'Église. — Gerbet à Juilly, à Thieux. — Nombreux écrits dispersés. — Deux opuscules de maître : *Considérations sur le dogme générateur de la piété catholique* (1829); — *Vues sur le dogme catholique de la pénitence* (1836). — Dix ans à Rome (1839-1848). — *Esquisse de Rome chrétienne.* — Gerbet grand vicaire d'Amiens, — évêque de Perpignan (1854-1865) 11

III

Mgr Plantier (1813-1875). — Du semi-gallicanisme au très pur sens catholique. — L'enseignement de l'Écri-

ture Sainte à Lyon, *Les Poètes bibliques*. — Les conférences à Notre-Dame de Paris (1847-1849). — L'épiscopat (Nîmes, 1855). — Défense du pouvoir temporel, de l'infaillibité pontificale. — Longue guerre aux erreurs courantes. — Mgr Plantier et le cardinal Pie. . 28

IV

Mgr Freppel évêque. — « L'homme fort. » — Aptitudes et formation. — Le professeur de Sorbonne et le chapelain de Sainte-Geneviève. — L'abbé Freppel au Concile. — Sa nomination au siège d'Angers. — Sa littérature épiscopale : l'éloquence de l'enseignement. . . 41

V

Le Cardinal Perraud. — Son renom de froideur académique. — L'École normale, la vocation, l'Oratoire, la Sorbonne, premiers ouvrages. — L'année terrible (1870) et l'éloquence qui en jaillit. — Autun (1874). — Les œuvres pastorales : haute valeur du fond, vraie chaleur de la forme. 48

MONSEIGNEUR DUPANLOUP

I

Mgr Dupanloup et l'enseignement chrétien. — Les catéchismes. — Le petit séminaire de Paris. — La liberté d'enseignement : deux *Lettres au duc de Broglie*, *De la Pacification religieuse*, la loi Falloux. — Théorie pédagogique : *De l'Éducation*, *De la Haute Éducation intellectuelle :* composition trop hâtive, fond excellent. 67

II

La « question romaine ». — Que l'âme et le talent de Mgr Dupanloup sont là tout à fait à l'aise. — L'évêque polémiste : admirable vigueur. — Principaux écrits de circonstance. — Le livre *De la Souveraineté pontificale* . 82

III

La conspiration antichrétienne dénoncée à l'opinion. — *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille*

1863). — *L'Athéisme et le péril social* (1866). — *Le ministre Duruy et l'enseignement universitaire des jeunes filles* (1868). — Le centenaire de Voltaire (1878). — Conclusion 91

LE CARDINAL PIE
MONSEIGNEUR GAY

I

Le cardinal Pie, sa formation, ses débuts. — L'abbé Lecomte et Mgr Clauzel de Montals. — Comment tout préparait en lui le champion, le docteur du surnaturel. — Aspect et formes caractéristiques de son enseignement. — Par où il est assuré de vivre. 106

II

L'œuvre pastorale, quatre aspects. — I. La lutte doctrinale en faveur du surnaturel. — Les trois *Instructions synodales sur les principales erreurs du temps présent*. — II. La « question romaine ». L'évêque militant, docteur et juge. — III. Les désastres de la France. Consolations et forces cherchées dans l'enseignement du surnaturel. — IV. La lutte pour l'intégrité absolue de la doctrine. — Les dissensions entre catholiques. — Mgr Pie au Concile du Vatican : grand rôle, mesure et patience 116

III

Mgr Pie écrivain, éloquent professeur de surnaturel. — Souplesse, condescendance, à-propos. — L'évêque docteur veut et sait se faire tout à tous. — Genres très divers traités avec un égal mérite. — Mgr Pie et la Bible : quelques rares jeux d'esprit, admirable commentaire dans l'ensemble. — Mgr Pie et Bossuet, ressemblance et inégalité. — Belles leçons pratiques aux prédicateurs. 148

IV

Mgr Gay. — Comment et pourquoi il se donne à Mgr Pie. — Ses quatre ouvrages d'ascétisme ou de piété. — En

quoi ils sont profitables à tout le monde. — Sa manière, triple caractère : doctrine, élévation, agrément du style. — Si elle nuit au fond pratique des choses. — Si elle fait de lui l'homme d'un moment. 159

LE PÈRE GRATRY

I

L'homme. — Précocité singulière. — Imagination inquiétante. — Foi perdue et recouvrée. — Vocation et formation providentielles. - Strasbourg. — Le collège Stanislas. — L'École normale. — L'Oratoire. — Le P. Gratry, oratorien hors cadre. — Malheur des dernières années. — Pieuse mort. — « Grand esprit et noble cœur » (Léon XIII). 177

II

L'ouvrier du vrai et du bien. — I. Le philosophe : *Connaissance de Dieu* (1853) ; — *Logique* (1855) ; — *Connaissance de l'âme* (1858). Simples indications, simples questions. — II. Le « Sociologue » : *la Paix* (1858), — *la Morale et la loi de l'histoire* (1868). Principes excellents, part de système, optimisme aventureux. — III. Le polémiste : *Les Sophistes et la critique* (1864) ; — *Lettres sur la religion* (1859). Nobles colères contre le sophisme. — IV. L'apologiste apôtre : *Philosophie du Credo* (1861), etc. — V. L'écrivain : théorie et pratique. Le grand poète en prose. — A quels lecteurs le P. Gratry peut être utile. 186

DEUX ORATEURS POLITIQUES

I

« **Monsieur le député Freppel.** » — Note dominante : la force. — Force d'esprit : connaissances, mémoire, logique, habileté. — Force d'âme : courage, sang-froid, persistance, la lutte prolongée sans espoir. — Éloquence incomplète dans l'absolu, mais bien appropriée au rôle. 211

II

Le comte Albert de Mun. — Vocation et noviciat oratoires : les cercles catholiques d'ouvriers, la « Contre-révolution faite au nom du *Syllabus* ». — M. de Mun député, orateur. — Connaissances, habileté. Sa logique et celle de Mgr Freppel. — Élévation, fier courage, énergie, véhémence ; mais toujours un fonds d'élégance native et d'eurythmie. — Belle docilité envers l'Église. — De Mun et Montalembert. 222

OZANAM ET LES HISTORIENS CATHOLIQUES

I

Ozanam. — L'homme. — Ses brillantes études. — Sa foi un moment ébranlée, puis raffermie. — Ozanam à Paris, prince de la jeunesse catholique : les conférences de Notre-Dame et la Société de Saint-Vincent de Paul. — Comment il devient professeur en Sorbonne. — Son attitude parmi les luttes pour la liberté d'enseignement. — La révolution de 1848 et l'*Ère nouvelle*. — Épuisement précoce. — Ozanam meurt à quarante ans. 238

II

L'œuvre historique d'Ozanam. — Le plan : une histoire littéraire du moyen âge. — Comment comprise. — L'idée dominante : l'Église sauvant l'esprit humain. — Deux parties réalisées. — I. *Civilisation au cinquième siècle*. — L'Église adopte et consacre tout le bon de la civilisation romaine. — *Études germaniques*. La Germanie, Rome et le Christianisme. — Les Francs, de Clovis à Charlemagne. — L'Église, l'État, l'école. — III. Ozanam historien. — Travail immense, talent complet, âme belle et aimable. — La science éloquente. — Foi courageuse, apostolat d'intention et de fait . . 247

III

Quelques historiens catholiques depuis 1830. — Comment leurs œuvres réunies éclairent pour nous tous les âges

depuis le Calvaire. — Des progrès de l'hagiographie en particulier. — Richesses léguées par le dix-neuvième siècle aux suivants. 264

LAPRADE

I

Sa vie. — Son œuvre, débuts et progrès. — Allégories de source grecque : *Éleusis*, *Psyché :* fâcheux mélange de christianisme et de paganisme. — Poésie de la nature et de l'âme (*Odes et poèmes, Symphonies*). Ascension notable du rêve panthéistique au sentiment pur et fort, d'un idéalisme assez vague à l'idéal précis et pratique. Les *Idylles héroïques* (1858) marquent le sommet. — *Poèmes évangéliques*, parfois inférieurs à leur donnée. 278

II

L'œuvre, période de maturité sans déclin (1858-1878). *Les Voix du silence* (1865), l'entretien avec Corneille et l'amende honorable au Christ. — Les *Poèmes civiques*. Juvénal et Tyrtée. — Satires contre le second Empire, beautés et excès. — Chants de guerre et de colère patriotique (1870). — En tout, œuvre mêlée, inégale. — Les deux chefs-d'œuvre de Laprade : *Pernette* (1868), encore une idylle héroïque. — *Le Livre d'un père* (1876). Laprade est, chez nous, le vrai poète de la famille. — *Le Livre des adieux*, testament de l'artiste et de l'homme. — Conclusion : le talent et l'âme. . . 291

ÉMILE COLIN ET Cie — IMPRIMERIE DE LAGNY
E. GREVIN, SUCCr

BINDING SECT. SEP 7 - 1967

PQ
282
L6
t.5
cop.2

Longhaye, George
Dix-neuvième siècle

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY